SUPPLÉMENT

A L'ANTHOLOGIE

GRECQUE.

Digitized by Google

Digitized by Google

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

GRÉGOIRE GHYKA,

PRINCE RÉGNANT DE MOLDAVIE, ETC., ETC., ETC.

L'HISTOIRE DIRA QUE,

VOUÉ TOUT ENTIER AU BIEN PUBLIC,

IL A RAMENÉ DANS SA PATRIE

L'ORDRE, LA JUSTICE ET L'ABONDANCE,

RÉTABLI LE RESPECT DES CHOSES SAINTES,

ENCOURAGÉ LES TALENTS,

ET REMIS LA VERTU EN HONNEUR.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

Le livre que j'offre au public, se compose d'observations sur des poésies grecques connues depuis longtemps, et de quelques pièces inédites qui paraissent ici pour la première fois.

Pour ce qui est des observations, j'éprouve le besoin de renouveler la déclaration que je fis, il y a sept ans, dans la *Revue de philologie* (t. II, p. 305), à l'occasion d'un article publié sur l'Anthologie grecque.

« Ces remarques (disais-je) n'étaient pas destinées au public, et l'idée de les mettre au jour ne me serait jamais venue à l'esprit sans les encouragements d'un savant helléniste, M. F. Dübner, que j'ai le bonheur de compter au nombre de mes amis. Ma confiance dans la noble franchise de son

Digitized by Google

caractère égale la haute estime que je professe pour ses vastes connaissances et la délicatesse de son goût.

« Il est possible cependant que l'amitié ait fait illusion à l'excellent jugement de M. Dübner; quoi qu'il en soit, la responsabilité de mes fautes ne doit retomber que sur moi-même.

« Si, par hasard, il m'est arrivé de me rencontrer avec quelque autre helléniste, je prie le lecteur de ne pas se hâter de m'accuser de plagiat. Étranger au mouvement philologique, je n'ai jamais eu ni le temps ni les forces nécessaires pour me mettre au courant des innombrables productions que l'étude de la littérature hellénique fait éclore. Je demande la permission de rapporter ici un seul exemple : j'avais fait sur une épigramme du *Delectus* de M. Jacobs (chap. VIII, nº 53) une conjecture que je croyais bonne (1); pourtant, j'ai dû la supprimer, ayant trouvé plus tard que M. Meineke m'avait devancé. Il me reste seulement la satisfaction intérieure d'avoir eu la même idée que cet excellent critique (2). »

La *Revue de philologie* ayant bientôt cessé de pa-

(1) Καὶ πότε δινήεις ἄφοβος πόρος, εἰπέ, θάλασσα... En comparant les diverses corrections qui ont été proposées pour δινήεις, il n'est aucun helléniste qui ne donne la palme à celle de M. Meineke : Καὶ πότε δὴ νῆεσσ' ἄφ. Voy. son *Delectus*, p. 198-9.

(2) Le seul travail sur l'Anthologie que j'aie pu lire depuis, est l'ouvrage de M. A. Hecker, intitulé : *Commentatio critica de Anthologia Græca*. Lugduni Batavorum, 1843, in-8º. J'ai dû la connaissance de ce livre à feu M. Letronne, qui m'en a parlé après la publication de l'article sus-mentionné. Dès lors, je me suis fait un devoir de renvoyer au commentaire de M. Hecker pour toutes les épigrammes qu'il avait traitées avant moi.

Digitized by Google

raître, la suite de mes études sur l'Anthologie fut enterrée dans mes cartons. Je n'y pensais plus, quand un hasard, que j'appellerai heureux, m'a fait revenir sur ce travail.

M. François Del Furia, dont le zèle infatigable pour les lettres est connu et apprécié des savants (*), a eu l'obligeance de m'envoyer copie de quelques morceaux inédits de poésie grecque. Deux philologues éminents, M. Boissonade et M. Hase, après avoir eu la complaisance de parcourir ces *anecdota* en manuscrit, y ont trouvé assez d'intérêt pour m'engager à les faire imprimer. Dès lors, je n'ai point hésité à suivre l'avis de juges aussi compétents, d'autant plus que leur opinion s'accordait avec mon vœu de rendre profitable au public la découverte de M. Del Furia. C'était la seule manière de reconnaître la confiance et l'empressement que ce vénérable savant me témoignait.

A cette occasion, j'ai pensé que mes observations sur l'Anthologie, et quelques autres études du même genre, pourraient passer à la faveur des *anecdota* de Florence, et trouver accès auprès des savants qui s'occupent de ces matières. En conséquence, je me suis mis en devoir de reviser et de ranger dans un meilleur ordre mes remarques sur l'Anthologie. J'ai même donné plus d'extension à mon travail, en y comprenant les épigrammes publiées pour la première fois par feu le D[r] I. A. Cramer à Oxford, dans le 4[e] volume de ses *Anecdota græca*

(*) « Clarissimus et de litteris nostris egregie meritus ac merens De Furia. » Schæfer, in Gregor. Corinth. de dial., p. 970.

Digitized by Google

Parisiensia. L'importance de ce recueil a paru telle à l'un des premiers hellénistes de notre temps, M. Aug. Meineke, qu'il n'a pas hésité à l'appeler *Supplementum Anthologiæ græcæ* (*). J'ai donc cru rendre service aux amateurs, en reproduisant ici toutes les épigrammes anciennes qui se trouvent dans les *Anecdota* de Cramer. Le prix élevé de ce recueil ne permettait qu'à un petit nombre de philologues de l'acquérir. Désormais cet obstacle aura cessé d'exister, du moins en ce qui regarde les extraits poétiques; car notre nouvelle édition renferme les pièces les plus importantes des *Anecdota*.

Quant aux épigrammes qui datent du Bas-Empire, je me suis imposé la règle de ne reproduire que les moins mauvaises, ou celles qui avaient besoin d'être corrigées. Je ne me suis écarté de cette règle qu'une ou deux fois, notamment aux pages 140-3, où j'ai copié exprès presque toutes les épitaphes sur le patriarche Polyeucte, afin de mettre au grand jour la stérile abondance et le goût dépravé de cette malheureuse époque. Après cet exemple, le lecteur n'aura pas à regretter, j'espère, les misérables compositions, où rien dans la forme ne rachète la platitude ou l'ineptie du fond, et que j'ai omises à dessein. Je craindrais plutôt qu'on ne me reprochât de n'avoir pas poussé la sévérité assez loin.

Par la même raison, je n'ai pas jugé à propos de

(*) Analect. Alexandrin., p. 394. — M. Meineke continue ainsi : « Pergrato nuper munere Anthologiæ Græcæ amatores donavit I. A. Cramerus, publicata in Anecd. Parisiens. IV, p. 366-388, carminum græcorum sylloge. »

Digitized by Google

publier toutes les pièces inédites que j'ai reçues de Florence. J'ai laissé dans l'obscurité où elles sont restées ensevelies pendant des siècles, plusieurs ébauches informes, telles que des cerveaux vides et malades devaient en enfanter (*).

(*) Voici la liste des morceaux omis :

1° *Ad Callinicum de laudibus veri amici*, en 15 ïambes politiques;

2° *In Theodorum Prodromum carmina sepulcralia*, 126 vers ïambiques;

3° Ἕτεροι στίχοι ἐπιτάφιοι πρὸς (sic) τὸν εἰρημένον Ἱερομόναχον Θεόδωρον, ὧν ἡ ἀκροστιχίς = ὁ Θεόδοτος, en 51 vers du même genre;

4° *Alii versus iambici nullo quidem titulo, sed et ipsi sepulcrales in eumdem Theodorum*. Ces vers sont au nombre de 43;

5° *Versus senarii in Basilium imperatorem, LX quorum priores, avulsa membrana interciderunt*. Il n'en reste encore que trop (161!) pour dégoûter le lecteur le plus froid et le plus patient;

6° Enfin, Ἡραχλῆος (sic) ἀγωνίσματα, en cinq vers politiques dans le goût de Tzetzès.

Voici un échantillon de l'éloquence poétique qu'offrent ces pièces; c'est l'exorde de l'épitaphe n° 2 :

Εἰ καταποντίζει με συμφορῶν κλύδων
καὶ δυσχερειῶν καταβυθίζει χάει,
καὶ νοῦν σκοτίζει καὶ λογισμὸν καὶ φρένας·
εἰ κυκεών με τοῦ βίου περιφέρει
πολλοῖς διαύλοις ὠδίνων δριμυτάτων
κατακριθέντα χαλεπὴν παροικίαν,
δι' ἣν ὀδυνῶν ἀλλεπαλλήλων (1) βάρος
Ἀτλαντικοῦ τείρει με φορτίου πλέον,
ἐφ' ᾧ τὰ πλεῖστα καὶ λόγος λέλοιπέ με·
ἄλλως δὲ καὶ δὴ δι' ἐμὴν ἀμουσίαν
ἄφωνος, οἷα λίθος, ἵσταμαι, φίλοι·
ἀλλ' οὖν πέποιθα τῷ καλῶν χορηγέτῃ (2)·
ὡς συμφορῶν μου τὸν κλύδωνα κοιμίσει,
ἀνελκύσει με δυσχερειῶν τοῦ χάους,
καταιθριάσει τῶν φρενῶν μου τὰς κόρας,
γαληνιάσει κυκεῶνά μου βίου,
παρηγορήσει πανσθενουργῷ δυνάμει

(1) Ἀλλ' ἐπ' ἀλλήλων cod.
(2) Τῷ καλῷ χορηγέτῃ (sic) cod.

Digitized by Google

Pour revenir aux épigrammes empruntées aux *Anecdota* de Cramer, j'ai pu, grâce à l'obligeance de MM. les conservateurs de la Bibliothèque impériale, collationner le manuscrit d'où elles ont été tirées, et corriger, par ce moyen, un certain nombre d'erreurs. J'ai mis aussi à profit les précieuses observations de M. Meineke. Là où les secours me manquaient, j'ai usé du droit concédé à tout éditeur d'émettre ses propres conjectures.

Mon but étant de rassembler ici les épigrammes qui ne se trouvent réunies dans aucun des recueils connus, j'ai détaché deux épigrammes des *Anecdota græca* récemment publiés par M. Matranga à Rome. J'ai profité aussi des variantes qui s'y trouvent, pour donner une nouvelle édition plus complète, peut-être aussi plus correcte, de l'*ode érotique* [de Constantin de Sicile] que le D^r Cramer avait publiée le premier d'après le manuscrit de Paris. Dans le grand nombre des pièces *anacréontiques* recueillies par M. Matranga, cette ode

ἐμὴν κακίστην, ἣν ἔχω, παροικίαν,
καὶ κουφιεῖ μου τῶν ὀδυνῶν τὰ βάρη.
Ναὶ καὶ νιφάδα καὶ λόγων ἐπομβρίαν
ἐπεισχύσει μοι δαψιλεῖ * τῇ * πλημμυρίᾳ,
ὡς αἰνέσαιμι τὸν σοφὸν μυστηπόλον,
τὴν τῶν ἁπασῶν ἀρετῶν κατοικίαν,
τὸν τερψίθυμον ὡς ῥόδον, φερωνύμως (3)
δῶρον θεϊκὸν ἅπασι πεφυκότα,
τὸν θαυμάσιον Θεόδωρον δὴ λέγω·
ὅνπερ μὲν ἐξήνεγκε πατρὶς Κουρσία, etc.

Molière a-t-il rien imaginé de plus ridicule dans les discours qu'il prête aux pédants?

(3) Ὡς ῥόδον φερωνύμως, cod.

Digitized by Google

de Constantin est, à mon avis, la seule qui mérite d'être reproduite.

Comme les *Anecdota* de Cramer, la collection de M. Matranga a l'inconvénient d'être au-dessus des facultés pécuniaires de la grande majorité des lecteurs. Voulant être agréable à ceux qui possèdent ou qui peuvent avoir l'occasion de lire l'un ou l'autre de ces livres précieux, j'ai essayé de corriger une partie considérable des poésies qui s'y trouvent, et qu'il n'entrait pas dans mon plan de publier de nouveau.

Dans le corps de cet ouvrage, j'ai rendu compte de quelques autres épigrammes que j'ai pu recueillir. Il ne me reste plus qu'à mentionner les épigrammes, les énigmes et les oracles inédits qui m'ont été envoyés de Florence et qui paraissent ici pour la première fois.

Je n'ai rien négligé pour m'assurer si les pièces classées parmi les poésies inédites méritent véritablement ce nom. Néanmoins, malgré toute la peine que je me suis donnée à cet effet, je n'ose me flatter d'avoir réussi à me préserver complétement d'erreur. Des érudits justement célèbres ont été quelquefois pris en défaut au sujet d'*anecdota* (*).

(*) Pendant l'impression même de ce recueil, je me suis aperçu, tantôt par moi-même, tantôt par les avis d'un ami officieux, que telle pièce réputée *inédite*, ne l'était point. Par malheur, il était déjà trop tard, et il ne me restait d'autre parti à prendre que d'en avertir le lecteur. C'est ce que j'ai fait plus d'une fois. Pareilles mésaventures sont arrivées même à M. Boissonade ; aussi s'écrie-t-il quelque part : « Anecdotorum collectores nonnumquam sic labimur (*Anecd. Gr.*, t. III, p. 339). » Encore, après avoir exprimé ce regret, a-t-il oublié de signaler l'αἴνιγμα ἀδέσποτον (*ibid.* p. 455), qui avait été déjà publié par Schæfer dans son édition de Grégoire de Corinthe (p. 682). Mais le lecteur n'a qu'à s'en féliciter ; grâce à cette distraction,

Il faut donc croire que les erreurs de ce genre sont presque inévitables. Quand un éditeur a fait tout ce qu'il a pu pour n'y pas tomber, il n'a plus rien à se reprocher.

J'ai été assez heureux pour trouver dans l'*Apparatus* de Chardon de La Rochette, conservé à la Bibliothèque impériale, quelques épigrammes peu connues, ainsi que des lettres inédites de Coray, de Villoison, de C. de La Rochette lui-même et de quelques autres savants. Comme ces lettres roulent principalement sur l'Anthologie, leur place était marquée dans notre recueil. Elles offrent d'ailleurs plus d'un genre d'intérêt.

Si la nature des matériaux que je viens d'énumérer ne suffisait pas, aux yeux de quelques lecteurs, pour justifier le titre donné à cet ouvrage, j'invoquerais de nouveau l'autorité imposante de l'illustre Meineke, qui décora du même titre une partie seulement des épigrammes recueillies par le Dr Cramer. Or, sans compter des additions considérables, notre édition renferme toutes ces épigrammes, qui, en outre, sont amendées, ainsi que chacun peut le voir.

Quant à mes observations sur l'Anthologie, c'est un travail à part, de même que les observations sur Théocrite, etc. Cette distinction est clairement indiquée sur le titre même du livre.

L'étude des auteurs grecs, après avoir fait le

M. Boissonade s'est attaché à deviner le mot de l'énigme, et chacun désormais en trouvera l'explication toute prête.

Souvent aussi, dans la reproduction involontaire des pièces connues, de bonnes variantes offrent un dédommagement plus que suffisant.

charme de ma jeunesse, est devenue l'unique consolation de mes vieux jours,

λησμοσύνη τε κακῶν ἄμπαυμά τε μερμηράων.

Du fond de mon âme, je bénis la mémoire des maîtres vénérés qui m'ont initié à cette langue incomparable, digne interprète des plus belles conceptions de l'esprit humain. Le malheur veut que je ne puisse donner à cette occupation que de rares instants, interrompus par la souffrance. C'est là mon seul regret; car plus on étudie les monuments écrits de la Grèce, plus on y découvre de beautés, plus on est ravi d'admiration pour le génie et le goût de cette race privilégiée qui semble avoir été créée pour atteindre le sublime en tout, et rester éternellement le guide et le modèle des peuples les plus avancés dans la carrière de la civilisation.

Quelque faible que soit le travail que je livre au public, je n'aurais pu le mener à fin sans la sollicitude persévérante et les encouragements du prince Georges de Bibesco. Que sa bonté délicate me pardonne de trahir son secret, en le nommant! Familiarisé de bonne heure avec les chefs-d'œuvre littéraires de l'antiquité classique et des temps modernes, doué d'un goût fin et sûr, il ne se contente pas de consacrer ses loisirs à ces nobles études. Dans la vie privée, comme à la tête du gouvernement de son pays, il a manifesté un zèle sincère en faveur des lettres par des actes dignes de sa position élevée et de l'étendue de ses lumières. Puissent ces lignes, dictées par un sentiment pur, ar-

river jusqu'à sa solitude, et, réveillant dans son esprit de touchants souvenirs, dominer l'effet que peuvent produire les injustices du sort et l'ingratitude des hommes!

Paris, le 30 mai 1853.

OBSERVATIONS SUR L'ANTHOLOGIE.

LIVRE V.

V, 18. ΡΟΥΦΙΝΟΥ.

Delect. Jacobs., p. 151. — Hecker, p. 29.

Μᾶλλον τῶν σοβαρῶν τὰς δουλίδας ἐκλεγόμεσθα,
οἱ μὴ τοῖς σπατάλοις κλέμμασι τερπόμενοι.
Ταῖς μὲν χρὼς ἀπόδωδε μύρου, σοβαρόν τε φρύαγμα,
καὶ μέχρι κινδύνου ἑσπομένη σύνοδος.
Ταῖς δὲ χάρις καὶ χρὼς ἴδιος, καὶ λέκτρον ἑτοῖμον,
δώροις ἐκ σπατάλοις οὐκ ἀλεγιζόμενον.
Μιμοῦμαι Πύῤῥον τὸν Ἀχιλλέος, ὃς προέκρινεν
Ἑρμιόνης ἀλόχου τὴν λάτριν Ἀνδρομάχην.

Au v. 4, le ms. porte ἑσπομένη, que Brunck a adopté en corrigeant seulement l'esprit ; les anciennes édit. donnent ἐσσομένη. Je crois qu'il y avait ἐσσυμένη.

Au v. 6, le ms. palatin donne ἐκ σπατάλοις ; et c'est d'après un ms. de Florence beaucoup plus moderne, qu'on a écrit σπατάλης. Au lieu de ἀλεγιζόμενον, Jacobs propose ἀγλαϊζόμενον ou plutôt μεγαλιζόμενον. Je pense qu'il faut lire :

καὶ λέκτρον ἑτοῖμον
χλωροῖς ἐν πετάλοις, οὐ μαλακιζόμενον.

Le χ ayant été effacé, il en est résulté ΛΩΡΟΙΣ : de là à ΔΩΡΟΙΣ il n'y avait presque pas de chemin à faire. Puis, on a remplacé πετάλοις par σπατάλοις, qui se présentait dans le vers 2 ; l'épithète σοβαρὸς ayant été répétée par le poëte, on a cru, sans doute, qu'il s'était étudié à répéter également le mot σπάταλος.

Pour satisfaire aux lois de la syntaxe, et autant que possible au sens, Brunck a donné δώρων ἐκ σπατάλης...

V, 30. ΑΝΤΙΠΑΤΡΟΥ ΘΕΣΣΑΛΟΝΙΚΕΩΣ.

Meineke, p. 208. — Hecker, p. 32.

Πάντα καλῶς, τό γε μὴν χρυσῆν ὅτι τὴν Ἀφροδίτην,
ἔξοχα καὶ πάντων εἶπεν ὁ Μαιονίδας.
Ἢν μὲν γὰρ τὸ χάραγμα φέρῃς, φίλος, οὔτε θυρωρὸς
ἐν ποσίν, οὔτε κύων ἐν προθύροις δέδεται·
ἢν δ' ἑτέρως ἔλθῃς, καὶ ὁ Κέρβερος. Ὦ πλεονέκται,
οἱ πλοῦτον πενίην ὡς ἀδικεῖτε μόνοι.

Le manuscrit porte οἱ πλοῦτοι. M. Meineke propose ἄπλουτον πεν. Il me paraît plus probable que le T s'est effacé au commencement du vers; dans cette supposition, il y aurait eu τῶι πλούτωι πεν.

V, 56. ΔΙΟΣΚΟΡΙΔΟΥ.

Meineke, p. 87. — Hecker, p. 40.

Ἐκμαίνει χείλη με ῥοδόχροα, ποικιλόμυθα,
ψυχοτακῆ στόματος νεκταρέου πρόθυρα,
καὶ γλῆναι λασίαισιν ὑπ' ὀφρύσιν ἀστράπτουσαι,
σπλάγχνων ἡμετέρων δίκτυα καὶ παγίδες, κτλ.

On a été choqué de l'épithète λασίαισιν appliquée à

des sourcils. Si le texte n'est pas corrompu, il faut supposer que, dans la pensée de l'auteur, ce mot avait un sens adouci, peut-être même louangeur, tel, par exemple, que celui de *riche, bien nourri*. On sait, du reste, qu'aujourd'hui même les sourcils épais sont regardés dans le Levant comme une beauté; aussi les femmes qui les ont trop fins tâchent-elles d'y suppléer par la peinture. Mais, pour admettre cette modification dans le sens du mot λάσιος, il faudrait plus d'un exemple. En attendant, on peut soupçonner λιπαραῖσιν ou λαμυραῖσιν.

V, 59. ΑΡΧΙΟΥ.

Meineke, p. 261.

Φεύγειν δὴ τὸν Ἔρωτα κενὸς πόνος· οὐ γὰρ ἀλύξω
πεζὸς ὑπὸ πτηνοῦ πυκνὰ διωκόμενος.

M. Meineke met un point d'interrogation après Ἔρωτα. Cette correction est excellente. Mais la leçon δεῖ du ms. mérite-t-elle la préférence que le savant critique lui accorde? Il me semble que, dans l'interrogation, δή convient mieux; il indique un rapport avec quelque chose qui précède. Ici, par exemple, celui qui parle a l'air de répliquer à quelqu'un qui lui conseille de fuir l'amour. Du reste, rien de plus facile que la confusion de δή avec δεῖ. Dans ce passage d'Aristénète (15, 18), ἥλικα γὰρ δεῖ καὶ ὁ παλαιὸς λόγος τέρπειν τὸν ἥλικα, M. Wordsworth corrige ἀεί (1). Il faut évidemment lire δή. On sait que, dans

(1) Voy. son édit. de Théocrite, p. 87.

la citation des proverbes, cette particule accompagne presque toujours les mots τοῦτο, λόγος, etc. Je me borne ici à un seul exemple : τὸ λεγόμενον δὴ τοῦτο, ἐν τῷ πίθῳ τὴν κεραμείαν ἐπιχειρεῖν μανθάνειν (Platon, *Gorg.*, § 70). Dans le grec moderne, δή s'est changé en δά, et, sous cette forme *éolo-dorique*, il a conservé en grande partie son ancienne valeur. Voici quelques exemples : Νὰ φύγω δὰ τὸν Ἔρωτα; τί ματαιοπονία! — Τοῦτο δὰ εἶναι ὁποῦ λέγει ἡ παροιμία...— Ἔλα δά, Λέγε δά, Μὴ δά, etc.

V, 138. ΔΙΟΣΚΟΡΙΔΟΥ.

Meineke, p. 79. — Hecker, p. 53.

Ἵππον Ἀθήνιον ᾖσεν ἐμοὶ κακόν. Ἐν πυρὶ πᾶσα
Ἴλιος ἦν, κἀγὼ κείνῃ ἅμ' ἐφλεγόμαν,
οὐ δείσας Δαναῶν δεκέτη πόνον. Ἐν δ' ἑνὶ φέγγει
τῷ τότε καὶ Τρῶες κἀγὼ ἀπωλόμεθα.

Au vers 3, M. Meineke a conjecturé οὐδὲ ἴσας, *ignarus decennis oppugnationis*. Avant lui, M. Jacobs avait soulevé des doutes sur le mot δείσας. Il est certain que la conjecture de M. Meineke donne un sens plus clair; mais la clarté était-elle dans l'intention du poëte? n'a-t-il pas voulu, au contraire, déguiser à demi sa pensée sous le voile des allusions et des jeux de mots dont il a la malheureuse habitude? Voyons d'abord quel est l'objet qu'il s'est proposé dans cette épigramme. Aurait-il voulu dire simplement que la courtisane Athénion, en chantant l'*incendie* de Troie, avait *incendié* son cœur? Ce n'est là, je crois, qu'une partie de sa pensée. Par les mots οὐ δείσας Δαναῶν δεκέτη

πόνον, il veut donner à entendre ὅτι δέκα ἐφίλησε, et compare sa bravoure à celle des héros grecs.

Du reste, sauf le jeu de mots, cette épigramme n'a pas de rapport avec le fameux vers de Racine,

Brûlé de plus de feux que je n'en allumai,

vers traduit mot à mot des *Éthiopiques d'Héliodore* (voy. liv. x, § 17, et les notes de la traduct. grecque de *Paul et Virginie*, 2[e] édit., p. 343). Si le lazzi de Dioscoride s'était présenté à l'esprit de Racine, un pareil rapprochement aurait suffi pour l'empêcher d'imiter son cher Héliodore (1).

V, 139. ΜΕΛΕΑΓΡΟΥ.

Delect. Jacobs., p. 137.

Ἁδὺ μέλος, ναὶ Πᾶνα τὸν Ἀρκάδα, πηκτίδι μέλπεις,
Ζηνοφίλα *λιγίαν* ἁδὺ κρέκεις σὺ μέλος.
Ποῖ σε φύγω; πάντη με περιστείχουσιν Ἔρωτες,
οὐδ' ὅσον ἀμπνεῦσαι βαιὸν ἐῶσι χρόνον.
Ἢ γάρ μοι μορφὰ βάλλει πόθον, ἢ πάλι μοῦσα,
ἢ χάρις, ἢ ... τί λέγω; πάντα· πυρὶ φλέγομαι.

Au v. 2, M. Jacobs adopte la correction du célèbre lexicographe Schneider, λίαν. Je crois, avec M. Graefe,

(1) Crinagoras a imité Dioscoride dans la pièce que voici (*Pal.* ix, 429) :

Τὸν σκοπὸν Εὐβοίης ἁλικύμονος ἧσεν Ἀριστώ,
Ναύπλιον· ἐκ μολπῆς δ' ὁ θρασὺς ἐφλεγόμην.
Ὁ ψεύστης δ' ὑπὸ νύκτα Καφηρείης ἀπὸ πέτρης
πυρσὸς ἐμὴν μετέβη δυσμόρου ἐς κραδίην.

Même dans le faux, Dioscoride a su mettre plus d'esprit et de poésie que son imitateur. — Au dernier vers, δυσμόρου est une excellente correction de M. Jacobs, au lieu de δύσμορος.

que les copistes n'auraient jamais remplacé un mot aussi familier que λίαν par λιγίαν. Il est probable, puisqu'il s'agit de musique, que l'auteur avait dit : Ζηνοφίλα σειρήν. Quelque glossateur aura mis au-dessus comme explication : ὦ λίγεια σειρήν... De là cette confusion du texte avec la glose qui nous embarrasse aujourd'hui. — Dans Planudes on lit : Ζ. λίγει'.

Le commencement du vers suivant, ποῖ σε φύγω; s'accorde parfaitement avec l'idée de *Sirène*.

[Je me félicite de ne m'être pas rendu à l'avis de quelques critiques, d'ailleurs éclairés et bienveillants, qui me conseillaient de répudier cette correction comme hypothétique et trop hardie. Un exemple tout récent est venu me confirmer dans mon opinion. En lisant la préface de M. E. Mehler, en tête de son édition des *Allégories homériques* d'Héraclite (*), je suis tombé sur le passage suivant : « Pag. 149, ubi restituere mihi visus eram Platonis « locum ex Phædro, p. 237 A, incautum me repudiasse veram Platoneque « unice dignam lectionem, quæ ex Heracliti codicum quantumvis corruptis « vocabulis emicat, Cobetus me docuit. Legendum enim est : Ἄγετε δή, ὦ « Μοῦσαι, εἴτε δι' ᾠδῆς εἶδος λίγειαι, εἴτε διὰ γένος τι μουσικὸν ταύτην ἔσχετ' « ἐπωνυμίαν, ξύμ μοι λάβεσθε τοῦ μύθου,, abiecto fœdo glossemate τὸ Λιγύων « post μουσικὸν ab uno ex iis addito, qui manifestissima atque maxime per« spicua interpretando scilicet obscurabant atque pessumdabant. »

Je profite de cette occasion pour signaler aux amis de la littérature grecque deux corrections très-plausibles et très-ingénieuses de M. Mehler sur une épigramme de l'Anthologie de Planudes, IV. 294, t. II, p. 715 de l'édit. de M. Jacobs.]

V, 162. ΑΣΚΛΗΠΙΑΔΟΥ ΣΑΜΙΟΥ.

Meineke, p. 19. — Hecker, p. 56.

Ἡ λαμυρή μ' ἔτρωσε Φιλαίνιον· εἰ δὲ τὸ τραῦμα
μὴ σαφές, ἀλλ' ὁ πόνος δύεται εἰς ὄνυχα.
Οἴχομ', Ἔρωτες, ὄλωλα, διοίχομαι· εἰς γὰρ ἑταίραν
νυστάζων ἐπέβην, ἡ δ' ἔθιγόν τ' Ἀΐδα.

(*) Cette excellente édition, la première qui soit complète, a paru à Leyde en juillet de l'an dernier. J'en dois la connaissance à M. le professeur E. Egger, qui me l'a prêtée avec son obligeance accoutumée.

M. Meincke désapprouve la conjecture de M. Jacobs, ἡ δ' ἔθιγ' εἰς Ἀΐδαν. Sans doute, celle qu'il propose lui-même, νυστάζων ἐπέβην τήνδ', ἔθιγόν τ' Ἀΐδα, s'adapte mieux au sens; elle a de plus l'avantage de s'éloigner moins du manuscrit; mais elle gâte l'harmonie du vers, par la transposition de la césure, inconvénient d'autant plus grave, que ce vers, venant le dernier, devait laisser l'impression la plus agréable. Si je ne me trompe, le poëte avait mis :

εἰς γὰρ ἑταίραν
νυστάζων ἐπέβην, οἶδα θιγὼν τ' Ἀΐδα.

V, 167. ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ.

Meineke, p. 19. — Hecker, p. 57.

Ὑετὸς ἦν καὶ νὺξ καὶ * τρίτον ἄλγος ἔρωτι,
οἶνος, καὶ βορέης ψυχρός, ἐγὼ δὲ μόνος·
ἀλλ' ὁ καλὸς μόσχος πλέον ἴσχυεν· καὶ σὺ γὰρ οὕτως
ἤλυθες οὐδὲ θύρην πρὸς μίαν ἡσυχάσας.
* Τῇδε τοσοῦτ' ἐβόησα βεβρεγμένος· ἄχρι τίνος Ζεῦ;
Ζεῦ φίλε σίγησον· καὐτὸς ἐρᾶν ἔμαθες.

V. 1. Brunck : τὸ τρίτον. — V. 3. Les édit. : ἴσχυε, et v. 4, ἡσύχασας (1). — V. 5. Jacobs, τῇδε; Meineke, τῇ δέ.

Les nombreuses difficultés que présente cette épigramme, et l'obscurité qui en résulte, ont fait supposer

(1) Trompé par deux fautes d'impression dans les notes de M. Meineke (p. 105), j'avais d'abord attribué (*Revue de Philologie*, t. II, p. 307) ἡσυχάσας aux édit., et ἡσύχασας au ms.

à Brunck l'existence de plusieurs lacunes. Des lacunes! c'est le cri de détresse des commentateurs. Il est certain qu'ici du moins pas une syllabe n'a été perdue. Mais quelle est donc la source des altérations qui ont fait le désespoir de tant de savants philologues?... Je ne saurais dire si c'est un pur jeu du hasard, ou plutôt la malice d'un copiste paresseux qui aura voulu ainsi

Aux Saumaises futurs préparer des tortures.

Quel est d'abord le sexe de la personne désignée sous le nom de μόσχος? Selon M. Meineke, ce mot ne se dit que des jeunes filles; cependant, il ne doute pas qu'il ne désigne ici un individu du sexe masculin. Mais, à part cette difficulté, quelle incohérence! quelle confusion! quel galimatias!... Voyons s'il est possible de débrouiller ce chaos.

Dans le sens propre, μόσχος est ordinairement masculin. Pourquoi ne garderait-il pas ce sens au figuré, quand il est employé comme expression de tendresse, *mon amour, mes amours?* De même qu'on disait, en parlant de sa maîtresse, τὸ γλυκύμηλον, τὸ ῥόδον, etc., de même on pouvait dire ὁ καλὸς μόσχος. Babrius, dans une de ses fables, la 37ᵉ, applique le masculin μόσχος à une jeune génisse qu'il vient d'appeler δάμαλις. On s'est trop pressé, je crois, de changer, en cet endroit, le texte du manuscrit en lisant δαμάλης. Il est même permis de douter que le fabuliste se fût servi de cette forme très-rare.

Partant donc de ce fait que, par μόσχος, Asclépiade a désigné, dans cette épigramme, l'objet d'une passion naturelle, nous la lirons ainsi :

Ὑετὸς ἦν καὶ νὺξ καὶ δὴ τρίτον ἄλγος ἔρωτι,
  οἶνος, καὶ βορέης ψυχρός, ἐγὼ δὲ μόνος·
ἀλλ' ὁ καλὸς μόσχος πλέον ἴσχυεν. « Ἄχρι τίνος Ζεῦ;
  « Ζεῦ φίλε σίγησον· χαὐτὸς ἐρᾶν ἔμαθες. »
Τῇ δὲ τοσοῦτ' ἐβόησα βεβρεγμένος· « Αἰ σὺ γὰρ οὕτως
  « ἤλυες, οὐδὲ θύρην πρὸς μίαν ἡσύχασας. »

Ainsi disposée, elle n'offre plus aucune difficulté; la liaison des idées est parfaite, le sens clair et facile, et le style excellent. On voit que tout le mal venait d'une transposition (1).

Rien ne serait plus facile que de remplacer ὁ καλὸς μόσχος par ἁπαλὴ μόσχος; mais, dans l'état actuel, quand même les remarques que je viens d'exposer ne seraient pas fondées, il est, je crois, plus conforme aux règles d'une saine critique de ne rien hasarder.

Il n'en est pas de même de ἤλυθες au vers dernier: tout nous persuade, au contraire, que ἤλυες est la vraie leçon. Ce mot, que le sens exige, n'étant pas commun, les copistes, gens qui se soucient fort peu de logique et de style, n'ont pas manqué de lui substituer, selon l'usage, un autre plus familier, et qui lui ressemble par le son.

(1) Le malheureux poëte, après tant de traverses, arrive enfin à la demeure de sa maîtresse, et trouve la porte fermée, sans doute parce que la place est occupée par un autre. C'est alors qu'il prononce contre l'amante perfide cette imprécation : Αἰ σὺ γὰρ οὕτως... Il paraît, du reste, que le pauvre Asclépiade a subi plus d'une mésaventure de ce genre, témoin cette épigramme qui est encore de lui (*Pal.*, V, 164. — Meineke, p. 19 et 104) :

Νύξ, σὲ γάρ, οὐκ ἄλλην μαρτύρομαι, οἷά μ' ὑβρίζει
  Πυθιὰς ἡ Νικοῦς, οὖσα φιλεξαπάτης.
Κληθείς, οὐκ ἄκλητος ἐλήλυθα. Ταὐτὰ παθοῦσα
  σοὶ μέμψαιτ' ἐπ' ἐμοῖς στᾶσά ποτε προθύροις.

V, 188. ΛΕΩΝΙΔΑ ΤΑΡΑΝΤΙΝΟΥ.

Meineke, p. 37. — Hecker, p. 64.

Οὐκ ἀδικέω τὸν Ἔρωτα, γλυκύς· μαρτύρομαι αὐτὴν
  Κύπριν. Βέβλημαι δ' ἐκ δολίου κέραος,
καὶ πᾶς τεφροῦμαι· θερμὸν δ' ἐπὶ θερμῷ ἰάλλει
  ἄτρακτον, λωφᾷ δ' οὐδ' ὅσον ἰοβολῶν.
Χὠ θνητὸς τὸν ἀλιτρὸν ἐσώκει· θνητὸς ὁ δαίμων,
  τίσομαι· ἐγκλήμων δ' ἔσσομ' ἀλεξόμενος;

On peut voir dans les notes de M. Meineke les conjectures de Scaliger, Brunck, etc., sur le v. 5. Aucune de ces conjectures ne pouvait satisfaire un esprit aussi juste, aussi pénétrant que M. Meineke. Pour lui, il se contente de soupçonner, χὠ θνητὸς τὸν ἀλιτρὸν ἐγώ, κεὶ θνητὸς ὁ δαίμων, τίσομαι, tout en déclarant que dans θνητὸς répété réside évidemment une altération. Je regrette de ne pas être de son avis sur ce dernier point. Il me semble que le poëte fait ici allusion au proverbe, εὗρε θεὸς τὸν ἀλιτρόν (1), dont il renverse les termes. Ainsi, je lirais : χὠ θνητὸς τὸν ἀλιτρὸν ἔχω, κεὶ θνητὸς ὁ δαίμων. Cependant une légère transposition nous donnerait, je crois, un sens encore meilleur : χὠ θνητὸς τὸν ἀλιτρὸν ἔχω, καὶ δαίμον' ὁ θνητὸς || τίσομαι. Le mot θνητός, ainsi placé aux deux extrémités du vers, produit une figure pleine de grâce, que les rhéteurs appellent κύκλος. L'effet en est sensible, même en français, par exemple, dans ces vers de Gilbert :

C'est ce petit rimeur de tant de prix enflé,
Qui *sifflé* pour ses vers, pour sa prose *sifflé*, etc.

(1) V. les scolies sur la 10e idylle de Théocrite, v. 17.

Quant au dernier vers de Léonidas, s'il n'offre plus de difficulté, c'est à M. Meineke que nous en sommes redevables. C'est lui qui, le premier, s'est aperçu de la nécessité de mettre à la fin le point d'interrogation. Cette correction, qui paraît un rien, a suffi pour chasser les ténèbres de ce passage, ténèbres que les efforts des érudits, loin de réussir à les dissiper, avaient rendues plus épaisses encore.

V, 210. ΑΣΚΛΗΠΙΑΔΟΥ.

Meineke, p. 20. — Hecker, p. 83.

Τῷ θαλλῷ Διδύμη με συνήρπασεν, ᾤ μοι, ἐγὼ δὲ
τήκομαι ὡς κηρὸς πὰρ πυρὶ κάλλος ὁρῶν.
Εἰ δὲ μέλαινα, τί τοῦτο; καὶ ἄνθρακες· ἀλλ' ὅτ' ἐκείνους
θάλψωμεν, λάμπουσ' ὡς ῥόδεαι κάλυκες.

V. 1. Ruhnken a conjecturé τὼ 'φθαλμὼ Διδύμης με συνήρπασαν; M. Meineke penche pour τῷ καλῷ, ou plutôt τῷ κάλλει. En présence de ces noms imposants, me sera-t-il permis d'émettre mon opinion? Je crois qu'il ne faut rien changer au texte. Ce n'est pas seulement par sa beauté que Didymé a captivé le poëte; elle était trop brune, défaut que son amant s'étudie à excuser; mais, comme la plupart des brunes, elle était surtout piquante, agaçante, persuasive. C'est donc là ce que le poëte avait en vue, c'est l'effet de ces qualités qu'il a voulu peindre par les mots τῷ θαλλῷ συναρπάζειν, *captiver par des coquetteries pleines d'un attrait irrésistible.* C'est une modification délicate de l'expression proverbiale, θαλλὸν προσείειν τινί, expression qui, par

elle-même, ne représente rien de noble, et qui aurait prêté à Didymé un rôle trop bas.

Les deux derniers vers rappellent un passage délicieux de Théocrite (x, 26-9), et ils sont assez beaux pour en être rapprochés :

Βομβύκα χαρίεσσα, Σύραν καλέοντί τυ πάντες,
ἰσχνὰν, ἁλιόκαυστον, ἐγὼ δὲ μόνος μελίχλωρον.
Καὶ τὸ ἴον μέλαν ἐστὶ καὶ ἁ γραπτὰ ὑάκινθος,
ἀλλ' ἔμπας ἐν τοῖς στεφάνοις τὰ πρῶτα λέγοντι.

J'ai vu plus tard, dans les notes de M. Jacobs sur les *Analecta* (t. I, p. 216), que Toup avait émis la même opinion.

V, 231. ΜΑΚΕΔΟΝΙΟΥ ΥΠΑΤΟΥ.

Hecker, p. 86.

Τὸ στόμα ταῖς Χαρίτεσσι, προσώπατα δ' ἄνθεσι βάλλει,
ὄμματα τῇ Παφίῃ, τὴν χέρα τῇ κιθάρῃ·
συλεύεις βλεφάρων φάος ὄμμασιν, οὖας ἀοιδῇ·
πάντοθεν ἀγρεύεις τλήμονας ἠϊθέους.

Le ms. porte πρόσωπα τὰδ; Planudes donne βάλλεις, que Brunck a changé en θάλλεις, et M. Jacobs semble approuver cette conjecture. Sans parler des difficultés grammaticales, il m'est impossible de comprendre comment θάλλεις peut s'adapter à στόμα, à ὄμματα, à χέρα. Je crois qu'il faut lire : πρόσωπα παρ' ἄνθεσι βάλλῃ, — ἤγουν, τὸ μὲν στόμα παραβάλλῃ ταῖς Χάρισι, τὰ δὲ πρόσωπα τοῖς ἄνθεσι, τὰ δ' ὄμματα τῇ Παφίᾳ, τὴν δὲ χεῖρα τῇ κιθάρᾳ.

V, 306. ΦΙΛΟΔΗΜΟΥ.

Meineke, p. 183. — Hecker, p. 93.

Δακρύεις, ἐλεεινὰ λαλεῖς, περίεργα θεωρεῖς,
ζηλοτυπεῖς, ἅπτῃ πολλάκι, πυκνὰ φιλεῖς.
Ταῦτα μέν ἐστιν ἐρῶντος· ὅταν δ' εἴπω, παράκειμαι·
καὶ σὺ μένεις, ἁπλῶς οὐδὲν ἐρῶντος ἔχεις.

M. Meineke, condamnant avec raison la conjecture de Toup et celle de M. Jacobs, propose à son tour : ὅταν δ' εἴπω « παράκειμαι, || καὶ σύ μ' ἔχεις » ἁπλῶς.... Il me semble que παράκειμαι dit tout ; l'adjonction de καὶ σύ μ' ἔχεις, loin de rendre le trait plus vif, ne peut au contraire que l'émousser. Je crois qu'il faut lire :

Ταῦτα μέν ἐστιν ἐρῶντος· ὅταν δ' εἴπω « παράκειμαι »
κἂν σὺ μανῇς, ἁπλῶς οὐδὲν ἐρῶντος ἔχεις.

Ainsi le poëte suppose que les transports de l'amoureux vont jusqu'au délire, afin de rendre plus piquant le contraste de l'exaltation sentimentale avec l'impuissance physique.

LIVRE VI.

VI, 113. ΣΙΜΜΙΟΥ ΡΟΔΙΟΥ.

Meineke, p. 14.

Πρόσθε μὲν ἀγραύλοιο δασύτριχος ἰξάλου αἰγὸς
δοιὸν ἐπὶ χλωροῖς ἐστεφόμαν πετάλοις·
νῦν δέ με Νικομάχῳ κεραοξόος ἥρμοσε τέκτων,
ἐκτανύσας ἕλικος καρτερὰ νεῦρα βοός.

M. Jacobs veut sous-entendre κέρας, dont δοιὸν serait l'épithète. Cette ellipse m'avait paru trop forte pour être admissible. Je me suis confirmé dans cette opinion, en voyant dans les notes de M. Meineke (p. 100), que ce critique éminent tient pour suspect le passage qui nous occupe. Je crois qu'il faut lire : δοιὸν ὅπλον χλωροῖς...

M. Jacobs remarque dans les *Addenda* (p. XLI), qu'au lieu de la leçon vulgaire de Suidas, δυσίν (citée par M. Meineke), le ms. de Leyde porte δοιω, variante qui s'accorde avec le ms. palatin.

VI, 163. ΜΕΛΕΑΓΡΟΥ.

Τίς τάδε μοι θνητῶν * περὶ θριγκοῖσιν ἀνῆψεν
σκῦλα, παναισχίστην τέρψιν Ἐνυαλίου;
Οὔτε γὰρ αἰγανέαι περιαγέες, οὔτε τι πήληξ
ἄλλοφος, οὔτε φόνῳ χρανθὲν ἄρηρε σάκος·
ἀλλ' αὔτως γανόωντα καὶ ἀστυφέλικτα σιδάρῳ,
οἷά περ οὐκ ἐνοπᾶς, ἀλλὰ χορῶν ἔναρα·
οἷς θάλαμον κοσμεῖτε γαμήλιον· ὅπλα δὲ λύθρῳ
λειβόμενα βροτέῳ σηκὸς Ἄρηος ἔχοι.

Au v. 1, M. Jacobs propose περὶ τοῖς θρ., ce qui rend le vers traînant et prosaïque. Il en est de même de la conjecture de M. Lobeck, τὰ περὶ ou bien ὁ περί. Peut-être y avait-il προῖκα; dans une épigramme sur le même sujet (IX, 322), Léonidas dit :

Οὐκ ἐμὲ ταῦτα λάφυρα· τίς ὁ θριγκοῖσιν ἀνάψας
Ἄρηος ταύταν τὰν ἄχαριν χάριτα;

Cette ἄχαρις χάρις est bien voisine de προῖκα, si elle n'est pas identique.

Dira-t-on que, dans le vers de Méléagre, la préposition περὶ est explétive, qu'elle se trouve là προῖκα? Mais cette excuse ne serait admissible que s'il s'agissait d'un poëte ayant un goût moins délicat, moins scrupuleux en fait de remplissages et de chevilles.

VI, 186. ΙΟΥΛΙΟΥ ΔΙΟΚΛΕΟΣ.

Hecker, p. 117.

Δίκτυα σοὶ τάδε, Πάν, ἀνεθήκαμεν οἶκος ἀδελφῶν
οἱ τρεῖς, ἐξ ὀρέων, ἠέρος, ἐκ πελάγευς.

Δικτυβόλει τούτῳ δὲ παρ' ἠϊόνων κροκάλαισιν·
θηροβόλει τούτῳ δ' ἄγκεσι θηροτόκοις·
τὸν τρίτον ἐν πτηνοῖσιν ἐπίβλεπε· τῆς γὰρ ἁπάντων,
δαῖμον, ἔχεις ἡμέων δῶρα λινοστασίης.

M. Jacobs, choqué avec raison de la répétition des mots τούτῳ δὲ, qui reviennent à la même place, propose : δικτυβολεῖν πόρε τῷδε...., θηροβολεῖν τούτῳ δ' ἄγκεσι... Il me semble que la forme impérative, qui se trouve aussi dans Suidas, doit être conservée; elle donne plus d'expression et de vivacité aux vers. Je voudrais donc lire : δικτυβόλει Cὺν τῷδε... Le C ayant été effacé, le copiste a pris le parti le plus commode et le plus naturel, celui de remplacer le mot altéré par le pronom τούτῳ.

VI, 199. ΑΝΤΙΦΙΛΟΥ ΒΥΖΑΝΤΙΟΥ.

Delect. Jacobs., p. 13. — Hecker, p. 121.

Εἰνοδίη, σοὶ τόνδε φίλης ἀνεθήκατο κόρσης
πῖλον, ὁδοιπορίης σύμβολον, Ἀντίφιλος.
Ἤσθα γὰρ εὐχωλῇσι κατήκοος, ἔνθα κελεύθοις
ἵλαος· οὐ πολλὴ δ' ἡ χάρις, ἀλλ' ὁσίη.
Μὴ δέ τις ἡμετέρου μάρψῃ χερὶ μάργος ὁδίτης
ἀνθέματος· συλᾶν ἀσφαλὲς οὐδ' ὀλίγα.

Au v. 3, au lieu de ἔνθα, M. Jacobs a mis ἦσθα. Cette répétition n'est pas sans élégance; mais on se rapprocherait davantage du ms., en lisant ἔν τε κελεύθοις...., ce qui d'ailleurs est plus simple, et s'accorde mieux avec le ton général de la pièce.

VI, 221. ΛΕΩΝΙΔΑ ΤΑΡΑΝΤΙΝΟΥ.

Meineke, p. 50. — Hecker, p. 28-9.

Χειμερίην διὰ νύκτα χαλαζήεντά τε συρμόν
καὶ νιφετὸν φεύγων καὶ κρυόεντα πάγον,
μουνολέων, καὶ δὴ κεκακωμένος ἀθρόα γυῖα,
ἦλθε φιλοκρήμνων αὖλιν ἐς αἰγινόμων.
Οἱ δ' οὐκ ἀμφ' αἰγῶν μεμελημένοι, ἀλλὰ περὶ σφέων
εἴατο σωτῆρα Ζῆν' ἐπικεκλόμενοι.
Χεῖμα δὲ θὴρ μείνας θὴρ νύκτιος, οὔτε τιν' ἀνδρῶν
οὔτε βοτῶν βλάψας, οἴχετ' ἀπαυλόσυνος.
Οἱ δὲ πάθης ἔργον τόδ' εὔγραφὲς ἀκρολοφῖται
Ζανὶ παρ' εὐπρέμνῳ τᾆδ' ἀνέθεντο δρυΐ.

V. 7. M. Jacobs avait conjecturé θερμήνας, en rapprochant θερμαίνειν χεῖμα de θάλπειν χεῖμα. J'avoue que je ne connais aucun exemple ni de l'un ni de l'autre. Peut-être y avait-il γυῖα δὲ θερμήνας ou χεῖμα δὲ παρμείνας, c'est-à-dire τὸ τοῦ χειμῶνος τέλος. Quintus de Smyrne a dit de même (VII, 133-7):

Αἶγες ὅπως ὑπὸ πρῶνα φοβεύμεναι αἰνὸν ἀήτην,
ὅς τε φέρει νιφετόν τε πολὺν κρυερήν τε χάλαζαν
ψυχρὸς ἐπαΐσσων, ταὶ δ' ἐς νομὸν ἐσσύμεναί περ
ῥιπῆς οὔτι κατιθὺς ὑπερκύπτουσι κολώνης,
ἀλλ' ἄρα χεῖμα μένουσιν ὑπὸ σκέπας.....

Parmi les autres conjectures (δὲ μείνας Planud., δειμήνας, Canter.), M. Meineke préfère celle de Brunck θὴρ μείνας διανύκτιος, comme étant la plus simple. M. Hecker propose χεῖμα δ' αἴθὴρ μείνας θὴρ νύκτιος.

Sur l'expression χεῖμα μένειν, outre l'exemple de Quintus que l'on vient de voir, il en cite un autre tiré du même poëte. Il fait enfin quelques changements aux deux derniers vers.

V. 8. Suidas, d'accord avec le ms. Pal., donne οἴχετ'. Dans Planudes on lit ᾤχετ', et cette correction a été adoptée par tous les éditeurs. Je pense avec M. Jacobs que la leçon du ms. doit être conservée.

VI, 232. ΚΡΙΝΑΓΟΡΟΥ.

Au v. 5, ὑελακυκάδες ὄγχναι, M. Jacobs semble pencher, dans les *Addenda*, pour la conjecture ingénieuse de Toup, ὑελοοίδακες. J'avais conjecturé ὑελομιμάδες.

VI, 267. ΔΙΟΤΙΜΟΥ.

Au v. 5, au lieu de θεούσαις, je corrigeais θελούσαις; j'ai trouvé ensuite que M. Hecker avait fait la même conjecture avant moi; voy. *Comment. crit.*, p. 147.

VI, 233. ΜΑΙΚΙΟΥ.

Au v. 3, le ms. donne

Τάνδε τ' ἐπιπλήκτειραν ἀποῤῥύτοιο διωγμοῦ
μάστιγα . . . .

Ἀπόῤῥυτος διωγμὸς τοῦ ἵππου est une locution peu usitée; mais une expression analogue, ἀπὸ ῥυτῆρος ἐλαύνειν, nous aide à la comprendre : elle signifie évidemment la *course à bride abattue*. Il faut donc conserver ἀπόῤῥυτος, quand même il n'y en aurait aucun autre exemple. Au lieu de ῥυτήρ, les poëtes disaient

aussi ῥυτὰ (plur. de ῥυτόν); l'on voit ainsi comment ἀπόῤῥυτος a été formé. M. Jacobs a cru devoir écrire ἀπόῤῥητος, comme synonyme de ἄῤῥητος, *ubi de equo cursore cogitandum, qui ineffabili celeritate stadium decurrit.* Le poëte eût été inexcusable, s'il eût forcé à ce point le sens de ἀπόῤῥητος, à moins qu'il n'eût voulu rivaliser d'affectation et d'obscurité avec Lycophron, dont chaque vers a besoin d'une scholie. — M. Hecker défend aussi la leçon ἀποῤῥύτοιο. Cette coïncidence, que j'ai vue plus tard (p. 137-140), me donne plus de confiance dans mon opinion.

VI, 234. ΕΡΥΚΙΟΥ.

Meineke, p. 207. — Hecker, p. 138.

Γάλλος ὁ χαιτάεις, ὁ νεήτομος, ὡπὸ Τυμώλου
Λύδιος ὀρχηστὰς μάκρ' ὀλολυζόμενος,
τὰ παρὰ Σαγγαρίῳ τάδε ματέρι τύμπανα ταῦτα
θήκατο, καὶ μάστιν τὰν πολυαστράγαλον,
ταῦτά τ' ὀρειχάλκου λάλα κύμβαλα, καὶ μυρόεντα
βόστρυχον, ἐκ λύσσας ἄρτια παυσάμενος.

M. Meineke fait cette remarque sur le v. 3 : « *aut* τάδε *aut* ταῦτα *corruptum est. Suspicabar* τὰ παρὰ Σαγγαρίῳ παμμάτορι. » C'est plutôt sur ταῦτα que doit tomber le soupçon, d'autant plus qu'il est répété au commencement du v. 5. La conjecture de M. Jacobs (*Antholog. Palat.*, t. III, p. XLV), τύμπανα ταύρου, n'est pas heureuse. Je lis : ματέρι τύμπαν' ἀγαυᾷ.

VI, 276. ΑΝΤΙΠΑΤΡΟΥ.

Meineke, p. 209. — Hecker, p. 153.

Ἡ πολύθριξ οὔλας ἀνεδήσατο παρθένος Ἵππη
χαίτας, εὐώδη σμηχομένη κρόταφον·
ἤδη γάρ οἱ ἐπῆλθε γάμου τέλος· αἱ δ' ἐπὶ κούρῃ
μίτραι παρθενίας αἰτέομεν χάριτας.
Ἄρτεμι, σῇ δ' ἰότητι γάμος θ' ἅμα καὶ γένος εἴη·
τῇ Λυκομηδείῳ παιδὶ φιλαστραγάλῃ.

V. 1. Saumaise, ἀνεθήκατο; M. Jacobs, ἠμήσατο; M. Meineke, ἀπεθήκατο. — V. 3. Reiske, κουρῇ, adopté par la plupart des éditeurs. — V. 4. Reiske, αἰνέομεν, approuvé par Brunck et M. Jacobs. M. Meineke se borne à dire que παρθενίας αἰτέομεν χάριτας est obscur. — V. 6, le ms., Λυκομηδείου; Suidas, Λυκομηδείῳ; M. Meineke corrige Λυκομηδείδου. — Φίλας τ' ἀταλῇ ou φιληλακάτῳ, M. Jacobs; λιπαστραγάλῃ ou λιπαστραγάλῳ, M. Meineke.

La vierge Hippé, près de se marier, relève avec art, sur sa tête, sa belle et riche chevelure, sans oublier les services que des substances parfumées peuvent rendre au plus frais visage. Pour faire ses adieux à Diane, et se concilier sa protection dont elle aura besoin plus tard, elle va consacrer à la déesse sa *ceinture* et ses *bandelettes virginales* (le mot μίτραι a ce double sens). Le poëte fait parler ces objets inanimés; ils appellent la faveur de Diane sur Hippé, en récompense des bons offices qu'ils ne cessent de rendre à la virginité. Tel est le sens que j'ai pu tirer de cette pièce, à l'aide des conjectures que je vais soumettre au lec-

teur. En comparant les remarques de M. Jacobs et de M. Meineke sur cette épigramme, il lui sera facile de voir les différences et parfois l'accord qui se trouvent entre leurs opinions et la mienne.

Je ne change rien au premier vers; plus loin, je lis :

αἱ δ' ἐπίκουροι
μίτραι παρθενικαῖς αἰτέομεν χάριτας.

Au dernier vers, je lis : φυγαστραγάλη, comme φυγόδεμνος, φυγόλεκτρος, etc. — Sur la confusion du Γ avec le Λ, *et vice versa*, voir les paléographes.

VI, 304. ΦΑΝΙΟΥ.

Meineke, p. 184. — Hecker, p. 159-160.

Ἀκτῖτ' ὦ καλαμευτά, ποτὶ ξερὸν ἔλθ' ἀπὸ πέτρας,
καί με λάβ' εὔαρχον πρώϊον ἐμπολέα,
αἴτε σύ γ' ἐν κύρτῳ μελανουρίδας, αἴτε τιν' ἀγρεῖς
μορμύρον, ἢ κίχλην ἢ σπάρον ἢ σμαρίδα.
Αὐτὸν αὐδάσεις με τὸν οὐ κρέας, ἀλλὰ θάλασσαν
τιμῶντα ψαφαροῦ κλάσματος εἰς ἀπάταν.
Χαλκίδας ἢν δὲ φέρῃς, φίλ' ἀκανθίδας ἤ τινα θρίσσαν,
εὐάγρει· λιθίναν οὐ γὰρ ἔχω φάρυγα.

V. 2. Le ms. porte λάβευ ἀρχάν, d'où M. Meineke conclut, avec raison, qu'il faut lire λάβ' εὐάρχαν.

V. 5. M. Jacobs, au lieu de αὐτόν, lit ἄρτιον, correction plus qu'insuffisante. Il faut, après ἐμπολέα (v. 2), mettre le signe de repos parfait; après σμαρίδα (v. 4), une virgule, et, au commencement du v. 5, lire ἀντίον

αὐδάσεις με : *tu me répondras, nous pourrons traiter ensemble. Mais si tu n'apportes que...., adieu.*

V. 6. La correction de M. Meineke, qui lit χαλκίδας ἢν δὲ φέρῃς φιλακανθίδας, comme synonyme de ἀκανθώδεις, me paraît réunir tous les degrés de probabilité. Elle est si simple, si naturelle, que l'on n'aperçoit pas d'abord combien elle est ingénieuse.

VI, 318. ΔΙΟΤΙΜΟΥ.

Meineke, p. 55 et p. 143.

Χαῖρέ μοι, ἁβρὲ κύπασσι, τὸν Ὀμφάλη ἥ ποτε Λυδὴ
λυσαμένη φιλότητ' ἦλθεν ἐς Ἡρακλέους.
Ὄλβιος ἦσθα, κύπασσι, καὶ ὡς τότε καὶ πάλιν, ὃς νῦν
χρύσεον Ἀρτέμιδος τοῦτ' ἐπέβης μέλαθρον.

Sur le v. 3, mon savant ami, M. Dübner, m'a communiqué une conjecture qui, à mon avis, satisfait pleinement à tout ce que la critique peut exiger. Au lieu de καὶ ὡς, il lit καλῶς, dans le sens de *parfaitement*, comme Eschyle a dit, καλῶς εὐδαίμων. Voy. pour d'autres exemples le *Thesaurus* de Didot, p. 911, D.

LIVRE VII.

VII, 2. ΑΝΤΙΠΑΤΡΟΥ ΣΙΔΩΝΙΟΥ.

Hecker, p. 174.

Εἰ καὶ βαιὸς ὁ τύμβος, ὁδοιπόρε, μή με παρέλθῃς,
 ἀλλὰ κατὰ στίχας ἶσα θεοῖσι σέβου·
τὸν γὰρ Πιερίσιν τιμώμενον ἔξοχα Μούσαις
 ποιητὴν ἐπέων θεῖον Ὅμηρον ἔχω.

Au v. 2, on avait conjecturé κατασπείσας et καταστέψας. Il me semble qu'il vaut mieux lire ἀλλ' ἄκατον στήσας, comme dans l'épigr. 427, liv. IX : Ναυτίλε, μὴ στήσῃς δρόμον ὁλκάδος εἵνεκ' ἐμεῖο, || λαίφεα μὴ λύσῃς. M. Wordsworth (Théocrit., p. 192), a proposé καταστείλας, sous-ent. τὸ πλοῖον ou bien τὰ ἱστία. Cette conjecture mériterait la préférence, si le vers précédent préparait le lecteur à cette signification elliptique du mot καταστέλλω.

On sait que la tradition plaçait le tombeau d'Homère sur un rocher de l'île d'Ios, au bord de la mer. Voy. Anthol. palat., VII, N[os] 2, 4 et 6.

VII, 19. ΛΕΩΝΙΔΟΥ.

Meineke, p. 44-132.

Τὸν χαρίεντ' Ἀλκμᾶνα, τὸν ὑμνητῆρ' ὑμεναίων
κύκνον, τὸν Μουσῶν ἄξια μελψάμενον,
τύμβος ἔχει, Σπάρτας μεγάλαν χάριν, εἶθ' ὅγε λύσθος
ἄχθος ἀποῤῥίψας οἴχεται εἰς Ἀΐδην.

A la fin du vers 3, au lieu de λύσθος, on trouve dans Suidas λοῖσθος, et dans Planudes Λυδός. Ces variantes ont donné lieu à beaucoup de conjectures que l'on peut voir dans les notes de M. Jacobs et de M. Meineke. Si la correction que je vais proposer obtient l'approbation des savants, j'en serai principalement redevable à MM. Jacobs et Welcker. En effet, ces deux critiques illustres s'accordent sur la valeur de l'expression ἄχθος ἀποῤῥίψας, en la rapportant à l'origine du poëte Alcman, né en Lydie, contrée soumise à un pouvoir despotique, et amené esclave en Laconie. Grâce à son génie, il fut, jeune encore, affranchi par son maître, et il obtint le droit de cité. Ainsi donc, il s'est lavé des souillures de la servitude, s'est *déchargé de cet opprobre*. D'après cette donnée, je crois que, sous le mot corrompu λύσθος, se cache la vraie leçon λάσθης.

Au lieu de εἶθ', il faut aussi lire ἔνθ'. Probablement, εἶθ' a passé de l'épigramme d'Antipater, qui, dans la collection, précède immédiatement celle qui nous occupe. Ainsi nous lirons : Σπάρτας μεγάλαν χάριν, ἔνθ' ὅγε λάσθης || ἄχθος ἀποῤῥίψας...

J'avais soupçonné aussi : ἔνθ' ἀγέλαστον...., par allu-

sion à la triste fin du poëte Alcman, qui est mort de la maladie pédiculaire dans un âge avancé. J'aurais même préféré cette leçon comme plus naturelle, si λάσθης n'avait pas l'avantage d'être plus rapproché du ms. En effet, ἀγέλαστον ἄχθος ἀποῤῥίψας peut fort bien s'entendre de la vie d'un vieillard, même exempt de maladie, mais devenu faible, languissant, incapable d'éprouver aucune émotion agréable, à qui *rien ne sourit plus*, pour qui l'existence n'est désormais qu'un *triste et cruel fardeau.* Le souvenir des joies passées, loin de le consoler, ne contribue qu'à rendre plus poignant encore le sentiment des ennuis et des chagrins présents. Telle devait être la situation du poëte Alcman, qui, autrefois et dans la vigueur de l'âge, avait chanté l'amour et le plaisir. Il nous apprend lui-même que ses membres ne le soutenaient plus :

Οὔ μ' ἔτι, παρθενικαὶ μελιγάρυες ἱερόφωνοι,
γυῖα φέρειν δύναται (1)...

Entre autres épithètes que les poëtes grecs emploient en parlant de la vieillesse, on rencontre celles de σκυθρωπόν, ἀμείλιχον, ἀτερπές, toutes synonymes de ἀγέλαστον.

La conjecture de M. Meineke, ἔνθ' ὅγε Λυδῶν || λοῖσθος ἀποβρίξας..., est sans doute ingénieuse; mais peut-être s'écarte-t-elle un peu de cette sage mesure qui, non moins que la sagacité, caractérise le talent de cet illustre critique.

(1) Page 16 (frag. 12) de l'édit. de M. Boissonade; p. 29 de celle de M. Welcker.

VII, 49. ΒΙΑΝΟΡΟΣ ΒΙΘΥΝΟΥ.

Ἁ Μακέτις σε κέκευθε τάφου κόνις· ἀλλὰ πυρωθεὶς
Ζανὶ κεραυνείῳ, γαῖαν ἀπηχθίασας.
Τρὶς γὰρ ἀπαστράψας, Εὐριπίδη, ἐκ Διὸς αἰθὴρ
ἥγνισε τὰν θνητὰν σήματος ἱστορίαν.

Au v. 2, la leçon de Planudes, πᾶσαν ἀπημφίασας, a suggéré à Brunck γαῖαν ἀπημφιάσω. M. Jacobs invoque l'analogie des mots δωρίζω et δωριάζω, λεσβίζω et λεσβιάζω, pour justifier ἀπαχθιάζω. Δωριάζω vient de Δώριος, λεσβιάζω de Λέσβιος; mais où est l'adjectif qui aurait servi à former le verbe inouï ἀπαχθιάζω?.... Le mot qui s'adapte le mieux au sens est, à mon avis, ἀπηθρίασας. Personne, que je sache, n'y a pensé.

VII, 166. ΔΙΟΣΚΟΥΡΙΔΟΥ, οι δε ΝΙΚΑΡΧΟΥ.

Meineke, p. 85.

. . . .
θερμὰ κατὰ ψυχροῦ δάκρυα χεῖτε τάφου.

L'auteur, quel qu'il soit, de cette épigramme, avait sans doute en vue ces vers de Sophocle (*OEdip. Col.*, 621-2):

Ἵν' οὑμὸς εὕδων καὶ κεκρυμμένος νέκυς
ψυχρός ποτ' αὐτῶν θερμὸν αἷμα πίεται.

VII, 223. ΘΥΙΛΛΟΥ.

Ἡ κροτάλοις ὀρχηστρὶς Ἀρίστιον, ἡ περὶ πεύκαις
καὶ Κυβέλῃ πλοκάμους ῥῖψαι ἐπισταμένη,

ἡ λωτῷ κερόεντι φορουμένη, ἡ τρὶς ἐφεξῆς
  εἰδυῖ' ἀκρήτου χανδοποτεῖν κύλικας,
ἐνθάδ' ὑπὸ πτελέαις ἀναπαύεται, οὐκέτ' ἔρωτι,
  οὐκέτι παννυχίδων τερπομένη καμάτοις.
Κῶμοι καὶ μανίαι μέγα χαίρετε· κεῖθ' ἁ μυρίπνους
  ἡ τὸ πρὶν στεφάνων ἄνθεσι κρυπτομένη.

Au v. 7, M. Jacobs a conjecturé κεύθομαι ἄπνους ou κεύθ. ὄρφνῃ. L'un et l'autre sont oiseux et faibles. Je ne doute pas qu'il n'y eût κεύθομ' ἐρίπναις.

M. Hecker (p. 212-3) corrige κεῖθι μυρίπνους || ἡ τὸ πρὶν, en prenant κεῖθι pour l'Enfer. Si telle eût été l'idée du poëte, il aurait probablement employé un autre mot que μυρίπνους pour contraster avec les *couronnes de fleurs*. C'est ce qui avait engagé M. Jacobs (dans les *Addenda*, p. LX) à proposer κεῖτ' ἀμύριστος, *unguentis et odoribus destituta* (non unguenta redolens, sed putredinem) *jacet, quam olim fragrantes coronæ tegebant.*

VII, 251. ΣΙΜΩΝΙΔΟΥ.

Ἄσβεστον κλέος οἵδε φίλῃ περὶ πατρίδι θέντες
  κυάνεον θανάτου ἀμφεβάλοντο νέφος.
Οὐδὲ τεθνᾶσι θανόντες, ἐπεί σφ' ἀρετὴ καθύπερθεν
  κυδαίνουσ' ἀνάγει δώματος ἐξ Ἀΐδεω.

D'après la remarque de M. Jacobs (dans les *Addenda*), M. Friedemann, pour remédier à l'hiatus du vers 2, a fait la transposition que voici : ἀμφεβάλοντο νέφος κυάνεον θανάτου. Ce serait là le grec d'un écolier qui apprend à faire la construction dans l'ordre gram-

matical prétendu naturel. Si le poëte Simonide eût écrit de la sorte, son nom ne serait certainement pas parvenu jusqu'à nous. Du reste, ceci est une preuve, après mille autres, que l'on peut être très-savant en métrique et très-érudit, sans avoir le moindre sentiment de ce qui s'appelle *hellénisme*.

VII, 393. ΔΙΟΚΛΕΟΣ ΚΑΡΥΣΤΙΟΥ.

Meineke, p. 194. — Hecker, p. 239.

Μή με κόνι κρύψητε· τί γὰρ πάλι; μηδ' ἐπὶ ταύτας
ἠόνας οὐκ ὀνοτὴν γαῖαν ἐμοὶ τίθετε.
Μαίνεται εἴς με θάλασσα, καὶ ἐν χέρσοισί με δειλὸν
εὑρίσκει ῥαχίαις, οἶδέ με κεὶν Ἀΐδῃ.
Χέρσον ἐπεκβαίνειν εἴ μευ χάριν ὕδατι θυμός,
πάρκειμαι σταθερῇ μιμνέμεν ὡς ἄταφος.

Au v. 3, le ms. porte μαίνετε δ'ἐμὲ, avec εἰς écrit au-dessus de δ. Ce δ ne s'est introduit là que par suite de l'altération du texte. De même, au v. 5, il y a dans le ms. χέρσῳ δ' ἐπεκβ. M. Jacobs, qui a si bien remarqué l'intrusion aussi fréquente qu'inutile de la conjonction δὲ dans les manuscrits, et qui n'a pas hésité à la supprimer au commencement du vers 5, s'est pourtant laissé induire en erreur relativement au v. 3, au point de faire cette phrase détestable, μαίνετ' ἴδ' εἴς με. Celle d'un autre savant, μαίνετ' ἔτ' εἴς με, est plus horrible encore. M. Meineke, guidé par un goût délicat, a su éviter cette barbarie. Le même critique voudrait lire: καὶ ἐν χέρσοισί τε δειλόν || εὑρίσκειν ῥαχίαις οἶδέ με κἠν Ἀΐδῃ. Cette tournure a sans doute plus de

rondeur, mais l'autre donne plus d'énergie à l'expression.

Les deux derniers vers étant très-corrompus, Saumaise et Brunck les ont regardés comme apocryphes. M. Jacobs a très-bien corrigé le commencement du 5^e; mais il a été moins heureux en proposant de changer πάρκειμαι en ἀρκοῦμαι. M. Meineke l'approuve, seulement il aimerait mieux lire ἀρκεῦμαι. Ce serait là retrancher une partie saine, en laissant intacte la partie malade. Il est vrai que le mal est profondément caché, et d'autant plus difficile à découvrir, que le membre gangrené offre les apparences d'une santé florissante. Si je ne me trompe, le poëte a dit :

Χέρσον ἐπεκβαίνειν εἴ μευ χάριν ἥδεθ', ἑτοῖμος
πάρκειμαι σταθερῇ μιμνέμεν ὡς ἄταφος.

Le sujet de ἥδεται est le même que celui des verbes εὑρίσκει et οἶδε qui précèdent immédiatement. La construction de la phrase est claire et facile, παράκειμαι τῇ στερεᾷ, ἕτοιμος ὢν μένειν ὡς ἄταφος.

VII, 407. ΔΙΟΣΚΟΡΙΔΟΥ.

Meineke, p. 83. — Hecker, p. 240-42.

Ἥδιστον φιλέουσι νέοις προσανάκλιμ' ἐρώτων,
Σαπφώ, σὺν Μούσαις ἦ ῥά σε Πιερίη
ἢ Ἑλικὼν εὔκισσος ἴσα πνείουσαν ἐκείναις
κοσμεῖ, τὴν Ἐρέσῳ Μοῦσαν ἐν Αἰολίδι,
ἢ καὶ Ὑμὴν Ὑμέναιος ἔχων εὐφεγγέα πεύκην
σὺν σοὶ νυμφιδίων ἵσταθ' ὑπὲρ θαλάμων,

ἢ Κινύρεω νέον ἔρνος ὀδυρομένη Ἀφροδίτη
σύνθρηνος μακάρων ἱερὸν ἄλσος ὁρῇς.
πάντη πότνια χαῖρε· θεοῖς ἴσας γὰρ ἀοιδὰς
ἀθανάτας ἔχομεν νῦν ἔτι θυγατέρας.

Je ne conçois pas, je l'avoue, les difficultés qu'on a soulevées relativement à la phrase qui termine cette belle épigramme. Brunck prétend que σὰς ne saurait être sous-entendu. Soit; mais le sens laisse-t-il rien à désirer pour la clarté? Je ne le crois pas. La conjecture de Reiske, θεοῖς ἴσα σὰς γὰρ ἀοιδάς, forme une cacophonie horrible, sans compter qu'elle rend le vers lourd et traînant. Voici la construction de la phrase, telle que Reiske la donne : σὰς γὰρ θυγατέρας, ἀοιδὰς, νῦν ἔτι ἔχομεν θεοῖς ἴσα ἀθανάτας. Cette prose, pour sa discordance barbare, peut aller de pair avec l'hémistiche cité plus haut. Si, par excès de scrupule, on croyait devoir changer quelque chose, le plus convenable serait peut-être de lire ἀθανάτης, au lieu de ἀθανάτας.

VII, 420. ΔΙΟΤΙΜΟΥ ΑΘΗΝΑΙΟΥ.

Meineke, p. 54.

Ἐλπίδες ἀνθρώπων, ἐλαφραὶ θεαί· οὐ γὰρ ἂν ὧδε
Λέσβον' ὁ λυσιμελὴς ἀμφεκάλυψ' Ἀΐδης,
ὅς ποτε καὶ βασιλῆϊ συνέδραμε καὶ μετ' Ἐρώτων.
Χαίρετε κουφόταται δαίμονες ἀθανάτων.
Αὐλοὶ δ' ἄφθεγκτοι καὶ ἀπευθέες, οἵ σ' ἐνέπουσιν
κεῖσθ', ἐπεὶ οὐ θιάσους ἱερὸς οἶδ' Ἀχέρων.

C'est M. Meineke qui, le premier, a bien expliqué

le sens de συνέδραμε, que ni Casaubon ni M. Jacobs n'avaient pu saisir. Peut-être ces habiles hellénistes ne s'y seraient-ils pas trompés, s'il y avait eu κἂν βασιλῆϊ. Je crois, en effet, qu'ici comme ailleurs, le copiste a remplacé κἂν par καί.

V. 3-4. M. Meineke corrige συνέδραμε. ναὶ μετ' Ἐρώτων || χαίρετε... Cette conjecture est sans contredit plus élégante, plus plausible que celle de ses devanciers (καὶ μέλ' Ἔρωτι || καὶ μέγ' ἀρέσκων); il me semble pourtant qu'elle laisse quelque chose à désirer. Dans mon humble opinion, il y aurait une correction plus simple, peut-être aussi plus avantageuse pour le sens; j'ose la soumettre à M. Meineke lui-même : συνέδραμε. παίγματ' Ἐρώτων || χαίρετε... *Espérances, jouets des amours, etc.*

V. 5. Οἵ σ' est une leçon de Planudes. Le ms. Pal. porte οἱ σ'. M. Meineke corrige ἀπευθέες οἵδ' ἐνέπουσιν, en prenant κεῖσθ' pour un infinitif. Sans doute, cette correction est ingénieuse; mais, après l'apostrophe aux espérances, ce changement de ton nuit à l'effet, et rend la fin bien languissante. Si je ne me trompe, le poëte avait mis :

Αὐλοὶ δ' ἄφθεγκτοι καὶ ἀπευθέες ἶσα νέποσσιν
κεῖσθ'· ἐπεὶ. . . . .

L'expression proverbiale, τῶν ἰχθύων ἀφωνότερος, est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'y insister. On se rapprocherait davantage du manuscrit en lisant νέπουσιν; mais je n'ai pas osé adopter cette forme encore douteuse (1).

(1) Un autre peut-être aimerait mieux lire οἷς ἐνέπνειεν. Cette expression est très-fréquente dans l'Anthologie.

Le dernier vers est mutilé dans les manuscrits : κεῖσθ', ἐπεὶ οὔθ' ἱερὸς οἶδ' Ἀχέρων. La restitution que j'ai insérée dans le texte est due à M. Meineke. Il est probable qu'elle y restera désormais; car il est impossible d'en imaginer une qui soit plus simple et plus élégante à la fois.

VII, 424. ΑΝΤΙΠΑΤΡΟΥ.

Meineke, p. 212-3.

Μαστεύω τίς * εὐαγὴς ἐπὶ σταλίτιδι πέτρα. . . .

J'avais corrigé τί σευ Ἆγις. J'ai trouvé ensuite, chez M. Hecker (p. 246), que de Bosch avait fait la même correction.

VII, 468. ΜΕΛΕΑΓΡΟΥ.

. . . .

Τοῖς μὲν ὁμιλήσασι ποθεῖν πάρα, τοῖς δὲ τοκεῦσι
πενθεῖν, τοῖς δ' ἀγνῶς πευθομένοις ἐλεεῖν.

C'est à regret que j'omets les huit premiers vers de cette belle épitaphe. M. Jacobs adopte la correction de M. Boissonade, τοῖς δ'ἁπλῶς πευθομένοις, qui paraît aussi élégante que simple. Mais quoique le hasard ait une grande part dans les erreurs des copistes, je n'ai pu me faire à l'idée qu'un Grec, sachant les premiers éléments de sa langue, ait changé un mot aussi commun que ἁπλῶς en un autre qui l'est beaucoup moins, ἀγνῶς, tout en conservant à ce dernier mot l'esprit doux. Cette considération m'a conduit à soupçonner οἷς δ' ἀγνώς, πευθομένοις ἐλεεῖν. J'ai vu en-

suite que Græfe avait eu la même pensée. Dès lors je n'ai pu m'empêcher de regarder cette leçon comme étant la véritable, d'autant plus que le vers y gagne pour l'harmonie et pour le sens. En effet, ἁπλῶς πευθομένοις est trop vague. On sait d'ailleurs combien les copistes sont enclins à remplacer par l'article les cas obliques du pronom relatif.

VII, 472. ΛΕΩΝΙΔΑ ΤΑΡΑΝΤΙΝΟΥ.

Meineke, p. 41.

Μυρίος ἦν, ἄνθρωπε, χρόνος προτοῦ ἄχρι πρὸς ἠῶ
ἦλθες, χὠ λοιπὸς μυρίος εἰς Ἀΐδην.
Τίς μοῖρα ζωῆς ὑπολείπεται ἢ ὅσον ὅσσον
στιγμὴ καὶ στιγμῆς εἴ τι χαμηλότερον;
Μικρή σευ ζωὴ τεθλιμμένη· οὐδὲ γὰρ αὐτὴ
ἡδεῖ', ἀλλ' ἐχθροῦ στυγνοτέρη θανάτου.
Ἐκ τοίης, ὤνθρωπε, ἀπηκριβωμένος ὀστῶν
ἁρμονίης ὕψος τ' ἠέρα καὶ νεφέλας.
Ὦνερ ἴδ' ὡς ἀχρεῖον, ἐπεὶ περὶ νήματος ἄκρον
εὐλὴ ἀκέρκιστον λῶπος ἐφεζομένη.
Οἷον τὸ ψαλάθριον ἀπεψιλωμένον οἷον,
πολλῶν ἀραχναίου στυγνότερον σκελετοῦ.
Ἠ οὖν ἐξ ἠοῦς ὅσσον σθένος, ὦνερ, ἐρευνῶν
εἴης ἐν λιτῇ κεκλιμένος βιοτῇ.
Αἰὲν τούτον σωι μεμνημένος, ἄχρις ὁμιλῇς
ζωῆς, ἐξ οἵης ἡρμόνισας καλάμης.

V. 2. M. Meineke rejette εἰς Ἀΐδην, et propose εἰν Ἀΐδῃ. On pourrait aussi corriger εἰν Ἀΐδου. De toute

manière, εἰς doit être ici remplacé par ἐν, ne fût-ce que pour éviter l'amphibologie.

V. 7-8. Le ms. porte : ἀπ' ἠκριβωμένοι. Saumaise avait corrigé ἀπηκριβωμένος. M. Jacobs avait d'abord conjecturé κατηκριβωμένος, afin d'éviter l'hiatus ; mais il a fini par croire que l'hiatus peut être toléré, à cause du demi-repos après le vocatif ὤνθρωπε. M. Meineke propose ὤνθρωποι, ἀπηκριβωμένοι.... ὑψοῦσθ' ἠέρα κεὶς νεφέλας.

V. 11. Ψαλάθριον est un mot inconnu, si même il n'est pas altéré. Il paraît que par ce mot l'auteur a voulu désigner le crâne ; c'est, du moins, ce que me fait soupçonner l'adjonction de ἀπεψιλωμένον.

V. 12. M. Jacobs propose πολλόν, M. Meineke πολλῷ... σκελέτου. = V. 13. M. Jacobs, ἠοῦν. = V. 15, M. Jacobs, τούτων σῷ. M. Meineke : *non expedio.* = V. 16. M. Meineke, ζωοῖς... ἡρμόνισαι.

J'ai voulu d'abord exposer les remarques des savants sur les détails de cette épigramme. Quant à l'ensemble, les avis sont aussi partagés aujourd'hui qu'ils l'étaient il y a plusieurs siècles. En effet, à côté du v. 7, on lit en marge du ms. : Ζήτει τὸν νοῦν τοῦ ἐπιγράμματος, ὅτι ἐσφαλμένος ἐστίν. Un autre ajoute : Ἐὰν ἔχῃς νοῦν, οὐκ ἔσφαλται, ἀλλὰ μᾶλλον πεφώτισται (1). De même, de nos jours, M. Jacobs regarde les dix derniers vers de l'épigramme comme une pièce faite à plaisir pour se moquer du lecteur. M. Meineke, au contraire, tout en avouant que ce morceau est plein d'incohérences et d'obscurités, ne désespère pas de le voir éclairci un

(1) Le compilateur Planudes ne donne que les six premiers vers, et il supprime les autres. C'est un moyen très-simple et très-court de se tirer de difficulté.

jour; il fait en quelque sorte un appel aux amis des études helléniques. Serai-je taxé de témérité pour avoir écouté les paroles encourageantes de l'illustre critique?... Je crois du moins pouvoir compter sur son indulgence et sur celle des maîtres, ses émules, à qui je viens soumettre le résultat de mes efforts.

D'après le titre de cette épigramme dans le ms. : Λεωνίδα· εἰς τὸν βίον καὶ τὴν εὐτέλειαν τῶν πραγμάτων καὶ τὸ ὀλιγοχρόνιον, on s'étonne de la voir rangée parmi les épitaphes. Cela tiendrait-il à l'intrusion fortuite d'un distique funéraire entre les v. 6 et 7 (1)? ou bien le poëte avait-il mis les conseils qu'il adresse aux hommes, dans la bouche d'un sage ancien, afin de leur donner ainsi plus de poids et d'autorité? Dans ce dernier cas, il faudrait supposer qu'une partie de l'épigramme a été perdue; mais seize vers pour une épigramme, et une épigramme de Léonidas, font une longueur assez raisonnable. Aussi cette hypothèse ne me paraît guère admissible. Il est infiniment plus probable que le poëte parle en son propre nom, ici comme dans d'autres pièces morales (προτρεπτικά). C'est donc dans cette dernière classe qu'il faut transporter l'épigramme qui nous occupe.

La correction de M. Meineke sur les v. 7 et 8 est excellente en soi, mais elle laisse subsister le défaut de liaison entre ces vers et ceux qui les précèdent. Ce défaut, très-frappant dans l'expression, l'est bien davantage encore dans les idées.

Léonidas, moraliste de la bonne école, n'avait pas une haute opinion de la philosophie spéculative de

(1) Voy. Antholog. Palat., t. I, p. 450, et t. III, p. 340.

son temps ; témoin cette épigramme spirituelle qu'il a composée contre les astrologues, malgré l'estime dont ils jouissaient auprès des rois et du peuple (*Pal.* IX, 80. — *Delect. Meinek.*, p. 50) :

Μάντιες ἀστερόεσσαν ὅσοι ζητεῖτε κέλευθον,
ἔρροιτ' εἰκαίης ψευδολόγοι σοφίης.
Ὑμέας ἀφροσύνη μαιώσατο, τόλμα δ' ἔτικτεν,
τλήμονας, οὐδ' ἰδίην εἰδότας ἀκλεΐην.

Un esprit de cette trempe pouvait-il faire grâce à l'harmonie céleste des pythagoriciens, aux extravagances de la physique, de la *météorologie* de son temps? Non, sans doute ; voulant prouver la vanité des choses humaines, il choisira pour but à ses traits la *docte cabale*, comme le type le plus accompli de l'orgueil impuissant et stérile ; la verve satirique de Lucien ne brille jamais avec plus de bonheur que dans les dialogues où il tourne en ridicule le charlatanisme philosophique. D'après ces considérations, et adoptant en partie les conjectures de MM. Jacobs et Meineke, je lis :

Εἶτ' οἴεις, ὤνθρωπ', ἀπακριϐώσειν μένος ἄστρων
ἁρμονίην θ' ὕψος τ' ἠέρα καὶ νεφέλας ;
Τοὔναρ ἴδ' ὡς ἀχρεῖον· ἐπεὶ περὶ νήματος ἄκρον
εὐλὴ ἀκέρκιστον λῶπος ἐφεζομένη.
Οἷον τὸ ψαλάθριον ἀπεψιλωμένον, οἷον
πάλλον ἀραχναίου στυγνότερον σκελέτου.
Ἠοῦν ἐξ ἠοῦς ὅσσον σθένος ὦνερ ἐρευνῶν,
εἴης ἐν λιτῇ κεκλιμένος βιοτῇ.

Αἰὲν τοὐμὸν σῷζε μεμνημένος, ἄχρις ὁμιλῇς
ζωοῖς, ἐξ οἵης ἡρμάτισαι καλάμης.

« Et tu te flattes, ô homme, de connaître à fond « l'influence des astres, leur harmonie, leur hauteur, et « les airs et les nuées! Quel rêve insensé! Vois, au « terme de ta vie (1), le ver attaché à [ta peau] ce vê- « tement tissé [par la nature] sans le secours de la na- « vette. Qu'il est horrible ce [crâne] dépouillé! Moins « tremblante, moins misérable est [dans sa toile] l'arai- « gnée desséchée (2). Homme, qui chaque jour appli- « ques toutes tes forces à la recherche, puisses-tu goûter « le repos au sein d'une vie simple et frugale! Retiens « toujours mes paroles, sans oublier, tant que tu seras « parmi les vivants, que tu n'as pour lest que de la « paille. »

VII, 648. ΛΕΩΝΙΔΑ ΤΑΡΑΝΤΙΝΟΥ.

Meineke, p. 40. — Hecker, p. 250-1.

Ἐσθλὸς Ἀριστοκράτης, ὅτ' ἀπέπλεεν εἰς Ἀχέροντα,
εἶπ' ὀλιγοχρονίης ἁψάμενος κεφαλῆς·
« παίδων τις μνήσαιτο καὶ ἑδνώσαιτο γυναῖκα,
εἰ καί μιν δάκνοι δυσβίοτος πενίη.
Ζωὴν στυλώσαιτο· κακὸς δ' ἄστυλος ἰδέσθαι
οἶκος· ὁ δ' αὖ λῷστος τανέρος ἐσχαρεὼν
εὐκίων φαίνοιτο, καὶ ἐν πολυκαέϊ ὄγκῳ
ἐνστῇ, αὐγάζων δαλὸν ἐπεσχάριον. »
Ἤδει Ἀριστοκράτης τὸ κρήγυον· ἀλλὰ γυναικῶν,
ὤνθρωπ', ἤχθαιρεν τὴν ἀλιτοφροσύνην.

(1) Mot à mot, *au bout du fil.*
(2) Littéralement, *la momie d'une araignée.*

Les v. 6-8 ont été ainsi arrangés par M. Meineke :

. . . ὁ δ' αὖ λῷστός γ' ἀνέρος ἐσχαρεὼν
σύσκιος ὢν φαίνοιτο, καὶ εἰ πολυκαέϊ ὄγκῳ
ἐνστῇ, λυγάζων δαλὸν ἐπεσχάριον.

On peut voir dans ses notes (p. 125) les raisons qu'il allègue à l'appui de cette conjecture. J'avoue qu'elles n'ont pu me convaincre. Il me semble même que l'illustre critique a suivi, en cet endroit, une idée opposée à celle de l'auteur. En effet, après le triste tableau d'une maison sans *soutiens*, on s'attend à voir le contraste d'un foyer entouré d'enfants comme d'autant de *colonnes*. Ce contraste est, d'ailleurs, annoncé par les particules d'opposition δ' αὖ, ainsi que par les mots λῷστος ἐσχαρεών venant après cette maxime, si tristement vraie : κακὸς δ' ἄστυλος ἰδέσθαι οἶκος. Ainsi, pour rester fidèle à la pensée du poëte, tout en continuant les belles et lumineuses images dont il a soin de l'éclairer, nous proposons de lire :

ὅδ' αὖ λῷστος τἀνέρος ἐσχαρεών,
ΕἸ κίων φέγγοιτο καὶ ΟΥ̓ πολυκαέϊ ὄγκῳ,
* ἐνστῇ αὐγάζων δαλὸν ἐπεσχάριον.

A la rigueur, on pourrait laisser φαίνοιτο; j'ai préféré φέγγοιτο, comme plus expressif et s'adaptant mieux au sens.

J'avais pensé à mettre ἐν στενῷ (sous-ent. τόπῳ, ou bien οἰκήματι), au lieu de ἐνστῇ qui me semble corrompu; mais cette correction ne m'a paru suffisante ni pour la clarté ni pour la propriété de l'expression.

VII, 655. ΛΕΩΝΙΔΑ ΤΑΡΑΝΤΙΝΟΥ.

Meineke, p. 50.

Ἀρκεῖ μοι γαίης μικρὴ κόνις· ἡ δὲ περισσὴ
ἄλλον ἐπιτρίβοι πλούσια κεκλιμένον
στήλη, τὸ σκληρὸν νεκρῶν βάρος, οἵ με θανόντα
γνώσοντ' Ἀλκάνδρῳ τοῦθ' ὅτι Καλλιτέλευς.

Obscurum locum et corruptum non expedio, dit M. Meineke. Il a raison de réserver ses hautes facultés pour des difficultés plus sérieuses. En attendant, j'ose proposer :

. . . . νεκρῶν βάρος. Οἳ μάθον ὄντα,
γνώσοντ' Ἀλκάνδρῳ τοῦθ' ὅτι Καλλιτέλευς.

Ceux à qui mon existence n'est pas inconnue, ceux-là sauront bien que ce tombeau est celui de... La correction Ἀλκάνδρου de Scaliger est tout à fait inutile.

M. Hecker avait fait la même conjecture à la p. 282 de son Commentaire critique.

VII, 692. ΑΝΤΙΠΑΤΡΟΥ οι δε ΦΙΛΙΠΠΟΥ ΘΕΣΣΑΛΟΝΙΚ.

Γλύκων, τὸ Περγαμηνὸν Ἀσίδι κλέος,
ὁ παμμάχων κεραυνός, ὁ πλατὺς πόδας,
ὁ καινὸς Ἄτλας, αἵ τ' ἀνίκατοι χέρες
ἔῤῥοντι· τὸν δὲ πρόσθεν οὔτ' ἐν Ἰταλοῖς,
οὔθ' Ἑλλάδι * τὸ πρῶτον, οὔτ' ἐν Ἀσίδι,
ὁ πάντα νικῶν Ἀΐδης ἀνέτραπεν.

Au lieu de τὸ πρῶτον, M. Jacobs avait d'abord pro-

posé τις ἔπρωσεν; ensuite il s'est décidé pour τις ἔστρωσεν. L'un et l'autre me semblent s'éloigner trop du ms. Je crois qu'il y avait τροπωτόν (de τροπόω), que les copistes ont défiguré faute de le comprendre, comme c'est le cas le plus ordinaire : ὁ πανδαμάτωρ ᾅδης ἀνέτραπε τὸν μηδαμοῦ πρότερον τροπωθέντα. Le mot τροπωτός manque dans les lexiques.

Je trouve chez M. Hecker (p. 284) que M. Baiter avait déjà fait la même correction.

VII, 719. ΛΕΩΝΙΔΑ ΤΑΡΑΝΤΙΝΟΥ.

Meineke, p. 44.

Τέλληνος ὅδε τύμβος· ἔχω δ' ὑπὸ * βώλεω πρέσβυν
τῆνον τὸν πρᾶτον γνόντα γελοιομιλεῖν.

Au v. 1, M. Meineke corrige : Τέλληνος μὲν ὁ τ.; sous les mots ὑπὸ βώλεο il soupçonne un adjectif, tel que ὑθλώδεα, se rapportant à πρέσβυν. Peut-être y avait-il μώλυκα.

VII, 748. ΑΝΤΙΠΑΤΡΟΥ ΣΙΔΩΝΙΟΥ.

Hecker, p. 302.

Τίς τόδε μουνόγληνος ἄπαν δωμήσατο Κύκλωψ
λάϊνον Ἀσσυρίης χῶμα Σεμιράμιος;
ἢ ποῖοι χθονὸς υἷες ἀνυψώσαντο Γίγαντες
κείμενον ἑπταπόρων ἀγχόθι Πληϊάδων,
ἀκλινές, ἀστυφέλικτον, Ἀθωέος ἶσον ἐρίπνᾳ
φυρηθὲν γαίης εὐρυπέδοιο βάρος;
Δᾶμος ἀεὶ μακαριστός, ὃς ἄστεσιν Ἡρακλείης
οὐρανίων νεφέων τεῦξεν ἐπ' εὐρυάλων.

Les deux derniers vers ont beaucoup embarrassé les critiques. Brunck, avec son audace accoutumée, a donné : οὐρανίων νεφέων νάσσατο πρὸς γυάλοις. Ce n'est pas là corriger, c'est violenter le texte. Le judicieux Jacobs a compris qu'il ne faut pas toucher au mot εὐρυάλων; il se contente de proposer : ὃς ἄστεσιν Ἡρακλῆος || ἀτραπιτὸν νεφέων.... Mais le mot ἀτραπιτὸς ressemble trop peu par le son à οὐρανίων. Je crois qu'il y avait : ὃς ἄστεσιν Ἡρακλεῖος || ἁρμονίαν νεφέων... Le mot ἁρμονία est souvent employé dans le sens de *construction*, quand il s'agit de parties bien liées entre elles, comme dans le corps humain. (Voy. le *Delectus* de M. Jacobs, p. 241.) Antiphile dit *Antholog. Palat.* IX, 306 :

Γόμφος δ' οὐκέτι χαλκὸς ἐν ὁλκάσιν, οὐδὲ σίδηρος,
ἀλλὰ λίνῳ τοίχων ἁρμονίη δέδεται.

Léonidas dit aussi (VII, 480) :

Ἤδη μευ τέτριπται ὑπεκκεκαλυμμένον ὀστεῦν,
ἁρμονίῃ τ', ὦνερ, πλὰξ ἐπικεκλιμένη.

Ainsi, dans le passage qui nous occupe, ἐποίησεν ἁρμονίαν τοῖς ἄστεσιν Ἡρακλέους, signifierait : οὕτω συνέπηξε καὶ συνήρμοσε τὰ τῆς Ἡρακλέους πόλεως τείχη, ὥστε διαμένειν ἀκλόνητα, καίπερ διὰ τὸ ὕψος τῶν νεφῶν ἁπτόμενα, καὶ οἱονεὶ ἐπ' αὐτῶν ὀχούμενα.

Dans une autre pièce (IX, 95), comme on verra ci-après, le copiste a remplacé le mot Ὑρκάνιον par οὐράνιον.

LIVRE VIII.

VIII, 144. ΓΡΗΓΟΡΙΟΥ ΝΑΖΙΑΝΖΗΝΟΥ.

Ὦ πηγαὶ δακρύων, ὦ γούνατα, ὦ θυέεσσιν
ἁγνοτάτοις παλάμαι Χριστὸν ἀρεσσάμεναι
Καρτερίου· πῶς λῆξαθ' ὁμῶς πάντεσσι βροτοῖσιν;
Ἤθελεν ὑμνοπόλον κεῖθι χοροστασίη.

Le dernier vers est la réponse. Il faut écrire, ὑμνοπόλων, scil. Ἀγγέλων : *Le chœur des Anges nous demandait, nous appelait au ciel.* Cette signification de θελω, qui implique une ellipse, s'est conservée dans le grec moderne : par exemple, σὲ θέλει ἐπάνω ἡ κυρά, *madame vous appelle en haut.* Ce vers d'Homère,

Ἥφαιστε, πρόμολ' ὧδε· Θέτις νύ τι σεῖο χατίζει,

pourrait être traduit ainsi : ἔλα ἐδῶ, Ἥφαιστε· ἡ Θέτις σὲ θέλει.

LIVRE IX.

IX, 95. ΑΛΦΕΙΟΥ ΜΙΤΥΛΗΝΑΙΟΥ.

Delect. Jacobs., p. 393.

Χειμερίοις νιφάδεσσι παλυνομένα τιθὰς ὄρνις,
τέκνοις εὐναίας ἀμφέχεε πτέρυγας,
μέσφα μιν οὐράνιον κρύος ὤλεσεν· ἦ γὰρ ἔμεινεν
αἰθέρος οὐρανίων ἀντίπαλος νεφέων.
Πρόκνη καὶ Μήδεια, κατ' Ἄϊδος αἰδέσθητε,
μητέρες, ὀρνίθων ἔργα διδασκόμεναι.

V. 4-5. Choqué de la tautologie dans αἰθέρος οὐρανίων, et de la répétition de ce dernier mot à une si faible distance, Brunck a donné hardiment : αἰθέρος ἠδ' αἰνῶν. M. Jacobs a été beaucoup mieux inspiré; pour faire disparaître la tautologie, il se borne à remplacer αἰθέρος par αἴθριος. Cette correction réunit tous les degrés de probabilité. Quant à la répétition du mot οὐράνιος, M. Jacobs la laisse subsister, en disant qu'il est facile de la justifier. C'est peut-être le cas de répondre avec M. Hermann : *non omnia quæ pos-*

sunt defendi sunt defendenda (1). Ainsi, au lieu de οὐράνιον, au v. 4, j'aimerais mieux lire, Ὑρκάνιον, i. e. Σκυθικὸν χρύος.

IX, 191. ΑΛΦΕΙΟΥ ΜΙΤΥΛΗΝΑΙΟΥ.

Delect. Jacobs., p. 332. — Hecker, p. 314.

Ἡρώων ὀλίγαι μὲν ἐν ὄμμασιν, αἱ δ' ἔτι λοιπαὶ
πατρίδες οὐ πολλῷ γ' αἰπύτεραι πεδίων·
οἵην καὶ σὲ, τάλαινα, παρερχόμενός γε Μυκήνην
ἔγνων, αἰπολίου παντὸς ἐρημοτέρην,
αἰπολικὸν μήνυμα· γέρων δέ τις, ἡ πολύχρυσος,
εἶπεν, Κυκλώπων τῇδ' ἐπέκειτο πόλις.

Sur le v. 4, M. Jacobs remarque : αἰπολίου *nonnihil offendit ob proximum* αἰπολικὸν μήνυμα, *non quod idem vocabulum repetitur, sed quod eadem res. Mallem legi* : ἔγνων, φεῦ, σκοπέλου παντὸς ἐρημοτέρην. Peut-être serait-il plus simple, en laissant ce vers intact, de faire un léger changement au commencement du v. suivant : Ἀργολικὸν μήνιμα, *monument de la colère des Argiens*. Ce sont eux, en effet, qui détruisirent Mycènes, au point, dit Eustathe (Ἰλιάδ. β, p. 119, 30), qu'il ne restait pas même un vestige de cette ville.

IX, 196. ΛΟΥΚΙΛΛΙΟΥ.

Delect. Jacobs., p. 196.

Ῥύγχος ἔχουσα Βιτὼ τριπιθήκινον, οἷον ἰδοῦσαν
τὴν Ἑκάτην αὐτὴν οἴομ' ἀπαγχονίσαι,

(1) *Opuscul.*, vol. V, p. 82.

εἰμί, λέγει, σώφρων, Λουκίλλις, καὶ μονοκοιτῶ.
Αἰδεῖται γὰρ ἴσως, παρθένος εἰμί, λέγειν.
Ὃς δὲ λέγει μισεῖν με, κακὸν τοιοῦτο γαμήσας,
τῆς αὐτῆς σχοίη τέκνα σαοφροσύνης.

Le ms. Pal. porte εἰ δὲ λέγεις μισεῖ. M. Jacobs soupçonne ὃς δ' ἀλόγως (i. e. μάτην, ἄλλως) ou quelque autre adverbe. Je croirais plutôt que, sous cette leçon corrompue, se cache un nom propre, tel que Ἀγέλης, par exemple. Le trait, pour être direct, n'en serait que plus vif et plus pénétrant. Ainsi il ne serait pas nécessaire de changer la leçon εἰ du ms., et l'on aurait, de plus, l'avantage d'éviter la triple répétition du mot λέγω. Cette répétition est si fastidieuse, que, à défaut de nom propre, j'aimerais mieux lire : εἰ δέ κέ τις μισῇ με, ou bien : ὃς δ' ἔλαχεν μισεῖν με.

IX, 187. ΑΔΕΣΠΟΤΟΝ.

Delect. Jacobs., p. 108.

Αὐταί σοι στομάτεσσιν ἀνηρείψαντο μέλισσαι
ποικίλα Μουσάων ἄνθεα δρεψάμεναι·
αὐταὶ καὶ Χάριτές σοι ἐδωρήσαντο, Μένανδρε,
στωμύλον εὐτυχίην, δράμασιν ἐνθέμεναι.
Ζώεις εἰς αἰῶνα· τὸ δὲ κλέος ἐστὶν Ἀθήναις
ἐκ σέθεν οὐρανίων ἁπτόμενον νεφέων.

Sur les deux premiers vers, M. Jacobs remarque : *Respicitur fabula de Pindaro puero, de Platone, et aliis; ita tamen, ut re etiam magis in miraculum aucta, apes dicantur Musarum flores a Menandri labiis decerpisse.* Une pareille fiction blesserait le

goût le moins délicat, et manquerait son effet par un excès d'invraisemblance; pour mieux dire, elle n'aurait pas de sens. Les abeilles auraient cueilli sur les lèvres de Ménandre des fleurs poétiques, c'est-à-dire les charmes les plus doux de la poésie.... et pour quelle fin? pour les convertir en miel, sans doute. Voilà une absurdité, s'il en fut jamais. Remarquez, d'ailleurs, la contradiction entre cette proposition et celle qui est exprimée dans les vers 3 et 4, où il est dit : αὐταὶ ΚΑῚ Χάριτές σοι ἘΔΩΡΉΣΑΝΤΟ.

J'avais d'abord conjecturé : Αὐταί σε στομάτεσσιν ἀνεθρέψαντο.... mais une simple réflexion m'a fait renoncer à cette conjecture. En effet, si ἀνεθρέψαντο eût été dans le texte, les copistes n'auraient eu garde de substituer à ce mot très-clair et très-connu un autre qui l'est beaucoup moins. La vraie leçon que je cherchais était tout près, et c'est pour cela peut-être qu'elle a jusqu'ici échappé aux savants. D'abord il n'y a rien à changer quant à la prononciation. Par là je n'entends pas celle des Grecs modernes; car c'est un fait bien constaté qu'ils n'ont conservé aucune trace du langage de leurs ancêtres : je veux dire la prononciation véritable, celle qui, sans la moindre interruption, s'est transmise d'âge en âge, dans toute sa pureté primitive, dans toute sa délicatesse mélodieuse, depuis Homère, natif de la Belgique (1) et domicilié à Rotterdam, jusqu'au grand Érasme, qui a sucé l'accent grec avec le lait de sa mère, et à qui appartient l'honneur d'en avoir fixé les lois par écrit, et de l'a-

(1) C'est l'opinion d'un savant Belge, Jos. de Grave. Voyez la *France littéraire*, par M. Quérard, t. III, p. 455, et l'*Aperçu sur les origines de la littérature grecque*, par M. Egger, p. 17 et p. 30-31 (note 26).

voir propagé dans toutes les académies de l'Occident. Or il ne s'agit que de diviser les mots réunis mal à propos, et de faire un seul changement d'orthographe, changement qui, selon toutes les probabilités, eût été imperceptible à l'oreille de Cicéron et de Virgile : Αὐταί σοι στομάτεσσιν ἀν' ἦρ ἥψαντο μέλισσαι. « Les « abeilles, ayant cueilli des fleurs variées [dans le jar- « din] des Muses, ont suspendu le printemps à ta « bouche, ô Ménandre. Les Grâces, à leur tour, t'ont « fait présent de cette heureuse éloquence, qu'elles « ont répandues dans tes poésies. » On trouve aussi dans Apollonius de Rhodes le verbe ἀνάπτω construit avec un datif (*Argonautic*, IV, 1638-9):

Τοὺς δὲ Τάλως χάλκειος ἀπὸ στιβαροῦ σκοπέλοιο
ῥηγνύμενος πέτρας εἶργε χθονὶ πείσματ' ἀνάψαι.

Voici quelques autres exemples de cet emploi, tirés de l'Anthologie même. T. I, p. 40, v. 69-71 :

Πιερικὴ δὲ μέλισσα, λιγύθροος ἕζετο Σαπφὼ
Λεσβιάς, ἠρεμέουσα· μέλος δ' εὔϋμνον ὑφαίνειν
σιγαλέαις δοχέεσκεν ἀναψαμένη φρένα Μούσαις.

Ibid. p. 42, v. 117-8 :

Ἠγασάμην δ' ὁρόων σε, Περίκλεες, ὅττι καὶ αὐτῷ
χαλκῷ ἀναυδήτῳ δημηγόρον ἦθος ἀνάπτεις.

Ibid. vi, nº 54 (épigr. de Paul le Silentiaire) :

Τὸν χαλκοῦν τέττιγα Λυκωρέϊ Λοκρὸς ἀνάπτει
Εὔνομος, ἀθλοσύνας μνᾶμα φιλοστεφάνου.

Par une transition naturelle, ἀνάπτω est devenu synonyme de ἀνατίθημι, *dédier*, *consacrer*, comme dans le dernier exemple. En effet, les objets consacrés, les ex-voto, étaient pour la plupart *attachés* ou *suspendus*.

IX, 326. ΛΕΩΝΙΔΟΥ.

Meineke, p. 38.

Πέτρης ἐκ δισσῆς ψυχρὸν κατεπάλμενον ὕδωρ,
χαίροις, καὶ Νυμφέων ποιμενικὰ ξόανα,
πέτραι τε κρηνέων, καὶ ἐν ὕδασι κόσμια ταῦτα
ὑμέων, ὦ κοῦραι, μυρία τεγγόμενα,
χαίρετ'. Ἀριστοκλέης ὅδ' ὁδοιπόρος, ᾧπερ ἀπῶσα
δίψαν βαψάμενος, τοῦτο δίδωμι κέρας.

Au v. 1, MM. Jacobs et Meineke proposent λισσῆς au lieu de δισσῆς. — Au v. 5, le ms. donne Ἀριστοκλέη σὲ δ' ἴδ, qui a été corrigé par M. Meineke.

Au v. 3, πέτραι avait déjà paru suspect à M. Jacobs, qui voulait lire πέτρα. M. Meineke, au contraire, défend le pluriel, et par πέτραι, il entend les rochers situés au milieu du ruisseau.

Cette pièce est remarquable par la perspective qu'elle offre d'un site quasi sauvage, où il n'y a que de l'eau et des rochers; point d'arbres ni de siéges pour reposer le voyageur fatigué; aucune verdure, aucun chant d'oiseau pour récréer ses sens, comme on en voit dans les autres épigrammes de l'Anthologie, qui roulent sur le même sujet. A cet égard, cette petite pièce est en contraste parfait avec le goût général des épigrammatistes grecs, et pourrait, à juste titre, être appelée romantique.

Par διοσὴ πέτρα ne faudrait-il pas entendre une cascade à deux étages?

Il est probable que, au v. 3, il y avait τυκτά, i. e. εὔτυκτα, au lieu de ταῦτα. Quoique le pronom démonstratif soit fort usité dans les pièces dédicatoires, il semble ici trop prodigué et nuit à l'élégance. Cependant, il peut, à la rigueur, être justifié.

Le mot κόσμια n'ayant jamais été expliqué d'une manière satisfaisante, il en résultait un grand embarras pour le sens de tout ce passage. C'est à M. Meineke qu'appartient l'honneur d'avoir deviné la signification de ce mot, qui est employé ici comme synonyme de χοροκόσμια.

M. Meineke, prenant sans doute τεγγόμενα au propre, voudrait lire ἐφ' ὕδασι au lieu de ἐν ὕδ. Mais il me semble que τεγγόμενα doit être entendu au figuré dans un sens plus large et plus poétique. Car, pour parler le langage de Bernardin de Saint-Pierre, il y a ici une consonnance. D'après cette idée, le passage ἐν ὕδασι κόσμια... τεγγόμενα pourrait se traduire à peu près ainsi: *Vos images, ô nymphes! reflétées dans le sein des eaux sous mille aspects divers.*

IX, 367. ΛΟΥΚΙΑΝΟΥ.

Delect. Jacobs., p. 447.

Τὸν πατρικὸν πλοῦτον νέος ὢν Θήρων ὁ Μενίππου
  αἰσχρῶς εἰς ἀκρατεῖς ἐξέχεεν δαπάνας.
Ἀλλά μιν Εὐκτήμων, πατρικὸς φίλος, ὡς ἐνόησεν
  ἤδη καρφαλέῃ τειρόμενον πενίῃ,
καί μιν δακρυχέων ἀνελάμβανε, καὶ πόσιν αὐτὸν
  θῆκε θυγατρὸς ἑῆς, πόλλ' ἐπὶ μείλια δούς.

Αὐτὰρ ἐπεὶ Θήρωνα περιφρένας ἤλυθε πλοῦτος,
αὐτίκα ταῖς αὐταῖς ἐτρέφετ' ἐν δαπάναις,
γαστρὶ χαριζόμενος πᾶσαν χάριν οὐ κατὰ κόσμον,
τῇ θ' ὑπὸ τὴν μιαρὰν γαστέρα μαργοσύνῃ.
Οὕτως μὲν Θήρωνα τὸ δεύτερον ἀμφεκάλυψεν
οὐλομένης πενίης κῦμα παλιῤῥόθιον.
Εὐκτήμων δ' ἐδάκρυσε τὸ δεύτερον, οὐκέτι κεῖνον,
ἀλλὰ θυγατρὸς ἑῆς προῖκά τε καὶ θάλαμον.
Ἔγνω δ' ὡς οὐκ ἔστι κακῶς κεχρημένον ἄνδρα
τοῖς ἰδίοις, εἶναι πιστὸν ἐν ἀλλοτρίοις.

Voici la note de M. Jacobs sur le v. 7 : περιφρένας Pal. παρ' ἐλπίδας Plan. *ex compilatoris emendatione procul dubio. In depravata membranarum lectione* φερνῆς *latere non est improbabile ; fortasse sic :* αὐτὰρ ἐπεὶ Θήρων' ἐπὶ φερνῆς ἤλυθε πλ. i. e. Θήρωνι. *Rhythmum tamen bucolicum sic turbari ægre fero. Tale quid mallem :* ἐπεὶ Θήρωνι παλιμφερὲς ἤλυθε πλ. *aut :* περιστρεφές, *adverbialiter.*

M. G. Dindorf, dans l'édition de Lucien publiée chez Firmin Didot, a mis περὶ φρένας. C'est bien la conjecture qui se présente tout d'abord à l'esprit ; mais un peu de réflexion suffit pour l'écarter, et c'est pour cela probablement que M. Jacobs s'est gardé de l'énoncer. En effet, il ne s'agit pas ici de l'idée de la richesse, mais de la richesse en réalité, en argent comptant. Il faut donc lire : Αὐτὰρ ἐπεὶ Θήρωνα περίφρον' ἐσήλυθε πλοῦτος· ἤγουν, ὁ πλοῦτος ἦλθεν εἰς τὸν ὑπερήφανον Θήρωνα.

IX, 375. ΑΔΗΛΟΝ.

Delect. Jacobs., p. 415.

Τίς ποτ' ἀκηδέστως οἰνοτρόφον ὄμφακα Βάκχου
ἀνὴρ ἀμπελίνου κλήματος ἐξέταμεν,
χείλεα δὲ στυφθεὶς ἀπό μιν βάλεν, ὡς ἂν ὁδίταις
εἴη νισσομένοις ἡμιδαὲς σκύβαλον;
Εἴη οἱ Διόνυσος ἀνάρσιος, οἷα Λυκοῦργος
ὄττι μιν αὐξομέναν ἔσβεσεν εὐφροσύναν.
Τοῦδε γὰρ ἂν τάχα τις διὰ πώματος ἢ πρὸς ἀοιδὰς
ἤλυθεν, ἢ γοεροῦ κάδεος ἔσχε λύσιν.

V. 5. Dans Planudes on lit Λυκούργῳ, leçon que M. Jacobs préfère comme étant plus commode pour la construction. Mais si Λυκοῦργος du ms. pal. présente de l'embarras, cela vient de l'altération du texte au vers suivant. Au lieu de ὄττι μιν, M. Jacobs propose d'y lire ὄττι οἱ. Dès lors la construction qui résulte en conservant Λυκοῦργος, devient en effet très-embrouillée; la voici : Διόνυσος αὐτῷ ἀνάρσιος εἴη, ὅτι οἱ, οἷα Λυκοῦργος (*ceu alter Lycurgus*) αὐξομέναν εὐφροσύναν ἔσβεσε. Au contraire, tout sera clair et facile, si nous essayons de rétablir la vraie leçon, qui serait à notre avis :

οἷα Λυκοῦργος
οὕνεκεν αὐξομέναν ἔσβεσεν εὐφροσύναν.

On n'a pas même besoin de déplacer les mots pour en montrer la liaison, tant la disposition est nette.

Je préfère de beaucoup cette conjecture à cette

autre, moins simple, qui m'était d'abord venue à l'esprit :

ὅς τάμεν αὐξομέναν ἐς μέσον εὐφροσύναν.

Ce n'est pas que je regarde comme un changement violent la substitution de ἐς μέσον à ἔσβεσεν, on sait que le β se confond souvent avec le μ dans les manuscrits. Voy., entre autres, le *Théocrite* de Wordsworth, p. 174.

IX, 384. ΜΗΝΕΣ ΡΩΜΑΙΩΝ.

Ἐξ ἐμέθεν λυκάβαντος * ὑπνελίοιο θύρετρα
Αὐσονίης ὕψος δέρκεται Ἠέλιος.

Il s'agit ici du mois de janvier, qui ouvre l'année. Planudes a cru corriger en mettant ὑπ' ἠελίοιο, ce qui est une niaiserie. D'un autre côté, la conjecture de Scaliger, ὑπ' ἠώοιο, est loin de donner un sens clair et satisfaisant. Celle de Brunck ne mérite d'être citée que comme un exemple d'audace à fuir, ἀνοιγομένοιο θυρέτρου. En attendant mieux, qu'il me soit permis de proposer ὑπῆλθε νέοιο θύρετρα || Αὐσονίης θ' ὕψος... Une lettre effacée, une autre transposée, peut-être une abréviation obscure et confuse, ont changé les deux mots ὑπῆλθε νέοιο, de manière à produire le monstrueux ὑπνελίοιο.—Paul le Silentiaire dit, dans une épigramme très-élégante (VI, 54) :

Καὶ τὸν ἀποιχομένου φθόγγον ὑπῆλθε μίτου.

Ailleurs (VII, 336), on fait dire à un vieillard, exténué de faim, qui s'est enterré vivant :

τοῖς τρομεροῖς κώλοισιν ὑπήλυθον ἠρέμα τύμβον.

Il serait inutile d'accumuler ici plus d'exemples pour prouver que θύρας ὑπελθεῖν est de fort bon grec.

IX, 409. ΑΝΤΙΦΑΝΟΥΣ.

Delect. Jacobs., p. 224. — Hecker, p. 409.

Εἴ τινα μὴ τέρπει λωτός, χέλυς, ἢ γλυκὺς ἦχος
ψαλμῶν, ἢ τριγέρων νεκτάρεος Βρόμιος,
ἢ πεῦκαι, κοῦροι, στέφανοι, μύρα, λιτὰ δὲ δειπνῶν
λαθροπόδας τρώκταις χερσὶ τίθησι τόκους,
οὗτος ἐμοὶ τέθνηκε· * περίμνηστιν δὲ παρέρπω
νεκρόν, ἐς ἀλλοτρίους φειδόμενον φάρυγας.

V. 5. Brunck corrige ἀείνηστιν. M. Jacobs τέθνηκε πάλαι· νῆστιν δὲ π. Peut-être y avait-il * περίσκνιπον δὲ π. Le mot περίσκνιπος n'est pas dans les lexiques; mais les adjectifs composés de cette manière sont innombrables, et leur valeur augmentative est si bien déterminée, qu'on n'a pas besoin de chercher la signification du mot composé quand celle du primitif est connue.

D'après cette considération, περίνηστιν mériterait la préférence sur tout autre, à cause de l'antithèse qu'il forme avec l'idée du dernier vers, s'il suffisait de la présence de l'accent sur la dernière syllabe de περί, pour faire de cette syllabe une longue.

IX, 430. ΚΡΙΝΑΓΟΡΟΥ.

Εἰς πρόβατον τριτόκον.

Hecker, p. 329.

Τῆς ὄϊος γενεὴ μὲν Ἀγαῤῥινή, * ἐντὸς Ἀράξεω
ὕδωρ πιλοφόροις πίνεται Ἀρμενίοις.
Χαῖται δ' οὐ μήλοις * ἅτε που μαλακοῖς ἐπὶ μαλλοῖς,
ψεδναὶ δ' ἀγροτέρων τρηχύτεραι χιμάρων.
νηδὺς δὲ τριτοκεῖ ἀνὰ πᾶν ἔτος, ἐκ δὲ γάλακτος
θηλὴ αἰεὶ μαστοῦ πλήθεται οὐθατίου·
βληχὴ δ' ἀσσοτάτω τερένης μυκήματι μόσχου.
Ἄλλα γὰρ ἀλλοῖαι πάντα φέρουσι γέαι.

Au 1er v., Brunck a suivi la conjecture de Pierson, ἔνθα γ' Ἀρ. M. Jacobs, avec plus de probabilité, οὗ τό γ' Ἀρ. Peut-être y avait-il οὗ μέγ' Ἀρ.

Au 3e v., Brunck adopte la corr. de Saumaise, μήλων ἅτε που. M. Jacobs a proposé d'abord χαῖται δ' οὐ μήλοιο γένους μαλακοῖς.... Plus tard, dans les *Addenda*, il énonce cette autre conjecture, οὐ μήλοιο πέκος, *pili non sunt pellis ovilis molli instructæ vellere.* Je crois qu'il faut lire :

Χαῖται δ' οὐ, μήλοις ἅτε, μνοῦς μαλακοῖς ἐπὶ μαλλοῖς.

La prép. ἐπί signifie ici *avec* ou *à côté.* Les exemples cités par M. Jacobs ne laissent aucun doute à cet égard.

IX, 521. ΑΔΕΣΠΟΤΟΝ.

Εἰς Σαπφὼ παρὰ τῶν Μουσῶν, κοιμωμένης.

Hecker, p. 332.

Οὐκ ἄρα σοί γε ὀλίζον ἐπὶ κλέος ὤπασε Μοῖρα
ἤματι, τῷ πρώτῳ φῶς ἴδες ἠελίου,
Σαπφοῖ. Σοὶ γὰρ κισσὸν ἐνείμαμεν ἄφθιτον εἶμεν·
σὺν δὲ πατὴρ πάντων νεῦσεν ἐρισφάραγος·
μέλψῃ δ' ἐν πάντεσσιν ἀοίδιμος ἀμερίοισιν,
οὐδὲ κλυτᾶς φάμας ἔσσεαι ἠπεδανά.

Il me semble que l'on pourrait tout aussi bien lire ὀλίζον, ἐπεὶ κλέος....; le verbe ὤπασε se rapporterait ainsi au premier comme au deuxième membre de phrase; peut-être même le sens y gagnerait : « Ta part n'a « pas été faible, puisque le Destin t'a donné la gloire.»

V. 3. Le ms. porte : σοὶ γὰρ κρίσιν ἐνοῦμεν. Je fais grâce au lecteur des conjectures qui ont été émises sur ce passage; je me borne à celle de M. Jacobs, que l'on voit dans le texte, sauf ἐνείμαμεν, qui est de Reiske, et que M. Jacobs a adopté. Celui-ci propose aussi, mais avec l'expression du doute, ἄμμες, au lieu de εἶμεν, à la fin du vers.

Ainsi toute l'épigramme ne serait qu'une tautologie fastidieuse, une suite de phrases roulant sur une seule et même idée, à savoir le renom immortel de Sappho : « Le Destin te donna, ô Sappho, une gloire qui n'est « pas faible, le jour où tu vis pour la première fois « la lumière du soleil; car nous t'avons décerné un « *laurier* immortel, et Jupiter, le père de tout ce qui « existe, le maître du tonnerre, l'a approuvé. Tu

« seras célébrée et chantée chez tous les peuples de la « terre, une renommée brillante ne te manquera ja« mais. » C'était bien la peine de faire intervenir Jupiter pour un acte qui est tout à fait du ressort des Muses. Un souverain laisse à ses académies le soin de distribuer des prix d'éloquence et de poésie, et ne va pas décider par ordonnance du mérite des concurrents. Grâce à Hésiode, si bien initié aux secrets de l'Olympe, nous savons que Jupiter avait constitué son gouvernement d'une manière irréprochable. Les ministères étaient parfaitement bien distribués, et les attributions de chacun des ministres clairement déterminées :

Εὖ δὲ ἕκαστα
ἀθανάτοις διέταξεν ὁμῶς καὶ ἐπέφραδε τιμάς (1).

Or, le département des lettres, des beaux-arts et du culte, appartenait exclusivement à Apollon et aux Muses :

Ἐκ γὰρ Μουσάων καὶ ἑκηβόλου Ἀπόλλωνος
ἄνδρες ἀοιδοὶ ἔασιν ἐπὶ χθόνα καὶ κιθαρισταί,
ἐκ δὲ Διὸς βασιλῆες (2).

Aussi les rois s'appelaient-ils διοτρεφέες, διογενέες, et les poëtes μουσοπόλοι, μουσοποιοί, Μουσῶν ἱερεῖς, ὑποφῆται, etc., etc. Indépendamment du soin de faire et de défaire des rois, de décider du sort des nations par la victoire ou la défaite, le souverain s'était encore réservé à lui seul la prérogative d'accorder l'im-

(1) Théogon., 73-4.
(2) *Ibid.*, 95 sqq.

mortalité, non pas cette immortalité idéale ou par métaphore, *cette fumée âcre qui fait pleurer*, mais l'immortalité réelle qui faisait participer un être humain à la nature divine, et lui donnait droit au nectar et à l'ambroisie, symboles du bonheur inaltérable dans l'infini. Outre la gloire sur la terre, Sappho mérita, par son génie incomparable, d'obtenir l'immortalité des habitants de l'Olympe. Aussi Platon (1), et plusieurs poëtes après lui, la regardent-ils comme une divinité; ils l'appellent la dixième Muse. C'est cette divinisation que l'auteur anonyme de l'épigramme qui nous occupe a voulu constater. Il faut donc lire :

— σοὶ γὰρ κύρσεν ἐν ἁμῖν ἄφθιτον εἶμεν.

« Le Destin a voulu que tu fusses immortelle au mi-
« lieu de nous, et Jupiter.... a confirmé cette déci-
« sion. »

Maintenant, un mot sur le titre de cette épigramme.

(1) Voy. Antholog. palat. IX, 506; Ausone, épigr. 32; l'épigramme de Dioscoride que nous avons traitée plus haut, celle que nous allons examiner tout à l'heure, etc., etc.... Un grave stoïcien, Strabon, sans déifier précisément Sappho, rend un hommage magnifique à son génie sans égal (XIII, C. II, 3): Σαπφώ, θαυμαστόν τι χρῆμα· οὐ γὰρ ἴσμεν ἐν τῷ τοσούτῳ χρόνῳ τῷ μνημονευομένῳ φανεῖσάν τινα γυναῖκα ἐνάμιλλον, οὐδὲ κατὰ μικρόν, ἐκείνῃ ποιήσεως χάριν. Ces paroles, écrites il y a dix-huit siècles au moins, sont encore vraies aujourd'hui, elles n'ont rien perdu de leur à-propos. Le monde a changé de face; la civilisation, plus forte et plus raffinée que jadis, a pénétré chez des races autrefois barbares ou inconnues; la poésie a parlé un grand nombre de langues: eh bien, *dans cette longue succession d'années, aucune femme n'a encore approché de Sappho, pas même de loin, pour le talent poétique.* L'honneur de produire une seconde Sappho serait-il réservé à la Grèce seule, à cette Grèce qui, plongée encore dans l'esclavage, nous a donné un autre Anacréon dans Athanase Christopoulos?

Et d'abord, dans l'état où il est, mérite-t-il d'être discuté sérieusement? Ne serait-il pas le fait de l'inepte grammairien (1) qui a imaginé d'ajouter, à la fin de l'épigramme, un autre titre sur un vers parodié d'Homère? Cela paraît fort probable. Le seul titre convenable serait, εἰς Σαπφῶ παρὰ τῶν Μουσῶν, κατὰ θεὸν τιμωμένην ou simplement θεουμένην.

IX, 571. ΑΔΕΣΠΟΤΟΝ.

Delect. Jacobs., p. 86. — Hecker, p. 333.

Ἔκλαγεν ἐκ Θηϐῶν μέγα Πίνδαρος· ἔπνεε τερπνὰ
ἡδυμελιφθόγγου μοῦσα Σιμωνίδεω.
Λάμπει Στησίχορός τε καὶ Ἴϐυκος. Ἦν γλυκὺς Ἀλκμάν·
λαρὰ δ' ἀπὸ στομάτων φθέγξατο Βακχυλίδης.
Πειθὼ Ἀνακρείοντι συνέσπετο· ποικίλα δ' αὐδᾷ
Ἀλκαῖος * κύκνῳ Λέσϐιος Αἰολίδι.
Ἀνδρῶν δ' οὐκ ἐνάτη Σαπφὼ πέλεν, ἀλλ' ἐρατειναῖς
ἐν Μούσαις δεκάτη Μοῦσα καταγράφεται.

V. 2. Ἡδυμελιφθόγγου est un composé plus digne de Ptochoprodrome et de Nicétas Eugénianus, que de l'auteur de cette épigramme, dont le style sobre, tempéré, convenable, n'offre aucune trace de mauvais goût, aucun signe de décadence. Il est évident pour moi que ἔπνεε τερπνὰ est une expression poétique, pour ἔτερπεν ᾄδουσα ou ἦδε τερπνόν : je lis donc ensuite, sans hésiter, ἡδυμελεῖ φθόγγῳ. Au reste, le datif serait encore de mise, même en laissant aux mots ἔπνεε

(1) « Ineptum grammatici commentum, » dit M. Jacobs, t. III, p. 585.

τερπνά leur signification naturelle. Il est bon aussi de remarquer qu'il n'y a dans les lexiques aucun autre exemple du mot grotesque ἡδυμελίφθογγος. Il faut espérer qu'il en sera chassé.

V. 6. M. Jacobs propose de remplacer le κυκνω (sic) du ms. palatin par κώμῳ, d'autant plus que dans Planudes on lit Αἰολίδη au masculin. Il me semble qu'il est plus simple de lire, avec Henri Estienne, κύκνος. Je lis ensuite Λέσβῳ ἐν Αἰολίδι, comme Dioscoride a dit : τὴν Ἐρέσῳ Μοῦσαν ἐν Αἰολίδι. ΛέσβωΙΕΝ a pu facilement être changé en ΛέσβΙΟC, comme κύκνΟC en κύκνΩ.

IX, 602. ΕΥΗΝΟΥ.

Delect. Jacobs., p. 433.

Ἅ ποτε παρθενικαῖσιν ἱλασκομένα παλάμῃσιν
Κύπριδα, σὺν πεύκαις, καὶ γάμον εὐξαμένα,
κουριδίους ἤδη θαλάμῳ λύσασα χιτῶνας,
ἀνδρὸς ἄφαρ μηρῶν ἐξελόχευσα τύπους.
Νυμφίος ἐκ νύμφης δὲ κικλήσκομαι, ἐκ δ' Ἀφροδίτης
Ἄρεα, καὶ βωμοὺς ἔστεφον Ἡρακλέους.
Θῆβαι Τειρεσίην ἔλεγόν ποτε, νῦν δ' ἐμὲ Χαλκὶς
τὴν πάρος ἐν μίτραις ἠσπάσατ' ἐν χλαμύδι.

Sur le 2[e] vers, M. Jacobs remarque : σὺν πεύκαις, *in nuptiarum pompa faces prælatas esse constat, ut itaque hæc verba ad* γάμον *trahi possint,* γάμον σὺν πεύκαις. *Sed huic explicationi nec verborum favet positio, et* καί *quodammodo adversatur. Quare alius quidam ritus spectari videtur, qui tædarum usum requisiverit.* C'est précisément ce rapport intime entre

πεῦκαι et γάμος qui a pu donner lieu à l'altération du texte. Il y avait probablement σὺν πεύκαις καὶ γόνον εὐξαμένα, le premier mot (πεῦκαι) étant au figuré pour signifier γάμος : *moi qui avais souhaité un mariage fécond.* Dès lors le mot ἐξελόχευσα, au v. 4, devient très-naturel. Je me suis confirmé dans cette conjecture, après avoir lu dans une épigr. d'Antipater (VI, 276) ce double vœu formellement exprimé : Ἄρτεμι, σῇ δ' ἰότητι γάμος θ' ἅμα καὶ γένος εἴη || τῇ Λυκομηδείῳ παιδί. . . .

IX, 773. ΠΑΛΛΑΔΑ.

Χαλκοτύπος τὸν Ἔρωτα μεταλλάξας ἐπόησε
τήγανον, οὐκ ἀλόγως, ὅτι ΔῊ ΚΑῚ αὐτὸ φλεγέθει.

Brunck donne cette phrase tout à fait prosaïque, ὅττι καὶ αὐτὸ φλέγει. M. Jacobs a bien vu que l'altération n'est pas dans φλεγέθει. Mais le vers hexamètre qu'il a voulu former, ...ὅτι δὴ φλεγέθει κατὰ ταὐτό, est loin d'être heureux. Aussi, dans les *Addenda*, le modifie-t-il de cette manière, ὅτι δὴ φλεγέθει τι καὶ αὐτό. Il est toujours persuadé qu'il faut ici un vers hexamètre. Je regrette de ne pouvoir partager son avis à cet égard; mais, pour mon compte, je ne doute pas qu'il n'y eût un vers élégiaque, se terminant ainsi : οὐκ ἀλόγως· τοῖο ΔΊΚΗΝ φλεγέθει.

LIVRE X.

X, 17. ΑΝΤΙΦΙΛΟΥ.

Ἀρχέλεω, λιμενῖτα, σὺ μέν, μάκαρ, ἤπιον αὔρην
πέμπε κατὰ σταθερῆς οἰχομένην ὀθόνην
ἄχρις ἐπὶ Τρίτωνα· σὺ δ' ἠόνος ἄκρα λελογχὼς
τὴν ἐπὶ Πυθίου ῥύεο ναυστολίην·
κεῖθεν δ' εἰ Φοίβῳ μεμελήμεθα πάντες ἀοιδοί,
πλεύσομαι εὐαεῖ θαρσαλέως Ζεφύρῳ.

Au v. 2. M. Jacobs propose οἰχομένῃ γ' ὀθόνῃ. La vraie leçon est, à mon avis : ἠπίῳ αὔρῃ || πέμπε.... οἰχομένην ὀθόνην.

X, 126. ΑΔΗΛΟΝ.

Hecker, p. 347.

Χρησαμένῳ θεράπων ὁ χρήσιμός ἐστ' ἀγαθόν τι·
αὐτάρκης δὲ κακὸν τῶνδ' ὁ πονηρότερος.

La correction de Brunck, κακῶν ἐστιν ἀπειρότερος,

me paraît trop libre et trop prosaïque à la fois. Il eût été facile, pour donner le même sens, de se tenir plus près du texte, en lisant κακῶν τῶνδ' ἀπάνευθε κυρεῖ. Il me semble cependant que l'intention de l'auteur de l'épigramme était d'opposer κακὸν à ἀγαθόν τι. Je crois donc qu'il serait plus sûr de lire :

αὐτάρκει δὲ κακὸν τῶν δαπανηροτέρων.

Le domestique honnête (χρήσιμος) est déjà un mal assez coûteux pour l'homme qui se suffit à lui-même et sait se passer du superflu. Cette opinion paraîtra assez modérée auprès de l'anathème prononcé par Palladas, dans une épigramme que nous allons voir tout à l'heure.

M. Hecker corrige : αὐτάρκες (scrib. αὔτ-) δὲ κακὸν τῷδ' ὁ πονηρότερος, scil. τῷ χρησαμένῳ. On peut dire, sans être sévère, qu'il n'y a là ni sens ni sel.

LIVRE XI.

XI, 9. ΛΕΩΝΙΔΑ.

Μὴ πάλι μοι μετὰ δόρπον, ὅτ' οὐκέτι γαστέρα πείθω,
οὔθατα καὶ χοίρων ἄρτα τίθει τεμάχη·
οὐδὲ γὰρ ἐργοπόνοισι μετὰ στάχυν ὄμβρος ἄκαιρος
χρήσιμος, οὐ ναύταις ἐν λιμένι Ζέφυρος.

Au v. 2. Planudes donne ἄρτι, ce qui est un contre-sens. M. Jacobs a conjecturé λαρά. Il est beaucoup plus simple de lire ἄντα.

XI, 286. ΠΑΛΛΑΔΑ.

Οὐδὲν γυναικὸς χεῖρον, οὐδὲ τῆς καλῆς·
δούλου δὲ χεῖρον οὐδέν, οὐδὲ τοῦ καλοῦ·
χρήζεις ὅμως οὖν τῶν ἀναγκαίων κακῶν·
εὔνουν νομίζεις δοῦλον εἶναι δεσπότῃ·
καλὸς δ' ἂν εἴη δοῦλος τὰ σκέλη κλάσας.

A la fin du 3^e^ vers il faut mettre le signe de repos parfait, et puis lire ainsi :

Εὔνουν νομίζεις δοῦλον εἶναι δεσπότῃ;
Καλός Γ' ἂν εἴη ΤΟΪΔ' Ὁ τὰ σκέλη κλάσας.

Cette correction fait disparaître, ce me semble, le défaut de liaison qui existait entre les deux derniers vers et ceux qui précèdent; elle donne aussi au 5[e] vers un sens conforme à l'esprit de l'épigramme, et rétablit la mesure d'une manière plus simple que les conjectures proposées par M. Jacobs. Voyez ses notes, t. III, p. 703.

XI, 329. ΝΙΚΑΡΧΟΥ.

Δημῶναξ, μὴ πάντα κάτω βλέπε, μηδὲ χαρίζου
τῇ γλώσσῃ· δεινὴν χοῖρος ἄκανθαν ἔχει.
Καὶ σὺ ζῇς ἡμῖν, ἐν Φοινίκῃ δὲ καθεύδεις,
χοὐκ ὢν ἐκ Σεμέλης, μηροτραφὴς γέγονας.

Dans les *Addenda*, M. Jacobs se montre, avec raison, peu satisfait des deux conjectures qu'il avait proposées, ζῇς πίνεις τ', ἐν Φ. = χἠδὺ ζῇς πίνεις τ', ἐν Φ. La vraie leçon est, ce me semble : ΚᾊΝ συζῇς ἡμῖν, ἐν Φοινίκῃ ΓΕ καθεύδεις. De cette manière, il ne reste rien à désirer ni pour la clarté ni pour la liaison des idées. Brunck, qui a corrigé avec bonheur le vers 2, a bien vu aussi qu'il fallait lire συζῇς, mais il n'est pas allé plus loin.

XI, 370. ΜΑΚΕΔΟΝΙΟΥ ΥΠΑΤΟΥ.

Οὐ λαλέει τὸ κάτοπτρον, ἐγὼ δέ σε *πάλιν ἐλέγξω
τὴν νοθοκαλλοσύνην φύκεϊ χριομένην.

Τοῦτο καὶ ἡδυλύρης ποτὲ Πίνδαρος [εἶδος] ἐλέγχων
εἶπεν ἄριστον ὕδωρ, φύκεος ἐχθρότατον.

Au v. 1, Scaliger avait proposé σ' ἔπηλυν. Outre la tautologie, que M. Jacobs a déjà relevée, le mot ἔπηλυς a quelque chose d'étrange. Je crois qu'il faut lire : ἐγὼ δέ σε πλὴν ἀνελέγξω.

M. Hecker (p. 352) propose de lire : ἐγὼ δέ σ' ἔφηλον (ou ἔπηλον) ἐλέγξω, || τὴν νοθοκαλλοσύνην... Mais ne serait-ce pas trop restreindre le sens du passage? Outre les taches de rousseur, il y a bien d'autres défauts que le fard sert à dissimuler. D'ailleurs, les jeunes femmes n'étaient pas les seules qui avaient recours à ce moyen trompeur; les vieilles aussi prenaient soin

..... de peindre et d'orner leur visage
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.

XI, 409. ΓΑΙΤΟΥΛΙΚΟΥ.

Meineke, p. 219.

Τετράκις ἀμφορέως περὶ χείλεσι χείλεα θεῖσα
Σειληνὶς πάσας ἐξερόφησε τρύγας.
Εὐχαίτα Διόνυσε, σὲ δ' ὕδασιν οὐκ ἐμίηνεν·
ἀλλ' οἷος πρώτης ἦλθες ἀπ' οἰνοπέδης,
τοῖόν σε προὔπινεν, ἀειφλεγὲς ἄλγος ἔχουσα,
εἰσόκε καὶ νεκύων ἦλθεν ἐπὶ ψάμαθον.

Au v. 4, M. Meineke corrige πρώην ἦλθες. Cette correction deviendrait plus plausible, si l'on écrivait πρῴην (ΠΡΩΙΗΝ). Dans ce cas, πρῴην devrait être pris dans un sens plus étendu, comme le veut Théocrite (idyl. xv, 15) : λέγομες τὰ πρώαν θην || πάντα. J'avais conjec-

turé πρώτιστ' ἦλθες. On sait combien la confusion de σ avec στ (ς, ϛ) est fréquente dans les manuscrits.

XI, 411. ΑΔΕΣΠΟΤΟΝ.

Εἰς βαλανεῖον ἔκπυρον.

Τοῦτο πυρὰν μᾶλλον κλῄζειν δεῖ, κοὐ βαλανεῖον,
ἥν ποθ' ὁ Πηλείδης ἧψε Μενοιτιάδῃ,
ἢ τὸν Μηδείης στέφανον, τὸν * γείτον' Ἐριννύς
ἐν θαλάμοις Γλαύκης εἵνεκεν Αἰσονίδου.
Φεῖσαί μου, βαλανεῦ, πρὸς τοῦ Διός· εἰμὶ γὰρ ἀνήρ
πάντα γράφων τὰ βροτῶν ἔργα καὶ ἀθανάτων.
Εἰ δὲ πρόκειταί σοι πολλοὺς ζῶντας κατακαίειν,
ἅπτε πυρὰν ξυλίνην, δήμιε, κοὐ λιθίνην.

Au v. 3, M. Jacobs propose τόν γ' εἶρεν; Brunck lit τὸν ὕφηνεν. Il y avait probablement τόν γ' ἔντυ' Ἐρ., que des copistes, peu soucieux de la prosodie, auront changé en γ' ἔντυν' ou γ' ἔντυνεν, d'où enfin est venu γείτονα.

LIVRE XII.

XII, 50. ΑΣΚΛΗΠΙΑΔΟΥ.

Meineke, p. 17. — Hecker, p. 353.

Πῖν' Ἀσκληπιάδη· τί τὰ δάκρυα ταῦτα; τί πάσχεις;
οὔ σε μόνον χαλεπὴ Κύπρις ἐληΐσατο,
οὐδ' ἐπί σοι μούνῳ κατεθήκατο τόξα καὶ ἰοὺς
πικρὸς Ἔρως. Τί ζῶν ἐν σποδιῇ τίθεσαι;
Πίνωμεν Βάκχου ζωρὸν πόμα· δάκτυλος ἀώς·
ἢ πάλι κοιμιστὰν λύχνον ἰδεῖν μένομεν;
Πίνομεν· οὐ γὰρ ἐρᾷς; μετά τοι χρόνον οὐκέτι πουλύν,
σχέτλιε, τὴν μακρὰν νύκτ' ἀναπαυσόμεθα.

Au v. 3, M. Meineke, choqué avec raison de κατεθήκατο, propose en hésitant κατετείνατο. Je crois qu'il faut lire κάκ' ἐφήκατο. — V. 7. Le ms. porte πίνομεν· οὐ γὰρ ἔρως. C'est à M. Meineke qu'est due la correction insérée dans le texte. Elle me paraît indubitable.

XII, 53. ΜΕΛΕΑΓΡΟΥ.

Meineke., p. 174.

Εὔφορτοι νᾶες πελαγίτιδες, αἳ πόρον Ἕλλας
πλεῖτε καλὸν κόλποις δεξάμεναι βορέην,
ἤν που ἐπ' ἠϊόνων Κῴαν κατὰ νᾶσον ἴδητε
Φανίον εἰς χαροπὸν δερκομέναν πέλαγος,
τοῦτ' ἔπος ἀγγείλατε καλὴ νοὲς ὡς με κομίζει
ἵμερος οὐ ναύταν, ποσσὶ δὲ πεζοπόρον.
Εἰ γὰρ τοῦτ' εἴποιτ', εὖ τέλοι αὐτίκα καὶ Ζεὺς
οὔριος ὑμετέρας πνεύσεται εἰς ὀθόνας.

Au v. 5, rejetant avec raison la conjecture de Brunck, ἀγγείλασθε, καλὴ νυὲ, σός με, M. Meineke propose ἀγγείλαιτε, καλαὶ νέες, ὥς με... Cette version est, sans contredit, préférable à l'autre; pourtant, j'aimerais mieux lire :

Τοῦτ' ἔπος ἀγγεῖλαι, καλλίπνοος ὥς με κομίζει
ἵμερος. . . . .

L'épithète καλλίπνοος est naturellement amenée par le sujet; loin d'être oiseuse, elle ajoute à l'expression, et prépare l'épithète οὐ ναύταν, ποσσὶ δὲ πεζοπόρον. C'est comme si le poëte disait : Pour me rendre auprès d'elle, je n'ai besoin ni de navires ni du secours des vents; le désir au souffle délicieux m'y porte tel que vous me voyez.

Au v. 7, M. Meineke propose de remplacer les mots évidemment corrompus, εὖ τέλοι, par εὐπέμπελοι. Il est à regretter que ce mot, si convenable pour le sens,

soit d'un usage extrêmement rare. Le brillant Méléagre, ami de la clarté non moins que de l'élégance, aurait peut-être préféré ΕΥάγΓΕΛΟΙ. Quelque copiste fanatique, scandalisé de voir dans un madrigal un mot si rapproché de εὐαγγέλιον, aura voulu punir cette profanation, en estropiant l'épithète εὐάγγελοι au point de la rendre méconnaissable.

XII, 83. ΜΕΛΕΑΓΡΟΥ.

Meineke, p. 176.

Οὔ μ' ἔτρωσεν Ἔρως τόξοις, οὐ λαμπάδ' ἀνάψας
　ὡς πάρος αἰθομένην θῆκεν ὑπὸ κραδίᾳ·
σύγκωμον δὲ Πόθοισι φέρων Κύπριδος μυροφεγγὲς
　φανίον, ἄκρον ἐμοῖς ὄμμασι πῦρ ἔβαλεν.
Ἐκ δέ με φέγγος ἔτηξε· τὸ δὲ βραχὺ φανίον ὤφθη
　πῦρ ψυχῆς τῇ 'μῇ καιόμενον κραδίᾳ.

Dans cette pièce, comme dans quelques autres qui ont pour sujet Φανίον, l'auteur joue très-sérieusement sur le nom de sa maîtresse, et court après l'antithèse, une de ses figures favorites. Sur les deux derniers vers, M. Meineke fait cette remarque : *Ad* πῦρ *adjectivum requiritur quod* τῷ βραχεῖ φανίῳ *oppositum sit ; nec dubito quin id in* ψυχῆς *lateat.* L'habile critique a raison ; aussi, lisons-nous sans hésiter : πῦρ ὑψηχὲς ἐμῇ...

Conduit par la même idée, M. Meineke a corrigé avec un grand bonheur une autre épigramme de Méléagre sur Φανίον (*Pal.* XII, 82. — *Delect.*, p. 176).

XII, 84. ΜΕΛΕΑΓΡΟΥ.

Ὤνθρωποι, βωθεῖτε. Τὸν ἐκ πελάγους ἐπὶ γαῖαν
ἄρτι με πρωτόπλουν ἴχνος ἐρειδόμενον
ἕλκει τῇδ' ὁ βίαιος Ἔρως· φλόγα δ' οἷα προφαίνων
παιδὸς * ἀπεστέπτει κάλλος ἐραστὸν ἰδεῖν.
Βαίνω δ' ἴχνος ἐπ' ἴχνος, ἐν ἀέρι δ' ἡδὺ τυπωθὲν
εἶδος ἀφαρπάζων χείλεσιν ἡδὺ φιλῶ.
Ἆρά γε τὴν πικρὰν προφυγὼν ἅλα, πουλύ τι κείνης
πικρότερον χέρσῳ κῦμα περῶ Κύπριδος;

Pour le vers 4, M. Jacobs, renonçant dans les *Addenda*, p. LXXXIII, à toutes les conjectures exposées dans ses notes, s'arrête à celle-ci : παιδὸς ἀπέσσυτ' ἐμοὶ... A moins de mettre aussi προφαῖνον (au neutre), il m'est impossible de rien comprendre à cette phrase. Mais, s'il faut dire toute ma pensée, la correction est loin d'être heureuse.

Suivant le témoignage de Paulssen, le ms. porte ἀπεστρέπτει. Cette leçon ne saurait justifier la conjecture de Saumaise ἀπαστράπτει, conjecture que Brunck adopte sans hésiter. Tout bien considéré, je suis porté à lire :

φλόγα δ' οἷα προφαίνων
παιδὸς ἀπαστράπτον κάλλος ἔρεσσεν ἰδεῖν.

Il n'est pas rare de rencontrer chez les meilleurs poëtes, tels que Eschyle et Sophocle, le verbe ἐρέσσω pris au figuré et donnant lieu à des métaphores bien plus hardies que ne le serait celle de Méléagre, si cette conjecture était reçue. Ces métaphores, qui font

le désespoir des traducteurs, qui épouvantent ou scandalisent même quelques esprits timides, peu familiarisés avec le génie des anciens (1), sont, en général, d'une grâce ou d'une énergie incomparable.

Qu'il me soit encore permis de faire remarquer que κάλλος ἐραστὸν ἰδεῖν serait une expression bien faible pour un sujet qui donne le délire. Un auteur fort au-dessous de Méléagre, Héliodore, a pourtant trouvé des expressions plus vives, plus relevées pour peindre l'effet produit par une grande beauté : κόρη καθῆστο ἐπὶ πέτρας, ἀμήχανόν τι κάλλος, καὶ θεὸς εἶναι ἀναπείθουσα (Αἰθιοπικ. Α, ϐ').

J'ai toujours regardé cette pièce comme une des plus parfaites de Méléagre. Il est impossible de peindre avec plus de grâce et d'esprit la passion naissante, à la suite d'une impression soudaine et profonde. On voit la surprise, l'éblouissement que le poëte éprouve passer jusqu'au délire; on dirait qu'il est épris d'un être idéal plutôt que d'une réalité, qu'il est sous l'empire d'une hallucination. Son imagination frappée lui fait apercevoir une image charmante, une apparition lumineuse, qui *se balance* dans l'air (ἐρέσσεται), mais qui fuit et s'échappe au moment où il croit l'atteindre.

Méléagre a eu tort de vouloir traiter le même sujet dans une autre épigramme (n° 85). Celle-ci, malgré son mérite, est inférieure à la première. Dans l'expression, comme dans l'idée, la beauté suprême n'a qu'une forme; quand on a été assez heureux pour la rencontrer, il faut savoir s'y tenir.

(1) M. Boissonade, dans une note fort piquante (p. 345 de son édition de Tzetzès et de Psellus), cite l'exemple d'un jeune écrivain, qui, faute de comprendre le grec, s'était laissé emporter contre Pindare, au point de

XII, 100. ΑΔΗΛΟΝ.

Delect. Jacobs., p. 176.

Εἰς οἵων με πόθων λιμένα ξένον, ὦ Κύπρι, θεῖσα
οὐκ ἐλεεῖς, καὐτὴ πεῖραν ἔχουσα πόνων;
Ἦ μ' ἐθέλεις ἄτλητα παθεῖν καὶ τοῦτ' ἔπος εἰπεῖν·
τὸν σοφὸν ἐν Μούσαις Κύπρις ἔτρωσε μόνη.

Le ms. porte λιμεναξενον. Pauw corrigeait λιμέν' ἄξενον. M. Jacobs reconnaît l'insuffisance de cette correction sans en proposer une autre. J'avais d'abord soupçonné : εἰς οἷόν με πόθον λιμένος ξένον, ὦ Κύπρι, θεῖσα, comme Addæus (VII, 51) a dit : τὸν σκοτίης Κύπριδος ἀλλότριον; mais ensuite il m'a paru plus simple de lire : λαῖτμ' ἄξενον, sans rien changer au commencement du vers. Léonidas (VII, 364) dit : λαῖτμα κακόξενον.

M. Jacobs rapproche le 2ᵉ vers du fameux *Non ignara mali miseris succurrere disco*, de Virgile. Le sentiment exprimé par le poëte latin est si naturel au cœur de l'homme, qu'on doit s'attendre à le rencontrer dans plus d'un auteur. Ainsi, pour ne pas remonter plus haut, Eschyle (*Suppl.*, v. 213-5) fait dire au chœur des Danaïdes :

le condamner (de vive voix, il est vrai), comme le plus absurde des poëtes. La cause de cette grande colère était une métaphore qui, traduite littéralement, paraît choquante ou même impossible en français. A cette occasion, M. Boissonade donne en passant, et pour ainsi dire en se jouant, une excellente leçon de goût. Maître en littérature grecque et latine, profondément versé dans la connaissance des chefs-d'œuvre de plusieurs langues modernes, doué d'un esprit attique, il est plus que personne juge compétent en cette matière.

Καλοῦμεν αὐγὰς ἡλίου σωτηρίους
ἁγνόν τ' Ἀπόλλω φυγάδ' ἀπ' οὐρανοῦ θεόν.
Εἰδὼς ἂν αἶσαν τήνδε συγγνοίη βροτοῖς.

Méléagre dit en trois mots : οἶδα παθὼν ἐλεεῖν (1). Ce tour heureux, cette admirable concision unie à une clarté parfaite, aurait sans doute mérité à Méléagre l'honneur d'être cité de préférence pour cette maxime, si elle n'était perdue, en quelque sorte, au milieu des fleurs d'une poésie érotique, pleine de charme et de mélodie, il est vrai, mais où l'esprit a plus de part que la passion, où d'ailleurs la beauté du style ne rachète que faiblement la futilité et trop souvent la turpitude du fond.

XII, 161. ΑΣΚΛΗΠΙΑΔΟΥ.

Meineke, p. 18 et 103.

Δόρκιον ἡ φιλέφηβος ἐπίσταται ὡς ἁπαλὸς παῖς
ἔσθαι πανδήμου Κύπριδος ὠκὺ βέλος,
ἵμερον ἀστράπτουσα κατ' ὄμματος· ἡ δ' ὑπὲρ ὤμων
σὺν πετάσῳ γυμνὸν μηρὸν ἔφαινε χλαμύς.

Au v. 3, le ms. porte ἠδ' ὑπ...., qui a été corrigé par M. Meineke. Le même savant regarde σὺν πετάσῳ comme corrompu, et veut le remplacer par σύσπαστος : *chlamys (qua Dorcium epheborum more induta erat) in humeris collecta nudatum puellæ femur ostendebat.* Je crois que les mots σὺν πετάσῳ doivent

(1) *Antholog. palat.*, XII, 70. Dans l'édition de Græfe, p. 15, n° XLI.

être respectés. En effet, le πέτασος était une partie essentielle du costume des éphèbes (voy. les observations de M. Jacobs sur les *Analecta*). Si je ne me trompe, Asclépiade donne à entendre que, par un raffinement de coquetterie, la courtisane Dorcion portait le πέτασος suspendu au cou, et flottant sur ses épaules avec la chlamyde : ἡ σὺν τῷ πετάσῳ ἐπ' ὤμων χλαμὺς γυμνὸν εἴα φαίνεσθαι τὸν μηρόν. Il y aurait lieu, je crois, de louer la concision du poëte, et non de le taxer d'obscurité.

XII, 164. ΜΕΛΕΑΓΡΟΥ.

Ἡδὺ μὲν ἀκρήτῳ κεράσαι γλυκὺ νᾶμα μελισσῶν,
ἡδὺ δὲ παιδοφιλεῖν καὐτὸν ἐόντα καλόν,
οἷα τὸν ἁβροκόμην στέργει Κλεόβουλον Ἄλεξις·
θνατὸν ὄντως τὸ Κύπριδος οἰνόμελι.

Dans les *Addenda*, M. Jacobs s'est arrêté à cette conjecture :

Ἄλεξις
ἁβροκομῶν· λῷστον Κύπριδος οἰνόμελι.

Peut-être serait-il plus simple de lire :

θνητοὶ (ou θνητῶ) πινόντων Κύπριδος οἰνόμελι.

Celui qui aura la curiosité de connaître toutes les conjectures qui ont été émises sur ce vers, pourra consulter le commentaire de M. Jacobs, p. 770. — Voy. aussi Hecker, Comment. crit., p. 372.

XII, 178. ΣΤΡΑΤΩΝΟΣ.

Meineke, p. 228.

Ἐξεφλέγην, ὅτε Θεῦδις ἐλάμπετο παισὶν ἐν ἄλλοις,
οἷος ἐπαντέλλων ἄστρασιν ἠέλιος.
Τοὔνεκ' ἔτι φλέγομαι καὶ νῦν ὅτε νυκτὶ λαχνοῦται·
δυόμενος γὰρ ὅμως ἥλιός ἐστιν ἔτι.

Sur νυκτὶ du v. 3, la seule conjecture qui mérite d'être citée est celle de M. Meineke, πυκνά. Mais, quoique moins *noir,* ce mot ne l'est-il pas encore un peu trop? J'avais conjecturé ὅτ' ἀνυκτί, de ἀ négatif et de νύσσω, pour faire entendre ὅτι λαχνοῦται μὲν ἤδη, οὔπω δὲ νύττουσιν αἱ τρίχες. Tel était, suivant Théocrite (id. xv, 130), le bel Adonis, à l'âge de dix-huit ou dix-neuf ans :

Οὐ κεντεῖ τὸ φίλαμ'· ἔτι οἱ πέρι χείλεα πυῤῥά.

Reste à voir si le mot ἀνυκτί, qui manque dans les lexiques, est admissible ou non.

LIVRE XIII.

XIII, 27. ΦΑΛΑΙΚΟΥ.

Meineke, p. 71.

Φῶκος ἐπὶ ξείνῃ μὲν ἀπέφθιτο· χῦμα γὰρ μέλαινα
νεῦς οὐχ ὑπεξήνειχεν οὐδ' ἐδέξατο·
ἀλλὰ κατ' Αἰγαίοιο πολὺ βαθὺν ᾤχετο πόντου,
βίῃ Νότου πρήσαντος ἐσχάτην ἅλα....

V. 2. Brunck : ἐστέξατο. Jacobs : ἠλέξατο. Meineke : *videtur aliud quid latere.*

V. 3. Brunck a mis πόρον βαθύν. M. Meineke remarque que l'on pourrait tout aussi bien lire πολὺν βυθόν. Je crains que les mots πολὺ βαθὺν ne soient une glose sous laquelle se cache la leçon véritable :

Ἀλλὰ κατ' Αἰγαίου πολυβενθέος ᾤχετο πόντου.

LIVRE XV.

XV, 40. ΚΟΜΗΤΑ.

21. Οἳ πέρι μὲν βουλῇ μερόπων, πέρι δ' ἦον ἁπάντων.

M. Jacobs a conjecturé ἦθος. Je crois qu'il faut lire ἦτορ.

58. Ὣς οὖν νεκρὸς ἄκουσε θεοῖο λόγου φήσαντος,
λυσιμελὴς ἀνέδυ πεπεδημένος * ἔμπτους ὀδωδώς.

Plus haut (v. 6-7), l'auteur avait dit :

Ἀλλὰ νέον μὲν ἔκειτο, μεμυκὼς χείλεα σιγῇ,
σῶμά τε πυθόμενος καὶ ὀστέα καὶ χρόα καλόν.

Aurait-il voulu faire ici un contraste, en disant εὔπνο' ὀδωδώς ?

ANTHOLOGIE

DE PLANUDES.

LIVRE IV.

IV, 95. ΔΑΜΑΓΗΤΟΥ.

Εἰς Ἡρακλέα προμαχόμενον τῷ ἐν Νεμέᾳ λέοντι.

Ἐκ Νεμέης ὁ λέων· ἀτὰρ ὁ ξένος Ἀργόθεν αἷμα,
πολλὸν ὁ μὲν θηρῶν * μείζων, ὁ δ' ἡμιθέων.
Ἔρχονται δ' ἐς ἀγῶνα, κατάντιον ὄμμα βαλόντες
λοξὸν ὑπὲρ ζωᾶς καὶ βιοτᾶς σφετέρας.
Ζεῦ πάτερ, ἀλλ' εἴη τὸν ἀπ' Ἄργεος ἀνέρα νικᾶν,
ἐμβατὸς ὡς ἄν τοι καὶ Νεμέα τελέθοι.

V. 2, je présume qu'il y avait :

πολλὸν ὁ μὲν θηρῶν ἔξοχ', ὁ δ' ἡμιθέων.

Supposons que le scribe, ou correcteur, eût sous les yeux ceci : θηρῶΝ ЄΞΟΧ, ὁ δ' ἡμ. Le mot qui devait se présenter le premier à son esprit était, sans doute, ΜЄΙΖΩΝ.

Au v. 4, M. Jacobs, pour faire disparaître la tautologie, a proposé de lire ὑπὲρ ψυχᾶς καὶ βιοτᾶς.

IV, 107. ΙΟΥΛΙΑΝΟΥ.

Εἰς Ἴκαρον χαλκοῦν ἐν λουτρῷ ἱστάμενον.

Ἴκαρε, κηρὸς μέν σε διώλεσε· νῦν δέ ΣΕ * ΚΗΡΩ͂Ι
ἤγαγεν εἰς μορφὴν αὖθις ὁ χαλκοτύπος·
Ἀλλά γε μὴ πτερὰ πάλλε κατ' ἠέρα, μὴ τὸ λοετρόν,
ἠερόθεν πίπτων, Ἰκάριον τελέσῃς.

Malgré les remarques ingénieuses de M. Jacobs à l'appui de la leçon κηρῷ (que Brunck a changée en χαλκῷ), je persiste à croire qu'il y avait νῦν δὲ ΣΙΔΉΡΩΙ. Suivant la mode de son temps, l'auteur a voulu faire une antithèse entre κηρὸς et σίδηρος.

IV, 147. ΑΝΤΙΦΙΛΟΥ.

Εἰς Ἀνδρομέδαν.

Hecker, p. 382.

Αἰθιόπων ἁ βῶλος· ὁ δὲ πτερόεις τὰ πέδιλα
Περσεύς· ἁ δὲ λίθῳ πρόσδετος, Ἀνδρομέδα·
ἁ προτομά, Γοργοῦς λιθοδερκέος· ἆθλον ἔρωτος,
κῆτος· Κασσιόπας, ἁ λάλος εὐτεχνία.
Χά μὲν ἀπὸ σκοπέλοιο χαλᾷ * πόδας ἠθάδι νάρκᾳ
νωθρόν· ὁ δὲ μναστὴρ νυμφοκομεῖ τὸ γέρας.

Au v. 5, M. Jacobs propose ποδὸς ἴθματα νάρκᾳ || νωθροῦ. Il me paraît bien plus simple de lire πόδ' ὂν ἠθάδι... Il est presque inutile d'ajouter que ὄν est là pour ἐόν.

IV, 182. ΛΕΩΝΙΔΑ ΤΑΡΑΝΤΙΝΟΥ.

Meineke, p. 34.

Τὰν ἐκφυγοῦσαν ματρὸς ἐκ κόλπων ἔτι,
ἀφρῷ τε μορμύρουσαν εὐλεχῆ Κύπριν
ἴδ' ὡς Ἀπελλῆς, κάλλος ἱμερώτατον,
οὐ γραπτόν, ἀλλ' ἔμψυχον ἐξεμάξατο.
Εὖ μὲν γὰρ ἄκραις χερσὶν ἐκθλίβει κόμαν,
εὖ δ' ὀμμάτων γαληνὸς ἐκλάμπει πόθος,
καὶ μαζός, ἀκμῆς ἄγγελος, κυδωνιᾷ.
Αὐτὰ δ' Ἀθάνα καὶ Διὸς συνευνέτις
φάσουσιν· ὦ Ζεῦ λειπόμεσθα τῇ κρίσει.

Cette belle inscription était digne d'être suspendue au tableau de la Vénus Anadyomène; c'est bien là la poésie telle que Simonide la définit, *une peinture parlante*, ζωγραφία λαλοῦσα. On dirait que, dans cette pièce, Léonidas a voulu rivaliser de couleur et d'expression avec l'artiste immortel dont il célèbre le chef-d'œuvre.

Sur le 1er v., M. Meineke remarque : *aut* ἐκφυγοῦσαν, *aut* ἔτι *corruptum esse videtur*. Il me semble que l'altération n'est point là. Il suffit, pour rendre au passage toute sa pureté, de changer la ponctuation dans ce vers, et une seule lettre dans celui qui vient après :

Τὰν ἐκφυγοῦσαν ματρὸς ἐκ κόλπων, ἔτι
ἀφρῷ Δὲ μορμύρουσαν . . . .

Si je ne me trompe, ce demi-repos au 5e pied contribue à l'effet que le poëte avait en vue. Cet effet serait

détruit par le simple déplacement des mots. Supposons, par exemple, qu'un critique moderne, pur grammairien, se fût avisé de corriger ainsi :

Τὰν ἄρτι κόλπων ἐκφυγοῦσαν ματέρος,
ἀφρῷ τε μορμύρουσαν..........

La différence est énorme. Ce n'est plus le sujet qui vous frappe d'abord, *Vénus s'échappant du sein de sa mère.* L'artifice de cette suspension, placée exprès vers la fin pour arrêter l'attention sur le moment choisi par l'artiste, cette exquise et admirable harmonie a disparu. Du reste, Léonidas excelle dans cette partie. On peut remarquer, dans le cours de cette pièce même (v. 3-4-7-9) et dans l'épigramme sur Anacréon (*Delect.*, p. 33), etc., avec quel bonheur il manie le vers ïambique, avec quel art il en sait varier le mouvement sans laisser voir aucun effort.

Mais son style semble, en général, avoir moins d'aisance et de fluidité dans les vers élégiaques; et cette différence devient surtout sensible dans les sujets qu'il s'est plu à traiter dans l'un et l'autre mètre (1).

IV, 240. ΦΙΛΙΠΠΟΥ.

Α. Ὡραίας γ' ἐσορῶ τὰς ἰσχάδας· εἴ γε λαβεῖν μοι
συγχωρεῖς ὀλίγας. Β. Θίγγανε μηδεμιᾶς.

(1) Il y a dans l'*Anthologie de Planudes* (liv. IV, n° 256) une épigramme sans nom d'auteur, laquelle commence ainsi : Ὀχθηρὸν τὸν χῶρον ἔχω.... Cette épigramme porte tellement le cachet de Léonidas, que je n'hésiterais pas à la ranger parmi celles de ce poëte. Si c'est l'ouvrage d'un imitateur, il faut avouer qu'il a su attraper parfaitement la manière de son modèle.

A. Ὀργίλος ὡς ὁ Πρίηπος. B. Ἐρεῖς· ἔτι καὶ κενὸς ἥξεις.
A. Ναὶ λίτομαι, δός μοι.........

Les conjectures de M. Jacobs sur le 3ᵉ vers sont ingénieuses : ἐρῶ σέ τι, κοὐ κέν' ὀρέξῃ, ou bien κοὐ κενὰ λέξεις. Seulement, le changement de la 2ᵉ personne ἐρεῖς en ἐρῶ me paraît peu probable. Peut-être y avait-il : ἔριζ' ἔτι, κἄφενος ἥξεις. Cet avertissement ironique décide le passant à prendre un ton suppliant.

IV, 242. ΕΡΥΚΙΟΥ.

Ὡς βαρὺ τοῦτο, Πρίηπε, καὶ εὖ τετυλωμένον ὅπλον
πᾶν ἀπὸ βουβώνων ἀθρόον ἐκκέχυκας·
εἰς γάμον οὐκ ἀνέτοιμον· ἔχει δέ σε δίψα γυναικῶν,
ὦ 'γαθέ, καὶ σπαργᾷς θυμὸν ἅπαντα πόροις.
Ἀλλὰ καταπρήϋνε τὸν ἐξωδηκότα φαλλὸν
τόνδε, καὶ ἀνθηρῇ κρύψον ὑπὸ χλαμύδι·
οὐ γὰρ ἐρημαῖόν ναίεις ὄρος, ἀλλὰ παρ' Ἕλλης
ἠόνα, τὴν ἱερὴν Λάμψακον ἀμφιπολεῖς.

Au v. 4, M. Jacobs propose ῥυθμὸν ἅπαντα παρείς. Je lirais volontiers θυμὸν ἄκοντι παρείς, *abandonnant ton âme entière à..., te livrant tout entier à....*

IV, 310. ΔΗΜΟΧΑΡΙΔΟΣ.

Εἰς εἰκόνα Σαπφοῦς.

Αὐτή σοι πλάστειρα φύσις παρέδωκε τυπῶσαι
τὴν Μιτυληναίαν, ζωγράφε, Πιερίδα.
Πηγάζει τὸ διαυγὲς ἐν ὄμμασι· τοῦτο δ' ἐναργῶς
δηλοῖ φανταςίην ἔμπλεον εὐστοχίης.

Αὐτομάτως δ' ὁμαλή τε καὶ οὐ περίεργα κολῶσα
σὰρξ ὑποδεικνυμένην τὴν ἀφέλειαν ἔχει.
Ἄμμιγα δ' ἐξ ἱλαροῖο καὶ ἐκ νοεροῖο προσώπου
Μοῦσαν ἀπαγγέλλει Κύπριδι μιγνυμένην.

V. 5, au lieu de κολῶσα, Brunck a proposé λιπῶσα; M. Jacobs, χαλῶσα. — N'y aurait-il pas eu χλιδῶσα, qui certainement est préférable, tant pour le sens que pour l'expression?

APPENDIX.

N° 161.

Hecker, p. 389.

Εἰσορόων τόδε θαῦμ' Ἀμμώνιον ἡγεμονῆα
πολλὸν . . . . μέλπε πορευόμενος·
δίψῃ τειρομένοισι μελισταγὲς ἤγαγεν ὕδωρ,
καί ῥ' ὑπ' ἀμηχανίης εὗρε πόρον ὕδασιν. . . .

M. Jacobs corrige ὕδασιν εὗρε πόρον. Mais une telle erreur était-elle possible dans une inscription ? Il me paraît bien plus probable que le temps a effacé ou altéré quelques lettres. Ainsi, je lirais :

καιρὸν ἀμηχανίης εὗρε πόρον θ' ὕδασιν.

N° 170.

Ἐνθάδε κεῖμαι δάμαρ ὑπάτου ἥρωος ἀγαυοῦ,
Ἀῤῥίου μοι φιλίου, τῷδε μιγεῖσα μόνῳ.
Ἦν δέ κεν προγόνων ποτὲ τοὔνομα Πουβλιανή μου·
Σκιπιάδαι δ' ἔπελον, εὐγενίῃ δ' ἔπρεπον. . .

V. 3, κεν *ab imperito versificatore metri implendi gratia videtur insertum.* Jacobs. Il serait plus juste de croire qu'il y avait : ἦν δ' ἐκ μὲν προγόνων... εὐγενίῃ τ' ἔπρεπον.

N° 171.

Ἐνθάδε Διάλογος καθαρῷ πυρὶ γυῖα καθήρας,
ἀσκητὴς σοφίης, ᾤχετ' ἐς ἀθανάτους.
Ἐνθάδε Διαλόγοιο σαόφρονος ὀστέα κεύθει
γυμνάς, ὃς ἀμφ' ἀρετὴν ἔπλετο καὶ σοφίην.
Ἀλλὰ τὰ μὲν κεύθει μικρὰ κόνις ἀμφιχυθεῖσα,
ψυχὴν δ' ἐκ μελέων οὐρανὸς εὐρὺς ἔχει.

Au v. 3, le mot κεύθει a probablement remplacé κεῖται. C'est l'inverse de ce que nous avons vu ailleurs (VII, 223), où κεῖμαι avait été mis au lieu de κεύθομαι. D'ailleurs τὸ γυμνάσιον κρύπτει τὰ ὀστᾶ est une idée bien vague, pour ne pas dire bien étrange, dans une épitaphe. Ce n'est pas, au surplus, la seule faute qu'il y ait à corriger. Je crois qu'il faut lire :

ὀστέα κεῖται,
γυμνὰς ὃς ἀμφ' ἀρετὴν ἔπλετο καὶ σοφίην.

γυμνάς· ἤγουν, ἀθλητὴς ἀρετῆς καὶ σοφίας, ὃν ἀνωτέρω ἀσκητὴν σοφίας εἴρηκεν ὁ τὸ ἐπίγραμμα ποιήσας.

J'avais écrit cette observation, lorsque je vis dans le *Thesaurus* publié par Firmin Didot, au mot γυμνάς, les vers 3 et 4 rapportés d'une manière tout à fait conforme à la leçon que je propose. La citation du

Corp. inscript. de M. Bœckh, vol. I, p. 534, me fit croire que la correction adoptée par l'auteur de l'article était due à l'illustre professeur de Berlin, et ma première pensée fut de supprimer mes remarques sur cette épigramme, comme je l'ai fait plus d'une fois en pareille occurrence. Je me suis ensuite décidé à les publier, parce qu'il m'a été impossible de consulter le *Recueil* même de M. Bœckh, pour m'assurer si les raisons sur lesquelles il s'appuie sont tout à fait semblables à celles que j'ai énoncées. Je serai content si le lecteur trouve qu'après les observations de M. Bœckh, les miennes ne sont qu'inutiles.

LETTRES

DE

CORAY, DE VILLOISON, ETC.

AVERTISSEMENT.

Avant de commencer la révision des épigrammes données par le docteur J. A. Cramer, je me suis décidé, sur le conseil d'un de mes amis, à chercher dans les papiers de feu Chardon de la Rochette, conservés à la Bibliothèque nationale, si je ne trouverais pas quelques épigrammes inédites. J'en ai transcrit quelques-unes qui ne se trouvent ni dans l'*Appendix* de l'Anthologie palatine, ni dans le Recueil de M. Welcker (1). Reste à savoir si elles n'ont pas été publiées dans quelque autre recueil qui me soit inconnu. En attendant cette vérification, que l'état de ma santé et d'autres circonstances défavorables rendront peut-être bien longue pour moi, j'ai cru faire chose agréable aux philologues, en donnant ici des lettres inédites de Coray et de Villoison, relatives à l'Anthologie, et soigneusement conservées par la Rochette, à qui elles étaient adressées. J'ai copié aussi deux lettres de cet érudit célèbre, d'après les minutes restées dans son *Apparatus*.

En parcourant les deux volumes in-folio de cet *Apparatus* (2), qui contiennent une foule de maté-

(1) Sylloge epigrammatum Græcorum, etc.; Bonnæ, 1828.

(2) Sans compter deux volumes de moindre dimension, dont l'un contient des index dressés par la Rochette, et l'autre la copie du ms. palatin.

riaux amassés avec une longue persévérance, et quelques-uns, sans doute, au prix de sacrifices pécuniaires considérables; à la vue d'un si grand nombre de collations, de copies, d'extraits, de lettres envoyées de Rome, de Naples, etc., etc..., on ne peut se défendre d'un sentiment de tristesse, lorsqu'on réfléchit que le docte et infortuné la Rochette n'a pu avoir la satisfaction de réaliser son projet favori d'une nouvelle édition de l'Anthologie (1), et que le fruit de ses veilles studieuses est presque entièrement perdu pour sa gloire et pour le public. Il serait à souhaiter que le futur éditeur de l'Anthologie s'armât de toute la patience nécessaire pour retirer de cette collection ce qu'elle peut renfermer d'utile. Il est vrai que la Rochette n'a pu mettre la dernière main à son travail (2); cependant, il n'est guère présumable qu'un homme de son mérite, après avoir consacré près de trente ans de sa vie à restaurer un monument, objet de sa prédilection, n'ait pas laissé des traces de son habileté.

J'ai ajouté quelques notes aux lettres qu'on va lire, partout où il m'a semblé nécessaire de le faire. J'ai tâché de les rendre aussi brèves que possible.

(1) V. le plan de cette édition dans ses Mélanges de critique et de philologie, tom. I, p. 117 et suiv.

(2) Les livres 2, 3, 4, 5 et une partie du 6e (dans l'ordre de l'Anthol. palat.) sont les seuls qui semblent avoir été préparés pour l'impression.

LETTRES DE CORAY.

I.

Je prie mon ami monsieur de la Rochette de se trouver prêt après-demain mardi, à dix heures du matin, pour que je puisse le prendre chez lui en passant, pour aller à la Bibliothèque du roi.

On cite cette épigramme de l'Antholog. gr., liv. III, à l'article

Εἰς ἰατρούς.

Θεσσαλὸς Ἱπποκράτης, Κῷος γένος, ἐνθάδε κεῖται,
Φοίβου ἀπὸ ῥίζης ἀθανάτου γεγαώς,
πλεῖστα τρόπαια νόσων στήσας ὅπλοις Ὑγιείης,
δόξαν ἑλὼν πολλὴν οὐ τύχῃ, ἀλλὰ πόνῳ (1).

(1) Anthol. palat., VII, 135. — Au v. 4, M. Jacobs a donné πολλῶν avec le ms. pal. — πολλὴν est de Planudes, que Brunck a suivi. — Dans les *Analecta,* comme dans l'Anthol. pal., on lit : οὐ τύχῃ, ἀλλὰ τέχνῃ. Est-ce une distraction de la part de Coray, d'avoir mis πόνῳ pour τέχνῃ ? ou s'est-il trompé en écrivant de mémoire et sous l'empire de la préoccupation qui lui faisait voir un rapport entre la fin de cette épigramme et les passages d'Hippocrate dont il va parler ? Cette dernière supposition me paraît la plus

Je voudrois savoir si dans toutes vos éditions elle est écrite de cette manière. Comment se peut-il qu'Hippocrate soit de Thessalie et de Cos à la fois? Il est mort en Thessalie; mais si je mourois en France, m'appelleroit-on pour cela François? Cette épigramme ne sembleroit-elle pas plutôt avoir été faite pour le fils d'Hippocrate, qui s'appeloit *Thessalus* (voyez Suid. in Ἱπποκράτης), et ne faudroit-il pas alors lire au premier vers Ἱπποκράτους au génitif, au lieu d'Ἱπποκράτης? Voyez, pesez, examinez dans votre sagesse, Ἐπιγραμμαθερμηνευτὰ σοφώτατε (1).

Au reste, lorsque vous serez aux notes de cette épigramme, n'oubliez pas, je vous en prie, de lire le livre d'Hippocrate *De arte*, sect. V et IX, et *De locis in homine*, sect. LIX (édition de Van der Lind); deux endroits auxquels me paroît faire allusion le dernier vers de l'épigramme — οὐ τύχῃ, ἀλλὰ πόνῳ.

Je suis tout à vous,

Dimanche le soir. Q. N.

Note de l'éditeur. Coray employait volontiers cette manière de signer. J'ai plusieurs billets de lui en grec, qui portent pour signature O. O., i. e. ὃν οἶδας.

vraisemblable. — Le ms. pal. donne τύχαι et τέχναι, i. e. τύχᾳ et τέχνᾳ, et M. Jacobs n'est pas éloigné d'adopter ces formes doriques. Je les crois aussi préférables, parce que la fin de l'épigramme acquiert par là plus d'ampleur et de gravité. Il en est de même de πολλῶν, qui me paraît être la vraie leçon; πολλὴν rend le vers prosaïque.

(1) Coray s'est rencontré, sans le savoir, avec Jos. Scaliger et Fabricius. Voici la note de M. Jacobs : « Ἱπποκράτευς tentabat Jos. Scaliger in not. mst. Ἱπποκράτους habet etiam Fabricius, qui hoc epigramma refert ad *Thessalum*, Hippocratis filium, Bibl. Græc., t. XIII, p. 435 sq. » (*Animadvers. in epigr. Anthol. Græc.*, t. XII, p. 170.)

II.

Pour ce qui est, mon cher ami, de la confusion de γνῶσαι et γυιῶσαι, vous la trouverez dans l'Œconomie de Foësius, v. γυιοῦν, où vous verrez en même temps qu'Hippocrate joint ensemble γυιῶσαι ἢ λειποθυμῆσαι, *affoiblir, ou même porter jusqu'à la défaillance.* Je vais maintenant vous marquer l'endroit où je trouvai γυιοῦσθαι confondu avec l'ὑγιᾶσθαι. C'est dans les Épidémies, l. VII, p. 1212 E. édit. Foës., où il parle de la maladie mortelle de la femme d'Hermoptolème. Cette femme ἐξανέστη, καὶ τὴν καρδίαν ὙΓΙΑ͂ΣΘΑΙ ἔφη, c. à d., suivant quelques-uns des interprètes, *surrexit, et cor se sanasse dixit;* et suivant d'autres, *exsurrexit et cor valere dixit.* Vous voyez, mon ami, que c'est du pur galimatias qu'on fait dire à Hippocrate. Je lis donc : .... καὶ τὴν καρδίαν ΟἹ ΓΥΙΟΥ͂ΣΘΑΙ ἔφη, mot à mot : *surrexit ad exonerandam alvum, et sibi cor minui ac debilitari* [i. e. *animo linqui*] *dixit.* Vous voyez que cela répond parfaitement au *venir meno* des Italiens, et en quelque manière au κραδίη μινύθει de Théognis, v. 351 ; car γυιοῦσθαι, selon Galien, signifie aussi βραχύτερον καὶ λεπτότερον γίνεσθαι, ainsi que vous le verrez dans l'endroit déjà cité de l'Œconomie. C'est ainsi que les Grecs modernes se servent du verbe ὀλιγοῦσθαι dans la même signification, en disant ὠλιγώθη νὰ γελᾷ, *il s'est pâmé de rire.* De là ὀλιγοῦσθαι τὴν ψυχήν, expression dont se servent les Septante, *Judic.*, 10, 16, et ὀλιγοψυχίη, *pâmoison*, dont se sert Hippocrate. *Voyez ce mot dans l'Œconomie de Foësius ;* ou *pusillanimité*, sens que lui

donnent les mêmes Septante, ἀπὸ τῆς ὀλιγοψυχίας, *Exod.*, 6, 9, pour exprimer le *micotzer Ruha* du texte hébraïque, que Symmachus rendit plus à la lettre, en traduisant ἀπὸ κολοβότητος (i. e. γυιώσεως) πνεύματος. Quant à l'ἐξανέστη, c'est une expression elliptique pour ἐξανέστη ἐπὶ θάκον ou θῶκον, qui répond à votre *aller à la selle* ou au *zu Stuhl gehen* des Allemands, et dont Hippocrate se sert souvent. *Voyez l'OEconomie de Foësius, mots :* ἐξανίστασθαι, θάκος et θῶκος; *cf. et Theophrast. Character.*, Περὶ ἀναισθησίας. Il se sert également du mot ἐξανάστασις, simplement pour signifier l'action d'aller à la selle, qu'il appelle aussi δίφρον ou θρόνον· καταμανθάνειν δὲ καὶ ἐν ταῖς ἐξαναστάσεσιν, εἰ λειποθυμέει .... διαναστὰς ἐπὶ τὸν θρόνον ἢ αὐτοῦ ἐν τῇ κλίνῃ, ἣν ἀψυχίη ἐνῇ, *de Rat. vict. in morb. acut.*, p. 400, *lin.* 12 et 24; Καθεζόμενος ἐς δίφρον ἠψύχησε, *Epidem.*, l. VII, p. 1207, *lin.* 6. Je crois que le rapprochement de tous ces passages justifie ma correction καὶ τὴν καρδίαν οἱ γυιοῦσθαι ἔφη.

C'est à présent votre tour de me dire si votre manuscrit porte θώρακας ΜΕΓΑΛΩΝ ἐντὸς ἔχει νεφέων, *Analect. Brunck.*, t. II, p. 64. Pourquoi ne liroit-on pas ΜΕΛΑΝΩΝ? Vous savez que μέλαν νέφος est une expression homérique (1).

A la même page : Λείη [οἶμος] μὲν γὰρ ἰδεῖν καὶ ἘΠΙΚΡΟΤΟΣ (2). Ne falloit-il pas plutôt écrire ἘΠΙΤΡΟΧΟΣ, facile à courir? Hésychius explique ἐπίτροχον par ῥᾴδιον, ἕτοιμον, γοργόν.

(1) Anthol. pal., t. II, p. 758, nº 15. M. Jacobs a fait, mais plus tard, la même conjecture.

(2) Anthol. pal., VII, 50.

P. 150, XXXVI, *lin. penultim.*, y a-t-il ῥάκος, et dans quel sens le prenez-vous (1)?

P. 235, LXXXII, *lin. penultim.*, y a-t-il κενοῦσα ou μένουσα? Je préférerois le second (2).

P. 267 *du même volume* VI : πέντε πενιχρότερος me semble une faute d'impression. Je lirois en un seul mot composé πεντεπενιχρότερος, qui me paroît plus épigrammatique et plus facétieux (3). Vous connoissez τὰς πενταχυμίας καὶ δεκαχυμίας de notre Rabelais, *de Mercede conductis,* t. I, 2, p. 653.

A la même page : vous connoissez sans doute le sens de la cinquième épigramme (4) Ἀντιγόνη, Σικελή κτλ.

Ἔῤῥωσο!

Votre CORAY.

III.

Je viens, mon cher ami, de trouver par occasion, parmi mes papiers, une épigramme sanglante faite par mon grand-père; et je m'empresse de vous l'envoyer, non pour l'insérer dans votre Anthologie, mais parce que ces sortes de choses sont de votre département, et que le méchant Panagiota, contre lequel elle est faite, fait un contraste avec votre grave Panagiota de Naples. J'ajoute à cette épigramme deux lettres originales, dont l'une est d'un diacre appelé Néophyte, qui demandoit à mon grand-père un commentaire sur

(1) Anthol. palat., VII, 380.

(2) Ibid., VII, 382. — Voir plus loin la réponse de la Rochette.

(3) Ibid., XI, 320. — M. Jacobs (*Animadvers. in Anth. gr.,* t. IX, p. 280-1) maintient avec raison le mot πέντε séparé, en le rapportant à παλαισταῖς.

(4) Ibid., V, 63.

le quatrième livre de la Grammaire de Gaza. La minute de la réponse est de la propre main de mon grand-père; mais comme c'est une écriture indéchiffrable, je vous en ai tiré une copie, que vous pouvez garder ainsi que les originaux, parce que je n'en ai point besoin. Ces deux lettres n'ont d'autre mérite que celui de donner une idée de l'état de la littérature chez les Grecs qui vivoient il y a 50 ans. Elles sont d'ailleurs curieuses par l'exécution du conseil que mon grand-père donne au diacre, de commenter lui-même la Grammaire de Gaza. C'est qu'en effet Néophytus y a fait un commentaire à l'allemande, dans un énorme in-4°, qui existe imprimé, et que vous pouvez voir quand vous voudrez, chez M. de Villoison. Mon grand-père était négociant, et mourut en 1747, c'est-à-dire un an avant que mon malheureux sort me lançât dans ce monde. Il écrivoit cette réponse dans une extrême vieillesse et dans un moment où il venoit de perdre une fille chérie qu'il avoit élevée lui-même, et à laquelle il expliquoit déjà les foudroyantes harangues de Démosthène. Ainsi vous attribuerez à ces circonstances fâcheuses les négligences du style. Il n'avoit que quatre filles, dont l'une fut ma mère; et il avoit enseigné lui-même plus ou moins à toutes les quatre le grec ancien. Il étoit ennemi juré de nos oppresseurs, et brûloit du désir de voir le sort de la malheureuse Grèce changé. N'ayant point eu des enfants mâles, il s'empressa de marier ses filles pour avoir, disoit-il, le plaisir d'enseigner le grec à ses petits-fils : mais il n'eut point cette satisfaction. Sa mémoire m'est d'autant plus chère, que c'est à lui que je dois la connoissance du grec. Voulant perpé-

tuer cette connoissance dans sa famille, il imagina un moyen d'émulation bien simple : c'étoit de déclarer, dans son testament, que le peu de livres grecs qu'il avoit, appartiendroit au premier de ses petits-fils qui apprendroit le grec; et ce fut moi qui eus cet avantage sur mes cousins.

Quant aux ἐπιτύμβια dont il parle dans son post-scriptum, ils sont imprimés, autant que je me rappelle, à la fin d'un petit livre in-8, qu'il composa en vers ïambiques et fit imprimer à ses frais et dépens contre les erreurs de l'Église latine (1).

Panajota (*sic*), qui fait l'objet de son épigramme, étoit un richard égoïste de Smyrne, aussi avare qu'ignorant. Il n'avoit laissé que deux affranchis, qui, faute d'enfants légitimes, partagèrent sa riche succession, et dont l'un est le beau-père de M. Perachi, que vous avez connu par mon canal il y a trois ou quatre ans. Ἔῤῥωσο.

Dans les *Analecta* de Brunck, vol. 2, p. 13, dans une épigramme dont je n'ai noté dans mes *Miscellanea* que le commencement d'un vers (2), à la place d'Ἡμιάνωρ (qui est une correction de Brunck) il y avoit Ἴδρις ἀνήρ. Brunck s'est permis de les remplacer par l'ἡμιάνωρ, et dans ses notes il ajoute qu'on pourroit encore lire ἁβρὸς ἀνήρ. Dites-moi, à votre loisir, si dans vos mss. vous n'avez trouvé quelque remède pour cet ἴδρις, qui sans contredit est déplacé là, puisqu'il s'agit d'un *castrato*. Je crois avoir été assez heureux pour trou-

(1) Ce livre, devenu extrêmement rare, est intitulé : Λατίνων θρησκείας ἔλεγχος. Coray en fit venir de Smyrne un exemplaire, qu'il donna à la Bibliothèque nationale en 1829. Voyez sa Vie, écrite par lui-même, en tête du t. II de sa Correspondance, p. 7.

(2) Anthol. pal., VI, 219.

ver ce remède bien doux et bien bénin. Il m'a coûté bien des recherches; mais comme je ne suis ni apothicaire ni droguiste, je vous l'offre *per niente*, en cas que le ms. du Vatican ne m'ait déjà prévenu.

Envoyez-moi votre Xénocrate. Comme Clavier ne l'a point, je voudrois y voir quelque chose avant de partir. Je vous le renverrai bientôt.

Note de l'éditeur. Une feuille volante très-petite, attachée au 2[e] vol. de l'*Apparatus*, contient ce qui suit : « Anal. vol. II, p. 13, ἴδρις ἀνήρ . . . je corrige ἴθρις. Voyez Hésychius in ἴθρις et Suid. in Ἄῤῥεν. » Quoique cette lettre soit sans date, il est certain qu'elle a été écrite avant l'établissement de la République; puisque le mot *monsieur* y est employé; la lettre suivante et une réponse de Chardon de la Rochette nous en fourniront de nouvelles preuves. Ainsi donc Coray avait trouvé la vraie leçon ἴθρις avant M. Huschke, dont le nom reste attaché à cette belle correction, parce qu'il a eu l'avantage de la publier le premier. Désormais il sera juste d'en faire honneur à Coray autant qu'à M. Huschke.

C'est à tort que dans le *Thesaurus* Didot (s. v. ἴθρις) cette restitution est attribuée à M. Jacobs. (Voyez *Animadvers. in Anth. gr.*, t. 8, p. 35-6.) — M. Meineke (*Delect.*, p. 208) pense qu'il vaudrait mieux écrire ῑθρις.

Je ferai remarquer, en passant, que ce mot manque dans le *Lexicon græco-prosodiacum* de Morell, édit. de Maltby.

L'original de la lettre du diacre Néophyte, et celui de la réponse de Diamantis Rhysios (c'est le nom du grand-père de Coray), sont conservés dans l'*Appa-*

ratus, avec la copie dont il a été question plus haut. A la fin de la dernière page de la copie, se trouve l'épigramme suivante :

Διαμαντῆ Ῥυσίου ἐπίγραμμα εἰς Παναγιώτην.

Ἰσχυρογνώμον', ἔμπικρον, κἀγήνορα
Παναγιώτην, ὅς γ' ἕκητι κέρδεος,
ὡς οἶνον οἱ φίλοινοι, ὅρκους ἔκπινεν
ἄλλους ἐπ' ἄλλοις, οὐδὲ πλεῖστ' ᾐσχύνετο
τούτοισι ψεύδη ἐμπεδῶν ἀτάσθαλα,
συνέσχεν ὀψὲ τύμβος, ὡς ὠφείλετο·
ὅμως ἄπαιδα. Οὐ γὰρ ἐκλήθη πατήρ,
Θεοῦ δι' οἶκτον ἠπίων πεφεισμένου·
ἐπεὶ πατρῴζει τὸ πλεῖστον τὰ ἔκγονα.

Le lecteur instruit n'a pas besoin que je lui signale les taches qui déparent cette épigramme et celles qui vont suivre.

Dans son autobiographie, composée en grec et publiée deux fois en Grèce, Coray raconte, au sujet de son grand-père, une partie des détails que l'on vient de lire.

IV.

Τῷ φιλτάτῳ Ῥοχετίῳ (1).

Je vous envoie, mon cher ami, Veckner (2) et les trois volumes de Lucien. Si vous avez besoin de quelque autre livre, vous n'avez qu'à le demander.

Je trouve encore deux épigrammes de mon grand-

(1) Telle est la suscription de cette lettre, dont le dernier paragraphe prouve qu'elle a été écrite au commencement de la révolution.

(2) Probablement c'est un *lapsus calami*, au lieu de Valckenaer.

père, l'une sur l'évêché (qu'on appelle chez nous μητρόπολις), et l'autre sur la fontaine de cet hôtel, faite dans un endroit, qui étoit auparavant boutique de marchand de vin. Je dois en avoir quelques autres; mais je ne me rappelle plus où elles sont. Cet évêché fut depuis réduit en cendres par l'incendie arrivé, si je me rappelle bien, en 1763.

Les barrières sont fermées, comme vous savez; ainsi voilà de nouveaux sujets de joie et de contentement pour moi. Ἔῤῥωσο.

Εἰς τὴν ἐν Σμύρνῃ Μητρόπολιν.

Ἰωνίης ὀφθαλμὸς ἥδ' ἐστὶ πόλις·
πάλιν δὲ ταύτης ἐστὶν ἡ Μητρόπολις.

Εἰς τὴν ἐν Μητροπόλει βρύσιν, ἣ ἦν πρότερον οἰνοπωλεῖον.

Πέπαυκα Βάκχον εἰν ἐμοὶ ὀργούμενον·
Νυμφῶν δὲ νηφάλιον κέρασμ' ἀναβλύειν
δι' Ἀρχιερέα νῦν ἔχω σεβάσμιον.

V *.

Les passages, mon cher ami, sur lesquels vous avez bien voulu me consulter, me paroissent si embrouillés pour la plupart, que je n'aurois pas osé vous communiquer mon avis, si je ne savois par expérience que les conjectures les moins fondées peuvent quelquefois

* Je crois faire chose utile au lecteur, en plaçant sous ses yeux le passage de Pausanias et l'épigramme dont il s'agit dans cette lettre. Voici d'abord l'épigramme, d'après l'Anthologie palatine, VII, 154.

ΑΔΗΛΟΝ. — ΕΙΣ ΚΟΡΟΙΒΟΝ.

Κοινὸν ἐγὼ Μεγαρεῦσι καὶ Ἰναχίδαισιν ἄθυρμα
ἵδρυμαι, Ψαμάθης ἔκδικον οὐλομένης.

donner lieu à en faire de meilleures. Commençons d'abord par ce qui me paroît le moins sujet à controverse.

J'aime mieux appeler avec vous la fête du nom d'*Arnéide*, que de la nommer avec M. Larcher *les Arnéides* (1).

Εἰμὶ δὲ Κὴρ τυμβοῦχος· ὁ δὲ κτείνας με Κόροιβος·
κεῖται δ' ὧδ' ἐμοῖς ποσσὶ διὰ τρίποδα.
Δελφὶς γὰρ φάμα τόδ' ἐθέσπισεν, ὄφρα γενοίμαν
τᾶς κείνου νύμφας σῆμα καὶ ἱστορίης.

Pour plus d'éclaircissements, on pourra consulter avec fruit une dissertation intéressante de Chardon de la Rochette, dans ses Mélanges de critique et de philologie, tom. I^er^, p. 192 et suiv.

Je vais maintenant copier le passage de Pausanias sur l'édit. de M. L. Dindorf (Bibliothèque grecque de Firmin Didot), p. 64 (Ἀττικ. μγ'): Ἔστι δὲ Μεγαρεῦσι καὶ Κοροίβου τάφος· τὰ δὲ ἐς αὐτὸν ἔπη κοινὰ ὅμως ὄντα τοῖς Ἀργείων ἐνταῦθα δηλώσω. Ἐπὶ Κροτώπου λέγουσιν ἐν Ἄργει βασιλεύοντος Ψαμάθην τὴν Κροτώπου τεκεῖν παῖδα ἐξ Ἀπόλλωνος, ἐχομένην δὲ ἰσχυρῷ τοῦ πατρὸς δείματι τὸν παῖδα ἐκθεῖναι· καὶ τὸν μὲν διαφθείρουσιν ἐπιτυχόντες ἐκ τῆς ποίμνης κύνες τῆς Κροτώπου. Ἀπόλλων δὲ Ἀργείοις ἐς τὴν πόλιν πέμπει Ποινήν· ταύτην τοὺς παῖδας ἀπὸ τῶν μητέρων φασὶν ἁρπάζειν, ἐς ὃ Κόροιβος ἐς χάριν Ἀργείοις φονεύει τὴν Ποινήν. Φονεύσας δέ, οὐ γὰρ ἀνίει σφᾶς δευτέρα ἐπιπεσοῦσα νόσος λοιμώδης, Κόροιβος ἑκὼν ἦλθεν ἐς Δελφοὺς ὑφέξων δίκας τῷ θεῷ τοῦ φόνου τῆς Ποινῆς. Ἐς μὲν δὴ τὸ Ἄργος ἀναστρέφειν οὐκ εἴα Κόροιβον ἡ Πυθία, τρίποδα δὲ ἀράμενον φέρειν ἐκέλευεν ἐκ τοῦ ἱεροῦ, καὶ ἔνθα ἂν ἐκπέσῃ οἱ φέροντι ὁ τρίπους, ἐνταῦθα Ἀπόλλωνος οἰκοδομῆσαι ναὸν καὶ αὐτὸν οἰκῆσαι· καὶ ὁ τρίπους κατὰ τὸ ὄρος τὴν Γεράνειαν ἀπολισθὼν ἔλαθεν αὐτοῦ ἐκπεσών· καὶ Τριποδίσκους κώμην ἐνταῦθα οἰκίσαι. Κοροίβῳ δέ ἐστι τάφος ἐν τῇ Μεγαρέων ἀγορᾷ· γέγραπται δὲ ἐκεῖ ἐλεγεῖα τὰ ἐς Ψαμάθην καὶ τὰ ἐς αὐτὸν ἔχοντα Κόροιβον, καὶ δὴ καὶ ἐπίθημά ἐστι τῷ τάφῳ Κόροιβος φονεύων τὴν Ποινήν.

(1) Dans ses Mélanges (*ubi supr.*), Chardon de la Rochette renvoie au tome XLVIII des Mémoires de l'Académie des Inscriptions, pour une dissertation dans laquelle Larcher rétablit la fête dont il est ici question, et où il examine le passage de Pausanias ainsi que l'épigramme anonyme que le lecteur vient de lire. Il y eut, à ce sujet, entre les deux savants, une discussion dont on trouve de nombreuses traces dans l'*Apparatus* de Chardon de la Rochette, entre autres la minute d'une longue lettre adressée à Larcher, avec la courte réponse de celui-ci.

Je suis également de votre avis au sujet de οἰκῆσαι, *y fixer sa demeure.* L'οἰκίσαι que M. Larcher veut y substituer, employé ainsi sans régime, me paroît sans exemple. Le même Pausanias, qui emploie ce dernier mot à la fin de son récit, dit : καὶ Τριποδίσκους κώμην ἐνταῦθα οἰκίσαι. Comme dans cette phrase l'οἰκῆσαι seroit une faute, de même l'αὐτὸν οἰκίσαι me paroît inadmissible. Tout cela me paroît clair.

Quoique je n'aie point les mêmes preuves démonstratives pour adopter votre ἱστορίη, du dernier vers de l'épigramme, de préférence à ἱστορίης, il me semble cependant que la véritable leçon est ἱστορίη au nominatif; le σῆμα νύμφης καὶ ἱστορίης a quelque chose de louche qui me tourmente. Le κείνου du même vers, quoique très-obscur, paroît cependant devoir se rapporter, comme vous dites, à Apollon.

L'ἄθυρμα du premier vers m'embarrasse d'autant plus que dans l'exemple que vous apportez, Πανὶ .... καλὸν ἄθυρμα, étant question du dieu Pan, le mot ἄθυρμα y va très-bien, puisque les simulacres de ce dieu, ainsi que tout ce qui y avoit quelque rapport, étoient de véritables ἀθύρματα, c. à d. des objets qui excitoient les ris et la joie. Le sens de *dérision* que M. Larcher y attache ne me satisfait pas non plus. Tout ce que je puis dire sur cet ἄθυρμα, c'est de lui donner la notion complexe de *simulacre monstrueux*, ἄγαλμα τερατῶδες. Pœné étoit un monstre dont un horrible serpent ombrageoit le front. D'ailleurs n'appelez-vous pas, dans votre langue, tout ce qui s'écarte des formes naturelles, *un jeu de la nature*, ἄθυρμα φύσεως? Je soumets cette conjecture à votre sagacité et à celle de M. Larcher; si vous la trouvez peu naturelle, regardez-la comme un ἄθυρμα τῆς ἐμῆς φαντασίας.

Quant au second vers de l'épigramme Ψαμάθης ἔκδικον οὐλομένης, l'explication de M. Larcher me paroît plus simple et plus naturelle. Pœné, en adressant la parole aux passants, leur apprend la cause de sa propre mort, qui étoit d'avoir désolé Argos pour venger la mort de Psamathé.

Revenons à Pausanias; c'est ici que je dois avouer mon ignorance. Aussi sans rien hasarder sur un passage que je ne comprends guère, vais-je vous faire seulement quelques questions. Vous analysez le passage de cette manière : 'Ενταῦθα δηλώσω τὰ Μεγαρέων ἔπη εἰς αὐτόν, κοινὰ τοῖς ἔπεσιν Ἀργείων, et vous dites que c'est ainsi que l'a entendu l'interprète latin : *de quo quæ versibus mandata sunt exponam, etsi eadem ab Argivis celebrentur* (1). Croyez-vous, mon ami, qu'on puisse dire en grec ἔπη Μεγαρέων ΚΟΙΝΆ τοῖς ἔπεσι τῶν Ἀργείων dans le sens de ΤΑΫ́ΤΆ, *eadem?* On diroit plutôt ἔπη Μεγαρέων κοινὰ τοῖς Ἀργείοις, ou ἔπη Μεγαρεῦσι καὶ Ἀργείοις κοινά, *versus Megarensibus et Argivis communes*. Je ne connois que ces deux manières; la première ne pourroit signifier mot à mot que *versus Megarensium versibus Argivorum communes :* c. à d., elle ne signifie rien. Prenons un exemple plus commun; si vous vouliez dire que mes livres vous appartiennent également, vous ne diriez pas sans doute : τὰ τοῦ Κοραῆ βιϐλία κοινὰ τοῖς βιϐλίοις τοῦ Ῥωχετίου, mais vous diriez : τὰ τοῦ Κοραῆ βιϐλία κοινὰ τῷ Ῥωχετίῳ. Croyez-vous que τὰ εἰς αὐτὸν ἔπη soient autre chose que τὰ εἰς αὐτὸν ἐλεγεῖα, dont Pausanias se sert à la fin de son récit? et si c'est la même

(1) Cette version a été adoptée par M. L. Dindorf, sans aucun changement.

chose, que devient le δηλώσω, puisque Pausanias ne rapporte point l'inscription? Enfin croyez-vous que le sens que vous donnez, vous, l'abbé Gedoyn et l'interprète latin, puisse convenir au texte tel qu'il est dans Pausanias, τὰ δὲ εἰς αὐτὸν ἜΠΗ ΚΟΙΝᾺ ὅμως τοῖς ἈΡΓΕΊΩΝ, etc.? J'adopterois plutôt celle de M. Larcher : *Quoique l'histoire de Coræbus regarde autant les Argiens que les Mégariens, je ne laisserai pas, etc.* Mais ce sens conviendroit plutôt à un texte ainsi corrigé : τὰ δὲ εἰς αὐτὸν (en sous-entendant λεγόμενα) ἘΠΊ-ΚΟΙΝΑ ὅμως τοῖς ἈΡΓΕΊΟΙΣ, etc. Bien loin d'approuver cette correction, je veux seulement insinuer par là que Pausanias a voulu exprimer (quoique d'une manière peu claire et peu correcte) ce que M. Larcher a exprimé dans sa traduction françoise (1).

Ἔῤῥωσο εὐδαιμονῶν!

Ὅλος σὸς
ΚΟΡΑΗ͂Σ.

VI.

L'ἔπλεο (du verbe πέλω) signifie dans cette épigramme *appropinquabas*, et non *eras* comme dans Homère. Ainsi vous l'avez bien rendu, mon ami, en le traduisant *tu allois recevoir* (2). Cette signification,

(1) Clavier a mis dans le texte Ἀργείοις; voici comment il a rendu le passage dans sa traduction (t. I, p. 308) : « Je vais placer ici ce qu'en disent « les poëtes, d'accord en cela avec les Argiens..... » Il est probable qu'ici, comme en plusieurs autres endroits, le texte de Pausanias a subi une lacune impossible à remplir.

(2) Antholog. palat., VII, 188. Voyez aussi Mélanges de critique et de philologie, t. I, p. 109. — Les remarques de Coray sur la traduction de La Rochette se rapportent à la première édition de son article dans le Magasin encyclopédique de Millin. Bien qu'elle ait été depuis modifiée dans les

très-remarquable, peut être confirmée par les mots πελάζω, πέλας, πλησίον, qui certainement sont de la même origine que le mot πέλω. V. Lennep, *Etymolog. ling. gr.*, aux mots πέλω et πλῆμι.

Je ne sais pas pourquoi vous avez mis dans votre version *à peine*, que je ne trouve point dans le texte de l'épigramme.

Dans vos remarques sur cette même épigramme, vous observez que Toup veut qu'on lise τῷ *au lieu de* ᾧ. Il me semble qu'il faut dire τῷ *au lieu de* δ' ᾧ (1).

Dans l'épigramme de Julien, Ἑρμείῃ Βαίτων, etc. (2), êtes-vous sûr que γυρὸς λίθος désigne la pierre qui fait jaillir le feu? Ne signifieroit-il pas plutôt la pierre ronde percée au milieu et à laquelle le pêcheur Bæton attachoit sa nacelle avec une corde? On appeloit ces sortes de pierres *anneaux*, à cause de leur forme: δακτύλιοι· οὕτω δὲ τοὺς τετρημένους λίθους ὠνόμαζον, ὧν τὰ πείσματα ἐξέδουν, Pollux, l. X, c. xxx, p. 488, édit. Francfort, 1608.

Si le σπυρὶς est une espèce de panier armé de liége pour prendre le poisson, alors il me semble qu'il vaudroit mieux l'appeler de son nom propre *nasse*, en grec κυρτὸς (scrib. κύρτος) ou πόρκος. Mais si par hasard l'auteur de l'épigramme n'a voulu *indiquer* (3) par là qu'un panier pour y mettre et conserver du poisson après l'avoir pris, je crois alors qu'il faut tra-

Mélanges, il y reste cependant encore des méprises, notamment à la fin. Voy. le commentaire de M. Jacobs sur l'Anthologie palatine.

(1) C'est une inadvertance. La correction de Toup se rapporte au texte de Suidas, où il y a ἤματι ᾧ; c'est le ms. pal. qui donne la vraie leçon ἤματι δ' ᾧ.

(2) Anthol. pal., VI, 29. Mélanges de critique, etc., t. I, p. 107.

(3) L'original porte *signifier;* c'est une distraction d'helléniste. On sait que les mots grecs δηλῶ et σημαίνω s'emploient dans l'un et l'autre sens.

duire *les paniers et le liége*. Vous êtes mieux en état que moi de déterminer le vrai sens de σπυρίς, devant sans doute avoir d'autres exemples dans l'Anthologie.

Note de l'éditeur. Ici finissent les lettres de Coray; c'est avec regret que nous l'annonçons. Il faut espérer que sa correspondance sera tôt ou tard enrichie de nouvelles lettres, car il en a écrit un grand nombre et à des personnes de conditions diverses (1). Celles qui ont déjà paru, n'ont pu qu'ajouter à la vénération qui s'attache à sa mémoire. Il s'y montre tel qu'on l'a connu de son vivant, helléniste incomparable (2), critique de premier ordre, philosophe d'une candeur et d'une simplicité antiques, entièrement voué à la science, à la vertu, à l'amitié. Villoison, comme nous le verrons bientôt, rend un beau témoignage à l'élévation de son caractère. Mais jamais peut-être le philosophe indépendant ne s'est manifesté, dans Coray, mieux que dans une circonstance qui nous a été révélée par une lettre de M. Boissonade. Cette lettre, dictée par les sentiments les plus nobles, est digne, en tout point, du savant illustre que la philologie française est fière de voir à sa tête. Elle honore également son auteur et celui à qui elle est adressée; nous disons plus: elle est un titre d'honneur pour la république des lettres, où l'on est heureux de rencontrer des procédés empreints d'une aussi exquise délicatesse.

Quoique publiée depuis plusieurs années, la lettre de M. Boissonade est, en quelque sorte, inédite pour le plus grand nombre des lecteurs, étrangers au mouvement littéraire de la Grèce moderne. Nous croyons faire plaisir à tout le monde en la reproduisant ici avec la réponse de Coray (3).

LETTRE DE M. BOISSONADE.

25 mars 1816.

Je ne doute pas, Monsieur, que si vous désirez une des places qui vont vaquer dans la troisième classe de l'Institut, vous ne puissiez l'obtenir, et à l'unanimité peut-être. Les visites qui sont passées en usage vous

(1) La correspondance de Coray a été publiée à Athènes, en 1839 (2 vol. in-8° assez minces). Ce recueil, intéressant sous plus d'un rapport, fourmille malheureusement de fautes, surtout dans la partie française.

(2) « Vir incomparabilis Ad. Coraës. » C. Sintenis, in præfat. ad Plutarchi Vitas, p. xi.

(3) Ces deux lettres sont extraites du recueil cité plus haut, t. II, p. 185.

effrayent-elles? n'en faites pas. Seulement écrivez au président ou au secrétaire une lettre ostensible où vous diriez que vous tiendriez à honneur d'obtenir en cette occasion les suffrages de la classe, et que, sans votre mauvaise santé, vous vous feriez un devoir d'aller demander la voix de chacun des membres qui la composent, etc. Voilà quel serait le fond et l'idée principale de la lettre. Je vous réponds que la classe vous dispenserait de toute autre démarche. J'ai entendu causer là-dessus, et je vous en écris avec assurance. Si vous voulez faire cette lettre et me l'adresser, je la remettrai, et je ne doute pas qu'une des trois places ne vous soit donnée, sur votre demande, faite dans le sens que je vous ai indiqué.

Quelle que soit votre détermination, voyez, je vous en prie, dans cette lettre, une nouvelle preuve de mon attachement et de mon dévouement. Pourrais-je avoir votre réponse avant vendredi?

BOISSONADE.

RÉPONSE.

Je suis on ne peut plus sensible à l'intérêt que vous prenez à moi. Mes infirmités, dont le nombre s'accroît à tout moment, me font une loi de borner mon ambition et l'emploi du peu de forces qui me restent au seul travail qui m'occupe dans ce moment.

Agréez l'assurance, etc.

28 mars 1816. CORAY.

LETTRES DE VILLOISON.

I.

D'Ansse de Villoison embrasse bien tendrement son ami monsieur de la Rochette, et lui envoie la note suivante sur l'Anthologie, dont ce savant fera l'usage qu'il jugera à propos.

Palladas in Antholog., liv. 2, c. 17, p. 210, édit. de Brodeau, et p. 412, t. 2, Analect. de M. Brunck (1) :

Βρώματά μοι χοίρων συκιζομένων προέθηκας,
ξηρῶν, διψαλέων, Κυπρόθεν ἐρχομένων.
Ἀλλ' ἐμὲ συκωθέντα μαθὼν ἢ σφάξον ἑτοίμως
ἢ σϐέσον ἐκ δίψης νάματι τῷ Κυπρίῳ.

Ubi Brodeau : « Porcorum ficubus pastorum, quod in Cypro fieri solet, ubi porci ficubus pascuntur, etc., etc. » Meursius cite les deux premiers vers de cette épi-

(1) Anthol. pal., IX, 487.

gramme, liv. 2 *de Cypro,* p. 150, et dit : « Porci vero ficubus illic vescebantur. » Je viens de trouver un passage remarquable de Galien, qui confirme cette explication, et me donne l'étymologie du mot de συκωτὶ (scrib. συκώτι), le seul que les Grecs modernes employent au lieu d'ἧπαρ, pour exprimer le foye; c'est συκωτόν. Galien, *de Alimentorum facultatibus,* liv. 3, p. 339, t. 4, ed. Basil. : Τὸ μὲν ἧπαρ άπάντων τῶν ζῴων παχύχυμόν τέ ἐστι καὶ δύσπεπτον, καὶ βραδύπορον ὑπάρχον. Ἄμεινον ἐν αὐτοῖς οὐκ εἰς ἡδονὴν μόνον, ἀλλὰ καὶ εἰς τἄλλα τὸ ΣΥΚΩΤΌΝ ὀνομαζόμενόν ἐστι, τῆς προσηγορίας ταύτης τυχὸν ἐπειδὴ πολλῶν ΣΥΚΩΝ (scrib. ΣΎΚΩΝ) ξηρῶν ἐδωδῆ τοῦ μέλλοντος σφάττεσθαι ζῴου τοιοῦτον παρασμάζουσιν (sic, pro quo lege παρασκευάζουσιν) αὐτὸ, ὃ πράττουσιν οὕτως ἐπὶ τῶν ΥΏΝ μάλιστα, διὰ τὸ φύσει τὰ τούτου τοῦ ζῴου σπλάγχνα πολὺ τῶν ἐν τοῖς ἄλλοις ὑπάρχειν ἡδίω. Γίνεται δὲ κἀκεῖνα σφῶν αὐτῶν ἀμείνω, φάγοντος (scrib. φαγόντος) τοῦ ζῴου πολλὰς ἰσχάδας.

Les Italiens appellent de même le foye *fegato.* C'est le *ficatum* dont les Latins se servoient pour rendre le συκωτὸν des Grecs, comme l'observe Cruquius sur ce passage d'Horace, *Sermon.,* liv. 1, 8, v. 88 :

Pinguibus et ficis pasti jecur anseris albi.

J'ai été bien fâché de ne m'être pas trouvé au logis, lorsque vous vous êtes donné la peine d'y passer; mais je n'y suis jamais les fêtes ni les dimanches. M. de Sacy, qui vous fait mille remerciments, veut se procurer l'honneur de votre connoissance, et aller vous remettre au premier jour les 18ᴴ de ses livres et les 8ᴴ 2ˢ de port. Ἔῤῥωσο.

Ce vendredi soir.

P. S. Depuis ma lettre écrite, j'ai trouvé réunis dans le volume ci-joint les deux opuscules les plus rares de Meursius. Quoique je les eusse déjà, je les ai pris à tout hasard pour 20 sols, dans l'idée qu'ils pourroient vous convenir, si vous n'en aviez pas déjà fait l'acquisition.

II.

Citoyen et ami,

Mon travail sur la Grèce ancienne et moderne m'obligeant de faire le dépouillement de tous les auteurs grecs et latins, je viens de lire les quatre livres trop peu connus du commentaire de Proclus sur le premier livre d'Euclide, imprimés à la fin de l'Euclide grec de l'édit. de Bâle, 1533, 4°. J'y ai trouvé, liv. 2, p. 31, un passage curieux pour l'histoire des Mathématiques, sur le nom des inventeurs des sections coniques, et en même temps un fragment d'Ératosthène, inconnu, je crois, à Sturzius, qui en a donné une édition, et une inscription en vers élégiaques, qui mérite de trouver place dans votre Recueil d'épigrammes. Je m'empresse de vous le communiquer et de vous donner le passage en entier : Τὰς δὲ κωνικὰς τομὰς ἢ τὰς σπειρικὰς ἀπὸ τῆς τοιᾶςδε τομῆς γεννᾶσθαι τῶν στερεῶν, ἐπινοεῖσθαι (1) δὲ ταύτας τὰς τομάς, τὰς μὲν ὑπὸ Μεναίχμου τὰς κωνικάς, ὃ καὶ Ἐρατοσθένης ἱστορῶν λέγει.

Μηδὲ Μεναιχμείους (2) κωνοτομεῖν τριάδας·

(1) Fort. ἐπινενόῆσθαι.

(2) Scribeb. Μεναιχμίους.

τὰς δὲ ὑπὸ Περσέως, ὃς καὶ τὸ ἐπίγραμμα ἐποίησεν ἐπὶ τῇ εὑρέσει·

Τρεῖς γραμμὰς ἐπὶ πέντε τομαῖς εὑρὼν τὰς* σπειρικὰς

(Vous voyez que l'éditeur a mis un astérisque après le mot de τὰς, qu'il faut supprimer pour la mesure du vers (1).)

Περσεύς, τῶνδ' ἕνεκα δαίμονας ἱλάσατο.

Αἱ μὲν δὴ τρεῖς τομαὶ τῶν κώνων εἰσὶ παραβολή, καὶ ὑπερβολή, καὶ ἔλλειψις· τῶν δὲ σπειρικῶν τομῶν ἡ μέν ἐστιν ἐμπεπλιγμένη, ἐοικυῖα τῇ τοῦ ἵππου πέδῃ· ἡ δὲ κατὰ τὰ μέσα πλατύνεται, ἐξ ἑκατέρου δὲ ἀπολήγει μέρους· ἡ δὲ παραμήκης οὖσα, τῷ μὲν μέσῳ διαστήματι ἐλάσσονι χρῆται, εὐρύνεται δὲ ἐφ' ἑκάτερα. J'ignore si le savant auteur de l'Histoire des Mathématiques, le c. Montucla, a connu ce passage classique. Il a fait usage d'un encore plus précieux qui se trouve ibid., p. 19, liv. 2, et que Fabricius a donné en partie, t. 2, p. 384 et seqq., Bibl. Græc. Il y traduit ὁ Κυζικῆνος (scrib. Κυζικηνὸς) Ἀθηναῖος (scrib. Ἀθήναιος), par *Cyzicène d'Athènes,* au lieu d'Athénée de Cyzicène (scr. Cyzique). Il est bien fâcheux que le c. Montucla, si profond dans les mathématiques, ne sçache pas le grec; il auroit trouvé des passages très-précieux et très-importants dans les commentaires grecs d'Archimède et de Ptolémée, et surtout dans les scholiastes ou plutôt les interprètes grecs d'Aristote, qui renferment un trésor immense d'érudition et de science.

(1) Villoison croyait donc que la pénultième de σπειρικὸς pouvait être longue? Il est maintenant reconnu que les mots τὰς σπειρικὰς ne sont qu'une glose, la vraie leçon étant ἑλικώδεις. Voyez Anthol. pal., t. II, p. 872, et Anthol. græc., t. XIII, p. 818, où M. Jacobs corrige ἕνεκεν.

J'ai lu dernièrement trois dialogues grecs fort élégans et pleins d'imitations de Platon, le s. Methodius, Convivium virginum, le Theophrastus d'Énée de Gaze, et le Zaccharie de Mitylène, *de Opificio mundi.* Berthius, plus érudit que critique, dit, p. 266 de ses notes sur Zaccharie, éd. de Leipzig, 1655, 4° : *Epitaphium priscum Homonœæ :*

Ἡ πολὺ Σειρήνων λιγυρωτέρη ἡ παρὰ Βάκχῳ
καὶ θυάσοις (1) αὐτῆς χρυσοτέρη Κύπριδος.

Sic illud epigramma emaculandum, cum inscite vulgo circumferatur καὶ θοίναις. Pourquoi corriger θοίναις, lorsqu'il s'agit des plaisirs de la table et du vin? Homonœe étoit l'âme des repas, les égayoit par ses propos; son nom seul inspire la concorde, suivi (*sic*) du calme, de la paix, de la tranquillité et de l'abondance que je vous souhaite. Amen.

P. S. J'oubliois de vous dire que Proclus parle de ce Persée, liv. 4, p. 93 ibid. : Τοῦτον δὲ τὸν τρόπον εἰώθασι καὶ οἱ ἄλλοι μαθηματικοὶ διαλέγεσθαι περὶ τῶν γραμμῶν, ἑκάστου εἴδους τὸ σύμπτωμα παραδιδόντες. Καὶ γὰρ Ἀπολλώνιος ἐφ' ἑκάστης τῶν κωνικῶν γραμμῶν τί τὸ σύμπτωμα δείκνυσι, καὶ ὁ Νικόδημος ἐπὶ τῶν κογχοειδῶν, καὶ ὁ Ἱππίας ἐπὶ τῶν τετραγωνιζουσῶν, καὶ ὁ Περσεὺς ἐπὶ τῶν σπειρικῶν.

A Orléans, ce 19 floréal l'an 3.

[2e] P. S. [en marge.] Je vous prie de vouloir bien faire mes complimens à nos savans amis le c. Mercier,

(1) Faute d'impression pour θιάσοις (*note de Villoison*). — Anthol. pal., t. II, p. 823.

le c. Larcher, et le c. Coraï, et de me donner des nouvelles de leur santé et de leurs travaux. A tout autre qu'au c. Coraï je conseillerois d'aller passer ce temps de disette chez notre ami Clavier; mais il n'en voudra rien faire(1). Comment va son Hippocrate? avance-t-il? y travaille-t-il fortement? L'ouvrage du c. Dupuis sur la Mythologie qui s'imprime chez Agasse, va-t-il bientôt paroître? Avez-vous reçu quelques nouvelles littéraires? J'ai sçu la mort du c. Barthélemy que je regrette fort. Votre ouvrage avance-t-il? Entrevoyez-vous le terme où il paroîtra?

III.

A Monsieur l'abbé Caluso de Valperga, à Turin.

A Paris, rue de Bièvre, n° 22,
ce 18 juillet 1782 *.

Monsieur,

Je profite avec bien de l'empressement de l'occasion que m'offre le savant M. Chardon de la Rochette, porteur de la présente, pour me rappeller à l'honneur de votre souvenir et vous renouveller mon hommage. Je crois, Monsieur, vous faire plaisir en vous procurant la connoissance de M. Chardon de la Rochette, l'un des plus grands hellénistes de la France, et l'un

(1) On peut voir dans la correspondance de Coray (t. II, p. 73-4, et p. 89 et suiv.) la cruelle gêne qu'il éprouva dans ces temps terribles, gêne qui alla jusqu'à mettre sa vie en danger.

* La teneur de cette lettre me fait croire que l'auteur a mis par distraction 1782, au lieu de 1792. Il paraît, du reste, que Chardon de la Rochette n'a pas fait le voyage de Turin, ou s'il l'a fait, qu'il n'y a pas trouvé l'abbé Caluso, car cette lettre est restée entre ses mains.

des hommes les plus profondément versés dans l'histoire littéraire, comme dans la littérature grecque et latine. C'est un homme plein d'esprit, de sagacité et de talents. Il nous prépare une excellente édition de l'Anthologie grecque, avec des notes précieuses, et est maintenant commissaire du gouvernement pour rechercher et réunir à la Bibliothèque nationale de Paris les livres rares qui ne s'y trouvent pas, mais se rencontrent dans les différentes bibliothèques des couvents supprimés. Vous aurez vu plusieurs articles importants de ce grand critique dans le *Magazin encyclopédique* de M. Millin, où j'insère aussi de temps en temps quelques pièces. M. Chardon de la Rochette est plus à portée que personne de vous dire les nouvelles littéraires de la France. Si vous écrivez à madame la comtesse d'Albanie et à M. le comte Alfieri, je vous prie de leur dire, *Vivo equidem vitamque extrema per omnia duco,* et de leur renouveller l'hommage du respect avec lequel je suis, Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

D'Ansse de Villoison.

LETTRES

DE

CHARDON DE LA ROCHETTE.

I *.

Vous avez dit, mon cher ami, à M. de Villoison que je voulais émigrer en cas que les émigrants devinssent victorieux; celui-ci l'a dit à M. Larcher et le fera bientôt savoir aux quatre-vingt-trois départements. J'ai répondu à M. Larcher, qui m'en fesait de tendres reproches, que c'était en plaisantant que je vous avais parlé de cela; *che vi serva!* N'en parlez point à M. de Villoison, car ce serait pis; mais dorénavant ne lui confiez que ce que vous voudrez que tout le monde sache.

Je reviens bien vite aux matières de notre goût.

1° Pour appuyer mon ἐγυιώθην ou plutôt la phrase

* C'est la réponse à la deuxième lettre de Coray. Voyez plus haut, p. 93.

οὐκ ἄρα κνάμαν
μοῦνον ἐγυιώθην, ἀλλ' ἔτι καὶ κραδίαν (1),

j'ai trouvé un passage bien formel. Palladas dit dans une épigramme, Analect., t. II, p. 425 : χωλὸν ἔχεις τὸν νοῦν, ὡς τὸν πόδα, κ.τ.λ. (2).

2° L'épigramme d'Archimélus (t. II, p. 64) ne fait point partie de l'Anthologie, et je la rejetterai au supplément de mon édition avec cinq ou six cents autres que j'ai recueillies et qui ne se trouvent point dans les Analectes (3). Vous savez que c'est Athénée, pag. 209, qui nous l'a conservée. Voyez ce qu'en dit Brunck,

(1) Anthol. pal., IX, 556. L'ancienne leçon était ἐγνώθην (Brunck avait conjecturé ἐπεγνώθην; Schæfer ἐγεννάθην). Cette correction fait beaucoup d'honneur à Chardon de la Rochette; de plus, elle a été confirmée par le ms. palatin. Voici les paroles de M. Jacobs (Addend., p. LXXII) : « Præclare Paulssen ex Cod. vestigiis eruit ἐγυιώθην, i. e. ἐπηρώθην, ἐβλάφθην. Nihil ad reliqui epigrammatis elegantiam accommodatius. Sic plane peccatum ap. *Hippocrat.*, περὶ χυμ., p. 48, 40 ed. Foes., ὅκου δὲ δεῖ γυιῶσαι ἢ λειποθυμῆσαι : olim γνῶσαι. Vid. Foes. Œcon. Hipp., p. 89. »

(2) Anthol. pal., XI, 273. Comme ce n'est qu'un distique, je vais le mettre sous les yeux du lecteur :

Χωλὸν ἔχεις τὸν νοῦν, ὡς τὸν πόδα· καὶ γὰρ ἀληθῶς
εἰκόνας τῶν ἐντὸς ἡ φύσις ἔξω φέρει.

J'ai donné le vers 2 d'après le ms. pal., qui s'accorde parfaitement avec le ms. de Paris (Supplém. n° 352). Cela me ferait croire que c'est un vers politique, et que toutes les conjectures émises à son sujet sont en pure perte. Il est bon de faire remarquer aussi que dans tous les mss. ce distique est anonyme. Brunck, il est vrai, l'attribue à Palladas; mais ce n'est là qu'une conjecture, et d'ailleurs, quand même Palladas serait l'auteur de cette épigramme, ce ne serait pas une autorité d'un grand poids. Après les observations si lumineuses de Coray, La Rochette aurait pu fort bien se passer de l'exemple tiré de ce distique pour appuyer la leçon incontestable ἐγυιώθην. M. Jacobs ne le cite pas non plus, soit qu'il ait dédaigné ce témoignage, comme n'offrant qu'une pointe vulgaire et de mauvais goût, ou que ce rapprochement ne lui soit pas venu dans l'esprit.

(3) Elle a été publiée dans l'Anthol. pal., t. II, p. 758, n° 15.

p. 138 de ses *Animadv.* Voyez aussi sur la même épigr. Eustathe, cité par Brunck, sur les Thesmophoriazouses, p. 84.

Votre correction de μελάνων pour μεγάλων est extrêmement ingénieuse, et je vous conseille de la joindre à celles que vous avez faites sur Athénée; mais je doute pourtant que l'auteur n'ait pas écrit μεγάλων. Je crois que, pour donner plus de gigantesque à sa description, il a placé les flancs de son vaisseau dans de *vastes nuages;* car il faut sans doute que les nuages soient *grands* pour environner une pareille machine (1). Grotius traduit :

> En lorica triplex mediis in nubibus exstat.

3° La deuxième épigramme d'Archimélus (mon ms. l'attribue à Archimède) se trouve, au contraire, dans ma collection (2). Planude en avait retranché le der-

(1) Ce serait une excellente raison en architecture ou en mécanique, mais il s'agit ici de poésie. Μεγάλων a déplu aussi à M. Jacobs. (Voy. la note sur la deuxième lettre de Coray.) — La traduction de Grotius ne prouve rien; tout au plus donnerait-elle à soupçonner qu'il voulait lire μεσάτων.

(2) Anthol. pal., VII, 50. Pour la commodité du lecteur, je vais copier ici cette épigramme en entier :

> Τὴν Εὐριπίδεω μήτ' ἔρχεο, μήτ' ἐπιβάλλου,
> δύσβατον ἀνθρώποις οἶμον, ἀοιδοθέτα·
> λείη μὲν γὰρ ἰδεῖν καὶ ἐπίῤῥοθος· ἢν δέ τις αὐτὴν
> εἰσβαίνῃ, χαλεποῦ τρηχυτέρη σκόλοπος.
> Ἢν δὲ τὰ Μηδείης Αἰητίδος ἄκρα χαράξῃς,
> ἀμνήμων κείσῃ νέρθεν· ἔα στεφάνους.

Les deux derniers vers ont beaucoup embarrassé les critiques. Le poète, continuant sa métaphore, compare la tragédie de Médée, comme étant le chef-d'œuvre d'Euripide, à la cime d'une montagne. « Mais si tu essayes de « *gravir* les sommités de la Médée, tu seras enterré en bas (aux pieds de la

nier distique, et c'est d'Orville qui l'a publiée, le premier, tout entière dans ses notes sur Chariton, p. 387. C'est de d'Orville que Brunck a emprunté, mais sans mot dire, à son ordinaire, l'ἐπίκροτος; car il y a dans mon ms. et dans ceux de Planude ἐπίῤῥοθος. Voyez ce que dit d'Orville dans la page que je viens de citer et qui ne me persuade pas, parce que, sans m'arrêter aux autres acceptions de cet ἐπίῤῥοθος, je crois que, d'après toutes les règles de l'analogie, il peut signifier aussi *fréquenté, vers lequel se porte la foule, dans lequel il y a grand concours et grand bruit*. Ἐπίῤῥοθος me paraît signifier dans cet endroit la même chose que πολύῤῥοθος (1). Cependant je vous prie de peser tout cela dans votre sagesse et de m'en dire votre avis.

4° Oui, mon cher ami [t. II], page 150, épigramme 36, il y a et doit y avoir ῥάκος (2), et je le prends

« montagne), sans laisser aucun souvenir; adieu les couronnes! » Ainsi χαράττειν ἄκρα ὄρους est une expression analogue à τέμνειν ὁδόν.

Ce que l'auteur de l'épigramme dit de l'aisance du style d'Euripide rappelle ce passage d'Horace (de Arte poetica, 240):

Ut sibi quivis
Speret idem, sudet multum, frustraque laboret
Ausus idem.

Cicéron, aussi fin connaisseur, s'exprime de la même manière au sujet des Commentaires de César (in Brut., c. 76). — Le nom patronymique Αἰητίς manque dans le nouveau *Thesaurus*.

(1) Cette explication me semble forcée; celle de M. Jacobs est bien plus simple et plus naturelle: « Viam intelligas commodam, pronam, quæ ambulantes quodammodo adjuvet (Anthol. pal., t. 3, p. 279). » Cela s'accorde parfaitement avec la conjecture de Coray, ἐπίτροχος, conjecture très-probable et très-séduisante. D'un autre côté, l'explication, trop laconique, du nouveau *Thesaurus*, suivant lequel (si je l'ai bien compris) ἐπίῤῥοθος signifierait ici *commun, ordinaire, vil*, donnerait raison à d'Orville, dont l'ἐπίκροτος est bien près de τετριμμένη.

(2) Anthol. pal., VII, 480.

dans sa signification figurée, *les lambeaux de son corps, les restes déchirés, à demi mangés par les vers*, LACINIÆ. Dans l'épigramme suivante, qui est sur le même personnage (1), le poëte met ἡμιπύρωτα λείψανα. — Le poëte se sert de ῥάκος pour inspirer encore plus de mépris pour ce personnage. — Antiphile, dans une épigramme inédite, en parlant d'une vieille qui voulait encore faire la coquette, se sert de cette expression énergique, ῥακόεντα πολυτμήτοιο παρειῆς χρῶτα, *une vieille peau toute gercée et qui tombe en guenilles* (2).

5° [P.] 235, épigramme 82, κενοῦσα (*) est bien la leçon de mon ms., car dans ceux de Planude il y a κρατοῦσα. — Il me semble, mon bon ami, qu'en examinant de plus près votre μένουσα, vous verrez qu'il ne peut avoir lieu. En effet, celui qui parle est un naufragé que la mer a vomi sur la terre et qu'elle voudrait reprendre. Il ne peut donc lui dire, *Ou bien, te tenant tranquille, donne-moi un tombeau dans tes eaux; ou bien, puisque tu m'as rendu à la terre, ne lui vole plus un cadavre qui lui appartient*. Si le mort parlait ainsi avant d'être jeté sur le continent, à la bonne heure; mais la teneur du premier distique annonce nettement que c'est du continent que le naufragé apostrophe la mer, et que c'est au moment où la mer veut l'entraîner avec elle. Quant au κενοῦσα, est-il bon? dans quel sens peut-on le prendre? Signifie-t-il *vider le plancher*, comme nous disons et comme il est dit plusieurs fois dans Euripide : λόχμην κενώσας, Bacch., v. 729, etc.

(1) Anthol. pal., VII, 401.
(2) Ibid., XI, 66. — Delect., Meinek., p. 212.
(*) J'aimerais mieux λαβοῦσα (note de l'auteur).

— *Enterre-moi dans tes eaux, en rentrant dans ton lit?* Signifie-t-il, au contraire, *en m'arrachant à la terre?* car on dit aussi κενοῦν τί τινος (1). C'est sur quoi je n'ai encore rien de précis à vous dire, parce que je ne prendrai sur tout cela un parti définitif que quand mon *index* sera fini, et vous en sentez bien la raison; c'est que mon ouvrage, plus que tout autre, s'explique et s'éclaircit par des passages parallèles.

6° P. 267, épigramme 6, mon ms. porte séparément πέντε πενιχρότερος; mais les mss. de Planude et les premiers éditeurs jusqu'à Henri Estienne portent en un seul mot πεντεπ. Henri Estienne fait rapporter le πέντε à παλαισταῖς; mais je suis jusqu'ici de votre avis (2).

7° Dans l'épigramme précédente, les calembours

(1) Le passage dont il s'agit se trouve dans une épigramme de Philippe de Thessalonique, Anthol. pal., VII, 382; la voici tout entière :

Ἠπείρῳ μ' ἀποδοῦσα νέκυν, τρηχεῖα θάλασσα,
σύρεις καὶ τέφρης λοιπὸν ἔτι σκύβαλον.
Κὴν Ἀΐδῃ ναυηγὸς ἐγὼ μόνος, οὐδ' ἐπὶ χέρσου
εἰρήνην ἕξω φρικαλέης σπιλάδος.
Ἢ τύμβευε κενοῦσα καθ' ὕδατος, ἢ παραδοῦσα
γαίῃ, τὸν κείνης μηκέτι κλέπτε νέκυν.

De quelque manière qu'on s'y prenne, il est impossible de trouver à κενοῦσα un sens convenable, sans recourir à des explications forcées, comme celles que propose La Rochette. Pour se tirer d'affaire, Planudes a mis de son chef κρατοῦσα. Si je ne me trompe, la vraie leçon est χανοῦσα : *Entr'ouvre-toi pour me donner un tombeau au fond de tes eaux*. Le poëte a bien fait de compter assez sur l'intelligence de ses lecteurs, pour ne pas développer davantage sa pensée. Par exemple, il eût été aussi inutile qu'ennuyeux d'ajouter : *Du moins, puisque tu viens me frapper de tes vagues, enlève-moi de la terre, puis entr'ouvre-toi, etc.* — Je vois dans ce moment que M. Hecker, p. 236, a conjecturé χανοῦσα, de χαίνω.

(2) Voyez plus haut, p. 95.

ne sont pas difficiles à saisir (1). L'Αἰτωλή est pris de ces vers plaisants d'Aristophane, dans les Chevaliers, v. 78 de l'édit. de Brunck :

Ὁ πρωκτός ἐστιν αὐτόχρημ' ἐν Χαόσι,
τὼ χεῖρ' ἐν Αἰτωλοῖς, ὁ νοῦς δ' ἐν Κλωπιδῶν.

Quant au μῆδος pour μὴ δός, ce n'est pas plus sorcier. A la page 346 du même volume vous trouverez une autre épigramme pleine de calembours : μέχρι τίνος, etc. (2).

Il fait, mon bon ami, si mauvais temps depuis quelques jours que votre commission ne se fait pas ; mais tant mieux pour vous et pour Hippocrate. Ἔῤῥωσο.

II *.

Monsieur et cher ami, j'ai examiné à tête reposée l'épigramme de Palladas, Βρώματα, etc., et je crois que le ξηρῶν est là véritablement une énallage, qui même ne me paraît pas trop forcée. Il est naturel de dire, d'un cochon nourri de figues sèches, qu'il est *sec* et toujours altéré (3). C'est ainsi que Plaute dit : « Jam-

(1) C'est un distique de Marcus Argentarius, Anthol. pal., V, 63 :

Ἀντιγόνη, Σικελὴ πάρος ἦσθά μοι· ὡς δ' ἐγενήθης
Αἰτωλή, κἀγὼ Μῆδος ἰδοὺ γέγονα.

(2) Anthol. pal., XII, 174. — Delect., Meinek., p. 218.

* Probablement cette lettre était adressée à Villoison, qui lui avait envoyé des remarques sur l'épigramme de Palladas. Voy. plus haut, p. 108.

(3) Cette interprétation s'accorde avec celle de M. Jacobs ; voici sa note : « Jecur constat ad insolitam amplitudinem augeri, dum arido pabulo objecto porci frequentius potare coguntur. Jam vides cur ξηροὶ et διψαλέοι appellentur ejusmodi χοῖροι, qui perpetua siti cruciantur ; hoc enim est ξηρός,

diu factum est, postquam bibimus, nimis dire sicci sumus. » Car on ne peut pas supposer, comme nous le conjecturions hier, qu'on les laissât exprès souffrir de la soif pour les engraisser plus vite, puisqu'il paraît au contraire que c'est l'animal qui ait [le] plus besoin de boire souvent et beaucoup. — Columella, liv. 7 (*), ch. . . ., après avoir conseillé de les mener paître sur le bord des rivières et des étangs, s'il est possible, ajoute : « Quod si locorum situs repugnat, ne ita fieri possit, puteis extracta et large canalibus immissa præbenda sunt pocula, quibus *nisi affatim satientur, pulmonariæ fiunt.* » Et Florentin, dans les Géoponiques, liv. 19, ch. 6, p. 1224 de l'édit. de Niclas : Ποτίζεσθαι δὲ βούλεται τοῦτο τὸ ζῷον πλεονάκις καὶ μάλιστα τοῦ θέρους.

J'ai vu ce matin dans les Épîtres d'Ovide de Méziriac, t. 2, p. 115, que ce savant avait connaissance de cette partie du ms. du Vatican, qui contient les épigrammes sur Cyzique. — Au lieu de l'ἄσχῃ, qui est une faute d'impression, il y a ἀρχῇ dans le ms. ; mais mon copiste a lu ὕπνοος au lieu de εὔνηος, qui paraît être la véritable leçon. — Saumaise parle aussi, page 78 de ses *Exercitationes Plinianæ,* de ces inscriptions.

J'ai eu ce matin des nouvelles de M. Belin, qui m'a écrit et m'a fait le plaisir de me prêter l'*Etymologicum magnum,* que je n'ai pu encore me procurer. Il espère venir habiter Paris l'an prochain en qualité de

quod qui de carne macilenta et exsucca interpretantur, errant. *Lucian.* Tim., § 18, t. I, p. 88, ἄποτοι καὶ ἄγευστοι, καὶ ξηροὶ τὸ στόμα. » *Animadvers. in Anthol. Græc.,* t. 10, p. 211-2.

(*) Ou 9, ce n'est pas clair.

député à l'Assemblée, et il ne compte pas de longtemps vivre beaucoup avec les muses grecques. Ἔῤῥωσο.

NOTE DE P. PRÉVOST.

Comme je sais que M. Chardon de la Rochette s'occupe d'une édition de l'Anthologie, et comme je suppose M. Bitaubé en relation avec ce savant, je mets sous ses yeux la note suivante.

Brunck (Analect., t. 3, p. 325) donne l'énigme suivante sans le mot. Il y a laissé subsister une faute de ponctuation. Et cette énigme, qui est la 28[e], est du nombre de celles dont il dit (*Lect. et emend.*, p. 308) : *In quibus nil intelligo.* Je la donne ici avec le mot, en restituant la virgule déplacée.

N° 42. ΕΙΣ ΟΥΔΕ.

Μὴ λέγε, ΔΈ, λέξεις ἐμὸν οὔνομα· δεῖ δέ σε λέξαι
ΟΥ̓ΔΈ πάλιν· (μέγα θαῦμα!) λέγων, ἐμὸν οὔνομα λέξεις.

Ce jeu de mots n'est qu'une platitude. Mais puisque l'énigme est conservée et recueillie, autant vaut-il qu'elle soit expliquée (1).

(1) Anth. pal., XIV, 22. Au premier vers, le ms. pal. donne μὴ λέγε, καὶ λέξεις. Au commencement du vers 2, au lieu de οὐδὲ πάλιν, il porte αδε π. M. Jacobs croit que le mot de cette énigme est *silence*. Du reste, il propose de lire ainsi :

Μὴ λέγε, καὶ λέξεις ἐμὸν οὔνομα· εἰ δέ με λέξεις,
ὧδε πάλιν, μέγα θαῦμα, λέγων ἐμὸν οὔνομα λέξεις.

Le mot de la 27[e] serait-il *pulex*, ou *pediculus* (1)?

Pour M. Bitaubé,
De la part de son ami et confrère,
P. Prévost.

NOTE DE M. LÉVÊQUE.

Je vous prie d'indiquer au c. la Rochette, en lui faisant mes compliments, la p. 300 et sqq. du 23[e] tome du Journal des Savants de l'année 1695, édit. d'Amsterdam, où il trouvera des détails sur Lantin et sur l'Anthologie, et ibid. p. 248 et sqq.; ainsi que la *Catena Græcorum Patrum in Evangelium sec. Marcum, collatore atque interprete Possino, Romæ,* 1693, fol. Ce savant y verra, p. 449 sqq. l'opuscule Νικολάου Σμυρναίου περὶ δακτυλικοῦ μέτρου, et p. 454, une planche σχηματισμῶν χειρολογιστικῶν, et p. 455 et sqq. les notes de Possinus qui explique ce traité, et l'épigramme de Nicarque (2) :

Ἠ φάος ἀθρήσασ' ἐλάφου πλέον, ἡ χερὶ λαιῇ
γῆρας ἀριθμεῖσθαι δεύτερον ἀρξαμένη.

V. sur ce Traité de la manière de compter sur les

(1) Anth. pal., XIV, 19; Delect., Jacobs, XI, 77. Ce savant éditeur croit que le mot de cette énigme est *scie*. Comme on le voit, il y a là loin de *pulex* ou de *pediculus*.

(2) Anthol. pal., XI, 72. — C'est dans l'Anthol. de Planudes que cette épigramme de six vers est attribuée à Nicarque; d'après le ms. pal., bien plus digne de foi, elle a pour auteur Bassus de Smyrne. Elle commence par les mots : ἡ πολιὴ κροτάφοισι.

doigts Fabricius, Bibl. Græc., l. 5, c. 17, p. 770, t. 7, in notis, et Bibl. Latin., l. 4, c. 6, n° 12.

Voici encore un passage que je vous prie de vouloir bien communiquer au c. La Rochette. Il sert à expliquer le mot ἔχειν dans le sens d'une épigr. de l'Anthologie sur un évêque qui ne pouvait pas donner la paix, εἰρήνην πᾶσιν, à tout le monde, puisqu'il l'avait et la gardait pour lui seul. C'est un calembour. La maîtresse de cet évêque s'appelait *la Paix,* Εἰρήνη (1). Un auteur de la Byzantine rapporte, p. 471 de sa *Chronographia,* donnée par Goar, Paris, 1655, fol., à la suite de la Chronographie de Théophane, que Thècle (ce n'est pas la sainte, mais la sœur de l'empereur Michel II) ayant une affaire à rappeler à Basile, successeur immédiat de ce prince, chargea de cette commission un homme attaché à son service et qui était fort simple et d'un esprit borné. L'empereur demanda à cet homme : *Qui est-ce qui a maintenant votre maîtresse?* C'est Néatocomide, répondit-il naïvement. Sur-le-champ l'empereur le fit battre et tondre, et le força de prendre l'habit religieux. Voici les paroles du texte : Θέκλας τῆς ἀδελφῆς ἀποστειλάσης πρὸς τὸν βασιλέα δι' ὑπόμνησιν τινὰ μέτριον ὄντα αὐτῆς ἄνθρωπον, ἠρώτησεν αὐτὸν ὁ βασιλεὺς ὅτι τίς ἔχει τὴν κυρίαν σου; Ὁ δὲ εἶπεν· ὁ Νεατοκομίδης. Παρευθὺ δὲ ὁ βασιλεὺς ἤγαγεν αὐτὸν, καὶ τύψας ἀπέκειρεν, καὶ τὸ μοναχικὸν σχῆμα ἐνέδυσεν αὐτόν. Cette expression ὁ ἄνθρωπός μου, *mon domestique,* se trouve souvent dans la bouche des Grecs modernes, et quelquefois dans les auteurs anciens.

(1) Anthol. pal., t. 2, p. 630, n° 19. Voici ce distique anonyme :

Εἰρήνη πάντεσσιν, ἐπίσκοπος εἶπεν ἐπελθών.
Πῶς δύναται πᾶσιν, ἣν μόνος ἔνδον ἔχει;

Si j'ai donné la dernière partie de la note de Lévêque (1), c'est uniquement à cause de l'anecdote de l'auteur byzantin; elle est intéressante sous plus d'un rapport, et fait bien voir la façon d'agir tout à fait orientale de l'empereur Basile.

Pour ce qui est de l'épigramme, le sens du mot ἔχω y est parfaitement clair. S'il fallait des exemples à l'appui, on aurait pu les puiser dans des sources meilleures que la Byzantine. En voici un tiré d'Aristippe, ou, si l'on aime mieux, de Diogène Laërce (l. II, c. 8) : Τοὺς τῶν ἐγκυκλίων παιδευμάτων μετασχόντας, φιλοσοφίας δὲ ἀπολειφθέντας, ὁμοίους ἔλεγεν [Ἀρίστιππος] εἶναι τοῖς τῆς Πενελόπης μνηστῆρσι· καὶ γὰρ ἐκείνους Μελανθὼ μὲν καὶ Πολυδώραν καὶ τὰς ἄλλας θεραπαίνας ἔχειν, πάντα δὲ μᾶλλον ἢ αὐτὴν τὴν δέσποιναν δύνασθαι γῆμαι. Le calembour qui résulte du double sens du mot εἰρήνη n'était pas non plus difficile à saisir. D'ailleurs, il avait été bien expliqué par le scoliaste grec, que Brodeau et Opsopœus n'ont fait que copier. Mais ces deux savants sont tombés dans l'erreur, en supposant que l'évêque saluait avec la formule εἰρήνη πᾶσι tous ceux qu'il rencontrait (voy. l'Anthologie de Wechel, p. 188). Telle n'est pas la pensée de l'auteur anonyme de l'épigramme; évidemment, il fait allusion à ce qui se passe dans l'Église grecque orthodoxe. D'après la liturgie de cette Église, il arrive un moment où l'évêque, se tournant vers le public, prononce d'une voix solennelle les mots εἰρήνη πᾶσι! Chacun voit tout de suite combien cette circonstance ajoute au piquant de l'épigramme.

(1) Ou Lévesque (P. Ch.), le traducteur de Thucydide.

ÉPIGRAMMES

EXTRAITES DES

ANECDOTA GRÆCA PARISIENSIA

DE CRAMER.

ÉPIGRAMMES

DE POËTES BYZANTINS.

P. 280. — Εἰς [τὸν] ἑαυτοῦ πατέρα.

Ἐκ γενετῆς πολύμοχθος ἐς ἔσχατον ἤλασα γῆρας,
ὀτρηρὸς θεράπων, κοιρανίης στέφανος.
Αἶαν ἐπῆλθον ὅσην, Ἀσιάτιδα δ' ὕστατα ἔσχον,
πόῤῥω συγγενέων, τῆλε φίλης ἀλόχου.
Ἀλλά με τέκνων ζεῦγος ἐς ἱερὸν ἤγαγεν ἄστυ
αὖθις, καὶ χερσὶ θῆκαν ἀριστολόχοις.
Εἴξατ' ἐμῶν τεκέων δυάδι Κλέοβίς τε Βίτων τε,
οἳ μικροῖς σταδίοις ἤγετε γειναμένην.

J'ai ajouté au titre l'article τόν, qui est indispensable. — V. 3, fort. ὕστατον. — V. 6, j'ai mis une virgule après αὖθις, et supprimé celle que Cramer a placée à la fin du vers précédent. — Il faudrait aussi mettre χερσίν, s'il s'agissait d'un poëte ancien. — Vers dernier : οἳ μικροὶ Cramer.

Μείλιχος ἡδυεπὴς πολιός τε κάρη πολιόφρων
ἧς στέφανος χαρίτων, ἀγλαΐη βιότου·

ἀλλά σε πόῤῥω πατρίδος ἠδ' ἀλόχου καὶ τέκνων
μοῖρ' ὀλοὴ μερόπων ἔσπασεν εἰς ἀΐδαν.

V. 1, lisez : πολιῷ τε κάρῃ πολ. — V. 3, il était facile d'éviter le spondée au cinquième pied, en mettant τεκέων τε.

P. 281. — Εἰς Ἀριστοτέλην.

Τὸν νοῦν ὁ νοῦς ἔγραψε, τὴν φύσιν φύσις·
Ἀριστοτέλην εἶπον, ὡς τούτων ὅρον.

Εἰς Πλάτωνα.

Ψυχὴν ἀνειπὼν ἀθάνατον ὁ Πλάτων
ἀφῆκε δόξαν ἀθάνατον ἐν βίῳ.

Πλάτων ὁ κλεινὸς ὁ πλατύνων τὰς φρένας,
ὡς ἐπλάτυνε τῆς ψυχῆς δόγμα μέγα,
εἰς πᾶσαν ἐπλάτυνε τὴν δόξαν χθόνα.

Εἰς τὸν Ἅγιον Γρηγόριον τὸν θεολόγον.

Ἔνθεος ἦν ὁ Σύρος, πολυγράμματος ἦν δὲ ὁ Φοῖνιξ,
Καππαδόκης δ' ἄμφω καὶ πλέον ἀμφοτέρων.

V. 2, ἀμφοτέρως Cramer.

Εἰς Σιμπλίκιον τὸν ἐξηγητὴν τῶν δέκα κατηγοριῶν.

Σιμπλίκιος μέγ' ἄεισμα κατηγορίαισι φαάνθη,
εὖ δὲ κατηγορίας λῦσεν Ἀριστοτέλους.

V. 2, le ms. porte ἐκδ°. Cramer, qui déchiffre ἐκδὸς, a mis dans le texte ἐκ δέ.

Σιμπλίκιος μέγα φῶς φύσιος περὶ κύκλον ἀνῆψε,
νοῦν δέ γ' Ἀριστοτέλους εὗρεν ἀριστοπόνως.

V. 1, μέγας Cram.

P. 282. — Εἰς τοὺς φιλοσόφους.

Τρεῖς σοφίης πολυΐστορος ἔκκριτοι ἀστέρες οἷοι
ἐνθέμενοι βίβλοις ὄλβον ἀπειρέσιον·
Ἀρχύτας ἦρξε, Πλάτων πλάτυνε, τέλος δ' ἐπὶ πᾶσιν
ὡς ἔτυχε κληθείς, θῆκεν Ἀριστοτέλης.

V. 1, M. Welcker, qui a reproduit cette épigramme dans son 3e *Spicilegium*, écrit οἶοι (avec l'esprit doux). Peut-être vaut-il mieux lire οἷα. — V. 3, πᾶσι Cramer.

Εἰς τὰς τῶν Ἰβήρων ἁρπαγάς.

Οὐ Σκυθικὸν πῦρ, ἀλλ' Ἰβηρικὴ βία
πρὸς τὴν ἑῴαν νῦν κλονεῖ τὴν ἑσπέραν.
Γῆς τοῦτο σεισμοί, τοὺς δὲ φαῦσις ἀστέρων
καινῶν ἐδήλου. Μακέτις γῆ, τί Σκύθαις
μέμφῃ ματαίως, ὁππόταν τοὺς συμμάχους
τοιαῦτα δρῶντας καὶ φίλους τοὺς σοὺς βλέπῃς;

V. 4, Cramer : ἐδήλου μάκετις γῆ. τί Σκύθαις. Ensuite, ὁππότ' ἂν — βλέπεις;

P. 284. — Εἰς Σιμπλίκιον.

Ῥήτωρ ὁ Σιμπλίκιος, ἢ φιλόσοφος;
Ἄμφω δοκεῖ μοι, καὶ μὰ τοὺς λόγους ἄκρος.

V. 2, fort. ναὶ μὰ τοὺς λόγους, ἄκρος.

Εἰς Πορφύριον.

Ὁ Πορφύριος λευκὸν Ἀριστοτέλους
τὸ πορφυροῦν ἔδειξε γνώσεως βάθος.
Ὄρνις πτερωτόν, πῦρ δὲ κοῦφον τὴν φύσιν·
ἀνωφερὴς δὲ νοῦς Ἰαμβλίχου πλέον,
εἰ μὴ τιθεῖ τις οὐσίας ἀσωμάτους.
τὰ τοῖς σοφοῖς δοκοῦντα τῶν ὄντων γένη,
ἐλεγχέτω τὸν ἄνδρα ὁ μήπω λέγων.
Ἰάμβλιχος ἄκρατος ὢν νοῦς καὶ μόνον.

Je crains que le copiste n'ait ici, par confusion, réuni deux épigrammes en une; la première, sur Porphyre, laquelle devait se terminer au deuxième vers, et l'autre sur Iamblique. Je crois que les trois derniers vers doivent être corrigés ainsi :

Τὰ τοῖς σοφοῖς δοκοῦντα τῶν ὄντων γένη
ἐλεγχέτω τὸν ἄνδρα. Τίς μήπω λέγων,
« Ἰάμβλιχος ἄκρατος ἦν νοῦς καὶ μόνον; »

P. 285. — Εἰς τὰς Μούσας.

Μουσάων ποθέω δύο μούνας, ὧν δέ γε κοσμεῖ
Καλλιόπη γλῶτταν, Οὐρανίη δὲ φρένας.

V. 1, ποθέων Cram.

Εἰς τὴν Ἀκαδημίαν.

Τρῶες μὲν καὶ Ἀχαιοὶ ἐπ' ἀλλήλοισι θορόντες
σώματος οὕνεχ' ἑνὸς εἰς δέκ' ἔπιπτον ἔτη·
οἱ δὲ σοφοὶ καὶ ῥήματος ἢ καὶ γράμματος οἴου,
μάρναντ' εἰς ἐτέων καὶ χιλίων δεκάδας.

Ἀλλά τ' ἔμ' ἐκ βελέων Θεὸς ἔξελεν, ἔκ τε κυδοιμοῦ
ἐς Τριάδος γνῶσιν, ἐν Τριάδος με φάει.

Εἰς τὸν ἅγιον Κήρυκον ἱστάμενον μέσον τῶν ἀμπέλων.

Ὡς εὐγενές τι κλῆμα, μάρτυς ἀμπέλου
Χριστοῦ φανείς, ἕστηκας ἀμπέλων φύλαξ.

Chez Cramer, la ponctuation est fautive, au point d'embarrasser le lecteur.

Εἴς τινα κατελθόντα εἰς Ἑλλάδα καὶ ἀγροικισθέντα.

Οὐ βαρβάρων γῆν, ἀλλ' ἰδὼν τὴν Ἑλλάδα,
ἐβαρβαρώθης καὶ λόγον καὶ τὸν τρόπον.

V. 2, fort. τὸν λόγον. — C'est l'inverse de ce qu'Euripide avait dit (Orest. 485) : βεβαρβάρωσαι, χρόνιος ὢν ἐν βαρβάροις.

P. 290. — Εἰς τὸν κυρὸν Νικηφόρον τὸν βασιλέα.

Ἑξάετες λαοῖο θεόφρονα ἡνία τείνας,
τόσσ' ἐπ' ἔτη Σκυθῶν ἄρεα δῆσα μέγαν.
Ἀσσυρίων δ' ἔκλινα πόλεις, καὶ Φοίνικας ἄρδην,
Ταρσὸν ἀμαιμακέτην εἶλον ὑποζύγιον·
Νήσους δ' ἐξεκάθηρα, καὶ ἤλασα βάρβαρον αἰχμήν,
εὐμεγέθη Κρήτην, Κύπρον ἀριπρεπέα·
Ἀντολίη τε δύσις τε ἐμὰς ὑπέτρεσσαν ἀπειλάς,
ὀλβοδότης Νεῖλος, καὶ κραναὴ Λιβύη.
Πίπτω δ' ἐν βασιλείοις μέσσοις, καὶ γυναικὸς
χεῖρας ὑπεξέφυγον, ἆ τάλας ἀδρανίης.
Ἦν πόλις, ἦν στρατός, ἦν καὶ διπλόον ἔνδοθι τεῖχος·
ἀλλ' ἐτεὸν μερόπων οὐδὲν ἀκιδνότερον.

Il s'agit de Nicéphore II Phocas. V. 1, fort. θεόφρονος. — V. 7, ὑπέτρεσαν Cram. — V. 8, μέσοις Cram. V. 9, au lieu de καὶ, il faut absolument lire οὐδέ, puisque l'impératrice Théophano était l'âme de la conspiration.

P. 291. — Εἰς τὸν ἑαυτοῦ διδάσκαλον Νικηφόρον.

Ἄμφω καλύπτει πράγματα, Νικηφόρε,
λίθος τάφου σέ· ζῶντας, ἀγνοίας λίθος.

P. 293. — Εἰς εὐνοῦχον ἄῤῥενα.

Ἐνθάδε τὴν μιαρὰν κεφαλὴν κατὰ γαῖα καλύπτει,
ἄῤῥενα καὶ θῆλυν, εἰς τέλος οὐδέτερον.

P. 295. — Τίνας ἂν εἴποι λόγους ὁ ἐν ἁγίοις βασιλεὺς Κυρὸς Νικηφόρος, ἀποτεμνομένων τῶν εἰκόνων αὐτοῦ.

Καὶ κεφαλὴν ἀπέκερσαν ἐμὴν ξίφει, ἥρπασε δ' ἀρχὴν
ἀνδροφόνῳ παλάμῃ κοίρανος ἐκ σκοτίης.
Εἰς τί καὶ εἰκόσιν ὁ φθόνος (ἆ πάθος), αἷσιν ἀνάσσειν
κἂν Φάλαρίν τις ἐᾷ, κἂν Ἐχέτου μανίας;
Ἀλλ' ἄγ' ἐμὰς στήλας τίς ἀϊστώσειε μεγαίρων
εὐγενέτιν Κρήτην, Κύπρον ἀριπρεπέα,
Ταρσὸν ἀμαιμακέτιν, Κιλίκων πτολίεθρα κλιθέντα,
τείχεά τ' Ἀντιόχου, ἄστεά τ' Ἀσσυρίων,
Πέρσας, Φοίνικας, Ἄραβας; Ἔθνεα μυρία γαίης
πάνθ' ὑπόειξεν ἐμῷ δουρὶ κραδαινομένῳ.
Τίς τάδε σιφλώσειεν; Ἀνάσσετε, χαίρετε τοίχοις·
αὐτὰρ ἐγὼ χώραις καὶ κραδίαις γράφομαι.

Au titre, Κυροῦς Cram. — V. 1, ἐμήν, ξίφος ἥρπασαν Cram. — V. 2, ἐκσκοτίεις Cram. On pourrait lire aussi

ἐν σκοτίῃ, mais l'autre est plus énergique. — V. 4, remarquez l'emploi vicieux de κἂν, qui sans doute est de la main de l'auteur; μανίοις Cram. — V. 11, ἀνάσσετε; ἔῤῥετε τοίχοις Cramer; il propose de lire ἀράσσετε au lieu de ἀνάσσετε. — Il serait fastidieux de mentionner les changements que j'ai faits à la ponctuation.

P. 296. — Εἰς στρατιώτην ὑπὸ τόξου ἀναιρεθέντα.

Οὐκ ἀγαθὸς μὲν ἐπέφνης, ἀγαθὸν δέ τ' ἐξενάριξεν
ἀγχέμαχον τόνδε μείρακα μακροβόλος.
Ὡς ἄδικος τελέθεις, Ἄρες, ὅς γ' ἐν ἑαυτῷ κάρτος
κρείττοσιν οὐ παρέχοις, πῶς ἑτέροις δικάσεις;

V. 1, lisez : ἔπεφν', ἀγαθὸν δέ τιν' ἐξ. — V. 2, l'auteur aurait-il mis τονδί? — V. 3, lisez : Ἄρες· ὅς γ' ἐν ἰωχμῷ, ou bien ἐν αὑτῇ... — V. 4, mettez : παρέχεις.

Ἄλλο.

Ὡς ἀγαθὸν σταδίῃ πλατὺ φάσγανον, ἐν δέ γε τείχει
τόξον ἀεὶ κρατέει, τοῦτ' ἐβόησεν Ἄρης.

V. 1, ἐν δέ τι τείχ. Cramer.

Νεοπτόλεμος ἦν νέος Χριστοφόρος·
κεῖται δὲ βληθείς, φεῦ, ἡ τίς, χερσὶ τίνος.
Ὁ Πηλέως ἔκειτο Πάριδος βέλει.
Πίστευε· νεκρὸς ἐκ βέλους Χριστοφόρος.

V. 2, fort. ὁ τίς χερσὶ τίνος!

Εἰς τὸ πάθος Ῥωμαίων τὸ ἐν τῇ Βουλγαρικῇ κλείσει.

Οὐκ ἐφάμην ποτ' ἔσεσθαι, οὐδ' ἦν ἥλιος ἀρθῇ,
τόξα Μυσῶν δοράτων κρείττονα Αὐσονίων.

Ἔῤῥετε δένδρα, κάκ' οὔρεα, ἔῤῥετ' ἄορνοι πέτραι,
κεμμάσιν ἔνθα λέων πέφρικεν ἀντιάαν.

V. 1, il faut croire que l'auteur a employé ἀρθῇ d'une manière elliptique, pour ἀρθῇ ἐκ μέσου. Je ne sache pas qu'un pareil emploi soit justifié par l'exemple d'aucun écrivain classique.

Εὖθ' ὑπὸ γῆν, Φαέθων, χρυσαυγέα δίφρον ἐλίσσεις,
τῇ μεγάλῃ ψυχῇ Καίσαρος εἰπὲ τάδε·
Ἴστρος ἕλε στέφανον Ῥώμης· ὅπλα λάμβανε θᾶττον·
τόξα Μυσῶν δοράτων κρείττονα Αὐσονίων.

P. 297. — Εἰς οἶνον τῆς Πραινεστοῦ.

Ὦ καρπὸς ἡδὺς Πραινεστοῦ πανταινέτου·
ὦ νέκταρ, οὐχ ὃ τοῖς θεοῖς Γαννυμίδης
κιρνᾶ νέος τίς, ὧδε γάννυνται φρένες.
Τούτου πιών τις αἷμα φήσει Κυρίου.
Τοῦ Κυριώτου ταῦτα μικραὶ φροντίδες·
ὁ Κυριώτης μετρεῖ ταῦτα καὶ σχέδην.

V. 2-3, il faut écrire ainsi : ὦ νέκταρ· οὐχ ὃ τοῖς θεοῖς Γαννυμίδης || κιρνᾷ νέος τις; ὧδε... Je laisse la nouvelle orthographe de γάννυμαι et de Γαννυμίδης sur la conscience de l'auteur. — Le vers 4 est vraiment scandaleux dans la bouche d'un chrétien. Mais, profanation à part, quel goût déplorable! quelle alliance monstrueuse! Le nectar versé par Ganymède, qui devient le sang du Seigneur!...

P. 301. — Ἔσοπτρα φωτὸς ὕελοι μὲν ἡλίου,
τοῦ δ' ἥλιον κτίσαντος οἱ θεῖοι νόες.

L'auteur s'est évertué à gâter cette épigramme, en la remaniant. Il en est de même de la pièce suivante, dont il a donné deux variantes plus plates encore.

P. 303. — Ἐπιτύμβιον ἐπὶ Κωνσταντίνῳ.

Πλήρης κατέστην καὶ χρόνων τε καὶ πόνων
περιτρέχων γῆν, τὴν ὑγρὰν περιπλέων.
Λίθον δὲ τὸν τρίπηχυν οὐ παρατρέχω·
κεῖμαι δὲ μακρῶν ἐκ κόπων πεπαυμένος,
δίκην φρικώδη προσμένων τὴν ἐσχάτην,
σὸς ὧδε, Σῶτερ, οἰκέτης Κωνσταντῖνος.

P. 305. — Εἰς τὴν δεξιὰν τοῦ βασιλέως Νικηφόρου.

Ἡ δεξιὰ χεὶρ δεσπότου Νικηφόρου
Πακτωλός ἐστιν καὶ ῥέει τὸ χρυσίον.

Il est probable que c'est le même empereur Nicéphore, dont il chante ailleurs les louanges.

P. 305. — Εἰς τὸν Νικηφόρον τὸν διδάσκαλον.

Ἡ κλῆσιν ἔσχεν Ἑρμῆς τὴν Νικηφόρου,
ἢ Νικηφόρος ἔσχεν Ἑρμοῦ τὴν φύσιν.

Il ne faut pas se tourmenter à chercher ici l'application des règles de la prosodie et de la métrique. Il est plus simple de prendre ces deux lignes pour des ïambes politiques. Cette observation s'applique à plusieurs autres passages, à ceux principalement où se rencontrent des noms propres. Voyez, par exemple, p. 130 : Ἀριστοτέλην εἶπον... et p. 149 : Ξενοφῶντος ἡ γλῶσσα, πρῶτα ῥητόρων, etc., etc.

P. 305. — Εἰς τὸν ναὸν τοῦ Κύρου.

Κῦρος μέν σ' ἐδόμησε, θῆκε δὲ Κῦρος ἁπάντων
δεσπότις ἡμετέρη τῶν ἐπὶ γῆς θαλάμων.
Ἔνθεν ἐπορνυμένη Βυζαντίδος ἀμφιπολεύεις
κύκλον ὅλον, χαρίτων νάμασι πληθομένη.

V. 1, lisez : ἐδόμησεν, ἔθηκε, ou bien sans la césure, que l'auteur néglige souvent, ἐδόμησεν, θῆκε. Ensuite, il faut lire : κῦρος ἁπάντων, || δεσπ. ἡμετέρη, τῶν... L'auteur joue sur le nom propre Κῦρος, tout à fait semblable au mot κῦρος, *souveraineté*. — V. 3, ἀμφιπολεύει Cod., corrigé par Cram. — V. 4, j'ai mis la virgule après ὅλον.

Παρθένε παμβασίλεια, τεὸς δόμος οὐρανός ἐστι,
ἔμπης τῶν χθονίων πρῶτα φέρων θαλάμων.
Οὗτος ἐκεῖσ' ἀνάγει, σὺ δὲ θήκας παρθένε γῆθεν
ἄντυγος οὐρανίης εὐερίην κλίμακα.

Je disposerais cette épigramme ainsi :

Παρθένε παμβασίλεια, τεὸς δόμος οὐρανός ἐστιν·
ἔμπης τῶν χθονίων πρῶτα φέρων θαλάμων
οὗτος ἐκεῖσ' ἀνάγει. Σὺ δὲ θῆκας, παρθένε, γῆθεν
ἄντυγος οὐρανίης ἠερίην κλίμακα.

Ὤ μοι ἐγὼ μέλεος· τί γυναικὸς κύντερον ἄλλο;
ἢ μᾶλλον τί τύχης; τίνα με χρῆν αἰτιάσασθαι;
Ἀμφοτέρας χρὴ μισεῖν, ἀμφότεραι θήλειαι.
Ἀλλὰ τύχης μὲν ἐμῆς, Θεὲ ἄμβροτε, μὴ μεταδοίης

ἀνδράσιν ἐχθροῖς, εἰς ἐμὲ πόλλ' ἐξυβρίσασι,
πλείονα δυστυχίης τὴν εὐτυχίην παρεχούσης·
τὴν δὲ σύνευνον ταύτην καὶ ἀγαθὴν παράκοιτιν
ἐχθροῖς καὶ τέκνοις ἐχθρῶν παρέχοις ὁμόκοιτιν.

P. 306. — Εἰς τὸν ναὸν τὸν Στουδίου.

Εἰς ἓν τὰ κάλλη τῶν ὅλων ἠθροισμένα,
ἄστρων, θαλάσσης, ἀέρος, γῆς καὶ πόλου,
ὧδε βλέπων, ἄνθρωπε, μὴ κάμοις βλέπων.

Il vaudrait mieux mettre μὴ κάμῃς.

P. 309. — Εἰς Σοφοκλέα.

Δηλῶν τὰ πικρὰ τῷ γλυκεῖ τῶν ῥημάτων
ἀψίνθιον μέλιτι κιρνᾷς, Σοφόκλεις.

V. 2, j'ai inséré dans le texte la correction incontestable de M. Boissonade; Cramer avait donné avec le ms. κιρνᾷ Σοφόκλεις. Mais quel malheur pour Sophocle, pour Platon, pour Aristote, etc., d'être loués par un pédant de cette espèce! Quelle pauvreté d'idées! quel style ridicule! *Exprimer des choses tristes par des paroles pleines de douceur*, quel pauvre éloge du plus beau talent tragique qui ait existé! *Mêler l'absinthe au miel*, voilà tout ce que le poétastre a trouvé de mieux à dire sur l'*Homère de la scène*... Cependant, il est possible que le copiste ait renchéri sur la sottise de l'auteur; peut-être celui-ci avait-il mis δολῶν, ce qui convient mieux au sens, et a l'avantage de rendre l'expression moins plate.

P. 310. — [Εἰς] θυμιατ[ήριον].

Μὴ πῦρ ἀνάψῃς· χρυσός, ἄργυρος, λίθοι
φλέγουσιν αὐγαῖς, χωρὶς ἀνθράκων, μύρα.

P. 312. — Εἰς Φιλόστρατον Λήμνιον.

Τέττιξ, ἀηδὼν καὶ χελιδὼν καὶ κύκνος
μικρὰ βροτοὺς τέρπουσιν ᾠδαῖς ἐμφύτοις,
ὡς πρὶν τὰ καινὰ καὶ τετεχνιτευμένα,
ῥῆτορ, μέλη σὰ τὰ μέλιτος ἡδίω.

V. 3, fort. ὡς πρὸς τά. Ce qu'il y a de certain, c'est que rien ne ressemble moins au chant du rossignol que les poésies de l'auteur.

Οὐ πῦρ πόλου πέπτωκεν εἰς Λῆμνον πάλαι,
ἐξ οὐρανοῦ ῥήτωρ δὲ πῦρ ἧκε πνέων.
Ἴσασι, ῥῆτορ, οἱ λόγους σοὺς εἰδότες.

Εἰς τὸν Λιβάνιον.

Ἡ κλῆσις ἁρμόζουσα, Λιβάνιέ, σοι·
ὥσπερ λιβὰς μέλιτος ἐκ λόγων ῥέει.

Jeu de mots d'un sophiste subalterne, fait en l'honneur d'un sophiste célèbre : il y a convenance.

Ἐπιτύμβια εἰς τὸν Πατριάρχην Κυρὸν Πολύευκτον.

Τίνος σὺ τύμβε; Τῶν καλῶν πάντως τάφος.
Τὸ σῶμα πῶς δὲ φροῦδον; Ἐξ ἀσιτίας.

Ὁ τύμβος οὗτος σοί, Πολύευκτε, κλίμαξ,
ἐφ' ἧς σὺ βαίνων ἔδραμες πρὸς αἰθέρα.

P. 313. — Ὁ νοῦν θεωθείς, ὡς ὄρει χρυβεὶς λίθῳ,
δόξαν βροτῶν πέφευγεν, οὐ τέθνηκέ σοι.

Τίνος σὺ τύμβε; Μὴ μάθοις, ἐπεὶ φράσεις·
« Ὢ ποῖος οἷον· ὢ πόσος κρύπτει πόσον. »

Ὁ πᾶσι φευκτὸς ἐκτός ἐστι νῦν τάφος,
τὸν εὐκτικὸν κλήσει τε καὶ τρόποις φέρων.

Au 1er vers, il faut évidemment lire εὐκτός au lieu de ἐκτός. — Il est presque inutile de remarquer que le poétastre joue sur le nom de Πολύευκτος, tout en célébrant ses vertus.

Θνητὸς δυσὶ σύ, τῷ τόκῳ καὶ τῷ τάφῳ·
δυσὶ δ' ἄϋλος, τῷ βίῳ καὶ τῷ πόνῳ.

Il faudrait mettre partout δυσίν.

Τίνος σύ, τύμβε; Νυκτὶ τοῦτό σοι φράσω·
μήπως ἀκούσας ἥλιος λάμψῃ κάτω.

L'auteur, charmé de cette belle idée, va bientôt la retourner d'une autre manière.

Τὰ χρηστὰ πάντα τύμβος εἰς ἔνδον φέρει·
εἷς εἶχε καὶ γὰρ πάντα πάντων ἐν βίῳ.

Οὐ νεκρὸς εἶ σύ, πλὴν χρυβεὶς λίθῳ μόνον,
Θεοῦ πρόσωπον, οὐκ ὀπίσθια βλέπεις.

Ἐν νυκτὶ κλέψας, μὴ μάτην αὔχει, Χάρων·
οὐκ ἦν σὸς οὗτος, οὐδὲ μοίρας τῆς κάτω.

Ἐν νυκτὶ θνήσκεις, ἥλιον δὲ λανθάνεις,
ὅπως συνεὶς τὸ πρᾶγμα μὴ λάμψῃ κάτω.

Ὁ φωτὸς υἱὸς προφθάσας τὴν ἡμέραν,
τὸν Χριστὸν εὗρεν ἥλιον, φῶς, ἡμέραν.

Ὁ τύμβος εἰς τί; Μαρτυρεῖ τεθνηκότι
ὡς οὐδὲν ἔσχε, πλὴν τρίπηχυν νῦν λίθον.

P. 314. — Μάτην ὁ τύμβος· τῇ φύσει μάρτυς μόνον
τοῦ μὴ δοκῆσαι φάσμα τὸν τεθνηκότα.

Ὁ πρὶν στυγητός, νῦν πεφιλμένος τάφος.
Κἂν γὰρ στυγητός, ἀλλὰ τοῦ πεφιλμένου.

Σοὶ ζῶντι σῶμα τύμβος· ἐν τύμβῳ δέ γε
θεὶς τοῦτο, νῦν ζῇς, τὸν τάφον κρύψας τάφῳ.

Διπλοῦς ὁ τύμβος· εἷς φρενός, νοός, λόγων,
καλῶν τε πάντων· εἷς δὲ τοῦ τεθνηκότος.

V. 1, chez Cramer, νόος. Peut-être n'est-ce qu'une faute typographique.

Κἂν οὐδὲν ἔσχες, πλὴν ἐφωράθης, Χάρων,
κακοῦργος ὢν κλώψ, νυκτὶ τοῦτον ἁρπάσας.

Μὴ συνθανεῖν σοι πάντας αἴτιος τάφος·
τρίπηχυς ὢν γὰρ πάντας οὐ κρύπτειν σθένει.

Τετράστιχα.

Γηρῶν κατ' ἄμφω καὶ φρένας καὶ τὰς τρίχας,
ὡς καινὸν εἶχες καὶ πνεῦμα καὶ καρδίαν.

D'après le titre, il devait y avoir ici un quatrain suivi de plusieurs autres. Leur perte n'est certainement pas à regretter.

P. 315. — Εἰς τὰς Ἀθήνας καὶ τὴν Κωνσταντινούπολιν.

Ἐρεχθέως ἀνῆκεν ἡ γῆ τὴν πόλιν,
ἀλλ' οὐρανὸς ἀνῆκε Ῥώμην τὴν νέαν.
Κρεῖττον τὸ κάλλος γῆς, ὅσον λαμπρὸς πόλος.

V. 3, je crois qu'il faut changer la ponctuation ainsi : τὸ κάλλος, γῆς ὅσον... Alors le sens serait : *La beauté de celle-ci est supérieure, autant que le ciel l'emporte* [*en éclat*] *sur la terre.*

Εἰς τοὺς σοφοὺς τῶν Ἀθηνῶν.

Οἱ τῶν Ἀθηνῶν, εὐστομεῖτε τοὺς πάλαι
σοφούς, Πλάτωνας, Σωκράτας, Ξενοκράτας,
Ἐπικούρους, Πύῤῥωνας, Ἀριστοτέλας·
οὐκ ἔστιν ὑμῖν, πλὴν Ὑμηττὸς καὶ μέλι,
θῆκαί τε νεκρῶν, τῶν σοφῶν τὰ πνεύματα·
πολεῖ παρ' ἡμῖν πίστις, οἱ σοφοὶ λόγοι.

Je n'ai pas osé corriger les barbarismes Σωκράτας, etc., qui sont peut-être de la main de l'auteur. Au dernier vers, j'aurais mis οὐ σοφοὶ λόγοι, ce qui serait plus

correct et, en même temps, plus conforme à la vérité historique, si je n'en eusse été détourné par une autre épigramme, qui vient immédiatement après celle-ci, et qui n'est, pour ainsi dire, qu'une *variation* sur le même sujet. La voici :

Ἡ τῶν Ἀθηνῶν, προσκύνει τὴν δεσπότιν.
Αὐχεῖς ἐλαίαν, σκῆπτρα δ' αὕτη τοῦ κράτους·
μέλι σύ, τοὺς μέλιτος ἡδίους λόγους,
αὕτη, σοφιστῶν καὶ σοφῶν· σὺ τὸν Ξέρξην,
αὕτη τέθεικε δοῦλα πάντα τῷ κράτει
καὶ σὲ πρὸ πάντων· προσκύνει τὴν δεσπότιν.

Tout ce qu'on peut conclure de cette vanterie, c'est qu'à l'époque où l'auteur écrivait, le faux savoir, pire que l'ignorance, était encore plus répandu à Constantinople qu'à Athènes.

Εἰς τὴν Νίκαιαν.

Ἡ τῶν Ἀθηνῶν, ταῖς ἐλαίαις μὴ φρόνει·
Νίκαια ταύταις, καὶ πρὸ τούτων ἀμπέλοις,
λειμῶσι, κήποις, δένδρεσι, ζώοις, λίμνῃ,
νικῶσα πᾶσι, καὶ κέκληται προσφόρως.

— —

Τρεῖς εἰς ἐλαίαν εἰσὶν εὐφυεῖς πόλεις,
Νίκαια καὶ Πραινεστὸς ἥ τ' Ἐρεχθέως.

P. 316. — Εἰς τὸ θέρος.

Ὥρια πάντα τέθηλε, καὶ ἄμπελος εἰς τόκον ὀργᾷ,
σμήνεα δ' ἄρτι μέλι χλωρὸν ὑπεκπροφέει·

οὔθατα δὲ σφαραγεῦσι, καὶ ἄρνες ἀεὶ σκαίροντες,
αἶγες δ' εὐγλαγέες, λήϊα κεκλιμένα·
ὄρνεα δ' εὐφωνοῦσι, καὶ ἄλσεα, εὔσκια δένδρα·
ὕδασι δὲ κρυεροῖς ἀμφιγέγηθε πέτρα.
Τέττιξ σύντονον ἠχεῖ, ἀκανθυλὶς ἥδιον ᾄδει·
ᾆσον, Ἰωάννη, καὶ σύ τι, κἂν μογέῃς.

V. 2, ὑπεκπροῤῥέει Cramer. — V. 4, cod. κεκλημένα, corrigé par Cramer. — V. 5, fort. εὖ φωνοῦσιν ἀν' ἄλσεα, σύσκια δ. — V. 7, ἠχεῖ, ναυτίλος cod. Je n'ai pas hésité à insérer dans le texte la belle correction de M. Dübner. Voy. sa préface sur les poëtes chrétiens, p. xvi, Biblioth. grecque de Firm. Didot.

Cette pièce, malgré ses défauts, paraîtra un chef-d'œuvre en comparaison de celle qui vient immédiatement après dans le ms. On peut citer celle-ci comme un exemple achevé de barbarie, et c'est à ce titre que je la donne. Il est difficile de pousser plus loin la profanation du langage des Muses.

Εἰς τὴν τοῦ βίου φροντίδα.

Οὔρεα μακρὰ καὶ ὕδατα, δένδρεα, ἄνθεα, πέτραι,
λόχμαι καὶ λιβάδες, ὄρνεα καὶ θῆρες,
αἶγες ἀεὶ δρομάδες, πολυθρέμμονες αὔλιες ἀγρῶν,
ἀρτίτοκοι μόσχοι, ἄρνες ἐΰτραφέες,
ὥρια πάντα, σμήνεα, εὔσκιοι, εὔπνοοι κοῖται,
χαίρετ'· Ἰωάννης ἐς βιότοιο πόνους.

V. 4, ἀρτιτόκοι Cramer. — V. 5, κεῖται Cramer. Serait-ce κῆποι?

Εἰς τὸν βίον.

Ψυχή, τί φεύγεις τοὺς καθ' ἡμέραν πόνους;
Οὐκ ἔστιν εὑρεῖν τῆς ἀλυπίας τέχνην.
Τὴν γῆν ἀκάνθας, τὸν βίον δὲ φροντίδας
φέρειν ὁ πλάστης ἐξεθέσπισε· φέρε.

Chez Cramer, à la fin du vers 4, il y a φόρε. C'est une faute typographique, car le ms. donne clairement φέρε. — Un autre ms., cité par M. Boissonade, donne φέρειν à la fin, comme au commencement du vers. Sans doute, c'est une erreur de copiste.

P. 318. — Σχέδια εἰς ἀναδενδράδα ὑψωθεῖσαν δρυΐ.

Ἐκ δρυὸς οἶνος, τοὔνεκα ἐκ Διὸς ἔδραμε μηρῶν
Διόνυσος· μῦθος φθέγξατο πρεσβυτέρων.

Εἰς Ἰάμβλιχον.

Οὐδὲν τὸ πεῖσαν, ὡς δοκῶ, τοὺς πρὶν λέγειν
ὡς οὐρανοῦ κάτεισι τῶν ψυχῶν γένος,
ἀλλ' ἡ πτερωτὸς καὶ τρέχων τὸν αἰθέρα
καὶ πᾶν περῶν ὕψωμα νοῦς Ἰαμβλίχου.

A la fin du vers 2 il y avait le signe de repos parfait. — V. 4, πτερῶν Cramer.

P. 319. — Τρεῖς οἶδα πρώτους τῆς ἐπιστήμης στύλους,
Ἀριστοτέλην, Πλάτωνα, Πυθαγόραν.

Τίνος σε χεὶρ ἤγειρε καὶ δῶρον τίνι;
Πόνος Νικήτα τῷ κρατοῦντι τῶν ὅλων.

V. 2, Πόθος Νικήτᾳ Cramer. J'ai cru devoir mettre

πόνος, parce qu'une pièce sur le même sujet (même page, vers 10 et suiv.) m'a fait croire que Nicétas était l'architecte. Dans cette pièce, il faut écrire κέρασας, au lieu de κεράσας.

P. 320. — Εἰς σαρκικὸν ἔρωτα.

Εἰ πυρὶ πῦρ ἐπάγεις βρόμιον, μάλα πολλὸν ἀνάπτεις·
εἰ δὲ πόθῳ σαρκός, θεῖον ἀποσβεννύεις.

M. Boissonade a déjà remarqué que le poétastre fait brève la première syllabe de σβεννύω.

P. 322. — Εἰς τὸν τῆς τραπέζης.

Τῆς γῆς ὁ κόσμος, ὁ γλυκὺς Κωνσταντῖνος
ἐνταῦθα κεῖται· φεῦ πόσος! φρένες πόσαι!

Πτωχῶν τράπεζα, δεσποτῶν ἡ φαιδρότης,
κόσμος δυναστῶν, τάξεων εὐρυθμία,
τῶν ἀρετῶν πρόγραμμα, τῶν καλῶν ὅρος,
Ῥώμης τὸ κάλλος, δόξα τῶν πατρικίων,
τὴν κοσμικὴν σύγχυσιν ὡς ἔγνω πάλιν,
ἀπῆλθεν εὐθὺς ὁ γλυκὺς Κωνσταντῖνος,
ἰδεῖν τὰ πικρὰ μὴ θελήσας τοῦ βίου.

P. 325. — Ἵππων ἐναργεῖς εὐγενεστάτων τύποι.

Ἵππος κράτιστος εἰς θέατρα καὶ μάχας
εὔπους τὸ πρῶτον, τὴν ὁπλὴν στεῤῥὰν ἔχων,
κοίλην, παχεῖαν, ἠρμένην, ψοφουμένην.
Ἄνω δὲ τούτων καὶ κάτω κυνηπόδων

ἕστωσαν ὀστᾶ μήτε πάμπαν ὄρθια,
μήτ' αὖ ταπεινά, πρὸς δὲ μέτρον ἡγμένα·
σκέλη πάχιστα μὴ φλεβῶν ὀγκώμασι,
μὴ σαρξὶ τοῦτο, πλὴν μόνοις τοῖς ὀστέοις·
μηροὶ δ' ὁμοίως εἰς πάχος προηγμένοι·
τὸ στέρνον εὐρὺ καὶ διϊστῶν τὰ σκέλη·
τράχηλος ὀρθὸς ὥσπερ ἀλεκτρυόνος,
μηδ' εἰς τὸ πρόσθεν ὡς κάπρου τεταμένος·
ἄσαρκος ὀστώδης τε σιαγὼν μικρά·
ἄμφω δ' ἐπίσης ὑγροκαμπεῖς αἱ γνάθοι·
τὸ δ' ὄμμα γοργόν, ἐκκρεμές, πόῤῥω βλέπον·
εὐρεῖα ῥίν, μυκτῆρες ἠνεῳγμένοι·
μικρὰ λαγών· εὔσαρκον, εὐρὺ δ' ἰσχίον·
μηροὶ διεστῶτες [δὲ] τῶν ὀπισθίων.

Au vers dernier, j'ai ajouté la particule δέ, exigée par le mètre.

P. 326. — Εἴς τινα ἐν Βουλγαρίᾳ ἀποθανόντα.

Ἔρνος ἐμὸν περικαλλές, δένδρεον ὑψικάρηνον,
ὤλεο Θρηϊκίων ἐξ ἀνέμων ἀφανής.

V. 2, le ms. porte ἀπῖνς : Cramer a donné ἀπίνης.

Εἰς τοὺς Ἑλληνικοὺς πολέμους.

Μωροὶ τὰ πολλά, κἂν σοφοὶ πεφυκέναι
δοκῶσιν, οἱ γῆς Ἑλλάδος πεφυκότες,
οἳ βαρβάρων ἀφέντες ἐκφύλους μάχας
αὐτοὶ καθ' αὑτῶν ἐσπάσαντο τὰ ξίφη.

Εἰς τὸν Ξενοφῶντα.

Ξενοφῶντος ἡ γλῶσσα, πρῶτα ῥητόρων·
ψυχὴ δὲ καὶ νοῦς, πρῶτα τῶν φιλοσόφων.

P. 327. — Αἴνιγμα εἰς ἅλας.

Ὕδατος ἐκγενόμην, τράφε δ' ἥλιος αὖτις
ἀθάνατος· θνήσκω δέ γε μητέρι μούνῃ.

P. 328. — Εἰς Λέοντά τινα ἄρχοντα.

Λέοντος ὑπνώττοντος ὀφθαλμὸς βλέπει·
σὸς νοῦς δὲ πάντα [καὶ] βλέπει καὶ προβλέπει,
κἂν ὄμμα μύῃ· τίς τὸ φῶς τοῦ νοῦ σβέσει;

V. 2, j'ai ajouté καί.

P. 329. — Εἰς τὸν ἑαυτοῦ πατέρα.

Ὃς καὶ νοσοῦντα χερσὶν ἠγκαλιζόμην,
ὃς καὶ θανόντα, σὰς περιστείλας κόρας,
ἔλουσα λουτροῖς ἐσχάτοις, τὰ θρέπτρα σοι
καὶ φόρτον ἡδὺν μῆνα βαστάσας ὅλον
μακρᾶς σε γῆς ἤνεγκα μυρίοις πόνοις,
καὶ συζύγῳ δέδωκα καὶ τῇ πατρίδι,
ἔκρυψα καὶ τύμβῳ δὲ καὶ τῇ καρδίᾳ,
Ἰωάννης, σῶν φιλτάτων νεώτατος,
ἔγραψα καὶ νῦν τῷδε τῷ τύπῳ, πάτερ·
πάτερ, γλυκεῖα κλῆσις, ὄψις ἡδίων,
μικρὸν παρηγόρημα τοῦ πολλοῦ πόθου.

V. 3, τὰ θρεπτά σοι Cramer.

Εἰς τὸν ἑαυτοῦ διδάσκαλον.

Καλλιόπης μὲν Ὅμηρος, σοὶ δέ οἱ ἔπλετο αὐτὴ
γλῶττα μὲν Εὐτέρπη, Οὐρανίη δὲ φρήν.

V. 2, fort. Οὐρανίη δέ τε (ou δέ γε) φρήν.

Εἰς Θέωνα τὸν φιλόσοφον.

Τρέχων ἁπάσας τὰς ἐπιστήμας Θέων
τὴν κλῆσιν εὗρε πράξεως ἐπαξίαν,
Θέων ὁ κλεινός· καὶ κέκληται προσφόρως,
ὡς ἂν πτερωτὸς καὶ δι' αἰθέρος τρέχων.

V. dernier, ὡς ἄν, locution de la basse grécité, conservée jusqu'à nos jours, au lieu de ὡς εἰ = ὡσεί.

P. 330. — Κάλλεος ἦν ἔρις, οὐρανὸς ἄστρασιν εὔχετο νικᾶν·
αἰθὴρ ἀστράπτων ᾔτεε πρῶτα γέρα.
Ὡς δὲ δόμος προὐβάλλετο δεσποτικὴν μόνον αἴγλην,
ἔσβεσθ', οἷα λύχνος, κάλλεα οὐράνια.

V. 2, Cramer avec le ms. πρὸς τὰ γέρα. De même, au v. 3, προὐβάλλεται, et au v. 4, ἔσβετο.

Ἄστρα μὲν αἰγλήεντα καὶ ἀστέρας ἠδὲ σελήνην,
οὐρανέ, καὶ σὺ φέρεις, οἶδα, φαεινότατε.
Ἀλλ' ὅτε τόνδε χορὸν καὶ χρυσῆν ἄντυγ' ἀθρήσω,
μικρά, λέγω, φαίνεις καὶ σὺ καὶ ἥλιος.

P. 331. — Τὴν ἀρετὴν χθὲς εἶδον ἐν μέσῃ πόλει
μελαμφοροῦσαν καὶ κατηφείας ὅλην·

τί δ', ἠρόμην, πέπονθας; Ἡ δέ· νῦν ἔγνως;
τόλμα, φρόνησις, γνῶσις ἐν ταῖς γωνίαις,
ἄγνοια δ' ἄρχει καὶ μέθη καὶ δειλία.

V. 3, Cramer a omis le point d'interrogation qui est dans le ms. M. Boissonade propose de lire νῦν ἔγνων.

P. 332. — Εἴς τινα καλόν, ὡς ἐκ τῶν αὐτοῦ φίλων.

Οὐκ ἔστι κάλλους σύγκρισις πρὸς ἀστέρας
τοῦ σοῦ, ποθεινέ· λαμπάδα κρινῶ λύχνοις,
κρινῶ πρὸς αὐτὸν τὸν φαεινὸν φωσφόρον.
Πλὴν φωσφόρον ζῶ μὴ βλέπων, ἂν σὲ βλέπω·
σὲ μὴ βλέπων δέ, κἂν βλέπω τὸν φωσφόρον,
σκότον βλέπω, τέθνηκα, χωρῶ πρὸς τάφον.

V. 2, peut-être faut-il lire λαμπάδ' οὐ κρινῶ λύχνοις. — V. 4, μὴ βλέπω Cramer.

Εἰς δακτύλιον το***.

Τί κόσμος, εἰπέ· δακτύλοις ἡ σφενδόνη,
ἢ μᾶλλον οἱ σοὶ δάκτυλοι τῇ σφενδόνῃ;

Εἰς τὸν τοῦ βασιλέως δακτύλιον.

Γύγης μὲν ηὔχει σφενδόνῃ, σὺ δακτύλοις,
οἷς καὶ δίδως φῶς οἷς θέλεις, οἷς δὲ σκότος.

Εἴς τινα πάνυ μικρὸν κελευσθεὶς εἰπεῖν στίχον σχέδιον.

Οὐ δύναμαι ἰδέειν τὸν σκωπτόμενον· σύγγνωτε.

Εἰς καλόν.

Φωστὴρ πολου τις, φωσφόρος σὺ τοῦ βίου.

P. 333. — Εἰς τὴν διὰ κινναβάρεως βασιλικὴν ὑπογραφήν.

Οἷον τὸ χρῶμα, καὶ λόγοι τοῦ δεσπότου.

Fort. χοἱ λόγοι.

Ῥήματα ταῦτ' ἀληθέα, τοὔνεκα χρώματα τοῖα.

J'ai cru devoir séparer ce vers du précédent, auquel il est réuni chez Cramer. Dans ce détestable hexamètre, le poétastre a fait longue la première syllabe de ἀληθής. Quant à la pensée, si pensée il y a, elle est à la hauteur du style : la pourpre étant la couleur royale, et les rois incapables de jamais mentir, ces paroles couleur de pourpre, et par conséquent royales, ne peuvent être qu'absolument vraies.

[Mon savant ami, M. C. Müller, a trouvé le mot de l'énigme, et je m'empresse de le communiquer au lecteur. Dans la basse grécité, ἀληθινός était devenu synonyme de πορφυροῦς (voy. le nouveau *Thesaurus*, et surtout du Cange, s. v. ἀληθινός). Ainsi, Hésychius dit : Κιννάβαρι· εἶδος χρώματος ἀληθινοῦ, sc. πορφύρου. Nous avons donc ici un nouveau calembour, qui roule sur le double sens du mot ἀληθινός.]

Εἰς ἑαυτόν.

Οὐρανίων, ἐπιγείων [θ'] ἵστορα τίς, λέγε, θῆκεν
ὀκτωκαιδεκέτην εἰσέτι σ', Ἰωάννη;
Θῆκέ με, παμβασίλεια, καὶ ἠνορέην ἐπὶ τούτοις
δῶκεν ἀριπρεπέα· ῥήγνυσο, μῶμος ἅπας.

Quelle admirable modestie! — Au v. 1, j'ai inséré la particule τε, qui m'a semblé nécessaire.

Εἴς τινας νυκτὸς ἀλοῶντας, ὡς ἀπὸ τῆς Σελήνης.

Ἅρματος ἡμετέρου τίς ἔθησεν ἐλάστορας ἄλλους,
δῖνον ἀειστροφέα πάντοσ' ἐλαυνομένους;
Ἤλιε, τεθρίπποις νεμεσήσῃς μηκέτι μούνοις·
οἵδ' ἐπιτολμῶσιν ἡμετέροις τε δίφροις.

P. 334. — Εἰς τὸν Μαίανδρον ποταμόν.

Τὸ τῆς δίκης πῦρ ὧδε, μηδὲν διστάσῃς,
ὁ Κωκυτὸς Μαίανδρος· ἀλλ' ἀπεσφάλην,
οὐαὶ γὰρ ἀνδρῶν ἐστίν, Αἴανδρον λέγω.

Εἰ τυγχάνει γῆς χῶρος ἐξῃρημένος,
ὅπου γέεννα καὶ τόποι κατακρίτων,
ἐκεῖνος οὗτος. Ἀλλὰ Πυριφλεγέθων
ζητεῖ τίς οὗτος, οὗτος ἐγγύθεν ῥέων
ὁ καυστικὸς Καΰστρος; Ὃς δ' αἰασμάτων
ἀνδρῶν ὅλος πέφυκεν, Αἴανδρον λέγω·
Κωκυτὸς ἄλλος τῶν πόνων ἐπάξιος.

V. 5, ἀϊσμάτων Cramer. La prosodie est deux fois violée dans Πῡριφλε̄γέθων, au v. 3. C'est là, du reste, le moindre défaut de ces tristes rhapsodies.

P. 340. — Εἰς ἔλαφον διωκομένην καὶ καταφυγοῦσαν πρὸς θάλασσαν, καὶ ὑπὸ σαγηνευτῶν κρατηθεῖσαν.

Ἥ μ' ἔτεκε, φύγον, εἰς ἅλα δ' ἔδραμον· ἦ ῥα ματαία
χρέσσονα μητρὸς ἔχειν μητρυιὰν ἐλπομένη.
Κτείνει δ' ἰχθυβόλος, φεῦ αἴσχεος· οὐδὲ κυνηγός,
οὐδὲ δρομάς με κύων, ἀλλὰ λίνον κατέχει.
Οὐδ' ἀδίκως ἐδίκασσε δίκη· τί γὰρ ἔλλιπον αἶαν
τὴν φιλίην, μούνων εἵνεκα θηροφόνων;

Cette pièce n'est qu'une mauvaise imitation d'une épigramme de Tibérius Sallustius (Anthol. pal., IX, 370). Au v. 1, peut-être faut-il lire, Γῆ μ' ἔτεχ', ἣν φ. = ἢ ῥὰ Cramer. — V. 5, ἐδίκασε Cramer. — V. 6, ἕνεκα Cramer.

P. 348. — Ὡς ἐκ τινος κόρην αἰτησαμένου ὕδωρ καὶ ἐρασθέντος αὐτῆς.

Ὦ πικρὸν ὕδωρ· δὶς πιὼν καὶ πολλάκις,
ἄπαυστα διψῶ. Ποῖον ὕδωρ τοῦτό γε,
ὃ πῦρ ἀνάπτει καὶ φλέγει τὴν καρδίαν;
Δαλὸς κέκρυπτο τῶν ἐρώτων. Ὦ τάλας,
τί καὶ δράσω νῦν; Ἀλλὰ τῶν σῶν χειλέων
πιεῖν, κόρη, δός. Ἀλλὰ πόῤῥωθεν φλέγεις·
πῶς φλογμὸν οἴσω τοῦ πάθους προσεγγίσας;
Ἓν εἶδον εὑρεῖν τῆςδε τῆς δίψης ἄκος·
ἔρως ἔρωτι παύεται φλογωτέρῳ·
ἔρως ἔρωτα σϐεννύει μείζων μέγαν.
Σοῦ, Χριστέ μου, σοῦ δράσσομαι· σύ μοι δίδου
ὕδωρ τὸ σὸν ζῶν· τοῦτο παύσει τὴν φλόγα.

P. 366. — Τοσοῦτον ὁ πλοῦς καὶ μάτην· καὶ ποῦ πλέω;
Ἐρυθριῶ γὰρ ὀλέσας τὴν φιλτάτην,
αἰσχρῶς φανῆναι τοῖς φίλοις ἐν πατρίδι.
Ἆρ' οὖν τις αὐτὴν ἐξέκλεψε τῶν θεῶν
τεθαυμακὼς τὸ κάλλος; Ὤ μοι τῶν κακῶν·
πάλιν τέτρωμαι τῷ πόθῳ διπλασίως,
τὸ κάλλος εἰπών· τοιγαροῦν σιγητέον.

ÉPIGRAMMES ANCIENNES.

I. (p. 366.)

Ἥρη παμβασίλεια νεοζυγέων ὑμεναίων,
δέρκεο λυγρὸν ἔρωτα μαραινομένης Γαλατείης·
δέρκεο πικρὰ βέλεμνα κορυσσομένης Ἀφροδίτης·
ὁ πρὶν ἐρωμανέων στυγέει Γαλάτειαν ἰδέσθαι.

II.

Τυνδαρέη κρητῆρα κερασσαμένη παρὰ δεῖπνον
δάκρυα Τηλεμάχοιο κατέσβεσεν ἐς μίαν ὥρην.
Εἰ δὲ ῥόδα προσέμιξε παρηγορέοντι κυπέλλῳ,
εἶχε μένειν ἄκλαυστος, ἕως νόστησεν Ὀδυσσεύς.

V. 2, Τηλεμάχου Cramer. — V. 3, κυπέλλων Cram.

III. (p. 368.)

Περσεὺς κῆτος ὄλεσσε, καὶ Ἀνδρομέδην ἐσάωσεν.

Cramer ὤλε; le ms. porte ὤλ[ε].

IV. Εἰς τὸν Μύρωνος βοῦν. (p. 373.)

Ἡ βοῦς ἐξ ἀρότου νέον ἤλυθε, καὶ διὰ τοῦτο
ὀκνεῖ, κοὐκ ἐθέλει βῆμ' ἐπίπροσθεν ἄγειν.

A la p. 376, on lit les quatre vers suivants :

Εὐόδμοις δὴ μύροις καὶ εὐπετάλοις στεφάνοισι
καὶ Βρομίῳ παῦσον φροντίδας ἀργαλέας.
Δὸς πιέειν, ἵνα Βάκχος ἀποσκεδάσειε μερίμνας,
ἂψ ἀναθερμαίνων ψυχομένην κραδίην.

Les deux premiers vers sont détachés de la fin d'un sixain de Palladas (Anth. pal., 54); les deux autres forment une épigramme à part, et qui porte le nom du même poëte (*ibid.*, 55). Ces circonstances ne se sont pas présentées à la mémoire de M. Meineke, lorsqu'il a examiné ce passage (Analect. Alexandrin., p. 394); cependant, il lui a suffi de sa sagacité pour deviner juste : il a vu que c'est un morceau tronqué, dont le commencement a disparu, et que les deux derniers vers doivent être séparés de ceux qui les précèdent. Il s'est rencontré aussi avec M. Jacobs, en corrigeant εὐόδμοις δὲ μύροισι.

V. (p. 383.)

Εἰ μὲν ἀεὶ θάλλεις, τήρει, φίλος· εἰ δὲ μαραίνῃ,
τί φθονέεις τοῦ τῷ σε θέλοντι γίσαι;

« Horum alterum versum ita corrige τί φθονέεις τούτου τῷ σε θέλοντι κύσαι; Videtur Stratonis carmen esse. » Meineke, Analect. Alexandrin., p. 395. J'avais con-

jecturé τί φθονέεις [καρ]ποῦ [μοι] τῷ σε θέλοντι [τρυ]γῆσαι; Le 2^e vers devenait ainsi un hexamètre.

VI. (p. 384.)

Κοῦρε, τί μοι λεπτός, θαλεραὶ δ' οὐχ ὥς ποτε σά[ρκες],
οὐδὲ τὸ πρὶν ἐραταῖς ἐν λαγόνεσσι γάνος;
Ποῖαί σευ καλὸν ἄνθος ἀποσμύχου[σι] μέριμν[αι];
μή τι τὸ Ναρκίσσου νᾶμα κατωπτρίσαο;

V. 1-2-3, ως ποτέ σα. . . — ἐρασταῖς — σεῦ κάλαμον ἄνθος ἀποσμύχου μέριμν. . . Cramer. J'avais déjà fait ces corrections faciles, quand j'ai vu que M. Meineke avait arrangé le texte de la même manière. Suivant ce critique, cette pièce est probablement de Straton : et comme on ne prête qu'aux riches, il est porté à mettre sur le compte du même poëte plusieurs des épigrammes qui vont suivre, notamment les n^os IX, X, XI et XIII.

VII. (p. 385.)

Ἠράσθη κίτυος, τίς ὃν οὐκ ἴδεν οὔατα πεισθείς;
φεῦ καλῶς, ἡμεῖς δ' ὄμμασι μεμφόμεθα.

Tel est le texte donné par Cramer, d'après le ms. Je crois qu'il faut lire :

Ἠράσθη Κίτυός τις, ὃν οὐκ ἴδεν, οὔατα πεισθείς.
Φεῦ κάλλους· ἡμεῖς δ' ὄμμασι μεμφόμεθα.

Je n'ai pas osé changer οὔατα en οὔασι. Il est possible que l'auteur ait voulu mettre l'accusatif, comme dans la locution πείθομαι φρένα, ψυχήν, etc.

VIII. (p. 385.)

Εἶπεν Ἔρως τὸν καλὸν ἰδὼν *** ωρίσκον·
δωροῦμαι, τὰ δ' ἐμὰ τόξα σοι καὶ φαρέτρην·
δωροῦμαι καὶ πτηνὸν **** ά γε χείλεα
χεῖλος ἐμὸν θείης, λάμβανε καὶ πτέρυγα.

Voici comment M. Fix a rétabli cette épigramme dans ses Notes critiques sur Euripide (Bibl. gr. de Firm. Didot, p. LXVIII) :

Εἶπεν Ἔρως τὸν καλὸν ἰδών ποτε παῖδα Μυΐσκον·
δωροῦμαι τάδε σοι τόξ' ἐμὰ καὶ φαρέτρην·
δωροῦμαι καὶ πτηνὸν ἐμὸν βέλος· εἰ δ' ἐπὶ χείλεα
χεῖλος ἐμὸν θείης, λάμβανε καὶ πτέρυγας.

Il est certain, comme M. Fix l'a remarqué, qu'au 1er vers, le ms. porte ἰδών avec l'accent aigu; c'est ce qui a déterminé le savant helléniste à faire suivre ce mot d'une enclitique.

Le 2e vers me semble parfaitement bien corrigé par M. Fix; sur le 3e et le 4e il fait les remarques suivantes : « Construe εἰ δὲ χείλεα ἐπὶ χ. ἐμὸν θείης. — In fine enotatum habeo πτέρυγας. »

Le ms. porte nettement πτέρυγα : — Les deux substantifs, χείλεα et χεῖλος, étant au même cas, la construction devient nécessairement louche. D'ailleurs, la préposition ἐπὶ n'exigerait-elle pas ici le datif? Je doute aussi que la restitution ἐμὸν βέλος soit heureuse; puisque l'Amour offre son carquois, il est bien entendu qu'il donne aussi ses flèches. Enfin, il m'a semblé que la lettre initiale du mot arraché après πτηνόν, est

plutôt un α qu'un ε. C'est pourquoi, en attendant mieux, je proposerais de lire ainsi :

Δωροῦμαι καὶ πτηνὸν ἀοιδόν, ἐφ' ᾧ σά γε χεῖλεα
χείλεσ' ἐμοῖς θήσῃς · λάμβανε καὶ πτέρυγα.

Pour éviter l'ellipse, qui paraîtra peut-être un peu forte, j'aurais préféré χείλεσ' ἐμοῖς θλίψῃς, si ce dernier mot ne s'écartait trop du ms. Quoi qu'il en soit, voici le sens que j'attache à ces vers et que l'auteur avait probablement en vue :

« Je te donne aussi cet oiseau chanteur, à condition « que tu appliqueras tes lèvres sur les miennes; tu « peux même [pour garantie] tenir une de ses ailes. »

Il me semble que l'Amour ne peut pas plus céder ses propres ailes que ses yeux.

D'un autre côté, λάμβανε πτέρυγα ne saurait être pris pour λάμβανε δεξιάν, d'abord parce que l'Amour a des mains aussi bien que des ailes, ensuite parce que ce serait trop recherché.

IX. (p. 385.)

Αὐτοῦ μοι, Κλεόβουλε, παρὰ στροφάλιγγα θυρα[ίαν]
κλεπτομένην χάρισαι Κύπριδος εὐφροσύνην.
β . . . ἔρως οὐκ οἶδε ποθούμενος · ἡ γὰρ ἀνάγκης
μίξις προστίμοις ἐνδέχεται πάθεσι.
Καὶ γὰρ Ζεὺς θεὸς ἦν · ἀλλ' ἡνίκα καιρὸν ἔκλεπτεν,
αἰετὸς ἢ δάμαλις ἢ κύκνος ἐβλέπετο.

Au premier vers, Cramer avait proposé θυράων; c'est M. Meineke qui a corrigé θυραίαν. — Au sujet du 3e vers, il s'exprime ainsi : « Versum tertium non expe-

dio; pro ποθούμενος sententia forsan requirit πόθου μένος. » Peut-être y avait-il [κώλυμ'] ἔρως. — M. Meineke ne s'arrête point sur le 4e vers, qui cependant ne me semble ni clair ni correct. En effet, le mot πρόστιμον n'existe, comme on sait, qu'au neutre; que peut-il donc signifier ici? comment προστίμοις s'adjoindrait-il à πάθεσι?... Je proposerais : ἡ γὰρ ἀνάγκη ‖ μίξιν τοῖς ἰταμοῖς ἐνδέχεται πάθεσι; ou plutôt : ἡ γὰρ ἀνάγκης ‖ μίξις τοῖς ἰταμοῖς ἐνδέδεται πάθεσι. Cette expression s'adapte parfaitement au sujet. Dans une épigramme anonyme (XII, 88), on trouve : δισσαῖς ἐνδέδεμαι μανίαις. Quant à la confusion de ἐνδέχεται avec ἐνδέδεται, elle est des plus faciles. Voy. le Commentaire de M. Jacobs sur l'Anthol. pal., t. III, p. 890, n° 15.

Sur le dernier vers, M. Meineke fait la remarque suivante : « Scribendum δαμάλης, cuius formæ, de qua dixit L. Dindorfius ad Stephani Thes. s. v. δάμαλις et δαμάλης, jam novum exemplum habemus. Cfr. Doricus apud Athen., X, p. 412 f. »

X. (p. 386.)

Τηρῶ σου τὸ φίλημα τὸ χρύσεον, ὡς ἀπὸ σίμβλου
κηρίον, ὡς μήλου πνεῦμα πεπαινόμενον.
Τηρῶ καὶ συνέχω τοῖς χείλεσι, κἢν προσίῃ τις
« χαῖρε » λέγων, εὐθὺς τοῦτον ἀποστρέφομαι.
Τοῦτο καὶ αὐτὸ καθ' αὑτὸ κακὸν μέγα συμβάλλειν
ἐστὶ τὸ σὺν τούτῳ τῷ πυρὶ πῦρ ἕτερον.

« Versu secundo ineptum est, si quid video, μήλου πνεῦμα πεπαινόμενον. Poeta scripserat opinor μήλου χναῦμα πεπαινομένου. » Meineke. J'avais déjà corrigé

πεπαινομένου, en conservant toutefois πνεῦμα, lequel encore aujourd'hui me semble préférable à χναῦμα, mot extrêmement rare. — V. 3, le ms. donne καὶ συνεχῶς τοῖς χ. M. Meineke a fait la même correction, trop facile pour un homme de sa force. Quant aux deux derniers vers qui ne se lient pas avec ce qui précède, l'illustre critique avoue qu'il a vainement essayé de les corriger. Il pense qu'ils ont pu être détachés d'une autre pièce pour être recousus ici, et il cite pour exemple les vers 17 et suiv. de la page 385 du 4ᵉ vol. de Cramer. A cet exemple nous pouvons ajouter celui que nous avons rapporté plus haut (p. 156). Mais, en outre, la phrase τοῦτο καὶ αὐτὸ καθ' αὑτὸ κακὸν μέγα, et la tournure du dernier vers sont si prosaïques, si gauches, et font un contraste si frappant avec les jolis vers qui précèdent, que l'on serait tenté plutôt de regarder la fin comme l'ouvrage d'un grammairien inepte. Soit désir de remplir une lacune, soit impossibilité de déchiffrer le passage qu'il avait sous les yeux, il a cru faire assez, en donnant la pitoyable interpolation que nous voyons. Du reste, il est à regretter que cette gracieuse épigramme soit incomplète; car je ne puis croire qu'elle se termine au 4ᵉ vers. Il y manque, en quelque sorte, une conclusion.

XI.

Ὕπνε, τί μ' ἐξ ὕπνου φρενοθελγέος ἐξεσόβησας;
  τίπτε δ' ὀνειροπόλου νόσφισας ἀμβροσίης;
Αὐτόθι γ' ἂν γλυκεροῖς περιπλέγμασι παιδὸς ἐχρώμην,
  ἀγκὰς ἔχων τὸν ἐμὸν καὶ φιλέων ἕταρον.

Ἐξ οἵης μ' ἀπάτης ἀπενόσφισας! Ὕπνε, σὺ πᾶσιν
ὢν βαρύς, εἰς ἐμὲ νῦν ὠκυπέτης ἐγένου.

V. 1, le ms. donne ἐξεβόησας. Je n'ai pas hésité à mettre dans le texte ἐξεσόβησας, correction belle et vraiment palmaire de M. Meineke. — V. 3, je ne comprends pas, je l'avoue, pourquoi l'illustre critique que je viens de nommer tient pour suspect le mot ἐχρώμην, qu'il voudrait remplacer par ἔχαιρον. Suivant un autre helléniste ingénieux, qui m'a fait l'amitié de me communiquer son opinion, il faut, au commencement de ce même vers, lire γάρ, au lieu de γ' ἄν : il pense que la particule ἄν n'a rien à faire ici. Je regrette de ne pouvoir partager son avis. Il me semble que γάρ serait contraire à la pensée de l'auteur. Si je ne me trompe, il a voulu faire entendre ὅτι οὔπω ὁ ἐρῶν τελείας τῆς ἡδονῆς ἀπολελαύκει, ἀλλὰ μέχρι τοῦ ἐν ἀγκάλαις ἔχειν καὶ φιλεῖν. Ἐν ᾧ δ' ἔμελλε ποιεῖν τι, ὁ Ὕπνος ἀποπτὰς διέλυσε τὸ φάσμα. — V. 4, j'ai mis ἀγκάς, autre correction excellente de M. Meineke, au lieu de ἐγγύς que porte le ms. On voit qu'ici, comme au 1[er] vers, le copiste a substitué, aux mots qu'il ne comprenait pas, des mots plus familiers et dont le son a quelque ressemblance avec ceux qu'il se permettait de changer.

XII.

Σκέψαι Νάρκισσον, καὶ μηκέτι γαῦρα φρονήσῃς·
τοῦθ' ὑπερηφανίης ἄνθος ἔφυσεν ἔρως.
Τίμα τὸν στέργοντα, παλίστροφα [δ'] ἔργα δεδορκὼς
πειράθητι φρονέειν μηδὲν ὑπὲρ τὸ μέτρον.

Τοῦθ' ὃ βλέπεις στέφωμα παρὰ κρήνην ἐστὶν ἐρασθέν,
ἔκλαυσεν μορφῆς εἰκόνας ἀντιτύπους.

V. 3, τίμα est encore une heureuse correction de M. Meineke; le ms. donne τίνα. J'ai ajouté la particule δέ, d'après l'avis du même critique. — V. 5, l'hésitation du copiste se trahit dans le ms., où il y a στε φωμα. Cela m'avait conduit à soupçonner : βλέπεις σὺ τύπωμα, παρὰ κρήνησιν ἐρασθέν || ἔκλαυσεν μ.... Mon savant ami M. Dübner a eu la complaisance de me communiquer la conjecture suivante : « Legendum τύφωμα παρὰ κρή« νην τιν' ἐλυσθέν; nam contra ὑπερηφανίαν hoc epi« gramma. In *Christo pat.* codd. vetusti bis variant « inter τρέχει et τρύχει. » Si cette conjecture ingénieuse se confirmait, il faudrait ajouter aux lexiques le mot τύφωμα, mot excellent pour rendre l'*orgueil incarné*. M. Meineke propose στεφάνωμα παρὰ κρήνησι μαρανθέν, correction élégante et digne de la main du maître. — V. 6, ἔκλαυσε Cramer.

XIII.

Ὑπνώοις ἐπὶ πουλύν, Ἔρως, χρόνον· ἄχρι γὰρ ἂν [σύ]
εὕδῃς, εἰρήνην σῶν ἔχομεν βελέων·
ἢν δέ σ' ὁ λυσιμελὴς προφύγῃ κόπος, οἰκτρὸς ἐκεῖνος
ὃς πρῶτος σὸν ἴδοι κανθὸν ἀνοιγόμενον.

V. 1, πολὺν . . . χρόνον, Cramer. J'ai eu la satisfaction de me rencontrer encore une fois avec M. Meineke, qui propose aussi le pronom σύ pour compléter le vers. — V. 4, je pense avec M. Meineke qu'il vaudrait mieux mettre ici ἴδῃ. — κάνθον c. cod. Cramer.

XIV.

Οἷος ἀποστάζει μηρῶν πόθος· οἷον ἀκμαῖον
ὥριον ἐκ λαγόνων ἄνθος ἀποκρέμαται·
οἷον δ' οἱ δροσόεντες ὑποιδαίνουσιν ἀκμαίως
αὐτοερυθρὰ φαιδρὰ σαλευόμενον.
Τίς πλάστης τοιοῦτο τεχνήσατο; Τρισμακάριστος
κεῖνος ὃς ἐργοπόνους τῷδ' ἐπέθηκε χέρας.

A la fin du 1er vers, il y avait probablement ἀκραίων· la construction serait οἷον ὡραῖον ἄνθος ἐξ ἄκρων τῶν λαγόνων ἀποκρέμαται. Autrement l'apposition de ὥριον à ἀκμαῖον serait d'une redondance choquante. Ajoutez qu'en laissant ἀκμαῖον, le 1er et le 3e vers se termineraient par le même mot, ἀκμαῖον = ἀκμαίως. La légère différence qui distingue l'adjectif de l'adverbe rendrait plus disgracieux encore l'effet de cette répétition, et accuserait une pauvreté de style encore plus grande. — V. 4, peut-être y avait-il : μΑCΤΟιΕΡΥΘΡΑῖοι φαιδρὰ σαλευόμενοι. — V. 6, χεῖρας Cramer.

Le sujet de cette pièce est évidemment l'éloge d'une belle femme, éloge fait avec la franchise ordinaire aux anciens. Mais s'adresse-t-il à une statue ou bien à un être animé et doué de mouvement? C'est un point que je n'ose pas décider, et la faute en est à l'auteur lui-même. En effet, le 4e vers ne peut s'appliquer qu'à une femme qui vit et qui respire; mais comment, à l'inverse de la fable de Pygmalion, cette femme se trouve-t-elle tout à coup transformée en une statue? Le poëte aurait-il voulu comparer les charmes qu'il admire à la perfection des formes qui brillent

dans les images en marbre des divinités de l'Olympe? On sait que, chez les anciens, c'était l'éloge suprême de la beauté; les chefs-d'œuvre de sculpture qu'ils avaient sous les yeux, leur inspiraient naturellement cette idée. Écoutons le chaste Euripide, racontant le sacrifice de Polyxène (*Hécube*, v. 558) :

Λαβοῦσα πέπλους ἐξ ἄκρας ἐπωμίδος
ἔῤῥηξε λαγόνος ἐς μέσον παρ' ὀμφαλόν,
μαστούς τ' ἔδειξε στέρνα θ', ὡς ἀγάλματος,
κάλλιστα.

Si c'était là l'intention de l'auteur anonyme de notre épigramme, il faut avouer qu'il n'a pas su l'exécuter avec bonheur. Il n'y a, dans ses vers, rien qui indique une comparaison, rien qui ménage la transition d'un objet à l'autre. Tant de concision ou de brusquerie est inexcusable. Si, au contraire, il a voulu faire l'éloge d'une statue ou d'un tableau, il est tombé dans une exagération qui passe les bornes, et qui dépayse le lecteur.

Quoi qu'il en soit, les idées et le style de cette petite pièce trahissent, ce me semble, un assez maladroit imitateur. Il y a loin de son épigramme aux compositions originales des bons poëtes érotiques de l'Anthologie, tels que Philodème, Dioscoride, Rufinus, etc.

La pièce suivante, publiée pour la première fois par Cramer (t. IV, p. 380), a été reproduite par Bergk (*Poet. lyric. Gr.*, p. 739), et par le célèbre God. Hermann (*Epitom. doctrin. metric.*, p. 174). Je n'aurais pas songé à la faire entrer ici, sans la nouvelle édition que vient d'en donner M. Matranga dans ses *Anecdota Græca* (t. II, p. 693), d'après un manuscrit de la bibliothèque Laurentienne. Ce ms., moins correct que celui de Paris, offre cependant quelques bonnes variantes, et ce qui est plus important, il complète les lacunes que l'on regrettait de trouver dans l'autre. Cette circonstance m'a engagé à reproduire ici cette gracieuse chanson *anacréontique* dans son état d'intégrité, en ajoutant toutes les variantes du ms. de Florence, ainsi que les conjectures des savants que j'ai nommés plus haut. J'ai cru faire par là une chose agréable aux amis des lettres grecques, d'autant plus que les *Anecdota* de Cramer et ceux de M. Matranga sont du nombre de ces livres qu'il n'est pas facile de se procurer. A la fin de ce travail, je me propose de donner de courtes observations sur les poésies contenues dans le deuxième vol. des *Anecdota* de M. Matranga.

ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΟΥ ΓΡΑΜΜΑΤΙΚΟΥ

ΤΟΥ ΣΙΚΕΛΙΩΤΟΥ

ὨΔΑΡΙΟΝ ΕΡΩΤΙΚΟΝ.

Ποταμοῦ μέσον κατεῖδον
ποτὲ τὸν γόνον Κυθήρης.
Ἐνενήχετο προπαίζων
μετὰ Νηΐδων χορείης·
ποταμὸς δὲ χρυσοδίνης
ἐβόα, τί πυρπολεῖς με;
τί με, παιδίον, φλογίζεις;
ἀπ' ἐμῶν ἄπελθε ῥείθρων.
Πλοκάμους χρυσοχύτους θαῦμα ἰδέσθαι
ὁ Ἔρως τῆς Παφίης εἶχε καρήνῳ.

Ὃν ἰδὼν ἐγὼ τότ' ἔσχον
ἐπιθυμίαν κρατῆσαι,
κρατεραῖς πέδαις τε δῆσαι,
θαλεροῖς νέοις τε δεῖξαι.

Ὁ δὲ νόσφι τῶν ῥεέθρων
ὑπέφευγε προσγελῶν μοι,
ποτὲ μὲν ποσὶ προβαίνων,
ποτὲ δὲ πτεροῖς ἀλύσκων.
Μικρὸς ἦν ὑπόπτερός τε
πολυποίκιλός τε μύθῳ,
πολυδαίδαλος τὸ εἶδος,
πολυήρατος τὸ κάλλος.
Παῖδα οἰστοβόλον Ἀφρογενείης
εὐγενέων λογάδων, φεύγετε, κοῦροι.

Γυμνὸς ἦν ἀνάρβυλός τε
πυρὶ δ' εἴκελος τὰ πάντα·
ἀπὸ δ' ὀμμάτων βολάων
φλογερὴν ἔπεμπεν αἴγλην.
Ἐρατὴν φέρων φαρέτρην
πεπυρωμένων βελέμνων,
ἐπίχρυσον εἶχε τόξον
κεχαλασμένον κατ' ὤμων.
Μικρὸν ἔχει τὸ βέλος, μακρὰ δὲ βάλλει·
ὃν δὲ βάλῃ, πυρόεις οἶστρος ἐλαύνει.

Γλυκερὴν ὄπα προῆκεν
διὰ τῶν πόθων λαλῶν μοι,
λιγυρὸν μέλος λυρίζων,
καθάπερ Πρόκνη κατ' ἄλσος.
Παλάμην ἄγαν βραχεῖαν
ἐπεμειδία κραδαίνων·
ἐπεδείκνυε δὲ ταύτην
προφανῶς τὸ πῦρ ἀφάσσων.

Ἀναγαλλίδας παρῆλθεν,
ἴα καὶ κρόκους παρέπτη.
Ζεφύρου πνοὰς γὰρ εἶχεν
κατοπισθίους λιγείας.
Τὸ βρέφος τῆς Παφίης φεύγετε, κοῦροι·
ἀφανῶς τόξα πόθων ἀγκύλα τείνει.

Καθάπερ ταώς τις ὄρνις
ὁ κατάστερος πτεροῖσιν,
ὑπερίπτατο πλανῶν με,
λιβάδων ὕπερθε παίζων.
Ἔκαμνον τρέχων ἐλαύνων,
ἀπεπαυσάμην διώκων·
ὁ δὲ τοῖς ῥόδοις με βάλλων
ὑπέθελγέ πως πρὸς οἶστρον.
Πόσα ἄνθη ἔδραμον καὶ ῥοδεῶνας,
ὀπίσω παιδαρίου πολλὰ διώκων.

[Τὸν Ἔρωτα τὸν πλανήτην
τί μάτην, νέοι, ποθεῖτε;]
Μανίης πέφυκε δεῖγμα,
νεότητός ἐστι πῆμα.
[Νεότης] πέφυκε πᾶσα
[ταλακάρδιος, θρασεῖα,]
ἀκατάσχετός τε τόλμα,
ἀτελῶν πόνων ἐρῶσα.
Καλύκων συνῆγεν ἄνθη
παρέχων ἐμοὶ πονεῖσθαι·
πλατάνοισι γὰρ προβαίνων
στεφάνους πλέκειν μεθῆκεν.

Δροσερὰς εἰς λιβάδας πολλὰ διώξας
τὸν Ἔρωτα βροχίσαι οὐκ ἐδυνήθην.

Ὑποδὺς δ' ἔνερθε λόχμης
σκιεροῖς ἔπαιζε δένδροις.
Πύματον βέλος δὲ πέμψας
βάλεν ἡπάτων τὰ κοῖλα.
Συνομηλίκων χορεία,
συναρήξατε προθύμως·
κατακαίομαι, κλονοῦμαι
ἀφανῶς τε πυρπολοῦμαι.
Ἀνθοκόμους λιβάδας πεζοπορήσας
παῖδα πανοῦργον λαβεῖν οὐκ ἐδυνήθην.

Δότε μοι λόγον τί ῥέξω,
τί πάθω, τί δ' αὖ προσοίσω,
τί δὲ φάρμακόν ποθ' εὕρω
κραδίην ἐμὴν δροσίζον.
Φάρμακον ἐξ Ἑλένης εἴ τις ἐφεύροι
ἡμετέραις φιάλαις ἐγκαταμῖξαι.

« Ἄκος εἰς ἔρωτ' ἀκούω
« ἀποδημίαν γενέσθαι·
« σὺ μένειν θέλων δὲ μᾶλλον
« ἕτερον τρόπον μετέρχου.
« Ἀΰπνους ἴαυε νύκτας
« μετ' Ἀχιλλέως ἑταίρων,
« σὺν ἀηδόσιν λιγείαις
« μελιηδέα προσᾴδων. »
Ἐδάην πόθου τὸ φίλτρον,

ὁδὸν οὐδαμῶς δ' ἐπέγνων.
Δότε μοι συνοιμοδίτην
τὸν Ἔρωτα συλλαλοῦντα.
Τῆς Παφίης τὸ βρέφος, φεύγετε, κοῦροι·
λαμπάδα καιομένην χειρὶ κομίζει.

Dans les notes suivantes, nous désignerons par la lettre P le ms. de Paris (*Supplém. gr.* 352), et par L le ms. de Florence, dont s'est servi M. Matranga.

Le ms. P ne donne, pour toute indication, que les deux derniers mots, ᾠδάριον ἐρωτικόν. Le nom de l'auteur a été découvert par M. Matranga; son ms., après les mots ᾠδ. ἐρωτ., continue ainsi: δι' Ἀνακρέοντος (sc. Ἀνακρεοντείων) καὶ κουκουλλίου, λαβόντος τὴν ὑπόθεσιν ἐκ μελῳδοῦ τινος. — V. 3, ἐπενήχετο προβαίνων L. — V. 4, Νηρηΐδων P, Νηρῄδων Bergk : Hermann avait deviné la vraie leçon Νηΐδων, que L est venu confirmer. L'illustre critique n'a pu s'empêcher de remarquer, avec une légère ironie, que l'auteur de cette pièce était trop instruit pour placer des Néréides dans une rivière. — V. 10, χρυσοχύτας L. — V. 11, χαρήνων L. — V. 12, ποτ' L. — V. 15, ὁ δ' : ici et partout où cet article revient, Hermann l'écrit comme un pronom, ὅ. Cette forme n'est-elle pas trop archaïque pour un auteur du neuvième siècle?

V. 19, Hermann a donné πικρός. Serait-ce une faute d'impression? — V. 23-24, φεύγετε κοῦροι, || εὐγενέων λογάδων, Ἀφρογενείης, Hermann.

V. 25, ἀνάρδιλος P : faute de copiste que Bergk avait corrigée. Elle n'existe pas dans L. — V. 29, ἐρατὰν ... φαρέτρην P, ἐρατὴν φέρεν (sic) φαρέτραν L. Bergk et Hermann ont fait disparaître le dorisme que présente l'épithète chez P; par quel hasard singulier ce dorisme a-t-il passé du commencement de P à la fin du vers chez L, en sautant de l'adjectif sur le substantif? L'auteur aurait-il voulu varier son style, à l'exemple des poëtes lyriques, exemple imité même par quelques auteurs d'épigrammes? Cette supposition serait assez probable, si, dans le cours de la pièce, on rencontrait quelque autre trace de dorisme. Alors nous aurions adopté, sans hésiter, la leçon ἐρατὰν φέρων φαρέτραν, soutenue tour à tour par les deux manuscrits. Mais dans l'état actuel, il faut croire que ce changement brusque et partiel de formes n'est qu'un effet de la distraction des copistes.

V. 23, ὤμους L. — V. 33, εἶχε ... πέμπεν L. — V. 34, ὃν δὲ βάλλει L.

V. 35, προῆκε PL. — V. 36, τῶν πόθων L, τὸν πόθον P. J'ai préféré le premier comme plus poétique. — V. 40, ὑπεμειδία κερδαίνων L. — V. 41, ὑπεδείκνυε L; ἐπεδείκνυ P. Bergk l'avait déjà corrigé. — V. 42, ἀφύσσων L.

V. 43, ἀναγγαλίδας P; Cramer l'avait d'abord corrigé; ἀναγαλλίδας παρέπτων || ἴα καὶ κρόκους παρῆλθεν L. — V. 50, κατάπτερος L. — V. 53, ἔχαμον L. — V. 55, ῥόδοις με βάλλων PL; Cramer, par distraction, a donné

τοῖς ῥόδοις ἐμβάλλων. Bergk avait restitué la vraie leçon. — V. 57, ῥοδεῶνας est une bonne correction de Bergk; ῥοδονιῶνας P, ῥοδωνίας (sic) L. — V. 58, au lieu de ce vers, ὀπίσω παιδαρίου, etc., L. donne le suivant: τὸν Ἔρωτα βροχίσαι οὐκ ἠδύνηθεν (sic). — V. 61, κραδίης πέφυκε δῆγμα L. Les deux vers précédents, enfermés entre deux crochets, manquent dans P.

V. 63, le mot νεότης, et le vers suivant tout entier manquent dans P.

V. 65, τόλμη L. — V. 68, παρέχων ἐμοὶ πονεῖσθαι L; παρέσχε μοι πονεῖν P (la fin est illisible pour moi); Cramer a donné : ἃ παρέσχε μοι πονεῖν δέ : ἃ παρ. μοι πονεῖν με Hermann. Sans contredit, la leçon fournie par L est plus pure et plus poétique. — V. 70, πλέκειν Hermann. Ce changement ne me semble nullement nécessaire. — V. 72, ἐδυνήθην Bergk; ἠδυνήθην PL. — V. 73, ἔνερθε L, ἔνερθεν P; Bergk l'avait corrigé. — V. 75, πήματον P, πύματον L; Cramer avait déjà corrigé la faute d'orthographe de P. πύματον βέλος δὲ πέμψας L; π. βέλος πέμψας P; π. βέλος προπέμψας Bergk. A Hermann appartient l'honneur d'avoir deviné la vraie leçon, qui est celle du ms. L. — V. 76, ὑπάτων L. — V. 77, χορείη L. — V. 79, κλονοῦμαι Cramer et L; κλονουμένων P. — V. 81, ἀνθεκόμους L; πεζοπονήσας P. Le ms. L confirme la correction de Bergk, πεζοπορήσας. — V. 82, ἐδυνήθην Bergk; ἠδυνήθην PL.

V. 84, προσήσω P : corrigé par Cramer; προσείπω L. Dans ce dernier ms, les vers 87-8, qui forment le κουκούλιον, sont placés après le vers 92 (ἕτερον τρόπον, etc.) : disposition vicieuse, et contraire à l'enchainement des idées.

V. 92, μετέρχῃ L. — V. 94, μετ' Ἀχιλλέως, ἑταῖρε L. — V. 95, ἀηδόσι PL : corrigé par Bergk. — V. 98, ὁδὸν δ' PL; ὁδὸν οὐδαμῶς ἐπ. Bergk; corrigé par Hermann. — V. 99, συνοιμοδίτην est une heureuse correction de Hermann, que le ms. L a confirmée; Bergk a laissé intact le συνομοδίτην de P, quoiqu'il détruise la mesure. Cette faute a passé dans le nouveau *Thesaurus*. — V. 102, χερσὶ L.

POÉSIES INÉDITES

TIRÉES

DE LA BIBLIOTHÈQUE LAURENTIENNE

DE FLORENCE.

ΧΡΗΣΜΟΙ.

Cod. 16, Plut. 32, p. 379 b.

1.

ΕΚ ΤΗΣ ΘΕΟΣΟΦΙΑΣ.

Θεοφίλου τινὸς ἐρωτήσαντος τὸν Ἀπόλλωνα, Σὺ εἶ θεός, ἢ ἄλλος; ἔχρησεν οὕτως·

Ἔσθ' ὑπὲρ οὐρανίου κύτεος καθύπερθε λελογχὼς
φλογμὸς ἀπειρέσιος κινούμενος, ἄπλετος αἰών.
Ἔστι δ' ἐνὶ μακάρεσσιν ἀμήχανος, εἰ μὴ ἑαυτὸν
βουλὰς βουλεύσῃσι πατὴρ μέγας, ὡς ἐσιδέσθαι·
ἔνθα κεν οὔτ' αἰθὴρ φέροι ἀστέρας ἀγλαοφεγγεῖς,
οὔτε σεληναίη λιγυφεγγέτις αἰωρεῖται.

Οὐ θεὸς ἀντιάει κατ' ἀταρπιτόν, οὐδ' ἐγὼ αὐτὸς
ἀκτῖσιν συνέχων ἐπικίδναμαι αἰθεροδινής,
ἀλλὰ πέλει πυρσοῖο Θεοῦ περιμήκετος αὐλών,
ἕρπων εἱλίγδην, ῥοιζούμενος. Οὐ μὲν ἐκείνου
ἁψάμενος πυρὸς αἰθερίου δαΐσειέ τις ἦτορ·
οὐ γὰρ ἔχει δαίειν· ἀζηχεῖ δ' ἐν μελεδηθμῷ
αἰὼν αἰῶσιν ἐπιμίγνυται ἐκ θεοῦ αὐτοῦ.
Αὐτοφυής, ἀδίδακτος, ἀμήτωρ, ἀστυφέλικτος,
οὔνομα μηδὲ λόγῳ χωρούμενος, ἐν πυρὶ ναίων,
τοῦτο θεός· μικρὴ δὲ μερὶς θεοῦ ἄγγελοι ἡμεῖς.

V. 1. Il eût été facile de mettre ὑπερουρανίου, comme à l'oracle nº II; mais j'ai mieux aimé respecter la leçon du ms., d'autant plus que des pléonasmes de ce genre se rencontrent chez les bons poëtes. Du reste, ce passage rappelle ce vers de *la Henriade* (ch. VII) :

Par delà tous ces cieux le Dieu des cieux réside.

On sait qu'un critique contemporain,

CLÉMENT, très-inclément Zoïle de Voltaire,

a été lui-même forcé de proclamer ce vers *un peu* sublime. Par un scrupule de physicien (du moins je le présume), l'auteur de *la Henriade* avait voulu sacrifier ce beau vers en le changeant ainsi :

Dans ces cieux infinis le Dieu des cieux réside.

Heureusement, l'instinct du poëte l'a emporté sur le rigorisme du philosophe, et le premier vers a été conservé. Voy. la note 6 de M. Beuchot, p. 243. — V. 3 : y aurait-il eu : ἔστι δ' ἰδεῖν μακ. ἀμ.? Du moins

c'est le sens. — V. 5, οὐδ' αἰθήρ cod. — V. 6. On sait que λιγύς ne se dit que des sons; ici il s'applique aux objets de la vue. Cette métaphore, trop dure, ne se trouve chez aucun auteur classique. D'ailleurs, ce néologisme, comme nous allons le voir bientôt, n'est pas le seul qui se rencontre dans cet oracle. Il n'en faudrait pas davantage pour prouver son origine apocryphe. Cependant, le mot λιγυφεγγέτης (peut-être aussi son congénère λιγυφεγγής), tout condamnable qu'il est, prendra désormais place dans les Lexiques. — V. 7. Il m'est impossible, je l'avoue, de trouver un sens satisfaisant à συνέχων dans ce passage, à moins de supposer qu'il remplace tout simplement la préposition σύν. L'adverbe συνεχῶς ne conviendrait pas non plus. Y aurait-il eu συνιών?

V. 12, δαίην cod. μελεδηθμός, au lieu de μελεδώνη ou μελέδημα, manque dans les Lexiques; c'est un néologisme parfaitement inutile. — V. 14, αὐτοφανὴς cod. — V. 15, χωρούμενον Gallæus. — De cet oracle les trois derniers vers étaient les seuls connus jusqu'à présent. Voy. Gallæus, *Oracul. vetera*, p. 14. — V. 16, τουτὶ et μικρὰ Gal.

II.

Τὰ δὲ ἀκόλουθα καὶ ἐν ἑτέρῳ χρησμῷ διεξῆλθεν, εἰπὼν οὕτως·

Ἔσθ' ὑπερουρανίου πυρὸς ἀφθίτου αἰθομένη φλὸξ
ζωογόνος, πάντων πηγή, πάντων δὲ καὶ ἀρχή,
ἥ τε φύει μάλα πάντα, φύουσά τε πάντ' ἀναλίσκει.

III.

Ἐρωτήσαντός ποτε τοῦ ἱερέως τὸν Ἀπόλλωνα περὶ τῆς μελλούσης κρατεῖν θρησκείας, παράδοξον εἶπε χρησμὸν τοιοῦτον (τοιοῦτο cod.)·

Μὴ ὄφελες πύματόν με καὶ ὕστατον αὐτὸς ἐρέσθαι,
δύστηνε προπόλων, περὶ θεσπεσίου γενετῆρος,
ἀμφί τε τηλυγέτου πανομφαίου βασιλῆος,
καὶ πνοιῆς, ἣ πάντα πέριξ βοτρυδὸν ἴσχει
οὔρεα, γῆν, ποταμούς, ἅλα, τάρταρον, ἠέρα καὶ πῦρ·
ἥ με καὶ οὐκ ἐθέλοντα δόμων ἀπὸ τῶνδε διώξει
αὐτίκ', ἐρημαῖος δὲ λελείψεται οὐδὸς ἀφήτωρ.

Εἶτα περιπαθῶς ἀνοιμώξας ἐπήγαγεν·

Οἴμοι ἐμοὶ τρίποδες, στοναχήσετε· οἴχετ' Ἀπόλλων,
οἴχετ', ἐπεὶ φλογόεις με βιάζεται οὐράνιος φώς.

IV.

Καὶ ἐν ἑτέρῳ χρησμῷ περὶ τοῦ ἀεὶ ὄντος Θεοῦ λέγων καὶ τὴν ἑαυτοῦ συνομολογῶν ἀπώλειαν, φησί·

Ἦν Ζεύς, ἔστι τε νῦν Ζεύς, κ' ἔσσεται· ὦ μεγάλε Ζεῦ,
οἴη μοι χρησμῶν ὑπολείπεται ἠριγένεια.

Une découverte de M. Dübner, publiée par lui dans la *Revue de philologie* (année 1847, t. II, p. 240-1), va nous fournir des variantes et des rapprochements curieux pour les oracles des n^os III et IV. Il fallait toute

la sagacité du savant helléniste pour démêler, au milieu d'un fatras de gloses informes et confondues pêle-mêle avec le texte, les membres épars de la sibylle, les rassembler et les ajuster de manière à leur rendre l'organisation et la vie. Voici la reconstruction opérée par M. Dübner :

Μὴ ποθέοις πύματόν τε καὶ ὕστατον ἐξερέεσθαι,
δύσμορ' ἐμῶν προπόλων (1), περὶ θεσπεσίοιο θεοῖο
καὶ πνοιῆς τῆς πάντα πέριξ βοτρυδὸν ἐχούσης
τείρεα, φῶς καὶ νάματα, ἠέρα καὶ φλογόεν πῦρ.
Οἷός μ' οὐκ ἐθέλοντα δόμων τῶν ὧδε διώκει!
ἡ γὰρ ἐμὴ τριπόδων μάντις λίπεν ἠριγένεια.
Αἶ αἶ με, τρίποδες, στοναχήσετε· οἴχετ' Ἀπόλλων·
οἴχομ', ἐπεί γε βροτός με βιάζεται οὐράνιος φώς.
Καὶ ὁ παθὼν θεός ἐστ', [ἀλλ'] οὐ θεότης πάθεν αὐτή.

On voit, au premier coup d'œil, combien la rédaction du ms. L est supérieure et par la beauté de l'élocution poétique et par l'enchaînement des idées. Entrons maintenant dans quelques détails. Nous désignerons par P le ms. n° 2875 de la Bibliothèque nationale, d'où M. Dübner a tiré par parcelles le morceau que l'on vient de lire. Voici les gloses pour le premier vers : Καὶ ἄν ποτε μὴ ὤφελες. ὡς καὶ αὐτὸν καὶ ὕστερον. καὶ ἐρωτᾶσθαι πύματόν (*sic*, avec un μ entre les lignes au-dessus de la dernière syllabe) καὶ ὕστατον ἐξερέεσθαι. On voit que la glose est tantôt avant, tantôt après le texte; le même désordre règne d'un bout à l'autre. Ἂν ποτε (aujourd'hui ἄμποτε) est

(1) Dans la *Revue de philologie*, la virgule est placée après δύσμορ' : c'est une faute typographique qui embarrasse beaucoup le sens.

la traduction de ὤφελες en grec moderne (1). Étranger à cet idiome, M. Dübner ne s'en est pas aperçu. C'est pourquoi, préoccupé de l'idée que μὴ ὤφελες est la glose, il a eu recours à la paléographie pour former μὴ ποθέοις de AANποτεως. Néanmoins, averti par son excellent jugement, il a ajouté la remarque suivante : « *Il est certain qu'il se cache ici une autre tournure qui rende mieux la glose* μὴ ὤφελες, *parfaitement adaptée au sens.* »

La variante ἐξερέεσθαι ne mérite pas la préférence sur la leçon αὐτὸς ἔρεσθαι (sic) de L. Cette leçon pourrait même au besoin être justifiée par le αὐτόν du glossateur. Cependant, la tautologie de πύματον καὶ ὕστατον m'a fait souvent soupçonner qu'il y avait peut-être dans le principe : πύματόν με καὶ οὔποτέ μ' αὖθις ἔρεσθαι, comme dans ce vers de Sophocle (Ajax, 858) :

πανύστατον δή, κοὔποτ' αὖθις ὕστερον.

Si je ne me trompe, le vers y gagnerait. L'exemple de Sophocle nous dispense de citer d'autres témoignages. Pourtant, si quelqu'un s'imagine qu'il n'existe aucune différence entre cette tournure et la première, nous l'engageons à parcourir une excellente note de Coray sur Hippocrate, *Traité des airs*, etc., t. II, p. 250 et suiv.

V. 2. Le δύσμορ' ἐμῶν προπόλων de P est moins élégant et moins énergique que le δύστηνε προπόλων de L.

(1) Cet ἄν ποτε est si moderne, qu'il date à peine du temps d'Homère. Il est vrai que, pour arriver jusqu'ici, il a subi un léger changement en route; car Homère, Eschyle, etc., disaient εἴ ποτε. Voyez le *Commentaire* de Coray sur Héliodore, p. 71-2, et surtout sa note capitale sur le vers 180 du troisième chant de l'Iliade, p. 38-9.

La glose κακοπάθητε (— θιτε cod.) est remarquable en ce que ce mot (supposé qu'il ne soit pas corrompu, et qu'il n'y ait pas eu κακοπαθέ[στα]τε, par exemple) ne se rencontre nulle part ailleurs. — Le glossateur explique mal θεσπεσίοιο par θείου. Ici θεσπέσιος a le sens de ἄῤῥητος, ou, si l'on aime mieux, de θέσφατος. Au reste, la variante θεσπεσίοιο θεοῖο, au lieu de θεσπεσίου γενετῆρος de L, ne doit probablement son origine qu'à la perte du vers 3 du ms. L, où il est question du *fils*. Cette lacune rendait le mot γενετῆρος embarrassant; c'est ce qui aura décidé le compilateur à le changer en θεοῖο.

Quand le ms. L ne nous aurait fait retrouver que ce vers perdu : ἀμφί τε τηλυγέτοιο πανομφαίου βασιλῆος, ce serait déjà une assez belle acquisition. En effet, il est impossible de traduire avec plus de bonheur, en style poétique, les idées des livres sacrés. Chaque mot est d'une justesse parfaite, et réveille une foule d'associations. C'est comme un retentissement de cette voix souveraine que les cieux entr'ouverts laissèrent une fois descendre jusqu'à la terre : οὗτός ἐστιν ὁ υἱός μου ὁ ἀγαπητός, ἐν ᾧ ηὐδόκησα· αὐτοῦ ἀκούετε! Ce fils chéri, ce fils unique, est un roi, le roi des rois, le roi de la gloire, dont la présence dissipera les ténèbres et fera trembler les portes de l'enfer : ἐπάρθητε πύλαι αἰώνιαι, καὶ εἰσελεύσεται ὁ βασιλεὺς τῆς δόξης. L'épithète πανομφαῖος s'adapte merveilleusement à celui que les prédictions des prophètes avaient solennellement annoncé. πανομφαῖον, πεφημισμένον, dit Hésychius.

V. 4 L (v. 3 P). Au lieu de εἴσχει, il vaut mieux lire dans L ἐνίσχει = ἐνέχει, à moins que la sibylle n'ait voulu, de son autorité privée, faire une réduplication

sur ἴσχω d'après les mots ἐθέλω, ἐρύομαι, ἐέργω, ἐέλπομαι, ἐέσχατος, ἐΐσκω, etc. Du reste, L me semble encore ici l'emporter sur P, dont la version, avec le participe ἐχούσης, accompagné de l'article, est bien près de la prose. La glose sur πάντα est curieuse : τὰ σύμπαντα καὶ ἀπὸ περάτων. Le glossateur a sans doute voulu employer l'expression si fréquente dans l'Écriture : ἀπὸ περάτων ἕως περάτων.

V. 5 L (v. 4 P). Voici ce qu'on lit dans le ms. P : τείρεα φῶς. ἄστρα τὸ βλέπειν. ποταμός. ἠέρα καὶ ὕδωρ. καὶ νάματα καὶ ἀὴρ καὶ ηρὸν (*sic*. νηρὸν? Dübner) καὶ πῦρ καὶ φλόξ. Il y avait probablement : τείρεα : ἄστρα, φῶς, (? πρὸς) τὸ βλέπειν. [γῆν :] oublié peut-être par le copiste? Quant à l'absence de glose, elle est toute naturelle, le mot γῆ étant de la langue commune. ποταμούς : de même. [ἅλα : θάλασσαν], ὕδωρ ἢ νάματα. ἠέρα : ἀήρ. [τάρταρον]..... πῦρ : ἢ φλόξ. On connaît le penchant qu'ont les grammairiens à entasser des synonymes ou les mots qu'ils croient tels. On a vu plus haut l'interprétation si étendue et si inutile de πάντα. Il ne faut donc pas s'étonner si notre glossateur a mis tant de choses sur τείρεα, mot poétique et complétement inconnu au vulgaire. Le pauvre homme s'est imaginé ne pouvoir trop dire pour bien l'expliquer. Mais que dirons-nous de τάρταρον, qui manque absolument dans P? Ne serait-il pas permis de soupçonner que ηρὸν pourrait bien être la dernière partie de [τάρτ]αρον mutilé? Quoi qu'il en soit, il me semble qu'en définitive le ms. P ne nous donne, pour le vers 5, qu'une seule variante qui mérite d'être adoptée de préférence : c'est celle de τείρεα, au lieu de οὔρεα.

V. 6 L (v. 5 P). La liaison est beaucoup mieux éta-

blie d'après L. En outre, δόμων ἀπὸ τῶνδε est bien plus élégant que le δόμων τῶν ὧδε de P.

Le vers 7 de L manque totalement dans P. οὐδὸς ἀφήτωρ est pour οὐδὸς ἀφήτορος, i. e. Ἀπόλλωνος.

Le v. 6 de P se trouve en beaucoup meilleur état au nº IV.

V. 8 L (v. 7 P). οἴμοι οἴμοι cod. On pourrait lire aussi οἴμοι μοι. Ici encore la leçon de L est préférable. Voici la glose sur la dernière partie de ce vers : ἀπέβη ὁ θεὸς τῶν μηερῶν. Il faut sans doute lire : τῶΝ ἱερῶν. Quelques lignes plus haut, la glose sur οὐκ ἐθέλοντα est καὶ μὴ βούλομε. C'est ainsi que le copiste a défiguré la vraie leçon, κἂν μὴ βούλωμαι (1).

V. 9 L (v. 8 P). La supériorité de L est évidente : φλογόεις... οὐράνιος φώς vaut incomparablement mieux que βροτός... οὐράνιος φώς.

Le dernier vers de P est certainement d'une autre main. L'excès de zèle aveugle et rend maladroit. Il a fait oublier à l'auteur de cette interpolation que Phébus n'était pas docteur en théologie chrétienne.

Nº IV. Le premier vers a été emprunté à un oracle des Péliades, que Gallæus a inséré parmi les *Vetera oracula*, p. 62. Voici le vers original :

Ζεὺς ἦν· Ζεὺς ἐστί· Ζεὺς ἔσσεται· ὦ μεγάλε Ζεῦ.

On reconnaît ici le vrai style d'oracle. Les change-

(1) Le commencement de P a besoin aussi d'être corrigé : οὗτος ὁ παρ' ὑμῖν θαυμαζόμενος Ἀπόλλων ὁ μαντικὸς τοιοῦτον δή τι παρὰ (*leg.* περὶ Dübner) Χριστοῦ ἐξεφώνησεν. Ἐρωτηθεὶς γὰρ περὶ τῶν αὐτῶν (*leg.* αὐτοῦ Dübner) προπόλλων, ἀπεκρίνατο ὧδε. Lisez : ἐρωτηθεὶς γὰρ παρά τινος τῶν αὐτοῦ προπόλων...

ments faits par la sibylle plagiaire sont loin d'être heureux.

Deux autres oracles attribués à Apollon Pythien ont du rapport avec celui du n° III. L'un, s'il faut en croire Suidas et Cédrénus, est une réponse donnée à l'empereur Auguste (1); l'autre est une pétition adressée, par l'intermédiaire du médecin Oribase, à l'empereur Julien, en faveur des établissements du dieu fatidique, lesquels menaçaient ruine (2). Au reste, ce dernier oracle serait une preuve qu'Apollon fonctionnait encore vers le milieu du quatrième siècle; par conséquent il donnerait un démenti formel à l'oracle n° III, suivant lequel il ne serait plus resté à Phébus qu'un jour de règne.

V.

Ὅτε τὸ Βυζάντιον ᾤκισεν ὁ Βύζας, ζηλοτυπήσας ὁ Αἷμος αἱμίμου * τοῦ δρυμοῦ ἄρχων, οὗ καὶ ὄρος ἐπώνυμόν ἐστι, καὶ νομίσας, εἰ προκαταλάβοι ἀνθρώπους ἔτι νεοκαταστάτους, νικήσειν τοὺς Βυζαντίους, πέμπει τῶν οἰκείων τινὰ πρὸς τὸν Ἀπόλλωνα ἐρωτᾷν (1) περὶ γενεσίων (2) Βύζαντος. Ἔχρησεν οὖν ὁ Ἀπόλλων οὕτως·

Ἔγρεο, καὶ παλίνορσος ἐπείγεο, καὶ λέγε ταῦτα·
οὔ σέ γε Φοῖβος ἄνωγεν ἀμείνονι φωτὶ μάχεσθαι.
Κείνου γὰρ θεὸς αὐτὸς ἑὴν ὑπερέσχεθε χεῖρα,
ὃν καὶ γῆ τρομέει καὶ οὐρανὸς εὐρὺς ὕπερθεν,
πόντος τ', ἠέλιός τ', ἠδ' ἠέριον χάος αὐτό.

(1) Voy. Gallæus, p. 21.
(2) *Ibid.*, p. 39.
* F. αἱμ[οῦ] ἢ [αἵ]μου [ἤ]τοι δρυμοῦ.
(1) Le bon usage exigerait ἐρωτήσοντα.
(2) γενησίων cod.

Καὶ ταῦτα μὲν ὁ Ἀπόλλων· τοῦτο δὲ τῆς προνοίας ἦν τοῦ Θεοῦ, τὸ μέλλον ὡς παρὸν γινωσκούσης. Ἤδει γὰρ ὡς οἱ τὴν πόλιν ταύτην οἰκήσοντες ἐπιμελῶς αὐτὸν θρησκεύσουσι (1)· διὸ καὶ οὐδὲν αὐτοὺς κακὸν παθεῖν συνεχώρησεν.

VI.

Ὁ αὐτὸς ἐρωτηθείς, « Τίς Θεός; » ἐξεῖπεν οὕτως·

Αὐτοφυής, ἀλόχευτος, ἀσώματος ἠδέ τ' ἄϋλος.
Κεῖθεν δ' ἐκ σέλα εἶσι πέριξ σφαιρηδὸν Ὀλύμπου,
ἔνθεν δ' αὖ τυτθὴ διαείδεται αἰθέρος αὐγὴ
ἠέλιον, μήνην, καὶ τείρεα φωτίζουσα.
Ταῦτ' ἐδάην, ἔμαθόν τε νόῳ, τὰ δὲ λοιπὰ σιωπῶ,
Φοῖβος ἐών· σὺ δὲ παῦε τὰ μὴ θέμις ἐξερεείνων,
χ' εἵνεκα σῆς σοφίης τάδ' ὑπέρτερα νωμῶν.

V. 1er, αὐτοφανής cod. comme à l'oracle nº I. — V. 6, sur παῦε voy. l'Æn. Gaz. de M. Boissonade.

VII (p. 380).

Πόπλᾳ τινὶ τοὔνομα ἐρωτήσαντι εἰ συμφέρει περὶ χρημάτων εἰς φιλοτιμίας πέμψαι πρὸς βασιλέα, ἀπεκρίνατ οὕτως·

Καὶ τόδε σοι δρᾶσαι πολὺ συμφέρον εὐμενίῃσι
λισσομένῳ Ζηνὸς πανδερκέος ἄφθιτον ὄμμα,
ἐκ δὲ πάτρης στεῖλαι γαίης βασιληΐδος ἄστυ
ἐξεσίην σπέρχοντα, κλυτὴν πρεσβηΐδα πίστιν.

(1) θρησκεύουσι cod.

V. 3, f. βασιλῆος ἐς ἄστυ. La préposition εἰς est ici indispensable. — V. 4, pour plus de clarté j'ai ajouté une virgule après σπέρχοντα.

VIII.

Ἄλλοτε λυπουμένῳ τῷ Πόπλᾳ, ὡς καὶ τῶν πραγμάτων ἐναντιουμένων αὐτῷ, καὶ τῆς οὐσίας μειουμένης, καὶ τοῦ σώματος οὐκ εὖ ἔχοντος, καὶ μαθεῖν ζητοῦντι παρ' οὗ δυνηθείη βοηθείας (*) τυχεῖν, ἔχρησεν οὕτως·

Ἱλάσκου Ζηνὸς βιοδώτορος ἀγλαὸν ὄμμα.

(*) βοήθειαν cod. Peut-être y avait-il βοηθείας ἂν τυχεῖν.

IX.

Στρατονίκῳ τινὶ ὄναρ ἰδόντι περὶ τῶν τῆς ἰδίας ζωῆς ἐτῶν, καὶ πυθομένῳ εἰ χρὴ πιστεῦσαι, οὕτως ἀνεῖλεν·

Εἷς ἔτι σοι δολιχὸς νέμεται χρόνος· ἀλλὰ σεβάζου
ζωοδότου Διὸς ὄμμα θυηπολίαις ἀγανῇσιν.

En prédisant l'avenir, Apollon ne pouvait oublier qu'il était aussi l'inventeur de la médecine et le père d'Esculape. Il avait d'ailleurs le caractère doux et plein de bienveillance, comme il convenait au dieu qui présidait les Muses, au dieu des beaux-arts, faits pour charmer le ciel et la terre. Comment donc aurait-il déclaré, d'une manière si rude et si brutale, le jour précis de sa mort à un pauvre superstitieux qui venait le consulter pour se délivrer des terreurs d'un songe?

Non, ce n'est pas possible. En pareil cas, le dieu de la médecine eût enveloppé sa réponse d'ambiguïtés et d'équivoques, afin de laisser quelque place au doute et à l'espérance. L'oracle que nous avons sous les yeux, si on l'examine avec soin, nous fournira une nouvelle preuve de cette discrétion bienfaisante, de cette diplomatie céleste pleine d'humanité. On peut lire en effet :

ΕἸΣΈΤΙ σοι δολιχὸς νέμεται χρόνος.....

Il est digne de remarque que l'épithète δολιχός s'accorde encore mieux avec εἰσέτι qu'avec εἰς ἔτι. D'ailleurs, χρόνος dans le sens de *an, année,* est d'un usage plus moderne.

X.

Ὁ Σέραπις (*) τῷ περὶ σοφίας ἐρωτήσαντι, οὕτως ἀπεκρίνατο·

Ὅσσον ἐέλδονται χρυσοῦ πολυτιμέος ἄνδρες,
τόσσον μαντοσύνης ποθέεις τέλος. Ἀλλὰ τόδ' ἴσθι·
θᾶττον τοῖς θνητοῖσι κόρος χρυσοῖο παρέσται,
ἢ σοφίης τέλος εὐρὺ καταζητῶν ἐσαθρήσεις.
Τόσση ἀπείρητος τέταται βασιλῆος ἐπ' οὐδῷ
ἀθανάτου· κεῖνος δὲ διδοῖ καὶ δῶρον ὀπάζει.

(*) Σάραπις cod. — Cette forme est plus fréquente chez les auteurs grecs que l'autre ; mais comme le texte des oracles qui vont suivre porte Σέραπις, j'ai cru devoir rétablir cette dernière leçon sur les titres, afin d'éviter la discordance.

V. 1[er]. La forme πολυτιμής est inconnue aux Lexiques.

XI.

Ἐρωτηθεὶς εἰ τῶν καθαρῶς αἰτούντων ἀκούει θεός, ἔχρησεν οὕτως·

Εἴ γέ τις ἱλάσσαιτο θεὸν μέγαν, ἠδὲ παράσχοι
σῶμ' ἀγαθόν, τοῦδ' ἔκλυε, καί οἱ κάρτ' ἐπένευσεν.

V. 1^er, ἱλάσαιτο cod. = Le second vers ne me paraît pas sain.

XII.

Πρὸς τὸν ἐρωτήσαντα εἰ ἁμαρτάνων τὶς λανθάνει θεόν, εἶπεν Ἀπόλλων·

Οὐδεὶς ἂν λήθοι τοῖος θεόν, οὐδὲ σοφοῖσι
κέρδεσιν, οὐδὲ λόγοισιν ὑπεκφύγοι ἄλκιμον ὄμμα.
Πάντα θεοῦ πλήρη, πάντη θεὸς ἐστεφάνωται,
πάντα ζωογονῶν, ὁπόσα πνείει τε καὶ ἕρπει.

XIII.

Cod. 37, Plut. 32, p. 37 b.

Ἀπόλλωνος χρησμὸς Τιμαινέτῳ φιλοσόφῳ (*), οὗ καὶ βίος γέγραπται·

Μοίρας ἱλάσκου θυσίαις, λιτάνευε Σέραπιν·
αὐτὸς γὰρ μοῦνος καὶ τὰς Μοίρας μεθοδεύει.

(*) φιλοσόφου cod. — V. 1^er, θυσίας cod., où il n'existe d'ailleurs aucun signe de ponctuation. J'ai cru devoir rapporter θυσίαις à ἱλάσκου. « μολπῇ θεὸν ἱλάσκοντο » dit Homère.

Dans l'Anthologie palatine (t. II, p. 566, n° 70), il y a un oracle de Sérapis en réponse à une question semblable; mais le sens de cette réponse est différent. Pour le dire en passant, M. Boissonade a fait sur cet oracle de l'Anthologie une correction des plus heureuses. Voy. ses notes sur Zaccharias de Mitylène, p. 421.

XIV.

Σεράπιδος (*) χρησμὸς Τιμαινέτῳ.

Ἁγνὰς χεῖρας ἔχων, καὶ νοῦν καὶ γλῶτταν ἀληθῆ
εἴσιθι μὴ λοετροῖς, ἀλλὰ νόῳ καθαρός.
Ἀρκεῖ γάρ θ' ὁσίοις ῥανὶς ὕδατος· ἄνδρα δὲ φαῦλον
οὐδ' ἂν ὁ πᾶς λοῦσαι χεύμασιν Ὠκεανός.

(*) Σαράπιδος cod. — V. 3, ἴσθι μὴ λουτροῖς cod. — V. 4, οὐκ ἂν... λούσῃ cod.

Ces vers sont une imitation d'un oracle de la Pythie (Anthol. pal., t. II, p. 566, n° 71). La comparaison de ces deux pièces est trop intéressante, pour qu'on ne m'excuse pas de mettre sous les yeux du lecteur l'original à côté de la copie. Je vais donner l'oracle primitif, d'après le ms. palatin, sans aucun changement :

Ἁγνὸς εἰς τέμενος καθαρός, ξένε, δαίμονος ἔρχου
ψυχήν, νυμφαίου νάματος ἁψάμενος·
ὡς ἀγαθοῖς κεῖται βαιὴ λιβάς· ἄνδρα δὲ φαῦλον
οὐδ' ἂν ὁ πᾶς νίψαι νάμασιν Ὠκεανός (1).

(1) Au vers 1er, Brunck a donné ἁγνῶς d'après Dorville. Jacobs a proposé ἄγ' εἰς... Il change de plus καθαρός en καθαροῦ, pour remédier un peu à la tautologie : remède inefficace, puisque l'*intolérable* tautologie se trouve

Tout altéré qu'il est, ce texte laisse voir, par la franchise et la simplicité du style, une main plus sûre et plus habile.

Un autre oracle de la Pythie (p. 567, n° 74) exprime les mêmes pensées, mais d'une manière plus générale, et dans un style plein d'élévation et d'énergie. Quel empire ces maximes d'une morale si pure ne devaient-elles pas exercer sur les esprits, alors que, proclamées par une voix réputée céleste, elles trouvaient un écho au fond de la conscience dont les inspirations, souvent obscurcies par la passion ou par l'ignorance, acquéraient ainsi l'autorité suprême de la

ainsi remplacée par une *odieuse* cheville. Nous verrons bientôt (oracle du n° XVI) une tautologie plus flagrante et plus intolérable encore. Oserai-je maintenant émettre un avis sur ce même vers? ma conjecture paraîtra peut-être trop hardie ; mais, en attendant mieux, elle sera, je l'espère, accueillie avec indulgence par des juges équitables.

Je lirais donc ainsi : Ἁγνὸς ἐὼν τέμενος τοπάρος, ξένε, δαίμονος ἔρχου || ψυχήν, etc.

Si je ne me trompe, de cette manière tout embarras disparaît; il me semble même que le vers y gagne non-seulement en pureté, mais aussi en expression et en harmonie. Pour plus de clarté, peut-être voudrait-on transposer τοπάρος avant τέμενος; mais il faudrait d'abord que la nécessité de ce changement fût bien prouvée.

Au v. 3, M. Jacobs pense qu'il faut lire ἀρκεῖ au lieu de κεῖται, à cause de l'antithèse. Cette substitution produirait une désharmonie capable de blesser l'oreille même d'un Érasmien : ὡς ἀγαθοῖς ἀρκεῖ βαιὴ λιβάς! C'était assez déjà de trois mots dissyllabiques placés de suite, même avec κεῖται. En proposant ἀρκεῖ, M. Jacobs a fait, sans le savoir, un vers français de cinq pieds :

ôs agathis arki véi livas.

ou si l'on aime mieux :

hôs agathoïs arkey baïê libas.

Du reste, le paraphraste ou plagiaire n'a pas manqué de mettre ἀρκεῖ; mais chez lui ce verbe ne gâte point l'harmonie, grâce à l'accentuation variée et à la longueur inégale des mots qui entrent dans sa phrase : ἀρκεῖ γάρ θ' ὁσίοις ῥανὶς ὕδατος.

religion! N'est-ce pas là, du moins en partie, la raison du respect que Socrate professait pour les oracles?

XV.

Σεράπιδος (*) χρησμός.

Μηδὲ βιάζεσθαι παιδὸς φύσιν ἄρσενος ἄνδρα
Εἰς αἰσχρὰν συνέλευσιν, ἐπεὶ φόνῳ εἴκελόν ἐστιν.

(*) Σαράπιδος cod. — V. 2, φονίκελόν cod.

XVI.

Cod. 9, Plut. 32, p. 32.

Φράζεο δή μοι μῦθον, Ἀγήνορος ἔκγονε Κάδμε·
ἠοῦς ἐγρόμενος προλιπὼν ἴθι Πυθὼ δῖαν,
ἠθάδ' ἔχων ἐσθῆτα καὶ αἰγανέην μετὰ χερσί,
τὴν διά τε Φλεγύων καὶ Φωκίδος, ἔστ' ἂν ἴκηαι,
βουκόλον ἠδὲ βόας κηριτρεφέος Πελάγοντος.
Ἔνθάδε προσπελάσας συλλάμβανε βοῦν ἐρίμυκον,
ἥ κεν δὴ νώτοισιν ἐπ' ἀμφοτέροισιν ἔχῃσι
λευκὸν σχῆμ' ἑκάτερθε περίτροχον, ἠΰτε μήνης·
τήνδε σὺ ἡγεμόνα σχεῖν ἀτρέπτοιο κελεύθου.
Σῆμα δέ τοι ἐρέω μάλ' ἀριφραδές, οὐδέ σε λήσει·
ἔνθα κέ τοι πρώτιστα βοὸς κέρας ἀγραύλοιο
ἥξῃ τε κλίνῃ τε πέδῳ γόνυ ποιήεντι,
καὶ τότε τὴν μὲν ἔπειτα μελαμφύλλῳ χθονὶ ῥέζειν,
ἁγνῶς καὶ καθαρῶς· γαίῃ δ' ὅταν ἱερὰ ῥέξῃς,
ὄχθῳ ἐπ' ἀκροτάτῳ κτίζειν πόλιν εὐρυάγυιαν,
δεινὸν ἐνυαλίου πέμψας φύλαχ' Ἄϊδος εἴσω.
Καὶ σύ γ' ἐπ' ἀνθρώποις ὄνομα κλυτὸς ἔσσεαι αὖθις
ἀθανάτων λεχέων ἀντήσας, ὄλβιε Κάδμε.

Nous devons la conservation de cet oracle au scoliaste d'Euripide (*ad Phœniss.*, v. 638) et à celui d'Aristophane (*ad Ran.*, v. 1225). Gallæus n'en a donné que les trois premiers vers d'après Tzetzès : ignorait-il le reste ?

Pour peu qu'on soit familiarisé avec la poésie et l'histoire de la Grèce, on sentira facilement que cet oracle n'est pas, tant s'en faut, de l'âge d'or de la littérature hellénique, encore moins du temps de Cadmus. Valckenaër, dans ses notes sur les scolies d'Euripide, est porté à croire qu'il a été tiré de la collection de Mnaséas, disciple d'Ératosthènes. Ce Mnaséas était un *touriste* et compilateur érudit, mais sans goût et dépourvu de critique. Voy. le Diction. du D^r. William Smith, art. *Mnaséas.*

Les variantes fournies par le ms. de Florence m'ont paru assez intéressantes pour me décider à reproduire cet oracle, quoiqu'il soit connu depuis longtemps.

S^e désignera le scoliaste d'Euripide, S^a celui d'Aristophane, L le manuscrit de Florence. Pour les variantes que présentent les manuscrits des scolies, on pourra consulter les bonnes éditions des deux poëtes. Je me bornerai à mentionner parfois les leçons qui me sembleront avoir quelque valeur.

V. 1er, δή μοι S^e S^a, δή μου L, δὴ τὸν Tzetzès. — V. 3, ἠθάδ' S^e S^a, ἐνθάδ' L. Dans les chiliades de Tzetzès, il y a deux fois ἠθάδ' (X, 459, et XII, 117), et une seule fois ἐνθάδ' (V, 821). — V. 5, χηριτρεφέας L. — V. 8, περίτροχον L, περίδρομον S^e avec la variante περίτροχον du ms. d'Augsbourg; περίπλοκον S^a. « Forte « Mnaseas in *Europiacis* transcripsit, ex Homeri Il. « ψ, versus aliquot : equum poeta memorat Il. ψ, in « cuius fronte, v. 455, λευκὸν σῆμ' ἐτέτυκτο περίτροχον « ἠΰτε μήνης. » VALCKENAER, p. 72. Ainsi, la leçon περίτροχον réunit plus de probabilités en sa faveur que les autres. — V. 9, τὴν δὲ Valcken. d'après le ms. d'Augsb. Ce ms. de S^e porte encore σοι (*scrib.* σοὶ), au lieu de σύ, variante qui n'est pas à dédaigner. = σχεῖν ἀτρέπτοιο S^a, σχὼν L, σχὲ περιτρέπτοιο S^e. Valckenaër a donné la préférence à cette dernière leçon. Je n'oserais mettre ce trop maigre σχέ sur le compte de l'auteur, tout mauvais poëte qu'il est. Le σχὼν de L confirme la leçon σχεῖν. On sait combien la confu-

sion entre ces deux formes est fréquente dans les mss. — V. 10. « Hic versus totidem literis scriptus est « 326 istius (*scil. ejusd. lib.*) Iliadis. Sequitur βοὸς « κέρας ἀγραύλοιο. Hom. Il. ψ, 780, κέρας μετὰ χερσὶν « ἔχων βοὸς ἀγραύλοιο, e quibus ista, μετὰ χερσὶν ἔχων, « adhibuit noster ad versum oraculi tertium implen- « dum. Sed Homereum κέρας βοὸς ἀγραύλοιο vide mihi « quæso quam egregie! transtulerit sive Cyclicus poeta, « seu Mnaseas. » Valckenaer, *ibid.* — V. 12, ἥξῃ τε L S^a, ἵζηται S^c que Valckenaër préfère avec raison. — V. 13, ῥέζειν S^c S^a, μελαμφύλῳ... ῥέξῃς L. On aurait tort de juger sévèrement le ms. L à cause de la variante μελαμφύλῳ. Voy. le Strabon de Coray, t. III, p. θ'. — V. 14, ἁγνῶς καὶ καθαρῶς, locution prosaïque et tautologie choquante; point de variante dans aucun ms. Il faut donc laisser toute la responsabilité de ces défauts à l'auteur. Les mêmes défauts se retrouvent dans un autre oracle cité par Eusèbe (*Præpar. evang.* V, 28; Gallæus, p. 28) : ἁγνῶς καὶ καθαρῶς πρεσβηγενέας τιμῶντες. Ce serait une autorité capable d'absoudre Mnaséas, si, comme Eusèbe l'insinue, ce vers faisait partie de l'oracle qui fut donné à Lycurgue, et conservé par Hérodote. Par malheur, il y a une grande différence entre le style de cet oracle, le seul *authentique*, et celui des deux autres où se trouve la tautologie. = Au lieu de γαίῃ, L porte tout simplement καί. — V. 17, ἐπ' ἀνθρώποις L S^c, ἐπ' ἀνθρώπους S^a, ἐν ἀνθρώποις, var. du ms. d'Augsb. de S^c, que Valckenaër a adoptée. F. σὺ Μετ' ἀνθρώποις. = ὀνομάκλυτος S^a. Ce composé est également propre à la poésie, il est vrai; pourtant l'autre leçon a quelque chose de plus simple et de plus archaïque, et semble donner plus de force à l'expres-

sion. Heyne, dans le XXII[e] chant de l'Iliade, v. 51, a divisé ὀνομάκλυτος en deux, comme il se trouve dans L S[a]. = ἔσεαι L; ce n'est qu'une faute de copiste.

ΑΙΝΙΓΜΑΤΑ.

Cod. 16, Plut. 32, pag. 380 b.

I.

Πέντ' ἄνδρες δέκα νηυσὶ κατήλυθον εἰς ἕνα χῶρον,
ἐν δὲ λίθοις ἐμάχοντο, λίθον δ' οὐκ ἦν ἀνελέσθαι·
δίψῃ δ' ἐξώλλυντο, ὕδωρ δ' ὑπερεῖχε γένεια.

II.

Ἰουλιανοῦ τοῦ παραβάτου εἰς τὸν παρόντα Ὁμηρικὸν στίχον ἓξ πόδας ἔχοντα, ὧν οἱ τρεῖς εἰσι δάκτυλοι·

« Κούρη Ἰκαρίοιο περίφρων Πηνελόπεια, »
ἓξ ποσὶν ἐμβεβαυῖα, τριδάκτυλος ἐξεφαάνθη.

III.

Ἢν ἐθέλῃς, λαλέω φωνῆς δίχα· σοὶ γὰρ ὑπάρχει
φωνή, ἐμοὶ δὲ μάτην χεῖλε' ἀνοιγόμενα.

V. 2, χεῖλη ἀνοιγόμεναι codex.

IV (*).

Cod. 44, Plut. 59, pag. 235 b.

Σκέπτεο μῦθον ἐμεῖο, ὃν ἐξ ἀφανοῦς ἀγορεύω,
καὶ ποθέουσιν δεῖξον ἐμὴν ἀψευδέα μορφήν,
εἰ σοφίη σε φιλεῖ καί σοι λόγος ἔπλετο μούσης.
Ξείνης εἰμὶ φύσεως ζῶον, πνείω δίχα πνοιῆς·
δοιά μοι ὄμματ' ὄπισθε παρ' ἐγκεφάλῳ ἐπέασσιν,
οἷσιν ὑφ' ἡγεμόνεσσιν ὁδοιπορέω τὰ πρόσθεν.
Κυανέην ἐπὶ γαστέρα βαίνω, ἧς ὕπο γαστὴρ
λευκόχροος κατακεύθεται οἰκτή τε κλειστή τε.
Ὄμματα δ' οὐ πάρος ὄψεαι οἰγόμεν', οὐδὲ πορείης
ἡμμένον, εἵως λευκὴ κοιλίη ἔνδον ἔπεστιν.
Αὐτὰρ ἐπὴν αὕτη γε κορεσσαμένη φαίνηται
ὀφθαλμοῖσιν ἀριπρεπὲς εἶδος ἔχουσα, τότ' ἤδη
δέρκεται ὄμματ', ἐπειγομένως δὲ μνώομ' ὁδοῖο·
ἄφθογγον δέ τ' ἐόν γε, πολύφθογγον ἐξεφαάνθην.

V. 2, ποθέουσι cod.

V (*).

Ἐγκύρσας νεπόδεσσιν ἀνὴρ δείλαιος ἀέλπτως,
καὐτὸς ἐν οὐ πολλαῖς ὥραις νέπος ἐξεφαάνθη.
Καὶ φωνῆς μὲν ὅδ' ἦν ἐπιδευὴς ἔλλοπι ἶσα·
αὐγασάμην δ' ἕτερον νέποδα βροτῷ εἴκελον αὐδήν,
καὶ θαῦμ' ἦεν ἀκούειν ἀφραδέεσσιν ἄπιστον.

(*) Auctoris nomen præfixum olim fuerat; sed postea iniqua manus erasit. (*Note de M. del Furia.*)

(*) Præmisso titulo τοῦ αὐτοῦ, quemadmodum et in epigrammate sequenti; sed frustra, eo quod auctoris nomen in priori, ut adnotavimus, deletum fuit. (*Note de M. del Furia.*) — C'est l'épigramme n° 1 dont il s'agit.

V. 2, il n'y a pas, à ma connaissance, un autre exemple de νέπος (au nominatif), au lieu de νέπους. On peut le rapprocher du τρίπον et τέτραπον (au lieu de τρίπουν et τετράπουν) de la célèbre énigme du Sphinx. — V. 3, ἔσα cod. Il y avait probablement εἶσα.

P. S. La présente feuille était déjà composée, quand je me suis aperçu que cette énigme avait été publiée, conjointement avec une autre, par Schaefer, dans son édit. de *Gregor. Corinth. de Dial.*, p. 682. Je m'aperçois trop tard aussi que, parmi les pièces qui vont suivre, il y en a quatre que M. Boissonade a éditées le premier dans ses *Anecdot. græc.*, t. II, p. 471 : à savoir, l'épigramme n° II et, parmi les Σύμμικτα, les n°s I, II et III. Cette circonstance, connue plus tôt, aurait beaucoup abrégé et facilité mon travail. Dès lors, il ne me reste qu'à noter les variantes que nous offre le ms. de Paris, d'après lequel M. Boissonade a publié les pièces susmentionnées, et à citer les remarques de ce savant illustre, pour mettre le lecteur à même de rectifier mes erreurs.

ΕΠΙΓΡΑΜΜΑΤΑ.

I.

Cod. 24, Plut. 31, pag. 1°.

Τὸ γλυκύπικρον ἐκροφῶν βίου μέλι
τῆς τοῦ θανάτου πικρίας οὐκ αἰσθάνῃ.
Ἀλλ' ὀψὲ νήψας, καὶ νοήσας τὴν πλάνην,
ἄνθρωπε, φύγε τὸν ψυχώλεθρον βίον.
Γῆν γὰρ ἅπασαν καὶ θάλασσαν ἂν δράμῃς,
καὶ πάντα τῆς γῆς ἂν κερδήσῃς τὸν πλοῦτον,
τάφος σε σήψει, κἂν θέλῃς, κἂν μὴ θέλῃς.

Il est aisé de voir que l'auteur anonyme de cette épigramme vivait sous le Bas-Empire. C'est le même

anonyme qui a fait les deux énigmes en vers hexamètres, que nous venons de donner sous les nos IV et V. Le style de ces énigmes, bien qu'il soit loin d'être irréprochable, est pourtant moins plat que celui de l'épigramme.

V. 4, il faudrait mettre φεῦγε, s'il ne s'agissait pas d'un auteur byzantin.

II.

Cod. 29, Plut. 57, pag. 161.

Περὶ τῆς ἐνταῦθα ματαιότητος στίχοι ἡρωελεγεῖοι.

Εἰπὲ ποῦ ἡ χθὲς ἔϐη, ἡ δ' αὔριον εἰπὲ ποῦ ἔστιν;
  εἰπὲ πόθεν προὔϐης καὶ ποῦ ὁδοιπορέεις;
καὶ τί μέγα ζώειν [σε] τὸν αὐτίκα νεκρὸν ἐόντα;
  Ὁ χρόνος ἀστατέει· φύλλῳ ἔοικε φύσις.
Γαῖα βροτός, καὶ ὕδωρ· τὰ δ' ἀπ' αὐτόφιν εἰς τάδε δύνει·
  ὥστε μάτην ὁ βίος, καὶ ὅσα τις πονέει.

« Hoc epigramma *tetrastichon tantum* editum habes in Catalogo codd. Græc. Bandin., t. II, p. 97, § XIII. » Cette note est de M. del Furia, qui a eu la complaisance de collationner trois autres mss. où cette même épigramme se trouve répétée, et d'en extraire les variantes que je vais donner.

Je désignerai par A le ms. n° 29, pl. 57;

Par B, le ms. n° 9, pl. 32;

Par C, le ms. n° 24, pl. 31, d'où Bandini a extrait les quatre derniers vers;

Enfin, par D, le ms. n° 25, pl. 25.

Titre : ἡρωϊκοί A, ἡρωελεγεῖοι D. Ce ms. commence

par le 2^e vers. On y lit : εἰπὲ δ' ὅθεν προέβη... ὁδοιπορεύει.

V. 2, εἰπὲ δ' ὅθεν προέβης B. — Fort. ποῖ. — V. 3, j'ai ajouté le pronom σε avant l'article τόν. — ὄντα cod. — V. 4, ἀστατέει B; ἀπαθέει A; ἀπατέει CD. φύλλων D. — V. 5, βροτὸς A, βροτοὶ D. τἀπ' αὐτόφιν A; j'ai inséré la particule δ' entre l'article et la préposition; τὰ δ' ἀπ' αὐτῶν ἐς τάδε BC. — V. 6, ποιέει D.

Ainsi qu'il a été dit plus haut, cette épigramme a paru, dans son intégrité, pour la première fois, dans les *Anecd. græc.* de M. Boissonade. Dans le ms. de Paris elle est inscrite sous le nom de Léon le Philosophe. M. Boissonade doute que des vers aussi mauvais soient l'ouvrage de cet auteur. Cependant ils ressemblent parfaitement pour le style à l'épigramme que nous verrons plus loin sous le n° XV, et qui porte également le nom de Léon le Philosophe. Le ms. de Paris lui attribue aussi les fragments qui se trouvent sous les nos II et III parmi les Σύμμικτα. Il est vrai que le style de ces fragments, sans être irréprochable, est beaucoup meilleur que celui des deux épigrammes. Faudrait-il donc conclure de cette différence de style que les indications données par les mss. sont erronées? Il serait plus naturel, ce me semble, d'expliquer cette différence par celle des époques auxquelles le même auteur a écrit. Cette considération acquiert encore plus de force, quand on réfléchit qu'au neuvième siècle, la langue hellénique n'était en quelque sorte qu'une langue savante. Ainsi, le langage poétique de l'ancienne Grèce devait être, pour les hommes de cette époque, l'objet d'une étude plus longue et plus difficile.

Maintenant voici les variantes du ms. de Paris : au titre, ἡρωϊκοί, comme A. — V. 3, ἐόντα. — V. 4, ἀπατέει, comme CD; ensuite, φύμῳ au lieu de φύλλῳ. M. Boissonade a conjecturé φυρμῷ.

III.

Ibid., pag. 161 b.

Ἑρμῆ, χαῖρε, Διὸς μεγάλου καὶ Μαιάδος υἱέ,
οὐρανίων τε θεῶν ἄγγελε τῶν τε κάτω.
Πρῶτα χέλυν εὑρὼν ἐρατήν, θέλγητρον Ὀλύμπου,
ὡς γέγονας, ἔθελες δὴ κιθαριζέμεναι.

Φράζειν δεινὰ θεῶν προὔχεις, Κυλλήνιε, πάντων·
ἀνθρώποις πέφυκας κέρδεα πολλὰ φέρειν.
Εὐφροσύνην παρὰ πάντα βίον, λιγέως τ' ἀγορεύειν
δός μοι, καὶ πλουτεῖν, ὥσθ' ἅλις αἰὲν ἔχειν.

Il est certain que la seconde partie de la prière de l'auteur (λιγέως ἀγορεύειν) n'a pas été exaucée; car il est difficile d'imaginer une élocution plus gauche, plus embarrassée et plus lourde que la sienne.

V. 3, ἐρατὴν θέλγηθριν cod.

IV.

Cod. 3, Plut. 31, pag. 149.

Ἑπτὰ θεάματα.

Κενὸν φρύαγμα τῶν πάλαι πυραμίδων,
Αἴγυπτος ἅσπερ εἶχε κόμπον ἢ πλάνος,
καὶ πύργος ἄστροις ἐξισούμενος Φάρου·
μέγας κολοσσὸς ὁ θρυλλούμενος Ῥόδου,
καὶ τύμβος ἐξάκουστος ὁ τοῦ Μαυσώλου,
καὶ Κυζίκου φέριστος ἀῤῥαγὴς δόμος,
τὸν ὅνπερ ἐξήγειρεν Ἀρτεμισία
ἡ Μαυσώλου τάλαινα σύζυγος πάλαι·
καὶ τὸ θέατρον Λυκίας τῆς τῶν Μύρων,
ὅπερ κατεσπάραξεν Ἰσμαὴλ γένος·
καὶ Ῥουφίνειον ἄλσος ἐν τῇ Περγάμῳ,
οὗπερ τὸ κάλλος ἔδραμε πᾶσαν χθόνα.

Mon savant ami M. C. Müller, dont l'obligeance égale l'érudition, m'a informé que ces vers se trouvent dans Cédrénus, p. 170, B (t. I, 299, édit. de Bonn) : ὅτι τὰ λεγόμενα ἑπτὰ θεάματά εἰσι ταῦτα, Κενὸν φρύαγμα,

etc. J'ai profité de cette communication pour choisir quelques variantes dans Cédrénus. Je dois ajouter que l'ordre des vers y est le même que dans le ms. de Florence.

V. 1er, Cédrénus donne la vraie leçon πυραμίδες. — V. 3, εἶχεν cod. — V. 4, θρυλούμενος Cédr. C'est l'orthographe généralement préférée aujourd'hui. — Entre les vers 6 et 7, on trouve, de plus, dans Cédrénus : καὶ Ἀρτέμιδος τῆς Ἐφεσίας δόμος. Il est probable que ce vers a été interpolé; autrement, il y aurait huit merveilles au lieu de sept. — V. 7, τὸν ὅνπερ : détestable locution des Byzantins. — V. 9, Μύρα (τὰ) est le nom d'une ville de la Lycie; c'est placer le tout dans la partie ou, en d'autres mots, faire cette partie plus grande que le tout. Le poétastre a sans doute voulu faire entendre par là qu'il s'agit de la partie de la Lycie qu'on pourrait appeler *Myrienne*. — V. 10, γόνος Cédr. — V. 11, Ῥουφίνιον..... τῷ Περγ. Cédr. — V. 12, πᾶσαν ἔδραμε Cédr. Dans l'un et l'autre cas, il faudrait ἔδραμεν.

Il est aisé de voir que le vers 6 n'est pas à sa place. Il doit être transposé après le vers 4 ou après le vers 8.

V.

Cod. 9, Plut. 32, pag. 117 b.

Εὗρες, Σοφόκλεις, ἐν σοφοῖς μέγα κλέος.
Ἀλλοτρίας γὰρ συμπλέκων θρηνῳδίας,
ἅπαντας ἡμᾶς πενθίμους ἀπειργάσω.

Voy. plus haut (p. 139) nos remarques sur une autre épigramme de cette espèce.

VI.

Cod. 17, Plut. 59, pag. 2 b.

Τοῦ Φιλῆ (in marg.) πρὸς ἰατρόν.

Ἰατρέ, μὴ δίωκε τὸν τῦφον μάτην.
Εἰ γὰρ σιωπήσας ἀκριβῶς ἀνακρίνῃς
ὅθεν πορίζῃ τὰς ἀφορμὰς τοῦ βίου,
αὐτὸς σεαυτὸν καὶ μυσαχθήσῃ τάχα,
τροφῆς χορηγοὺς οὖρα καὶ κόπρον ἔχων.
Χρὴ οὖν ὀφρὺν ῥίψαντα τὴν ἐπηρμένην
κόπρου σκάφας βλέπειν σε καὶ τὰς ἀμίδας,
ὅθεν τραφήσῃ καὶ πόρους ἕξεις βίου.

Épigramme digne de Philé et des mœurs du temps où il vivait. Si les pensées et le langage des hommes instruits de cette époque étaient ignobles à ce point, qu'on se figure, s'il est possible, l'abrutissement des autres classes de la société. — V. 2, σιωπήσας] fort. σκοπήσας. — V. 4, μισαχθήσῃ cod.

VII.

Cod. 9, Plut. 85, pag. 347 b (*).

Ζηνὶ μὲν οἱ Πισᾶται κότινον καὶ Ὀλύμπια θέντο,
καὶ Πυθεῖς μετὰ τούσδε τὰ Πύθια μῆλά τε Φοίβῳ·
Ἴσθμια καὶ πίτυν αὖτε Κορίνθιοι ἐννοσιγαίῳ·
καὶ Νέμεα τρινύχῳ Νεμεᾶται, ἠδὲ σέλινα.

(*) Ce manuscrit contient les œuvres de Platon. L'épigramme ci-dessus se lit en marge du XIIe livre des *Lois*. — En marge du IXe livre se trouvent les deux oracles cités par Élien, *Var. histor.*, III, ch. 44. Pour le premier, au lieu de οὔ σε θεμιστεύσω, le ms. de Florence donne εἴλυθες (sic) οὐ

V. 3, ἐνοσιγαίῳ cod. — V. 4, le mot τρίνυχος, pour τριέσπερος, manque dans les Lexiques.

V. 4, f. πρὸς δὲ σέλ.

VIII.

Cod. 33, Plut. 32, pag. 1 b.

Ἆθλα τοῦ Ὀλυμπιακοῦ ἀγῶνος.

Πένταθλος ὧδε τῶν Ὀλυμπίων πέλει·
πυγμή, δρόμος, δίαλμα, δίσκος καὶ πάλη.
Αἰσθήσεων, ἄνθρωπε, νικῶν πεντάδα,
Ὀλυμπίων πένταθλον ἧτταν προσδόκα·
τὰ τῆς πάλης σκόπει, πᾶς ἐνθάδε στέφη.

Au dernier vers, je lirais : σκόπει δὲ πῶς ἀνθεῖ στέφη.

IX.

Cod. 2741, pag. 79 b.

Λεύκιππος ἀνὴρ τὴν ὁδὸν παρατρέχων
εὐθρύπτεται μὲν τὴν πυγὴν μεταφέρων,
ἀκκίζεται δὲ τῇδε κἀκεῖσε βλέπων.
Καὶ νῦν μὲν αὐτὸς ὑπτιάζων τὼ πόδε
καὶ εἰς ἑαυτὸν κεκλικὼς περιβλέπει·
νυνὶ δὲ τὸν φέροντα πλήττων θρασέως,
οὐκ οἴεται γῆν, ἀλλ' ἐπ' αἰθέρος τρέχειν.

V. 2, εὐθρύπτεται est pour εὖ θρύπτεται, d'après l'u-

καθαρός. Cette variante répond, il est vrai, à la fin de l'autre oracle : φόνου δὲ πέλεις καθαρώτερος ἢ πάρος ἦσθα· mais la leçon vulgaire a plus d'énergie et de couleur poétique.

sage des écrivains de la décadence, qui disaient εὐφρονῶ au lieu de εὖ φρονῶ, etc. — πηγήν cod.—V. 3-6, l'auteur semble avoir voulu copier quelques traits de l'admirable peinture du Vice que Xénophon nous a laissée (*Memorabil.*, II, 1, § 21) : κατασκοπεῖσθαι δὲ θαμὰ ἑαυτήν, ἐπισκοπεῖν δὲ καὶ εἴ τις ἄλλος αὐτὴν θεᾶται, πολλάκις δὲ καὶ εἰς τὴν ἑαυτῆς σκιὰν ἀποβλέπειν. Quelle distance de cette *prose* divine à la *poésie* bâtarde des Byzantins! — V. 7, οὐ ὤιεται cod.

X.

Cod. 37, Pl. 32, p. 29 b.

Σιμιχίδα Θεόκριτε, σοφῶν οἴων ποιμάντορ,
καὶ τοκάδων αἰγῶν αἰπόλε [καὶ] μηκάδων,
τὰς Ἑλικωνίτιδες βοτάναι θρέψαν καλλίστως,
οὐ περὶ μάνδραν ἔδυν τεήν, ἀλλὰ σποράδας
ἐξ ὀρέων συνέλεξα καὶ ἐς μίαν ἤγαγον μάνδραν
βωκολικὰς Μοίσας, αἳ γέννημα [πέλουσι] σέθεν·
οὐ πλειόνων δ' ἐπέτυχον, ἐπεί γε μόλις καὶ τῶνδε.

V. 1er, Σιμικίδα cod. — J'ai ajouté un mot au vers 2 et au vers 6, pour remédier au défaut de rhythme.

Ces mauvais vers politiques ne sont qu'une plate imitation de ce joli distique du grammairien Artémidore *sur la collection des poésies bucoliques* (Anthol. pal., IX, 205) :

Βουκολικαὶ Μοῦσαι σπροράδες ποκά· νῦν δ' ἅμα πᾶσαι
ἐντὶ μιᾶς μάνδρας, ἐντὶ μιᾶς ἀγέλας.

Le dialecte, évidemment éolo-dorien, de cette épigramme me fait croire qu'il y avait probablement au premier vers : Βωκολικαὶ Μοῖσαι.

XI.

Cod. 17, Pl. 59, p. 2 b.

Πρὸς κριτὴν ἤγουν δικαστήν.

Ὁ μὲν πατήρ μοι τὴν κρίσιν τῆς ὀγδόης,
ἐγὼ δέ σοι δίδωμι τὴν τῆς ἑβδόμης·
φησὶ Σολομὼν προσκοπεῖν τὴν ὀγδόην.

V. 3, Σολομῶν cod.

XII.

ἈΔΗΛΟΝ.

Εἰς Αἰνείαν τὸν Γαζαῖον.

Αἰνείου πόνος οὗτος, ὃς ἔξοχος Ἀτθίδι μούσῃ
ῥητήρων γεγαὼς καὶ θειοτέροις ἐνὶ μύθοις
τοὺς νῦν καὶ τοὺς πρόσθε παρέδραμεν, ὡς τόδε γράμμα
ἀτρεκέως ἤλεγξε μηκέτι πυκινή.
Γάζα, μέγα φρονέοις, ὅτι τοίου πατρὶς ἐτύχθης,
ὅστις καὶ ῥητῆρ' Ἐπιφάνιον ἐξεδίδαξεν.

J'ai tiré cette épigramme des notes de M. Boissonade sur *Æneas Gazæus*, p. 156. Elle ne se trouve, que je sache, dans aucune collection d'épigrammes. Elle est assurément du genre de celles que les copistes ou les bibliophiles avaient l'habitude de mettre en tête ou à la fin des manuscrits. Telle est aussi l'épigramme sur les Pandectes de Justinien que nous donnerons tout à l'heure.

V. 2, ῥητόρων γεγαὼς cod. Barthius avait conjecturé, ῥήτορος εὐγεγαώς. La correction que j'ai insérée dans le texte est due à la sagacité de M. Boissonade. —V. 4, fort... ἤλεγξε [σοφῶν φρένα] μηκέτι πυκνήν. Il y aurait une autre conjecture à proposer, mais qui serait moins simple, et partant moins probable : ἤλεγξε. [Τὸ] μηκέτι, Γάζα, ταπεινά, || ἀλλὰ μέγα φρονέοις, etc.

D'après l'indication de Næke, cité par M. Welcker (*Rheinisch. Museum*, t. I, p. 220), j'ai cherché l'épigramme anonyme que Politien a publiée dans ses *Miscellanea* (ch. 41), et qui ne se trouve dans aucune édition de l'Anthologie, bien qu'elle mérite d'y prendre place. La voici :

XIII.

Βίβλον Ἰουστινιανὸς ἄναξ τεχνήσατο τήνδε,
τήν ῥα Τριβωνιανὸς μεγάλῳ κάμε παμβασιλῆϊ,
οἷά τις Ἡρακλῆϊ παναίολον ἀσπίδα τεύξας,
ᾗ ἐπιμαρμαίρουσιν ἀγάλματα πάντα θεμίστων·
ἄνθρωποι δ' Ἀσίης τε δορικτήτου τε Λιβύσσης
Εὐρώπης τε πίθονται ὅλου σημάντορι κόσμου.

Cette épigramme est en tête du ms. de Florence, qui contient les Pandectes, et d'où Politien l'a copiée.

V. 3, f. οἷά τιν'.

Les deux épigrammes suivantes, récemment découvertes, ont été publiées en 1851 par M. Matranga, dans ses *Anecdota græca* (t. I, pag. 37, et t. II, pag. 559). Comme elles n'ont encore été réunies dans aucune collection à moi connue, le lecteur ne sera pas fâché de les trouver ici.

XIV.

Σπενδοφόρῳ τόδε σῆμα κλυτοὶ τεύξαντο τροφῆες,
δωδεκέτους Μοιρῶν οἶμον ἀμειβομένου.

D'après la remarque de M. Matranga, le nom propre Σπενδοφόρος ne se trouve dans aucun dictionnaire, sans même en excepter les plus récents.

XV.

Λέοντος φιλοσόφου ἡρωϊκοελεγεῖον (sic).

Ἔῤῥε μοι, ὦ τριτάλαινα Πολύμνια, ἔῤῥετε Μοῦσαι,
αὐτὰρ ἐγὼν ἄπο νῦν ῥητορικῆς ἔραμαι,

Φώτιον Ἀργιερῆα γεροντοδιδάσκαλον εὑρών,
ὅς με γάλακτι ἔθρεψε θείων ναμάτων.

M. Matranga est tombé dans l'erreur de ceux qui confondent l'empereur Léon VI, surnommé le Sage ou le Savant (σοφός, *sapiens*), avec Léon le Philosophe, autrement dit Léon de Byzance (*). Aussi n'hésite-t-il pas un instant à regarder l'empereur Léon comme l'auteur de cette épigramme, ainsi que des vers ïambiques qui la précèdent (t. II, p. 557 de ses *Anecd. græc.*). Assurément cette erreur est fort excusable; mais ce qui l'est beaucoup moins, c'est la confiance avec laquelle M. Matranga, partant de cette donnée, tout au moins douteuse, bâtit des opinions capables de fausser l'histoire littéraire, parfois même l'histoire ecclésiastique. En général, toutes les fois qu'il parle de l'église orthodoxe d'Orient, son style est d'un choquant anachronisme, et rappelle celui des argumentateurs du moyen âge.

Pour nous, sur la foi du ms. qui indique clairement le nom de Léon le Philosophe, nous laissons à ce dernier la responsabilité de cette épigramme, et en attendant que ce point soit mieux éclairci, nous en déchargeons la mémoire de l'empereur Léon VI. C'est assez pour lui du fardeau de ses propres péchés.

Il est évident que l'auteur de cette pièce se flat-

(*) Au titre du *Chant de componction* (ᾠδάριον κατανυκτικόν), publié par M. Matranga (t. II, p. 683), on lit : ποίημα Κυρίου Λέοντος φιλοσόφου καὶ βασιλέως. Quand le nom de Léon est accompagné de l'épithète σοφός, il y a toute probabilité que c'est de l'empereur qu'il s'agit ; mais quelquefois σοφός est remplacé par φιλόσοφος, sans aucune autre indication plus précise; de là, la confusion et le doute. Nous aurons peut-être l'occasion de revenir sur ce sujet.

tait trop; les Muses ne sont pour rien dans ses prétendues poésies. Loin de l'importuner par leurs assiduités, on peut assurer hardiment que les filles de Mnémosyne ne l'ont jamais approché. Au besoin, ce quatrain seul suffirait pour le prouver. Léon pouvait donc s'épargner la peine de chasser loin de lui avec mépris les divinités qui président au goût, à l'éloquence, à la poésie. Elles savent mieux choisir leurs favoris, et ne vont pas offrir leurs dons immortels à des hommes capables de platitudes et de brutalités pareilles. Le mortel fortuné qu'elles regardent d'un œil bienveillant est tellement captivé par le charme, qu'il ne cesse de les adorer et de les invoquer. Plutôt que de perdre la faveur de ce commerce sacré, il renoncerait cent fois à la vie, prêt à s'écrier avec Euripide (*Hercul. fur.*, 674) :

Οὐ παύσομαι τὰς Χάριτας
Μούσαις συγκαταμιγνὺς
ἡδίσταν συζυγίαν·
μὴ ζῴην μετ' ἀμουσίας!

Revenir d'Euripide à Léon le Philosophe (pas plus philosophe qu'il n'était poëte), la tâche est peu agréable. Aussi voulons-nous la rendre la plus courte possible. — V. 2, y aurait-il eu ἀπό νυν? = Le poétastre a forgé le verbe ἀπέραμαι, d'après ἀποστέργω. — V. 4 : « Vix ab iisdem verbis pentametrum effinges, » dit M. Matranga avec raison. Le ms. est clair et net; ainsi, il est difficile de supposer là une bévue de copiste. Faut-il croire qu'un ennemi de Léon a fabriqué ce quatrain exprès pour tourner en ridicule sa métromanie? ou plutôt Léon aurait-il composé cette pi-

toyable épigramme comme un devoir d'écolier?... Quoi qu'il en soit, on peut essayer de corriger le dernier vers ainsi :

ὅς με γάλακτι τρέφει θειοτελῶν ναμάτων.

Il reste toujours la faute de prosodie pour la première syllabe de ναμάτων; mais c'est là une peccadille qu'il est convenu de passer aux poëtes byzantins.

J'ai retrouvé une bonne partie des épigrammes recueillies par Chardon de la Rochette (dont il a été question plus haut, *Avertissement*, p. 89), dans les *Spicilegia* de M. Welcker, sauf quatre ou cinq qui y manquent. J'ai communiqué ce reste à M. le Bas, membre de l'Institut, bien connu par ses travaux sur l'épigraphie grecque. Avec sa complaisance habituelle, dont je ne puis assez le remercier, il a bien voulu se charger de vérifier si ces épigrammes n'étaient pas publiées ailleurs. Il les a retrouvées toutes dans le *Corpus inscription. græc.* de M. Aug. Bœckh.

Cependant les peines que je me suis données à cet égard n'ont pas été absolument stériles. Quelque mince que soit le fruit que j'en ai retiré, je m'empresse de le communiquer, dans l'espoir qu'il pourra être de quelque utilité à l'éditeur futur de l'Anthologie.

Pascal Baffi, un des correspondants de Chardon de la Rochette, lui envoya, entre autres épigrammes tirées d'un scoliaste anonyme de Pindare, une *réponse* à l'épigramme suivante de l'Anthologie palatine, IX, nº 476 :

Τί εἴποι Ἕκτωρ τοῦ Πατρόκλου μὴ δυνηθέντος βαστάσαι τὸ δόρυ τὸ Ἀχιλλέως.

Ἐζημίωσας ἀσθενῶν τὸν Ἕκτορα·
φέρεις γὰρ ἡμῖν ἐλλιπῆ σκυλεύματα.

Voici la réponse de Patrocle; j'en donnerai le texte tel qu'il a été corrigé par la Rochette :

XVI.

Ἀλλ' εἰ τὸ δοῦρας κεῖνο πάλλειν ἔσθενον,
οὐδ' ἂν τάδ' Ἕκτωρ ἔσχεν, ἀλλ' ἡμῖν δαμεὶς
πάντ' ἂν τά γ' αὐτοῦ σκῦλ' ἀφῆκ' ἀνελλιπῆ.

V. 1er, il y avait πάλιν. — V. 3, il y avait σκῦλα 'φῆκ' ἀνελ.

Valckenaër, dans son commentaire sur Ammonius (p. 58), a rapporté l'épigramme suivante sur le Phédon de Platon :

XVII.

Εἰ μὴ γράμμα Πλάτωνος ἐμὴν ἐπέδησεν ἐρωήν,
ἤδη λυγρὸν ἔλυσα βίου πολυκηδέα δεσμόν.

Ce qui rend ce distique plus piquant, c'est qu'il a pour auteur un philosophe platonicien, Olympiodore, qui nous a laissé des commentaires sur les ouvrages du maître. Le grammairien cité par Valckenaër nous apprend qu'Olympiodore fit ces deux vers comme une parodie de l'épigramme de Callimaque sur Cléombrote d'Ambracie (Anthol. pal., VII, 471). Ils devraient donc être insérés immédiatement après cette épigramme, avec ce titre : πρὸς τοῦτο Ὀλυμπιόδωρος οὕτω παρῴδησεν· mais il est probable que, pour conserver l'ancien ordre, ils seront relégués dans l'*Appendix*. Dans ce cas, le titre suivant conviendrait mieux : Ὀλυμπιοδώρου εἰς τὸν Πλάτωνος Φαίδωνα. Le scoliaste anonyme de Pindare, dont il a été question plus haut, se trompe en disant qu'Olympiodore fit son distique

en parodiant une épigramme érotique de Platon (Anthol. pal., V, 100).

Par une lettre datée de Rome, le 12 avril 1785, G. C. Amaduzzi, un des amis et correspondants de la Rochette, lui envoya copie de l'inscription suivante :

XVIII.

Ὦ σωτὴρ Ἀσκληπιέ....... χρυσὸν ἔχευεν
.... νος ὑπὲρ τέκνων Σιλουΐου εὐξάμενος.

Nous ne nous occuperons ici que de la première lacune. Amaduzzi la remplit par les mots σῷ κρατί. Dans le *Corpus Inscript. græc.*, n° 5975, on a mis σοὶ τόν. Il me semble que la restitution d'Amaduzzi, plus élégante et plus poétique, valait la peine d'être signalée. On pourrait même dire qu'elle est la plus précise et la plus vraie; car il est probable que l'auteur inconnu de la dédicace avait mis un *ex-voto* d'or, comme ornement, *sur la tête* de la statue d'Esculape, si même il n'avait pas fait dorer sa chevelure.

ΣΥΜΜΙΚΤΑ *.

I.

Λέοντος φιλοσόφου.

Cod. 29, Plut. 53, pag. 160.

Ψυχρὸν τὸ γῆρας, ἥ τ' ἐμὴ κρᾶσις φύσει
φεῦ φλεγματώδης· μὴν δ' ὁ φεβρουάριος
ψυχρὸς μάλιστα· ζώδιον δ' ὑδρηχόου
τὸ νῦν πολεῦον, καὶ συνὸν μεθ' ἡλίου,
πήγνυσι καὶ τὸν οἶνον ἔν τισι τόποις
τούς τ' ἀμφορεῖς ῥήγνυσιν ἐκ τῆς ψύξεως.
Ὁ δ' οἶκος, ἔνθα νῦν κατασκηνῶ, πάλιν
ἀγάννιφός τε καὶ λίαν δυσχείμερος.
Ὁ θρασκίας δὲ δριμύς ἐστι καὶ πικρός,
ὀξύς, δυσαής, ταρτάρου πνοὰς ἔχων·
ὁ γὰρ νότος λέλοιπεν ἡμῶν τὸ κλίμα.
Πῶς οὖν τοσούτων ψυχροτήτων ἐν μέσῳ
ὁρῶν με συσχεθέντα τὸν ταλάντατον
ὕδωρ κελεύεις * με * προσφέρεσθαι, φίλτατε;
Εἰ γάρ με πείσῃς, ἢ χιὼν γενήσομαι
ἢ καὶ χάλαζα· καὶ θανὼν νεκυοστόλοις
ἄψαυστος ὡς κρύσταλλος ὢν φανήσομαι,
τῇ σῇ πεποιθὼς ψυκτικῇ παραινέσει.
Ἄπελθε τοίνυν εἰς τόπους τῆς Ἰνδίας,
εἴς τ' Ἀγησύμβων εἴς τε Βλεμμύων πόλεις,

(*) J'ai réuni, sous ce titre, des morceaux de genres divers. Une exacte classification eût été aussi fastidieuse qu'inutile.

ὅπου λέγουσιν ἀμπέλους μὴ βλαστάνειν·
ἐκεῖσε δεῖξον σὴν ἰατρικήν, σοφέ.
Ἡμῖν γὰρ οὐκ ἔνεστι χρεία σῆς τέχνης,
εἰ ζῆν θέλοιμεν, καὶ τὸν ἥλιον βλέπειν.

On dirait cette pièce faite d'hier, tant elle est pleine d'à-propos. En effet, qui peut s'empêcher d'y reconnaître les funestes excès des sectateurs aveugles de Priessnitz, excès qui règnent encore dans plus d'un établissement hydrothérapique, malgré les réclamations de médecins éclairés, tels que M. Herbert Mayo et M. L. Fleury? Le premier, dans un ouvrage intitulé : *The cold water cure,* etc., ouvrage dicté par une profonde science unie au tact pratique le plus délicat, raconte l'histoire d'un homme sur l'âge, regrettant avec douleur ses flanelles, dont on l'avait dépouillé, et tremblant d'effroi à la vue de son domestique, toutes les fois que celui-ci venait lui présenter le fatal verre d'eau froide qu'il fallait pourtant avaler. Est-il besoin d'ajouter que cet infortuné succomba?

V. 3, ὑδρηχόοιο cod. Cependant il serait possible que, pour donner à son style une apparence plus poétique, l'auteur eût voulu faire ici une contraction. Voir plus bas la note sur le vers 15. — V. 4, πολεύων cod. — V. 7, κατασκηνῶ πάλιν, cod. — V. 15, il est évident que l'auteur fait une seule syllabe des deux voyelles υο du mot νεκυοστόλος. Le grec moderne est plein de contractions de ce genre, qui sont assez rares chez les poëtes classiques. — V. 20, Βλεμύων cod.

Au vers 3, le ms. de Paris porte ὑδρήχοιο. Cette leçon, quoiqu'elle soit corrompue, me confirme dans le soupçon que j'ai exprimé plus haut : M. Boissonade a donné aussi ὑδρηχόου. — V. 7, le ms. de Paris présente la

même ponctuation que celui de Florence; M. Boissonade n'y a rien changé. Pour moi, j'ai cru devoir rattacher πάλιν à δέ, comme s'il y avait, ὁ δ' αὖ οἶκος, ἔνθα νῦν κατασκηνῶ... — V. 14, με se trouve aussi dans le ms. de Paris; M. Boissonade a bien fait de l'expulser. — V. 15, le ms. de Paris est encore ici d'accord avec celui de Florence, puisqu'il donne πείσῃς (sic). M. Boissonade a écrit πείσεις. — V. 16, le ms. de Paris porte νεκροστόλοις. Il n'est guère probable que la leçon du ms. de Florence soit une faute de copiste. En effet, νεκροστόλος est bien plus près du langage vulgaire que νεκυοστόλος. — V. 20, le ms. de Paris donne aussi Βλεμύων.

II.

Εἰς Εὐφήμιον.

Ibid., pag. 160 b.

Ταῦτά σοι ἐσθλὰ νοῶν, Εὐφήμιε, ἐσθλὰ χαράττει
  μουσοπόλος ξεῖνος ἀμφαγαπαζόμενος·
ὃς προλέλοιπε πάτρην ἠδ' Ἑλλάδα καλλιγύναικα
  καὶ γλυκερὴν καλύβην Θετταλικῆς Ὑπάτης·
καὶ νῦν ἄστυ κλυτὸν Βυζάντιον ἀμφιπολεύει
  πιστὸς ἐὼν θεράπων κοιρανίης μεγάλης,
ἥν ῥα Λέων μεθέπει ὁ σοφώτατος ἐν βασιλεῦσιν
  ἐν δίκῃ, ἐν σοφίῃ, ἐν πυκιναῖς πραπίσιν.

Ainsi que nous l'avons déjà remarqué, le ms. de Paris attribue ce fragment et celui qui vient après à Léon le Philosophe. Dans le ms. de Florence, les deux fragments viennent à la suite de la pièce n° 1; mais ils ne portent pas l'indication τοῦ αὐτοῦ. — Sur le vers 3, M. Boissonade fait une remarque trop importante pour que le lecteur ne me sache gré de la mettre sous ses yeux : « Ex hoc versu et sequente discimus Leonem philosophum qui Byzantius « vulgo dicitur, sic fuisse dictum ex commoratione ac diuturna apud Byzan- « tios habitatione, non ex nascendi conditione. Simile quid de Planude ani- « madverti in præfatione ad ejus Metamorphoses, qui, quum esset Nico- « mediæ natus, Constantinopolitanus audit, parem ob causam. »

III.

Ἄλλα εἰς τὸν αὐτόν.

Ibid., pag. 161.

Βαιὰ μὲν ἐξ Ἑλικῶνος ἀπηνθισάμην, πάνυ βαιά

λείρια, Μουσάων, Εὐφήμιε, πάγκλυτα δῶρα.

. . . .

V. 1er, ἀπηνθησάμην cod. Dans le ms. de Florence, immédiatement après ces deux vers vient, on ne sait comment, un distique moral de Lucien (Anthol. pal. X, 28). J'ai cru devoir le supprimer.

Le ms. de Paris porte aussi ἀπηνθησάμην. M. Boissonade a donné ἀπηνθίσαμεν.

Cod. 11, Plut. 32, pag. 20.

Οὐ νέμεσις ἀπαφίσκειν οὐδὲ θεοῖς βασιλῆας,
οἷσι κακοῤῥαφίη τε μέλει καὶ ἔχθεα λυγρά·
οἷα καὶ Ἀτρείωνι ἀνάρσια ἔργα τέτυκται
εἰς Ἀχιλῆα περίφρονα, ὄρχαμον ἡγεμονήων.
Τῷ ῥα καὶ ἐξαπάτηται καὶ πολὺν ὤλεσε λαόν.
Οὕτως ἡ πλεονεξίη ἔπλετο πᾶσι κακίστη.

V. 4, ἡγεμονίων cod.

Ἐμμέτρως (sic) ὑπόθεσις τοῦ προγεγραμμένου δράματος, ἤτοι τοῦ ἐπὶ Κολωνῷ Οἰδίπου.

Cod. 9, Plut. 32, pag. 118.

Ἤλυθεν ἐκ Θήβης ἀλαὸν πόδα βακτρεύουσα
πατρὸς ἀμοῦ μητρὸς τλήμονος Ἀντιγόνη
ἐς χθόνα Κεκροπίην καὶ τὰς Δήμητρος ἀρούρας,
Σεμνῶν δ' ἱδρύθη σηκὸν ἐς ἀθανάτων.
Ὡς δὲ Κρέων Θήβηθεν ἔχων εἰσῆλθεν ἀπειλάς,
Θησεὺς ταῖς ὁσίαις ῥύσατο χερσὶ βίᾳ.
Φοιβείων παρέχων χρησμῶν φάτιν εἶπεν ἀληθῆ
ἔνθεν ἄρ' ὁ πρέσβυς τόνδε κρατεῖν πολέμοις.

Ἀργόθεν ἦλθεν [ἔπειθ'] ἱκέτης κρατερὸς Πολυνείκης·
τῷ δὲ πατὴρ στυγερὰς ἐξεπέλασεν ἀράς.
Μοῖραι γὰρ δυσάλυκτοι ἀφ' ἱππείοιο Κολωνοῦ
ἤγαγον ἀνδραπόδων πνεῦμα πολυχρόνιον.
Ὡς δ' ἦν Αἰγείδης ἔφορος λογίων ἑκάτοιο,
σεισμοῖς καὶ βρονταῖς ἦν ἀφανὴς ὁ γέρων.

V. 2, ἀμοῦ μητρὸς], il y avait probablement : ὁμογνήτου. — V. 3, Κεκροπίης cod. — V. 6, j'ai ajouté un point après βίᾳ, où le ms. ne porte aucun signe de ponctuation. — V. 7, παρέχειν cod. — V. 8, ἄρ.... πόλεμος cod. — V. 9, Ἀργόθεν ἦλθεν ἱκέτης cod. On pourrait aussi lire, ἤλυθεν εἶθ' ἱκ. — V. 10, serait-ce ἐξαπέλυσεν? ἐξαπέχευσεν? ou ἐξαπέτισσεν? ou bien le malheureux auteur aurait-il forgé un verbe tel que ἐξεπελαύνω?... Tout bien considéré, il me semble plus probable qu'il y avait ἐξεκάλεσσεν, d'après Sophocle (*OEdip. Colon.*, 1383) : σὺ δ' ἔῤῥ' ἀπόπτυστός τε κἀπάτωρ ἐμοῦ, || κακῶν κάκιστε, τάσδε συλλαβὼν ἀράς, || ἅς σοι καλοῦμαι... Un peu plus haut (v. 1375), l'inimitable tragique avait dit : τοιάσδ' ἀρὰς σφῷν πρόσθε τ' ἐξανῆκ' ἐγὼ νῦν τ' ἀγκαλοῦμαι...... — V. 11, ἐφιππείοιο cod. C'est une faute grossière au dernier degré, ou pour mieux dire, un assemblage de barbarismes. Sur un seul mot le poétastre ou le copiste a su accumuler plusieurs fautes. On disait ἵππιος, jamais ἵππειος, et encore moins ἐφίππειος. Ce dernier mot a une signification très-différente. Toutefois, en divisant ce mot, pour diminuer ce qu'il a de trop choquant et peut-être aider un peu au sens, j'ai dû laisser la forme ἵππειος que le mètre exige et que l'auteur a probablement employée. Du reste, je ne comprends pas du tout ce

que l'auteur a voulu dire dans ce vers et celui qui vient immédiatement après. S'il y avait ἀνδροφόνων, au lieu de ἀνδραπόδων, on y verrait du moins une allusion à la guerre intestine qui réalisa les malédictions proférées par Œdipe contre ses deux fils à Colone, et qui serait ainsi la *longue tempête de guerriers homicides*. C'est dans cette vue que j'ai cru devoir écrire ἀφ' ἱππείοιο. — V. 13, αἰγίδης cod.

Πλάτωνος νόμοι.

Cod. 17, Plut. 19, pag. 2.

Ὅσα δεῖ δεδοικέναι, ὑποδείξω σοι, φίλος.
Φοβοῦ ἄνδρας ἐν κρίσει τοὺς ξιφηφόρους·
φοβοῦ βιαίους καὶ δυνάστας ἐν πόλει·
φοβοῦ γλῶσσαν γυναικὸς ἀναιδεστάτης·
φοβοῦ δάνεια καὶ τόκους καὶ ἐγγύας·
φοβοῦ ἀντιπράττειν τοῖς νόμοις, καὶ οὐ θνήξῃ·
φοβοῦ σκαιοὺς γείτονας καὶ ζηλοτύπους·
φοβοῦ ἤθη πονηρὰ τῶν ψευδηγόρων·
φοβοῦ ὁμιλεῖν γυναικὶ οὐκ ἰδίᾳ·
φοβοῦ κολάκων ἤθη καὶ συναρπαγάς·
φοβοῦ μισεῖν ἀδίκως καὶ ζυγοστατεῖν·
φοβοῦ ξένους ἀγνώστους εἰς οἶκον ἄγειν·
φοβοῦ οἶνον, καὶ φεῦγε πίνειν εἰς μέθην·
φοβοῦ πόρναις ὁμιλεῖν γυναιξί, φίλος·
φοβοῦ ῥόθιον χειμάῤῥων περᾶν ὕδωρ·
φοβοῦ συνάγειν ἐξ ἀδίκων πραγμάτων·
φοβοῦ ὑπούλων ἀνδρῶν ἐννοίας κακάς·
φοβοῦ φίλοις οὐ βεβαίοις μυστήρια λέγειν·
φοβοῦ χλευαστὰς καὶ πονηροὺς ὁμοτέχνους·

φοβοῦ ψευδηγορεῖν, ἐὰν μισῇς τινα·
φοβοῦ ὡροσκόπους καὶ μαντικὰς ἐπαοιδάς.

Voilà l'idée que les *savants* de cette malheureuse époque se formaient des conceptions sublimes de Platon! C'est à ces tristes lignes que se réduisaient pour eux les douze livres du *Traité des lois!* c'est en ce style *poétique* qu'on exprimait la substance de ces lois! et c'est la crainte qui en est le principe général, puisque chaque ligne commence par le mot φοβοῦ!... Dans un éloge funèbre de Théodore Prodrome en vers ïambiques, conservé à la Bibliothèque Laurentienne et dont M. del Furia m'a envoyé copie, le *pauvre* Prodrome est très-sérieusement appelé *nouveau Platon*, Πλάτων νέος. L'auteur de cet éloge, voulant transmettre son nom à la postérité, l'a mis en acrostiche. Grâce à cette précaution, nous savons qu'il s'appelait Θεόδοτος. Dans ses vers, pleins d'inepties, d'incorrections, d'emphase et de mauvais goût, il se déclare le disciple de Prodrome; c'est le cas de dire : *Tel maître, tel élève.*

Les vers anonymes que l'on vient de lire sont évidemment des ïambes *politiques*. Nous n'y chercherons donc pas les lois de la prosodie, mais seulement les règles du rhythme particulier à ce genre de vers.

V. 6, f. φοβοῦ ἀντειπεῖν (ou ἀπειθεῖν) τοῖς νόμοις, κοὺ τεθνήξῃ. — V. 8, le rhythme serait mieux, si le vers était tourné ainsi : φοβοῦ πονηρὰ τῶν ψευδηγόρων ἤθη. — V. 13, πίνων et v. 14, γυναικί cod. — V. 15, χειμάῤῥον cod. — V. 17, f. ἀνδρῶν ὑπούλων ἐννοίας φοβοῦ κακάς. — Le v. 18 est incorrigible. — V. 19, f. πικροὺς ὁμοτέχνους. — V. 20, f. φοβοῦ [τὸ] ψευδηγορεῖν, κἂν μισῇς τινα. — V. 21, f. φοβοῦ μαντικὰς ἐπῳδὰς χὠροσκόπους.

Je viens de trouver dans les *Anecd. Gr.* de M. Boissonade, t. III, p. 473, trois des sentences qu'on vient de lire. La première est entièrement semblable au vers 3; les deux autres présentent des variantes; c'est pourquoi je vais les donner ici : V. 14. φοβοῦ πόρναις ὁμιλεῖν, μὴ θάνῃς κακῶς. — V. 20. φοβοῦ ψευδογορῆραι (sic), κἂν μισῇς τινά. En outre, le vers 21 se trouve divisé en deux sentences détachées : φοβοῦ καὶ μανικὰς ἐπαοιδίας (sic). — φοβοῦ ὡροσκοπῆσαι. Le vers 20 est placé entre ces deux sentences.

Περὶ ἰατροῦ. *Ibidem.*

Προστάτις ἐστὶ σωμάτων ἀνθρωπίνων
ἰατρικὴ μέθοδος, ὡς ἴσμεν πάντες.

Ἅπας ἰατρὸς ψεύστης, εἰ καὶ μὴ θέλῃ·
σφαλερὰ γὰρ πέφυκεν ἡ τούτων πεῖρα.

Ἰατρὸς ἐστὶ φροντιστὴς ἀλλοτρίων,
αἰσχύνην καρπούμενος ἅμα καὶ λύπην
ἐξ ἀλλοτρίων καὶ νόσων καὶ κινδύνων,
ὡς ἀνάπαλιν χαρμονὴν ἐν τῇ ῥώσει.

Οὗτος ἰατρὸς λεγέσθω καὶ καλείσθω,
ὅστις ἰᾶται τὰς νόσους καὶ τοὺς πόνους.

Ἅπας ἰατρὸς ὁμοτέχνῳ φθονέει·
εἰ δ' οὐ φθονέει, λήψεται θείαν χάριν.

Ἅπας ἰατρὸς τοῦ λαβεῖν ἀποϐλέπει
καὶ τοὺς μισθοὺς βαρύνει τῶν παθημάτων·
εἰ δ' οὐ τοιοῦτος, ἔσται θεοῦ θεράπων.

Θρασὺς καὶ δειλὸς πᾶς ἰατρὸς μὴ ἔστω·
ἐκ μὲν γὰρ θράσους πτώματα τοῖς νοσοῦσιν,
ἐκ δὲ δειλίας ἀμέλεια τῆς νόσου.

Πάντα σύμμετρα ὁ ἰατρὸς ἐχέτω,
μήτε σοϐαρός, μήτε χαῦνος εἰς ἄκρον,
μήτ' αὖ δυσώδης, μήτε τὰ μύρα πνέων.
Ἐκ γὰρ τοῦ πρώτου βδελυκτὸς τοῖς νοσοῦσιν,
ἐκ δὲ τοῦ ἄλλου ἐμπαθὴς τοῖς ὁρῶσιν.

Μὴ πολύλαλος, μὴ σιωπῶν ἀμέτρως,
ἀπότομος μὴ ἔστω, ἢ βραδὺς πάλιν·

μακρόθυμος δὲ καὶ σκεπτόμενος πάντα
λόγῳ καὶ βίῳ καὶ πείρᾳ πρωτευέτω,
καὶ χεῖρα τοῖς χείλεσιν ἀεὶ τιθέσθω.

Πρᾷος προσηνὴς καὶ ταπεινόφρων ἔστω
καὶ πρὸ παντὸς ἐχέτω θεοῦ τὸν φόβον,
ἵν' ἐράσμιος σφόδρα γένηται πᾶσιν·
καὶ μεγιστᾶσι συσταθήσεται γαῦρος,
καὶ βασιλεῦσι γνωρισθεὶς εὐθυμήσει.

V. 1er, προστάτης cod. — V. 10, τοὺς νόσους cod. — V. 13-14, odieuses calomnies exprimées en style barbare. = Au v. 13, peut-être y avait-il : εἰς τὸ λαβεῖν τι βλέπει. — V. 23, fort. ἐπαχθής. — V. 28, τιθέστω cod. — V. 32, καὶ μέγιστα εἰ συστ. cod. — V. dernier : εὐθυμήσῃ cod.

ΜΑΚΡΕΜΒΟΛΙΤΟΥ *

περὶ γυναικὸς λάλου καὶ σιωπηρῆς. *Ibid.*

Ἥσυχος γυνή, κἂν σοβὰς μὲν τυγχάνῃ,
παρὰ πολλοῖς πέφυκεν εὐλογουμένη·
φιλεῖ πᾶς αὐτῆς τούς γε μετρίους λόγους,
ἢ τῆς λαγνείας ἐκκακίζει τὸν τρόπον.
Τὸ γὰρ ἐπαφρόδιτον τὴν φύσιν ἔχειν
εἶδος προεξένησε λαμπρόν, οὐ τρόπος,
ἢ καὶ μελιτόβρυτον ἴσως γε στόμα,
ἢ ῥεῦμα γοργὸν φυσικῆς τυραννίδος,
ἢ μὴ τυχοῦσα καὶ καλοῦ συνευνέτου,

ἃ τοὺς ἐραστὰς καὶ τρυφητὰς καὶ λάγνους
ἕλκουσι καὶ σύρουσι μαγνήτου δίκην.

Λάλος δὲ γυνή, κἂν πάνυ σώφρων πέλῃ,
ὑπ' οὐδενὸς πέφυκεν εὐλογουμένη·
μισεῖ πᾶς αὐτῆς τούς γε κερτόμους λόγους,
ἢ τῆς ἁγνείας ἐκθειάζει τὸν τρόπον.
Τὸ γὰρ ἀναφρόδιτον τὴν φύσιν ἔχειν,
εἶδος προεξένησεν αἰσχρόν, οὐ τρόπος,
ἢ φύσεως δήπουθεν ἀκινησία,
ἢ καὶ νόσου σώματος ναρκώδους δρόμος,
ἢ συγγόνων τήρησις, τάρβος εὐνέτου·
ταῦτά γε μὴν αἴτια μᾶλλον ἢ τρόπος.

Εἰ δ' αὖ λάλος γε καὶ λάγνος ἄμφω πέλει,
διπλοῦν τὸ κακόν ἐστι τῷ κεκτημένῳ.
Πλὴν πᾶσα κακή, ὥς πού τις σοφὸς λέγει·
καὶ πέρας ἣν ἂν οὐδεμία μεμπτέα,
ἐλθοῦσα δ' αὕτη χάριτος τινὸς μέτα.
Οὐκ οἶδε μίαν Σολομὼν εἰς χιλίας.

(*) In cod. 19, plut. 32, pag. 299, Macrembolitæ nomen præfigitur. (*Note de M. del Furia.*) — V. 4, ici, comme plus bas (v. 15), il faut probablement sous-entendre μᾶλλον avant ἤ. — V. 18, ἀκινήσει cod. — V. 25, καὶ πείρας ἂν δὲ cod. — V. dernier, Σολομῶν cod. = f. ἐν χιλίαις.

[Περὶ ἰαμβικοῦ μέτρου].

Cod. 2741, pag. 73 b.

Τὸ μέτρον οὕτω τῶν ἰάμβων μοι μέτρει·
καὶ τοὺς πόδας μὲν ἡ μέλισσα δεικνύτω,

τῶν συλλαβῶν δὲ τὴν ἀρίθμησιν, κύκλον
τὸν ζωδιακὸν εἰσορῶν, μάνθανέ μοι.
Μέλλων δὲ μετρεῖν καὶ στίχους πλέκειν φίλους,
ἅπασαν ἐν νῷ τοῦ σκοποῦ τὴν εἰκόνα
προλαμβάνων, ἄριστα τοὺς στίχους πλέκε.
Πρῶτον μὲν οὖν ἢ τρίτον ἢ πέμπτον πόδα
ἴαμβον ἢ σπονδεῖον εὐτρέπιζέ μοι·
τὸν δεύτερον δὲ καὶ τέταρτον ἀξίως
ἴαμβον ἁπλοῦν εἰσφέρων ἀπαρτίσεις·
ἕκτος δ' ἰάμβῳ τέρπεται κόσμον φέρων,
καὶ πυῤῥιχίῳ τὴν κάραν ὕψοῦ φέρει.
Ἔστωσαν οὖν σοι πυῤῥίχιος μὲν Λόγος,
σπονδεῖος Αἴας τ' ἐκ μακρῶν χρόνων δύο·
Λάχης δ' ἴαμβος καὶ λέβης αὖ καὶ Θέων.
Ἰδοὺ τὸ πᾶν εἴληφας ἐν βραχεῖ μέτρος.

V. 5, μέλψων cod. — V. 5, f. πλέκειν, φίλος. — Le vers dernier offre un nouvel exemple de la forme μέτρος, au lieu de μέτρον. Voy. le nouveau *Thesaurus* (à la fin de l'article) et les Ἄτακτα de Coray, tom. I, p. 148.

[Ὑπόθεσις εἰς τὸν Σοφοκλέους Φιλοκτήτην.]

Cod. 2725, p. 180 b.

Βουλαῖς ἔπεισεν Ἡρακλῆς Φιλοκτήτην
εἰς Τροίαν ἐλθεῖν, καὶ τὰ τόξα δὲ μόνα
πορθεῖν τὸ Τροίας πέργαμον, καὶ τὴν νόσον,
Ἀσκληπιοῦ φανέντος, ἰᾶσθαι τότε.
Ἡ δὲ πρὶν βουλὴ τῆς Ὀδυσσέως βίας
ἔμεινεν ἂν πράξασα μηδὲν ὧν πάρος

ἐμυθοπλάστει κλοπικοῖς ἄγειν λόγοις,
εἰ μὴ φανεὶς ἤγειρεν Ἡρακλῆς λέγων.

V. 2, fort. ἐλθεῖν, οὗ τὰ τόξα δεῖν μόνα. — V. 4, Ἀσκληπίου cod. — V. 6, μηδὲν ὢν cod. — V. 7, ἐμυθοπλαστεῖ cod. = f. ἄγαν.

ΤΟΥ ΠΡΟΔΡΟΜΟΥ *.

Biblioth. olim Abbatiæ Florent. cod. 2761, p. 292.

CARMEN IAMBICUM DE VIRTUTIBUS ET VITIIS OPPOSITIS.

---

1. Ἀγάπη.

Ἔγωγε πηγὴ καὶ περιρρέω κύκλῳ·
τὰς γὰρ ἁπάσας ἀρετὰς σφίγγω κύκλῳ.

2. Μῖσος.

Μηνιθμόν, ὀργήν, συμπλοκὴν δόλου, φθόνον,
καὶ χαλεπὸν πᾶν συλλαβὼν φέρω πάθος.

(*) « Hujusmodi nomen ab eadem manu librarii græci sic, sed cinnabari exaratum in summa pag. legitur. » (*Note de M. del Furia.*) — Ces distiques ont été publiés sous le nom de Psellus avec ce titre : τοῦ σοφοτάτου (sic) Ψελλοῦ, εἰς ἀρετὰς καὶ κακίας. C'est aux hommes versés dans l'histoire littéraire de la Grèce et dans la connaissance des manuscrits, qu'il appartient de décider lequel, de Michel Psellus ou de Théodore Prodrome, est réellement l'auteur de ces moralités; car ces écrivains se ressemblent si parfaitement pour le style *poétique*, qu'il serait impossible d'y apercevoir aucune nuance.

J'ai collationné ma copie avec l'édition de Conrad Gesner, Bâle, 1544, in-12. C'est aux communications bienveillantes de M. Boissonade que je dois la connaissance de ce livre rare. Les distiques y sont imprimés à la suite de *Heracliti allegoriæ in Homerum* et de quelques extraits poétiques.

2 b, συλλαβόν (se rapportant sans doute à Μῖσος) Gesner.

3. Ἐξουσία.

Ὑπηρετεῖ μου τῷ κράτει χαλκοῦν ὅπλον,
καὶ κυριεύω τοῦ λόγου χωρὶς λόγου.

4. Φρόνησις.

Συνάγομαι μὲν ἐκ μακρᾶς ἐμπειρίας,
τιθῶ δὲ σεπτοὺς τοὺς ἐμὲ κτησαμένους.

5. Ἀφροσύνη.

Ἔοικα τυφλοῖς ἢ διΰγροις ἐμβρύοις,
ἐκ σπαργάνων στέρξασα τὴν ἀγνωσίαν.

6. Δικαιοσύνη.

Ἐγὼ συνιστῶ τῷ ζυγῷ μου τὰς πόλεις,
καὶ πύργος αὐταῖς χρηματίζω καὶ τάφρος.

7. Ἀδικία.

Ἀρχὴ μάχης ἔγωγε, καὶ μήτηρ φθόνου,
καὶ τεῖχος εὐρὺ τῷ κρημνῷ καταστρέφω.

8. Ἀφοβία.

Ἐγὼ διδάσκω τοὺς ἀρηϊμανίους
πότε, πρὸς οὕς, πῶς, καὶ δ' οὓς μαχητέον.

3 a, χαλκὸν cod. Au lieu des mots χαλκ. ὅπλ., Gesner a donné χοῦς ἐν βίῳ. Y aurait-il eu νοῦς? — Dans le ms. 2761, ces deux vers se trouvent à la fin; mais dans le ms. 318, dont il sera parlé ci-après, ce distique occupe, comme dans l'édition de Bâle, la place que nous lui avons donnée ici.

4 b, κεκτημένους Gesn.

7 b, τῷ κρημνῷ] τῷ ψεύδει Gesn. Il est probable que par ces mots, τῷ κρημνῷ καταστρέφω, l'auteur a voulu exprimer κατακρημνίζω, ou κατὰ κρημνοῦ βάλλω.

8, Ἀφοβία] l'édit. de Bâle porte au titre ἀνδρεία. C'est le mot propre. « In cod. 318 Biblioth. olim divi Marci, in quo iterum occurrit sub titulo : « τοῦ Πανιώτου εἰς τὰς ἀρετὰς καὶ εἰς τὰς ἀντιθέτους αὐταῖς κακίαις (sic), « hoc distichon non habetur. » (*Note de M. del Furia*).

9. Δειλία.

Στερῶ στεφάνων καὶ σκύλων καὶ λαφύρων,
ὅσοι μένειν στέργουσιν ἐντὸς ἑρκίων.

10. Ἀλήθεια.

Φῶς χρηματίζω καὶ λύχνος τοῖς χρωμένοις,
πρώτη τελοῦσα τῶν θεοῦ θυγατέρων.

11. Ψεῦδος.

Ὑπόστασιν σχεῖν ἀδυνατοῦν ἰδίαν
καὶ τὴν ἐνυπόστατον ἡττῶ πολλάκις.

12. Ἐλπίς.

Ἄναρθρον ἀρθρῶ καὶ παραλελυμένον,
καὶ τοὺς ῥαθύμους ἐξεγείρω πρὸς πόνους.

13. Ἀνελπιστία.

Ἔκλεισα πολλοῖς τὰς παραδείσου πύλας,
οἳ σαθρὰν οὖσαν ἀφελῶς εἵλοντό με.

14. Προσευχή.

Ἐγὼ μόνη δίδωμι τοῖς στέργουσί με
τῷ δημιουργῷ προσλαλεῖν καταμόνας.

9 b, στέρουσιν cod. = ἑρκίων] οἰκίσκων Gesn.

10 b, τελοῦσα] πέλουσα Gesn.

11 a, ἀδυνάτων cod.

12 a, τὰ νεῦρ' ἀνορθῶ τὰ παραλελυμένα Gesn.

13 b, j'ai mis οἳ σαθρὰν οὖσαν par conjecture; le ms. donne ὅσοι φρονοῦσιν, ce qui est évidemment un contre-sens. Il est vrai qu'on pourrait aussi lire, ὅσοι φρονοῦντες, en rapportant ἀφελῶς à ce participe, et non pas au verbe εἵλοντο · mais comme ἀφελῶς est placé entre les deux, il en résulterait du louche dans la phrase. L'édit. de Bâle porte ὅσοι ῥᾴθυμοι. Cette variante que l'hiatus rend inadmissible, vient sans doute du fait d'un correcteur.

14 a, στέργουσί μοι, et au vers suivant, προλαλεῖν cod. = κατὰ μόνας Gesn.

15. Ῥαθυμία.

Οὐ πώποτε τρόπαιον ἀνεστησάμην·
ἀεὶ γὰρ ὑπνῶ καὶ φιλῶ ῥέγκειν μέγα.

16. Ταπεινοφροσύνη.

Εἰς οἷον ὕψος τοὺς ἐμοὺς ἄγω φίλους,
τρανῶς τελώνης μαρτυρεῖ μου τὸ κράτος.

17. Ὑψηλοφροσύνη.

Ἀεὶ κατασπῶ καὶ κάτω ποιῶ ῥέπειν,
καὶ μαρτυρεῖ νοῦς ὁ σκότος χρηματίσας.

18. Ἐλεημοσύνη.

Ὁ σχών με πιστὴν τοῦ βίου τούτου φίλην
ἑαυτὸν ἰσοῖ τῷ θεοῦ θείῳ λόγῳ.

19. Ὠμότης.

Ὅσων κακῶν αἴτιος ὁ σκνιφὸς τρόπος,
ὁ πλούσιος πρόχειρος εἰς μαρτυρίαν.

20. Χαρά.

Τείνω τὰ νεῦρα καὶ κρατύνω τὸν τόνον·
ὁρμῆς δ' ἐμπιπλῶ τοὺς παραλελυμένους.

15 b, φιλῶ χάσμην μόνην Gesn.

16, il vaudrait mieux mettre le signe de repos parfait à la fin du premier vers.

17 b, χρηματίσας est pris dans le sens de γενόμενος.

18 a, τῷ βίῳ τούτῳ Gesn. — Au vers suivant, la copie que j'ai entre les mains porte : τῷ θεῷ θείῳ... Ce ne peut être qu'une distraction.

19 a, σκιφὸς Gesn. — Au vers suivant, πρόχειος (sic) εἰς ἁμαρτίαν Gesn. Cette variante, qui est loin d'être bonne, pourrait devenir supportable en mettant le signe de repos parfait à la fin du premier vers.

21. Λύπη.

Καὶ νεῦρα συνθλῶ καὶ παραλύω τόνον·
ἐργάζομαι δὲ καὶ λογισμῶν ἐκστάσεις.

22. [Σωφροσύνη.

Τὸν σώφρονα ζῆν ἠρετισάμην βίον,
φεύγουσα τὴν ἄθεσμον ἀκολασίαν.]

23. Ἀκολασία.

Αἰσχρῶν γυναικῶν συμπλοκαί, μέθης κάρος,
ἐμοὶ προεκρίθησαν ἐκ βρεφουργίας.

24. Φιλοσοφία.

Ἶσον θεῷ τίθημι τὸν στέργοντά με,
τὴν γνῶσιν αὐτῷ τῶν ὅλων δωρουμένη.

25. Ῥητορική.

Ἐγὼ πνέω πῦρ κατὰ τῶν ἀντιθέτων,
στομῶ δὲ γλῶσσαν, ὡς ξυρόν, τῇ διπλόῃ.

26. Γραμματική.

Τῶν ἱστοριῶν συναγωγὸς τυγχάνω,
καὶ λέξιν ὀρθῶ, καὶ μέτροις ἐφιστάνω.

21 a, Τὰ νεῦρα Gesn. — Le distique suivant manque dans le ms.
23 a, συμπλοκαί, μέθη, κάρος Gesn.
25 a, κατὰ τῶν ἀντιπάλων Gesn., ce qui vaut mieux. — Au vers suivant, j'ai mis ὡς ξυρόν, par conjecture. ὡς ξηρῶ (sic) τῇ δ. cod. ὡς ψυχρῶ (sic) Gesn.

Dans l'édit. de Bâle, quelques distiques sont distribués autrement que dans notre manuscrit; mais cela n'est d'aucune importance, les distiques entre lesquels

il existe un rapport étant toujours placés l'un à côté de l'autre.

Cette même édition contient quatre distiques de plus, où l'on fait parler la géométrie, l'astronomie, la médecine et l'architecture. L'ineptie des idées et les fautes de tout genre trahissent une main ignorante.

Cod. 17, Plut. 57, pag. 89.

Χρησμὸς [περὶ] Νέας Ῥώμης.

Βύζαντος αὐλή, ἑστία Κωνσταντίνου,
Ῥώμη, Βαβυλὼν καὶ Σιὼν ἄλλη νέα,
τρὶς τρὶς ἑκατὸν καὶ σὺ συνάρξεις ἔτη,
μιᾶς ἐν αὐτοῖς ὑστερούσης εἰκάδος·
ὡς χοῦν ἀθροίσεις τῶν ἐθνῶν τὸ χρυσίον,
καὶ πάσας ἄγξεις τὰς πέριξ φυλαρχίας.
Ἀλλά σε πῦρ ὕστατον καὶ ξανθὸν γένος
πᾶσαν τεφρώσει, καὶ τὸ σὸν λύσει κράτος.
Ἔσῃ πάλιν γὰρ ὥσπερ οὐδ' ἀρξαμένη,
ἕως θεοῦ δάκτυλος ὀφθεὶς ἐξ ἔω
χειρὸς ῥυείσης δακτύλους πλήσῃ δύο,
αἰχμὰς φέροντας, αὔρας ὡς ἐκ καμίνου,
αἷς τὸν πατρῷον ἐκδικήσουσι μόρον.
Ἥξουσι δ' αὖθις κυκλόθεν τὰ σὰ τέκνα
εὐθείας, ὥσπερ ἐκ κύκλου πρὸς κεντρίον,
ἐφ' ᾧ δικαίως ἐκβιβάσαι τὴν δίκην.
Καινὴ τὸ λοιπὸν ἡ καινὴ πάλιν ἔσῃ,
καὶ κρεῖττον ἄρξεις τῶν ἐθνῶν ἤπερ πάλαι,
τοῖς ἴχνεσί σου προσπεσόντων τῶν πέλας·
δόξης γὰρ οἶκος σὺ θεοῦ χρηματίσεις.

Le style détestable et les absurdités toutes nues de cet oracle m'avaient

tellement rebuté, que j'avais renoncé à l'idée de le publier ici avec les variantes du ms. de Florence; mais, après réflexion, j'ai cru devoir surmonter ma répugnance. Par quelle fatalité des gens qui lisaient si bien dans l'avenir, n'ont-ils pas été capables de lire un peu dans de simples éléments de grammaire et de logique?

Toutes les fois qu'une leçon de Gallæus a été adoptée dans le texte, le lecteur en est averti par l'indication du ms. de Florence.

J'ai consulté aussi l'édition que P. Lambecius a donnée de cet oracle à la fin de *Codini excerpta ex libro chronico de originibus Constantinopolitanis*, Paris, 1655. Je n'y ai trouvé aucun secours, le texte de cette édition étant conforme à celui de Gallæus.

Au titre, j'ai ajouté περί, qui me paraît indispensable. Ce titre est bien plus développé chez Gallæus : Λέοντος τοῦ σοφωτάτου βασιλέως, περὶ ἀναστάσεως Κωνσταντίνου πόλεως (Κωνσταντινουπόλεως Lambec.). Il est vrai que l'empereur Léon VI avait le malheur de croire aux oracles; mais je ne puis me persuader que l'élève du savant Photius ait écrit dans un style aussi barbare, et je partage entièrement l'opinion de ceux qui regardent cet oracle et les seize autres comme faussement attribués à Léon VI.

V. 3, τρὶς τρεῖς cod. = ἔτη] κράτος Gall. Cette leçon pourrait être conservée, en changeant συνάρξεις en συναύξεις. Mais, dans ce cas, il faudrait sous-entendre ἔτη, ellipse qui serait trop violente. — V. 4, ἐν] πρὸς cod. Fort. μιᾶς περ αὐτ. — V. 6, ἄρξεις Gall., ce qui forme un solécisme. Voy. ci-après le vers 18. — V. 8, πυρίστατον (*perustum ab igne*) Gall. Lambecius s'est douté de la vraie leçon, grâce à l'ancienne traduction latine, *ignis summus*. — V. 9, ἔσῃ καὶ γὰρ πάλιν cod. Peut-être y avait-il ἔσῃ κενὴ γάρ, ὥσπερ... — V. 11, πλήσει Gall. — V. 13, κλῆρον cod. — V. 14, κύκλωθεν cod. — V. 15, εὐθέως cod., ce qui serait contraire au mètre. εὐθείας est au génitif, sous-ent. ἐπί. = προσκεν-

τρίω cod. — V. 16, j'ai mis ἐφ' ᾧ, au lieu de ἐφ' οἷς. Le reste est conforme au ms. ἐφ' οἷς δικαίοις ἐκβιβάσει τὴν δίκην Gall. La traduction porte : *Jus exsequeris per quos justos, ceu decet.* On pourrait donc croire que ἐκβιβάσει n'est qu'une faute d'impression pour ἐκβιβάσεις. Cependant, Lambecius donne aussi ἐκβιβάσει. — V. 18, πάλιν cod. = εἴπερ Lambec. — V. 20, χρηματίσης cod. Chez Gall., le vingtième vers occupe la place du dix-neuvième, *et vice versa.*

Lambecius fait la remarque suivante sur le vers 15 : « ξανθὸν γένος videntur esse Latini qui cum Balduino « comite Flandrensium, anno Christi 1203, fugato « Alexio Angelo Comneno, Constantinopolim ceperunt « et integros quinquaginta annos occuparunt. Iidem « ξανθοὶ vocantur in antiqua græca Oraculorum Leo« nis paraphrasi : φέρων τε τὸν πόλεμον καὶ τῶν ξανθῶν « τὰς μηχανάς. »

M. del Furia a eu la complaisance de m'envoyer copie de plusieurs *sentences en un seul vers* (γνῶμαι μονόστιχοι). Je vais donner celles qui ne se trouvent ni dans l'édition de M. Meineke (*Fragment. comic. Græc.*, t. IV, p. 340 et suiv.), ni dans les *Anecd. Gr.* de M. Boissonade, ni dans l'édition de M. Dübner (à la fin de l'Aristophane de la Biblioth. gr. de Didot).

Le ms. 50, pl. 57, p. 575, présente d'abord les cinq sentences suivantes :

Ὑπὲρ σεαυτὸν τοὺς πέλας καλῶς θέλε.
Φίλους ἔχειν σπούδαζε ἢ πολὺν πλοῦτον.
Χρυσοῦ γὰρ αὐτοὶ εὐκλεέστεροι λέγω.
Ψεῦδος μίσησον, τὴν δ' ἀλήθειαν λέγε.
Ὦ παῖ, φύλαξον τὰ προγραφέντα πάντα (sic).

Les vers 1, 2 et 4 ne sont que des paraphrases de sentences attribuées à Ménandre. A la fin du 1[er] vers, il faut certainement mettre λέγε au lieu de θέλε. Le 3[e] vers, qui paraît se rattacher à celui qui le précède, a souffert plus d'une altération, outre qu'il pèche par l'hiatus. Peut-être y avait-il :

χρυσοῦ γὰρ αὐγῆς εὐκλεεστέρους λέγω, ou bien εὐκλεέστεροι φίλοι. En prenant ce même vers seul et sans rapport avec l'autre, on pourrait lire : χρυσοῦ γὰρ αὐγῆς εὐκλεέστεροι λόγοι. — Voici maintenant les vers de Ménandre que le poétastre a défigurés, se flattant sans doute de faire mieux que lui :

Φίλων ἔπαινον μᾶλλον ἢ σαυτοῦ λέγε.
Φίλους ἔχων νόμιζε θησαυροὺς ἔχειν.
Ψεῦδος δὲ μισεῖ πᾶς σοφὸς καὶ χρήσιμος.
Ὑπὲρ σεαυτοῦ μὴ φράσῃς ἐγκώμιον.

Le même ms. donne ensuite, sans nom d'auteur, vingt-quatre sentences par ordre alphabétique. Évidemment, elles sont l'ouvrage d'un chrétien.

Ἀρχὴν ἁπάντων καὶ τέλος ποιοῦ Θεόν.
Βίου τὸ κέρδος ἐκϐιοῦν καθ' ἡμέραν.
Γίνωσκε πάντων τῶν καλῶν τὰ δράγματα.
Δεινὸν πένεσθαι, χεῖρον δ' εὐπορεῖν κακῶς.
Εὐεργετῶν νόμιζε μιμεῖσθαι Θεόν.
Ζήτει Θεοῦ σὺ χρηστότητα χρηστὸς ὤν.
Ἡ σὰρξ κρατείσθω καὶ δαμαζέσθω καλῶς.
Θυμὸν χαλίνου, μὴ φρενῶν ἔξω πέσῃς.
Ἴσθι μὲν ὄμμα, γλῶτταν δὲ στάθμην ἔχε.
Κλεὶς ὠσὶ κείσθω, μηδὲ πορνεύοι γέλως.
Λύχνος βιοῦσι πάντως ἡγείσθω λόγος.
Μή σοι τὸ εἶναι τῷ δοκεῖν ὑποῤῥέοι.
Νόει τὰ πάντα, πράσσειν δ' ἃ πράσσειν θέλεις.
Ξένον σεαυτὸν ἴσθι καὶ τίμα ξένους.
Ὅταν εὐπλοῇς, τότε μέμνησο ζάλης.
Πάντ' εὐχαρίστως ἐκ Θεοῦ δέχεσθαι χρή.
Ῥάϐδος δικαίου πλεῖον ἢ τιμὴ κακοῦ.
Σοφῶν θύρας ἔκτριϐε, πλουσίων δὲ μή.

V. 2, ἐκϐιοῦν] nouvel exemple de ce mot de la décadence, au lieu de

ἀποδιόω. Cet exemple et celui cité dans le nouveau *Thesaurus* sont peut-être les seuls qui existent. — V. 4, χείρων cod. — V. 7. A la place de ce lieu commun en style monacal, on trouve dans les sentences de Ménandre cette belle pensée, exprimée avec autant d'énergie que de concision : ψυχῆς ὄλεθρός ἐστι σωμάτων ἔρως. — V. 8 : Θυμῷ χαρίζου μηδέν, ἄν περ νοῦν ἔχῃς. = Θυμὸν φυλάττου · τὸ φρονεῖν γὰρ οὐκ ἔχει. Ménandre. — V. 9. Le sens de ce vers n'est pas bien clair. Peut-être l'auteur a-t-il voulu recommander la réserve et la circonspection, en disant : *Sois tout œil, et règle bien ta langue;* mot à mot : *Sers-toi de ta langue comme d'une règle.* Nous sommes loin, comme on voit, du style de Ménandre. σταθμὴν cod. — V. 10, κείσθω] κλείσθω et πορνεύει cod. — V. 11, βιοῦσι] βοῶσι cod. — V. 12, τῷ δοκεῖν] τὸ δ. et ὑποῤῥέει cod. — V. 13, δ' ἃ] δ' αὖ cod. Ce vers m'a l'air d'un non-sens. Peut-être y avait-il : πράσσειν δ' ἃ προσωφελεῖ. — V. 14, σὲ αὐτὸν cod. — V. 15, εὐπλοεῖς cod. — Ὅτ' εὐτυχεῖς μάλιστα, μὴ φρόνει μέγα. Ménandre. Peut-être y avait-il aussi chez notre auteur, Ὅτ' εὐπλοεῖς μάλιστα, μέμνησο ζάλης. — V. 17, πλεῖον ἢ] πλὴν ἡ cod. On pourrait aussi lire πλεῖν ἢ τιμὴ [τοῦ] κακοῦ. Il est vrai que, dans ce cas, le 4ᵉ pied serait un spondée ; mais ce ne serait pas le seul qui se rencontre dans ces vers. Voyez, par exemple, les vers 4, 9, 11, 13, etc. — V. 18 : Σοφία δὲ πλούτου κτῆμα τιμιώτερον. = Ἀναφαίρετον κτῆμ' ἐστὶ παιδεία βροτοῖς. Ménandre.

Τὸ μικρὸν οὐ μικρόν, ὅταν ἐκφαίνῃ μέγα.
Ὕβριν χαλίνου, καὶ μέγας ἔσῃ σοφός.
Φύλαττε σαυτόν, πτῶμα δ' ἄλλου μὴ γέλα.
Χάριεν φθονεῖσθαι, τὸ φθονεῖν δ' αἶσχος φέρει.
Ψυχῇ θύειν τῷ Θεῷ μᾶλλον ἢ εὐχῆς τρόπῳ.
Ὦ τίς φυλάξει ταῦτα, καὶ σωθήσεται.

V. 19. Ὡς μέγα τὸ μικρόν ἐστιν, ἐν καιρῷ δοθέν. Ménandre. — V. 20. L'exagération donne à cette sentence un air paradoxal, qui touche à l'absurde. Mais peut-être n'est-ce pas la faute de l'auteur, mais celle du copiste. En effet, il suffit de mettre σοφοῖς, au lieu de σοφός, et de lire en transposant, καὶ σοφοῖς ἔσῃ μέγας, pour que le vers exprime une idée raisonnable et qu'il cesse, en même temps, de pécher contre la mesure. Cependant, est-il besoin de le dire? la sentence de Ménandre Ὕβρις κακὸν μέγιστον ἀνθρώποις ἔφυ, sera toujours préférée, comme exprimant une vérité générale avec simplicité, clarté et précision. — V. 22, χάρις cod. Ce mot pourrait être conservé comme synonyme de χαρά · mais pour le sens et pour l'expression χάριεν vaut mieux.

Le ms. 14, pl. 60, p. 60ᵇ et suiv. contient aussi des sentences, sous le titre : γνῶμαι μονόστιχοι Μενάνδρου, κατὰ στοιχεῖον. Un autre ms. (nº 22,

pl. 10, p. 30 et suiv.) en contient un plus grand nombre encore. Je donnerai seulement les vers qui me semblent inédits, et parmi les autres je choisirai ceux qui présentent des variantes. Les premiers seront distingués par un astérisque.

*Ἅπαξ ἀκοῦσαι τοὺς ἐλευθέρους καλόν.
Ἅπαν τὸ κέρδος ἄδικον [ὂν] φέρει βλάβην.
*Ἀνὴρ στόμαργος εἰς κακὸν πίπτει βάθος.
Ἀνδρὸς πανούργου φεῦγε τὰς ξυναυλίας.
Ἀνὰ (l. ἄνευ) προφάσεως οὐδὲν ἀνθρώποις κακόν.
Γέρων γεγονὼς μὴ γάμει νεωτέραν.
Γλώσσης δ' ἀγαθῆς ἔργα χρηστὰ τυγχάνει.
Δίωκε δόξαν, ἀρετήν, φεῦγε ψόγον.
Ἔρως δικαίῳ καρπὸν εὐθέως φέρει.
Ἔρωτα παύει λιμὸς ἢ χρυσοῦ σπάνις.
Ἐχθροῦ παρ' ἀνδρὸς μὴ δέχου συμβουλίαν.
Ζήτει σεαυτῷ καλλίστων εὐδοξίαν.
Ζευχθεὶς γάμοισιν οὐκέτ' ἂν ἐλεύθερος.
Ἡ [δ'] ἁρπαγὴ μέγιστον ἀνθρώποις κακόν.
Θησαυρός ἐστι τοῦ βίου τὰ γράμματα.
Θέλων κακῶς ζῆν, μετὰ τῶν φαύλων πράσσε.
Θεοῦ γὰρ οὐδεὶς χωρὶς εὐτυχεῖ βροτῶν.
Καρπὸς δ' ἀρετῆς ἐστιν εὐκταιότατον.
*Λαλεῖν μὲν οἶδας, τὶ (sic) λαλεῖν δ' οὐκ αἰσθάνῃ.
Μιμοῦ τὰ σεμνά, μὴ μιμοῦ κακὸν τρόπον.

V. 1er. Cette sentence remarquable est digne d'un poëte ancien. Il n'est guère probable qu'elle soit sortie de la plume d'un auteur de l'époque byzantine. — V. 4. Dans les *Anecd.* de M. Boissonade (t. 1er, p. 12), il y a, τὰς ὁμιλίας (*). Probablement ces variantes ne sont que des altérations de

(*) A la p. 16, on trouve ce vers attribué à Ménandre : βίος βέβαιος, εὐτέλεια σύμβιος. Il faut lire : β. βέβαιος εὐτελείᾳ σύμβιος. La pensée est juste et vraie ; mais l'espèce de jeu de mots qui se rencontre dans l'expression fait concevoir des doutes sur la légitimité de ce vers. A la place de σύμβιος, y aurait-il eu σύντροφος ?

la Vulg. : ἀνδρὸς πονηροῦ φεῦγε συνοδίαν ἀεί. — V. 6. Il faut lire avec la Vulg. γενόμενος. — V. 7. Inepte paraphrase de ce vers : γνώμης γὰρ ἐσθλῆς ἔργα χρηστὰ γίγνεται. — V. 8. L'édit. de M. Meineke porte : δίωκε δόξην καὶ ἀρετήν, φεῦγε δὲ ψόγον. M. Dübner a été bien inspiré en corrigeant : δίωκε δόξην κἀρετήν : φεῦγε ψόγον. — V. 9. Vulg. ἔρως δίκαιος· c'est la bonne. — V. 10. Vulg. χαλκοῦ, ce qui vaut mieux. — V. 11. Ἐχθροῦ παρ' ἀνδρὸς οὐδέν ἐστι χρήσιμον. = Λόγον παρ' ἐχθροῦ μηδέποθ' ἡγήσῃ φίλον. MÉNANDRE. — V. 12. Vulg. καλλίστην. M. Meineke corrige καταλιπεῖν. Il me semble que la leçon du ms. de Florence ne laisse rien à désirer. — V. 13. Les édit. donnent la vraie leçon, οὐκέτ' ἔστ' ἐλ. — V. 15. Les édit. τὰ πράγματα. — V. 16, conforme à la leçon de Stobée, que M. Meineke a adoptée. M. Dübner a préféré une variante qui rend le vers plus coulant : θεοῦ γὰρ ἐκτὸς οὐδεὶς... Voyez les notes de M. Meineke, p. 366-7. — V. 16. Θέλων καλῶς ζῆν μὴ τὰ τῶν φαύλων φρόνει. MÉNANDRE. — Le v. 18 est corrompu. On peut choisir entre les deux versions que voici : Καρπὸς γὰρ ἀρετῆς ἐστιν εὔτακτος βίος : Meineke et Dübner. Καρπὸς ἀρετῆς δίκαιος, εὔτακτος βίος : *Anecd.* de Boissonade. — V. 19. f. τί λαλεῖς δ' οὐκ αἰσθ. On pourrait aussi lire, τοῦ λαλεῖν (ou mieux τοῦ λέγειν) δ' οὐκ αἰσθ., d'après cet ancien vers : λαλεῖν ἄριστος, ἀδυνατώτατος λέγειν.

Μισῶ πονηρόν, χρηστὸν ὅτ' εἴπῃ λόγον.
Οὐκ ἔστιν αἰσχρὸν ἀγνοοῦντας μανθάνειν.
Ὅπου βία πάρεστιν, οὐ σθένει νόμος.
Πράττων τὰ σαυτοῦ μὴ τὰ τῶν ἄλλων σκόπει.
*Παντὶ βροτῷ θνήσκοντι πᾶσα γῆ τάφος.
Ῥύου σεαυτὸν ἐκ παντὸς κακοῦ τρόπου.
Τὰ πλεῖστα θνητοῖς τῶν κακῶν αὐθαιρέτως.
*Ὑπὲρ σεαυτοῦ καὶ φίλου μάχου πάνυ.
Χρόνος δ' ἀνοίγει πάντα καὶ χαλκᾶς πύλας.
Χθὼν πάντα τίκτει καὶ πάλιν *πάντα *κομίζεται.
Χωρὶς γυναικῶν ἀνδρὶ κακὸν οὐ γίνεται.
*Ψεῦδος ταπεινοῖ τοὺς ἄγαν ἐπωμότας.
*Ψεῦδος κάκιστόν ἐστιν ἀνθρώποις πᾶσιν.
*Ὦ τοῖς ἃ κατέλιπον ποθοῦσι πάλιν.
*Ὦ τοῖς ἐρῶσιν, οἷς ψυχὴ παθαίνεται.

* Ὡς οὐδέν ἐστιν ἡδονῶν ψυχῇ φίλον,
* ὡς πραγμάτων στέρησις, ὡς τῶν κτημάτων.

V. 20, vulg. κακοὺς τρόπους. M. Meineke a judicieusement corrigé : μὴ κακοὺς μιμοῦ τρ. — V. 21. Il faut lire avec les édit. ὅταν. Le même ms. donne plus loin ὅτ' εὐτυχῇς, au lieu de εὐτυχεῖς. — V. 22. Les édit. ἀγνοοῦντα · c'est mieux. — V. 23. Les édit. οὐδὲν ἰσχύει νόμος. — V. 24. πρᾶττε τὰ σεαυτοῦ, μὴ τὰ τῶν ἄλλων φρόνει : Dübner. L'édit. de Meineke porte : πρᾶττε τὰ σαυτοῦ. C'est probablement une faute typographique. J'avoue que la variante du ms. de Florence me paraît préférable. Le dernier mot surtout, σκόπει, convient beaucoup mieux que φρόνει. — V. 26. La Vulgate, Ῥύου δὲ σαυτὸν παντὸς ἐκ φαύλου τρόπου, est évidemment plus correcte. — V. 27. La Vulg. αὐθαίρετα est la seule vraie. — V. 29. C'est une parodie de cette sentence connue : χρυσὸς δ' ἀνοίγει πάντα κἀΐδου πύλας. Dans les Sentences de Ménandre on trouve : χρόνος τὰ κρυπτὰ πάντα πρὸς τὸ φῶς ἄγει. — V. 30. Les édit. πάντα κομίζει. — V. 31. La Vulg. γυναικός est préférable. — V. 32. ἐπωμότης (pour ἐπίορκος) n'est pas dans les lexiques ; toutefois la formation de ce mot est très-régulière, témoin συνωμότης qui est du bon grec. Au reste, ce vers ne brille guère plus par la pensée que par l'expression. En tout cas, il est impossible d'en approuver la moralité. L'humanité serait trop à plaindre, si le parjure ne subissait d'autre peine que l'*humiliation attachée au mensonge*. D'ailleurs, cette punition même, suivant l'auteur de la sentence, n'atteindrait que les hommes qui abusent du parjure (τοὺς ἄγαν ἐπωμότας), qui en prennent avec excès, les gâte-métiers, en quelque sorte. Oh ! que l'oracle de Delphes comprenait mieux la loi éternelle qui régit le monde moral, lorsque la Pythie proclamait, au nom du Maître souverain, créateur et conservateur de la société humaine, les redoutables châtiments qui attendent le parjure ! Le juge est inexorable ; vainement le coupable espère se soustraire à la Peine : elle est inévitable, fatale, comme la Nécessité. « Quoiqu'elle n'ait ni pieds ni mains, elle poursuit le coupable d'un pas rapide, « jusqu'à ce que, frappant à la fois toute sa race, elle accomplisse la ruine de « sa maison. Mais la famille de l'homme qui respecte ses serments a un « avenir prospère. »

... Ὅρκου παῖς ἐστὶν ἀνώνυμος, οὐδ' ἔπι χεῖρες
οὐδὲ πόδες · κραιπνὸς δὲ μετέρχεται, εἰσόκε πᾶσαν
συμμάρψας ὀλέσῃ γενεήν, καὶ οἶκον ἅπαντα ·
ἀνδρὸς δ' εὐόρκου γενεὴ μετόπισθεν ἀμείνων.

Voy. l'admirable récit d'Hérodote, liv. VI, 85-6 ; Anthol. pal. XIV, 91, etc., etc. — Le vers 33 est très-défectueux. Peut-être y avait-il : κάκιστόν ἐστιν

αἶσχος. ou ἔγχος ἀνδράσι. Le copiste aura pris ἔγχος pour ἀ̅ν̅οις = ἀνθρώποις, et ensuite ἀνΔPACI par ΠACI. On pourrait aussi corriger : ψ. κάκιστόν ἐστι πᾶσιν ἀνδράσιν · ou bien : κάκιστον πᾶσιν ἀνθρώποις ἔφυ. — V. 34-5. F. ὦ τίς τὰ κάτω λιπὼν, ποθήσει [μὴ] πάλιν, || ὠσθεὶς ἔρωσιν, etc. — Si au dernier vers, au lieu de τῶν κτημάτων, il y avait τῶν καμάτων ou τῶν πταισμάτων ou bien τῶν πημάτων, ou quelque chose d'approchant, on pourrait en tirer ce sens : *Aucun plaisir n'est agréable à l'âme autant que la cessation des embarras et des peines.* Toutefois, il est possible que l'auteur ait voulu faire entendre que, la *propriété* étant inséparable d'*embarras* et d'*inquiétudes,* la perte des biens ne serait, au fond, qu'une délivrance, une décharge, une grande jouissance pour l'âme. Mais si c'est là sa pensée, il faut convenir qu'il l'a très-mal exprimée ; car tout le monde n'est pas obligé d'avoir présent à l'esprit le chapitre de Sénèque *Sur l'embarras des richesses.*

Le lecteur, fatigué de ce long fatras d'inepties byzantines, serait bien aise de se rafraîchir le cœur par quelque *nouveauté* intéressante, quelque morceau inédit d'un grand poëte ancien. Par malheur, les nouveautés de ce genre sont bien rares. L'amant passionné de l'antiquité, de cette *beauté toujours nouvelle,* s'estime heureux quand, après des fouilles laborieuses, il parvient à retirer entière la tête ou la main d'une statue ; mais trop souvent il ne découvre que des lambeaux, des débris de membres. Il s'en afflige d'abord ; toutefois à ce sentiment pénible succède bientôt une douce mélancolie, et il recueille avec respect ces fragments, ces parcelles plus précieuses à ses yeux que l'or et le diamant (*). C'est à ce titre que je vais transcrire ici un fragment de Ménandre et un autre d'Archiloque.

Le premier est tiré d'une scolie impertinente sur le

(*) Gemmæ Menandreæ : c'est ainsi qu'un philologue éminent, M. Dübner, appelle les fragments de Ménandre dans la préface de l'édition qu'il en a publiée. *Gemmula pretiosior,* s'écrie M. Matranga, à propos du vers inédit d'Archiloque, lequel sera reproduit ci-après.

vers 80 du second chant de l'Iliade : ζητεῖται διατί κόλακα τὸν Νέστορα παρεισάγει Ἀγαμέμνονος λέγοντος (leg. λέγοντα), Εἰ μέν τις τὸν ὄνειρον ἄλλος. Ῥητέον οὖν ὅτι φιλοσόφου ἐνθυμήματι χρῆται, πιστεύσας τῷ ὀνείρῳ, ὁποῖόν τι Μένανδρος ἐπεφώνει εἰπών — Ἃ γὰρ μεθ' ἡμέραν τις ἐσπούδασε, ταῦτ' εἶδεν (sic) νύκτωρ. — Εἰδὼς οὖν ἐνθυμούμενον τὰ τοῦ πολέμου τὸν Ἀγαμέμνονα, εἰκότως ἀληθῆ εἴρηκε τὸν ὄνειρον εἶναι (1). Peut-être ce fragment était-il disposé ainsi :

ἃ γὰρ μεθ' ἡμέραν τις ἐσπούδαζ' [ἔχων],
ταῦτ' εἶδε νύκτωρ.

Le vers d'Archiloque a été conservé par Tzetzès, qui le cite dans ses *Allégories de l'Iliade* (ch. xxiv, v. 130), récemment publiées par M. Boissonade et par M. Matranga. Tous les deux croient ce vers inédit. On est content de voir que ce terrible Archiloque, qui était sans pitié dans ses ïambes satiriques, et qui, selon l'expression de Pindare, s'engraissait de haines et de médisances violentes (*), n'était pourtant pas inaccessible à l'amitié. La perte de l'époux de sa sœur l'avait profondément affligé, au point qu'*il ne se souciait plus ni de poésies ni de plaisirs* :

καί μ' οὔτ' ἰάμβων, οὔτε τερπωλέων μέλει (**).

A défaut d'autres belles antiques, le lecteur ne sera peut-être pas fâché de voir quelques essais d'artistes

(1) Matranga, *Anecdot. Græc.*, t. II, p. 457. Voy. aussi t. I[er], p. 10.

(*) Ψογερὸν Ἀρχίλοχον, βαρυλόγοις ἔχθεσιν πιαινόμενον. ΠΥΘ. B, 100.

(**) Outre ce vers récemment découvert, un autre fragment d'Archiloque dénote un vif sentiment de l'amitié. Voy. la *Politique* d'Aristote, VII, c. 6, § 3.

modernes, ou plutôt contemporains. Dans cet espoir, je vais lui présenter quatre épigrammes, dont trois inédites.

La première est de Lampros Photiadès, célèbre professeur de littérature hellénique, mort en 1805, à Bukharest, où il enseigna avec un éclat inconnu avant lui.

ΛΆΜΠΡΟΥ ΦΩΤΙΆΔΟΥ.

Εἴ σε πόθος κραδίην ἕλεν ὀφθαλμοῖσιν ἰδέσθαι
δαιμονίων ἀρετῶν εὖχος ἀπειρέσιον,
λεῦσσ' Ὑψηλάντην πανυπείροχον ἡγεμονῆα
τῶνδε πέλοντ' ἀτρεκῶς ἔμπνοον ἀρχέτυπον.
Ταὶ γάρ μιν μετὰ πᾶσιν ὑπείροχον ἀγλαΐηφι
ἡγεμόνεσσι κλυτοῖς θέσσαν ἀριπρεπέως (*).

Parmi les témoignages du grand effet que produisit sur les spectateurs, lors de son exposition, en 1821, le beau tableau du *Léonidas* de David, on peut citer un fait assez significatif : c'est que sa vue fit composer trois distiques grecs à un homme qui n'en avait jamais fait, qui ne s'était même jamais spécialement appliqué à la langue d'Homère.

Ces vers, si exceptionnellement inspirés à mon ami M. G. de Dumast, alors bien jeune encore, je les donne ici, au bout de trente ans, tels à peu près que la muse hellénique les lui avait fait écrire de premier jet.

(*) L'autographe de cette pièce se trouve à la Bibliothèque impériale. C'est une des moindres productions de Lampros, qui composait en grec ancien avec une élégance et une facilité étonnantes. Malheureusement, ses compositions poétiques ont été dispersées et ne se retrouveront peut-être jamais.

Οὔποτε Θερμοπυλῶν Κέλτου φιλοπάτριδος ἦτορ
λήσεται· εὐκλείης τοῖος ἔχει μιν ἔρως.
Κῦμα γὰρ ἀντιπάλων μέγα Κέλται παῦροι ὑπέσταν,
δεινὸν ἀγῶν' ἐρατῆς εἵνεκ' ἐλευθερίης.
Κέλται τοῖς Σπάρτηθεν ὁμοῖοι λῆμ' ἀρετήν τε·
ἶσον ἄρ' ἀμφοτέροις, ζωγράφε, δὸς στέφανον.

Le fils du grand peintre que nous venons de nommer, M. Jules David, profondément versé dans la connaissance du grec ancien et moderne, fit, il y a longtemps, quelques vers sur ce même tableau de son père. Je vais les donner avec la traduction de Firmin Didot père (*) :

ΞΕΝΟΣ.

Τί φράζῃ, μεγάθυμε Λεωνίδα; τίπτε μερίμνης
ὄμματα πορφυρόεν σ' ἀμφεκάλυψε νέφος;
Θνήσκειν μέλλεις; ἀλλὰ Λάκωσιν πάτριόν ἐστι
πίπτειν μαρναμένους γῆς ἕνεκα σφετέρας.

ΛΕΩΝΙΔΑΣ.

Οὐ πότμον τρέω αἰπύν, ἀτὰρ νῷ φράδμονι δίζω
ὅππως καὶ θνήσκων ὠφελέοιμι πάτρην.

L'ÉTRANGER.

Quels sont donc tes pensers? de quel sombre nuage,
Léonidas, tes yeux semblent-ils se couvrir?
Crains-tu la mort? Guerrier, tu sais quel est l'usage:
Sparte à ses fils pour elle ordonne de mourir.

LÉONIDAS.

Je ne crains pas la mort; je cherche, d'un œil sage,
O Sparte, en quoi ma mort pourra mieux te servir.

(*) Voy. son Théocrite, p. 427.

Enfin, l'épigramme qui vient la dernière a été faite par un ancien ami de M. Ambroise Firmin Didot.

Εἰς τὸ Φιρμίνου Διδότου Καδμεῖον (*).

Χάλκε' ἄρ', οὐ πτερόεντ' ἔπεα, φρενὸς ἄφθιτα νεῦρα,
γράμματα Καδμογενῆ Διδότος εὖ πύκασεν,
τέχνῃ καὶ γενεῇ γεγαὼς πάντων ὄχ' ἄριστος,
ὅσσοις εὐτυπίης ἔργα μέμηλε κλυτά (**).

(*) Τὸ ἐν χωρίῳ τῷ καλουμένῳ le Mesnil ἀγροκήπιον, ἔνθα Φιρμῖνος Διδότος ὁ πατὴρ τὰς διατριβὰς ἐποιεῖτο ταῖς Μούσαις ὁμιλῶν, καὶ βίον εὐδαίμονα ὁμολογουμένως τῇ φιλοσοφίᾳ διάγων. Ἔστι δ' ἰδεῖν ἐκεῖ καὶ χαρτοπήγιον τῶν καλλίστων, καὶ πάνθ' ὅσα εἰς τυπογραφίαν χρήσιμα. Ἐν ἐκείνῳ δὴ τῷ Καδμείῳ τυποῦται καὶ ἡ τῶν Ἑλλήνων συγγραφέων Βιβλιοθήκη, μέγα τοῖς ἁπανταχοῦ φιλομούσοις ὄφελος.

(**) M. Dübner s'est amusé à traduire cette bagatelle en vers latins. Ce n'a été pour lui qu'un jeu, une espèce d'improvisation. Il me pardonnera d'en faire part au public :

Ærea stant quondam vaga verba, potentia mentis :
  Fixit Cadmigenas Didotus arte notas,
Sollerti ingenio superans et origine clara,
  Quos memori stanno cludere sensa juvat.

Un poëte français distingué s'est plu à faire, d'après le texte grec, une imitation de cette épigramme, dans le désir de rendre hommage aux célèbres typographes « dont le zèle constant et désintéressé pour les lettres grecques nous rappelle le dévouement des Estienne (1). » Je regrette que l'auteur de cette imitation, dont l'amitié m'est chère, ne me permette pas de le nommer :

Cadmus parlait aux yeux : un demi-dieu germain
De signes fugitifs fit des lettres d'airain.
Art sublime, où l'esprit, couronnant sa puissance,
Vivra par les ressorts du bronze et du burin !
Art où l'heureux Didot a pris rang souverain
ET PAR DROIT DE TALENT ET PAR DROIT DE NAISSANCE.

(1) Expressions de l'illustre savant Letronne. Voy. *Fragments inédits d'anciens poëtes grecs*, à la fin de l'Aristophane de la *Bibliothèque grecque* de Didot.

CONJECTURES ET CORRECTIONS

SUR LES EXTRAITS POÉTIQUES PUBLIÉS PAR CRAMER

Dans le t. IV des *Anecdota græca parisiensia.*

Il est à présumer que la plupart de ces poésies ne seront jamais réimprimées; c'est déjà beaucoup qu'elles aient paru une fois. Cette considération m'a décidé à publier ici une partie des corrections marginales que j'ai faites en parcourant le recueil de Cramer. Je dis *une partie,* car l'ennui d'un *errata* complet eût été insupportable. Sans doute, il n'entrait pas dans le plan du savant et regrettable docteur J. A. Cramer de donner une édition châtiée, et ce n'est qu'incidemment et de loin en loin qu'il a proposé quelque amélioration. Voilà pourquoi l'on rencontre dans le texte grec une foule de fautes d'orthographe, de ces fautes qu'un lecteur médiocrement instruit peut facilement corriger. Ainsi, par exemple, dans ces vers (p. 266, lig. 2) : εἶχέ σε λαμπρύνουσαν ἀκτῖσι τρόπων, | ὥρα τε μορφῆς καὶ φρενῶν εὐκοσμία, il est évident que les mots ὥρα et εὐκοσμία doivent être mis au datif, quoiqu'ils aient la forme de nominatifs dans le ms. Si j'ai relevé quelques fautes de cette espèce, ce n'est que par occasion, le plus souvent lorsqu'elles se trouvaient dans le passage en discussion ou à proximité.

En général, le texte donné par Cramer est conforme au ms.; j'ai pu m'en convaincre, en collationnant plusieurs endroits. Là où j'ai découvert quelque différence, je n'ai pas manqué de la noter.

Page 266, lig. 12, κεῖσαι πικρὸν θέαμα, τέκνον καὶ φίλοις, mettez : θέαμα τέκνοις... — Page 267, lig. 4, ὥσπερ Αὐσόνων | οὐ σὺν χρόνους ἔτεινε πέντε τοὺς ὅρους. Cramer a donné, je ne sais trop pourquoi, συγχρόνους. F. οὐ σὺν (ou mieux οὐκ ἐν) χρόνοις... La construction serait : ἔτεινε τοὺς Αὐσόνων ὅρους οὐκ ἐν πέντε χρόνοις, *en moins de cinq ans.* — Lig. 31, ἐν μέσῃ γῇ βαρβάρων : il faut rétablir l'excellente leçon du ms. τῇ βαρβ. Page 271, lig. 13, χορὸς φιλάγνων πανθέων σεμνοτρόπων : lisez παρθένων. Il s'agit d'un couvent de filles. — Page 272, lig. 6-7, τὸ συγγενὲς μὲν αἷμα πᾶσαν τὴν ἕω || πρῶτον μένει... lisez μιαίνει. — Page 273, il est dit en note : « χλονᾶ cod. » Le ms. donne χλονῆ, i. e. χλονῇ. — Lig. 5, χλάδος : lisez κλάδους. — Page 276, lig. 19, χρυσάνθεον, νάρκισσος ἡδὺς καὶ κρόκος : lisez χρυσάνθεμον. La même faute se rencontre plus loin, p. 349,

lig. 25. — Page 277, lig. 5, κρήναι, λίγναι, τέχναι δὲ τούτων μυρίαι : corrigez d'après le ms. : κρῆναι, λίμναι...

Page 280 :

Ἀθλοφόρων δυάς, εἷς λαλέω καὶ ζώω δέρκομαί τ' ὅσσοις
αἵμασι καὶ λιταῖς, πάντ' ἂν ἐφ' ὑμετέραις,
** νεύσειε Θεὸς ἄλκιμος ἠδ' ἐλεήμων
κούρη παρθενίης μήτηρ, δεσπότις ὑμετέρη.

Il s'est glissé dans ce passage plusieurs fautes d'impression, qu'il est aisé de faire disparaître à l'aide du ms. En effet, lig. 9, on y trouve οἷς λαλέω,... le vers suivant se termine par le mot κούρη, et le dernier vers commence par le mot παρθενίης. Il faut donc lire :

Ἀθλοφόρων δυάς, οἷς λαλέω καὶ ζώω δέρκομαί τ' ὅσσοις,
αἵμασι καὶ λιταῖς πάντ' ἂν ἐφ' ὑμετέραις
νεύσειεΝ θεὸς ἄλκιμος ἠδ' ἐλεήμων κούρη,
παρθενίης μήτηρ, δεσπότις ὑμετέρη.

Page 286, lig. 21-23, ἦν ἦν ῥοδανδοῦς, καὶ πάλιν λευκὸν ῥόδον || Ἰωάννης, τὸ θαῦμα τῆς οἰκουμένης. || οὐδ' ἦν ἐρυθρὸν φοινίκων ἐξ αἱμάτων. F. ἦν οὖν ῥοδανθής, ἔκπαλαι λευκὸν... φοινικῶν... Page 287, lig. 25, οὐ δέ τι μοι περίκειμαι, μαψιδίως δ' ἀλάλημαι : lisez περίκειται, *il ne me reste plus aucune ressource, aucun pouvoir.* Cette expression revient plus loin, p. 336, vers la fin. — Page 288, lig. 20, ἠδ' ἔτι νῦν λαλέω, οὐδὲ πνέω καθαρόν : lisez οὐδ' ἔτι... — Lig. 23, effacez le point après τάδε. — Lig. 25, τολμήσω μῦθον, f. μυθεῖν. — Dans le ms., deux guillemets, placés au commencement des premiers vers de la page 289, indiquent, ce me semble, que ces vers forment un morceau à part. — Page 290, lig. 24, χρόνιοι : lisez χρόνοι. — Lig. 26, σὺ στάσιν ἄστατον ἠδὲ μόνην κεράσας δινήσει : lisez μονὴν κέρασας, et au vers 28, τόρνωσας.

Page 291, lig. 4 et suivantes :

Σοὶ μόνη χαρίεσσα παλίνστροφος οἷά τε νύμφη
νυμφίον ἀμφιχυθῆναι, σπεύδει ἥλιον αὖτις,
ἡ δ' ὑποκεισαμένη φάος ἀντίον ἔδραμε, γοργή,
πάντα δ' εὐρύθμου σοφίης στάσις ἄστατος, ἦμος ἀπείρων.

Je crois qu'il faut lire :

Σοὶ μήνη χαρίεσσα παλίνστροφος, οἷά τε νύμφη
νυμφίον, ἀμφιχυθῆναι σπεύδει ἥλιον αὖτις,
ἩΔ' ὑποκΥσαμένη φάος, ἀντίον ἔδραμε γοργή·
πάντα ΔΙ' εὐρύθμου σοφίης, στάσις ἄστατος, ΟΙμος ἀπείρων.

Le dernier vers est de sept pieds ; ce n'est pas le seul de cette espèce que l'on rencontre dans ces poésies.—Lig. 12, il faut lire ἡγήσαο, au lieu de ἡγήσατο, et supprimer le point à la fin du vers. — Lig. 17, στέλλομαι εἰς τριάς

τε καὶ αἵματα καὶ μύθον αἰνόν. Il faut lire, je crois, θῆρας. μύθον paraît être une distraction, car le ms. donne clairement μόθον. Cramer n'en a pas moins le mérite d'avoir deviné cette bonne leçon, qu'il propose en note. — Lig. 20, ἐλθὲ τάχος πανίλαος, ἐλθὲ καλεῦντι : ce vers est évidemment tronqué. A la fin du morceau placé en tête de la page suivante, il y a : Οἶσθα, μάκαρ, κέκμηκα· πανίλαος ἐλθὲ καλεῦντι. Il est probable que l'auteur avait mis encore ici : ἐλθὲ τάχος, [κέκμηκα]· πανίλαος ἐλθὲ καλεῦντι. — Lig. 22, κλίνεις ἐξενοπῆς : mettez ἐξ ἐνοπῆς.

Page 294, lig. 3, τηκεδόναι : mettez τηκεδόνες. — Lig. 6, αἴροπα (φάσματα) : f. ἔκτροπα. — Lig. 7, λιλαιομένη : f. λιλαιομένης. — Lig. 9, πῶς τε : f. πῶς γε. — Lig. 12, κήδεος ἡμετέροιο : mettez κύδεος ὑμετ. — Lig. 18, ἀλλά μ' ἂν ἐλέαιρε. Il faut corriger d'après le ms. : ἀλλά μ', ἄναξ, ἐλ. — Lig. 25, αὐγάζει : mettez αὐγάζεις. — Page 295, lig. 5, ποίων δοκεῖν χρὴ τῶν δικαιοτηρίων τυχεῖν ἐκεῖθεν... Cramer a donné δικαστηρίων, ce qui détruit la mesure. Il faut lire δικαιωτηρίων, i. e. κολαστηρίων, et changer aussi δοκεῖν en δοκεῖς. — Page 298, lig. 2, mettez ἱδμοσύναισι au lieu de ἥδμοσ. — Lig. 3, λαᾶσι : mettez λαοῖσι. — Lig. 7, ἠβούλετο : mettez ἐβούλ. — Pag. 307, lig. 7, ἄνθη κομῶντα μὴ παραραθοῦντα χρόνῳ : lisez παρανθοῦντα. — Lig. 11, ἀπαστράπτων : mettez ἀπαστράπτον. — Lig. 17, κόσμον μὲν οὕτω πᾶν καλὸν τέρπου βλέπων : lisez πάγκαλον. — Lig. 18, εἰδ' ἐξεκαύθης εἰς ἔρωτα τὸν ἄνω : lisez εἰ δ' ἐξ... τῶν ἄνω. — Lig. 24, ἐῶ Σεραφὶμ τάγματα μυριομμάτων : lisez τάγμα μυρ.

Pag. 308, lig. 12, ἄλλῳ δὲ δώροις μὴ μολύνων τὴν χέρα : lisez ἄλλος δέ. — Lig. 18, τείνει κρατεῖν σε, καὶ τίνος φήσω πλέον : lisez τίνι. — Lig. 33, ποῖον δὲ τῷ σῷ πρῶτον οὐκ ἔχω λέγειν ; lisez τῶν σῶν πρῶτον,... λέγειν.

Pag. 317, ἦν πόνος ἡδὺς ἐπ' ἄεθλα θῆρας, γλώσσιας, εὐχάς· F. ἡδύς· ἔπαθλα [δὲ] θῆρας γνώσιες, εὐχαί. — Lig. 30, ὕσταχ' ἐς πολέμους προφέρων, μέγα γὰρ θεὸν εὖτε || πολλοῖς ζηλωτὸς ἀθρόον ἐξεφάνην. Le ms. porte un point après εὖτε, ainsi qu'avant μέγα, comme si cette phrase devait être en parenthèse. F. ὕστατον... προφέρων μέγ' ἀρηΐθοός τε. — Lig. dernière, ἔρρεον : lisez ἔρρεεν. — Page 318, lig. 3, ἡ δ' ἀρετὴ, κακίη, γένος ἄθλιον, etc., F. νῦν δ' ἀρετὴ κακίη. Γένος ἄθλιον... — Page 319, lig. 11, met. κέρασας. — Lig. 15, εἰς κάλλος δόμεν ; lisez εἰς κάλλος, δόμε ; — Lig. 22, φῶς δοκεῖται ἀστέρων : lisez avec le ms. δοκεῖ τῶν ἀστ. — Lig. dern., mettre un point après μόνον.

Page 320, lig. 3, καὶ τοὺς τρόπους ἔδειξεν ὡς ζῶντας βλέπειν. F. τοὺς νεκρούς. — Page 321, lig. 4, ψυχορρωγῶ : met. ψυχορραγῶ. — Lig. 18, πτωχοὺς συνεστὼς τοῖς δυνάσταις : ce vers, évidemment tronqué, aurait du moins un sens, s'il y avait πτωχοὺς συνιστῶν· mais le ms. porte πτωχοῖς. Peut-être y avait-il πτωχοῖς συνεστώς, [προσφιλὴς] τοῖς δυνάσταις. — Lig. 19, νῦν χήρα πάντα καὶ νόμος τε καὶ δίκη. Il faut lire d'après le ms. χῆρα. — Lig. 24, σοφοῖς τὰ φῦλα, τῶν δικαστῶν οἱ θρόνοι || ξυναυλίαν κλαίουσιν ἠρεμωμένοι. La construction σοφοῖς τὰ φῦλα, au lieu de σοφῶν, est étrange ; il y a là probablement une faute de copiste. = Lisez ἠρημωμένοι. Le ms.

porte ἠριμωμένοι. Cette faute se retrouve p. 335, lig. 7 et ailleurs. — Lig. 26, πῶς σου πότε; met. πῶς σοῦ ποτε;

Page 323, lig. 5, καλὰς μὲν ἡμῖν ἡφίη τὰς ἐλπίδας || δέδωκεν ἀρχήν· ἀλλὰ τὴν βλάστην ὅρα, etc.; lisez ἡ φυή. Le ms. porte ἡφίη. = ἀρχὴν est pris adverbialement. — Page 324, lig. 31, καρπῶν ἀπείρους μυρίας μυριάδων : lisez μυρίων μυριάδας. — Page 334, lig. 29, ἡ δὲ θάλαττα : met. ἡδὲ θ. Cette faute se rencontre dans quelques autres passages. — Page 335, lig. 29, ἐκ μεσάντης νυκτός... lisez μεσάτης. — Lig. 32, met. καθαίροις, et lig. 33, ἐνδιδοίης à l'optatif, (au lieu de ἐνδιδύεις).

Page 336, lig. 2-3, αἶνον... νέον καταλείψω || σῶν μέγεθος σπλάγχνων... F. μεγέθους. — Lig. 5, κέρτερον ἐμῆς κραδίης. F. κέντρον. — Lig. 7, ὀπαδῶν est une faute d'impression; le ms. porte ὀπαδῶν. — Lig. 15, σπενδῶν : met. σπένδων. — Lig. dernière, ἤνεσεν : met. ἦν. — Page 337, lig. 7-8, εὐκραδίαν δ' αὖ θέρισεν ἐμήν, μανίην ὀνομάσας· || ὅσας δ' ἀφρόνως ἐτάγη φησὶν ἐν ὁπλομάχοις: lisez εὐκραδίην τ' ἀθέρισεν ..... ὀνομάσας, || ὡς δ' ἄφρων ἐτάγην, φησίν, ἐν ὁπλομάχοις. L'auteur dit de même plus bas, lig. 9 : Δαυίδην δ' ἀθέρισεν προήγορον, οὐρανοφοίτην, sans doubler le σ. On sait, d'ailleurs, que les versificateurs de la décadence traitaient selon leur bon plaisir les voyelles douteuses.

Page 338, lig. 8, πρόσθες ἀμετρήτου πελάγους τὸν ἔμφυτον οἶκτον: lisez τεὸν ἔμφ. — Lig. 10, δεινὰ πέπονθα τύνιν, μόνος ἵλαος ἵλαος εἴης· f. πέπονθα· τί νυν; Μόνος... — Lig. 12, au lieu de ὅτι, mettez ὅττι. — Lig. 14-15, ὦ τάλας, ἐς τόσον ἦλθον || σπλάγχνον ἀπηλεγέως δ' ἀτον ἐκφιλίων : lisez δήϊον ἐκ φιλίων. — Lig. 22, παρθένε παμβασίλεια τὴν φλόγα οἶδας ἀπείρων || ἄχρι καὶ οὐρανίων ἁπτομένη νεφέων· F. τεὴν φλόγα... ἄπειρον || ... ἁπτομένην. — Page 339, lig. 5, παρθένε καὶ σοὶ πίσυνος... Il faut effacer καί. — Lig. 9, οὐ τρομέω σίδηρε, μάτην, etc. F. οὐ τρομέω σε, σίδηρε. — Lig. 21, mettez une virgule après αἶσχος. — Page 340, lig. 6, καὶ λόγον αὐτόχυτον νιφάδος πλέον ἔμφλογα ῥεῖθρα, etc. Il faut une virgule après πλέον. Le poétastre a voulu renchérir sur ce vers admirable de l'Iliade (III, 222) : καὶ ἔπεα νιφάδεσσιν ἐοικότα χειμερίῃσιν. Pour comble de malheur, à l'hyperbole il n'a pas manqué d'ajouter l'antithèse, ἔμφλογα ῥεῖθρα.— Lig. 13, σπλάγχνα τ' ἐοικότα σοῦ παιδὸς πολύολβα κυκλίσκω : mettez κικλήσκω, *invoquer*, mot que l'auteur a déjà employé plus haut, pag. 339, lig. 27.

Page 342, lig. 31, καὶ τοῦ στρατηγοῦ τὰ νεῦρα συγκεκομμένα : lisez καὶ τὰ στρατηγοῦ νεῦρα... — Lig. dern., γελῶσι δ' αὐτοὺς καὶ σοφοὺς ὑποξύλους || καὶ τοὺς τεθέντας τῶν νέων σοφῶν νόμους. Je crois qu'il faut lire ὡς σοφούς, ou bien changer γελῶσι en καλοῦσι. Cramer dit qu'il y avait d'abord νόμους qui aurait été corrigé, en écrivant δόμους. Un examen attentif du ms. m'a convaincu que c'est au contraire δόμους qui, par correction, a été changé en νόμους. Effectivement, δόμους, que Cramer a préféré, ne convient nullement ici. — Page 343, lig. 9, ce vers doit être mis en parenthèse. — Lig. 19-20, ἡ δ' ἰσότης τί; κρᾶσις ἀρετῶν ἴση, || ὅπερ

δίκαιόν ἐστι, καὶ καλεῖται τοῖς πάλαι. Il faut lire : ὅπερ δίκαιόν ἐστι, καλὸν τοῖς πάλαι : i. e. δίκαιον, τὸ παρὰ τοῖς παλαιοῖς καλόν. — Page 344, lig. 1, ἓν γὰρ οὐδὲν θάτερον λελειμμένον : f. καὶ γὰρ ἓν οὐδὲν θατέρου λελ. — Lig. 10-11, καὶ τὴν Ἀτρείδου συντετμημένην φύσιν, || ἥρως ἄρδην ἔνθεν ὠνομασμένους. F. συγκεκραμένην, ou συντεταμένην. = ἥρως est une faute d'impression, le ms. porte ἥρωας. — Lig. 13, ἀνδρῶν δ' ἁπάντων Σωκράτης σοφώτερος : mettez σοφώτατος. — Lig. 18, σοφῶν δὲ μᾶλλον, ὃς λύει χρησμοὺς μόνους : mettez μόνος : il s'agit de Thémistocle.

Page 345, lig. 31, mettez, avec le signe d'interrogation : ζηλοῦν δὲ ταῦτα μὴ καλόν ; καὶ τίς λόγος ; — Lig. 33, οὐδὲν λόγοις ἄριστον : lisez οὐδ' ἐν λ. — Page 346, lig. 28, καὶ σῆς ἀχράντου μητροπαρθένου κόρης : F. τῆς. — Page 347, lig. 7, ἄλλως τε τοὺς κακοὺς μὲν ὡς κακὸς σύνοι. || ἐγὼ δ' ἀριθμῶ τοὺς καλούς... F. σὺ νεῖς· de νέω, *entasser*. — Lig. 10, καὶ μουσικοὺς γὰρ ΚΑΙ κρατοῦντας τὴν λύραν, || τοὺς εὖ δὲ ταύτην εἰδότας κροῦσαι μόνον, || καὶ τοὺς διδόντας τὸν λόγον τῶν κρουμάτων, || ΚΑΙ μὴ φέρωσι χερσὶν οὗτοι τὴν λύραν. Je changerais le premier καὶ en οὐ, et le dernier en κἄν. Il n'est pas nécessaire de remplacer κρατοῦντας par κροτοῦντας. — Lig. 13 et suiv., ὡς ʽΙΙΙΙΙικὸς δέ, γραμμικοὺς πᾶσαν τέχνην, || ἀγαλματουργούς, τέκτονας, λιθοξόους, etc. F. ὡς γλυπτικός. — Lig. 17, mettez ἐτόξευσεν. — Pag. 348, lig. 18, πάντα δ' ἀνῆκεν ὑπὸ χθονὸς οἷά τε τύμβου || δεύτερον ἐς φαέθοντα παλίμπνοος ἄρτι μολόντες· lisez : χθονός, οἷά τε τύμβου || δεύτερον... μολών τις. — Lig. 21-22, κάλλιμα ἄνθη γαῖα, || ἄκρον δ' αἰθέρα... il faut lire avec le ms. ἀὴρ δ' αἰθέρα (ἐκοσμήσατο). — Lig. 31, οὔνομά τ' εὐφραδές, ὁλκάσι, λύχνοις, ὁδίταις ἀγοί· lisez εὐφραδές· « ὁλκάσι λύχνοι, ὁδίταις ἀγοί. » Il s'agit des astres.

Page 349, lig. 1-3, l'auteur parlant de la lune, dit : πολλοῖς δ' ἑκάτερθε προπομποῖς || ἄστρασι κυδιάει, βόησε δ' ἐφύπερθεν ἁμάξης, || στέλλετ' ἐς ὠκεανόν, φιλέραστος, εὔχροος ἁβρά. Cramer a proposé, avec l'expression du doute, βορέης. Probablement, c'est le génitif du féminin de βόρειος, se rapportant à ἁμάξης· car la terminaison de l'épithète ἁβρά prouve qu'il s'agit toujours de la lune. Je pense donc qu'il faut lire βοέης δ' ἐφ. — Lig. 5, κάλλος ἀναλδύνει : lisez ἀμαλδύνει.

Page 349, lig. 12-14, ἄρτι μὲν ἐκ καλύκων διδυμόχρονος ἠΰτε κούρη || ἐξεφάνη θαλάμων ῥόδον, ὄμμασι τέρψις, || καί τε μύρον ῥισίον μαλακὴ δρόσος ἔπλετο χερσίν. Cramer propose de lire διδυμόχροος, sans doute à cause de la comparaison si commune de la rose avec une jeune fille qui rougit. Cette correction est plausible ; mais le poëte est-il excusable d'avoir forcé à ce point le sens du mot ? Au dernier vers, je lirais : μύρων Συρίων. Voy. Théocrite, Id. XV, 114. — Lig. 15-17, ἄρτι δὲ καὶ κρίνον, εἰκὼν φέρτερος οὐρανιώνων || λευκοφόρων Σεραφίμ, πτερύγων ἰσαρίθμιος χορός, || χρυσείας κορυφὰς προὐβάλλετο, οἷά τε ῥάβδους, etc. F. πτερύγεσσι χορῶν ἰσαρίθμους. Le poëte très-chrétien compare les six pétales du lis aux trois paires d'ailes du chœur des anges Séraphins, à qui,

pour cette raison, on donne l'épithète de ἐξαπτέρυγοι. — Lig. 17, περικύκλον : mettez περὶ κύκλον. — Lig. 22, πορφύρεός τ' ὑάκινθος : mettez πορφύρεός θ' ὑ. — Lig. 25, ἡδύχροός τε κρόκος χρυσάνθεος, ἠδ' ἀνεμώνη : lisez χρυσάνθεμον, ἠδ' ἀνεμ.

Page 350, lig. 5, πνεύματος εὐκελαδᾶ λύραν· mettez εὐκελάδου. — Lig. 19, οἱ δὲ περιπνείοντας... ἀήτας : lisez περὶ πνείοντας. — Lig. 25, ... κραδίη πνίει μένος... : mettez κραδίῃ πνείει. — Lig. 29, εὖ τε λάφυρα : il faut rétablir la leçon du ms. εὖτε, ce mot étant ici comparatif, comme ἠΰτε. — Lig. 31, πάνσοφα ἔργα πένοντα : lisez πένονται. — Page 351, lig. 1, φέρτερε μάθου : lisez μύθου. — Lig. 22, ἀκηρεσίῳ παρὰ πηγῇ : mettez ἀκηρασίῳ. — Lig. 25, ὕδασί τ' οὐκ ἀγαθοῖς, ἅτε πήμασι τοῦδε βίοιο : il faut ponctuer ainsi : ἀγαθοῖς ἅτε, πήμασι. — Lig. 27, ἀλλά μ', ἄναξ, ἐμὸν ἐμόν, νόος, σθένος, ἥλιος, ἀλκή, etc. : lisez ἐμὸν ὄμμα, νόος... C'est ainsi que dans une autre pièce (p. 338, lig. 20), nous trouvons : ἰσχὺς ἐμή, λόγος, ἠνορέη, κράτος, ἥλιος, ὄμματα, ὀφρύς. Et plus bas (lig. 30) : σὺ βραχίων ἐμός, ὄμμα, φάος, νόος, ἄπλετος ἀλκή. — Page 352, lig. 2, καὶ μάκαρ, αἴδεο, γουνοῦμαι : il faut rétablir la leçon du ms. ναὶ μάκαρ. — Page 353, lig. 4-5, ὁ δ' Ἰσραὴλ ὥδευσε τὴν ὑγρὰν χύσιν, || ξηρὰν καθώς περ πεζός, ὑμνὶ σ˝πα· F. ὑμνῶν σὸν κράτος. — Page 354, lig. 18, λιπὼν τὸν τεκόντα καὶ σώζοντά σε : lisez λιπὼν σὺ τὸν τ. — Page 355, lig. 5, ἡμῶν ἔδρασε ταῦτα χείρ, οὐ κηρίου : mettez Κυρίου. — Lig. 7, ... γενήσονται τάχα : lisez γνώσονται. — Lig. 12, θεοὶ γὰρ αὐτῶν οὐδὲν ἴσοι μόνῳ : lisez οὐδέν εἰσι σοὶ μόνῳ. — Lig. 13, παραφρονῆ μέμηνας, ἔθνη τὰ ξένα : lisez παραφρονεῖ, μέμηνεν ... — Lig. 18, mettre le signe d'interrogation à la fin. — Lig. 22, κρινεῖ αὐτοὺς Κύριος, καὶ τοῖς λάτραις ... Il y avait probablement κρινεῖ τάχ' αὐτούς, ou bien κρ. γὰρ αὐτ. — Lig. 28-29, ὧν θυσιῶν τὸ στέαρ, ὧν σποδῶν ῥύσιν ; || εἰς πλῆρες εἶχον... mettez σπονδῶν ῥύσιν || εἰς πλ. — Page 356, σκιρτᾷ μὲν αἰθήρ, ... lisez σκίρτα μέν, αἰθήρ, ...

Page 357, lig. 15, ἐξ ὑστέρου γῆς ἄκρα κρήνη σὺν δίκῃ : lisez ἄκρᾳ κρίνει σὺν δ. — Lig. 17, κέρας δὲ χριστῶν... : mettez χρηστῶν. — Lig. 24-25, καιρῷ δὲ λάμψεις, καὶ φόβῳ πεφρικότος || οἴκτου σὺ μνήσῃ καὶ καταστείλῃς δέος· F. φόβῳ πεφρικότων || οἴκτῳ σὺ μν. Il faut bien se garder de changer καταστείλῃς en καταστελεῖς · l'aoriste du subjonctif avait déjà pris la place du futur indicatif qu'il a fini par chasser entièrement. Ainsi, p. 345, lig. 3, σὺ δ', ὦ Μακεδών, πῶς σοφὸς κριθῇς ἔτι || ὢν καὶ μαχητής ; en grec moderne, θὰ κριθῇς, comme dans l'exemple précédent, on dirait θὰ καταστείλῃς. De même, p. 359, lig. 18, ὡς αἰσχρὸν ὄμμα δόξαν ἁγνὴν οὐκ ἴδῃ (au lieu de ὄψεται) ; en gr. mod. : δὲν θὰ ἴδῃ, et plus vulgairement δὲν θὰ ἰδῇ. *Ibid.* lig. 29, ἀνθ' ὧν ἐπάξεις, ἐξολοθρεύσεις, ἄρης || πᾶν ἄρσεν αὐτῶν : mettez ἄρῃς (i. e. ἀρεῖς). Dans une épigramme publiée par M. Welcker, dans le *Rhein. Mus.*, t. I, p. 221, on lit : ὁ γοῦν καθαρθεὶς τὴν ψυχὴν καὶ τὰς φρένας | ῥᾷον κατιδῇ (sic) τῶν ὀνείρων τὰς λύσεις. Il faut mettre κατίδῃ, pour ὄψεται. Voici quelques autres exemples tirés des Oracles sibyllins (liv. XIV, v. 49, édité par Ang. Mai) : αὐτὰρ ἐπεξέλθῃσι μέγας λύκος ἐν δαπέδοις σοῖς || κοι-

ρανος ἐκ δυσμῶν ἐπιβάς· μετέπειτα θανεῖται. Ibid. p. 52, liv. VIII, v. 95 : ναοῦ δὲ σχισθῇ τὰ πετάσματα· ἤματι μέσσῳ || νὺξ ἔσται... et v. 108 : πρῶτα δὲ τοῖς ἰδίοις Κύριος φανερῶς ὀφθῇ || σάρκινος, ὡς πρὶν ἦεν, χερσὶ ποσίν τ' ἐπιδείξει. — Pag. 358, lig. 5, ὀργήν· μὴ σύγε : mettez ὀργὴν μὴ σύγε. — Lig. 7, παρόρμησις : f. παρόργησις. — Lig. 16, σὴ καὶ βολὶς φῶς, ἀστραπῆς δὲ πῦρ ὅπλον : lisez σοί. — Lig. 33, καὶ σεισμοὺς αὐτοὺς λήψεται τῆς καρδίας : lisez σεισμός.

Page 360, lig. 2-3, τίκτουσαν ὥσπερ ἔσχεν ὠδὶς καὶ μόγος, || δριμύς τις ὀξὺς ῥήγνυσι, βοᾷ μέγα : mettez καὶ μόγος || δριμύς τις, ὀξύς· ῥήγνυσι... Le verbe ῥήγνυμι est employé ici dans un sens intransitif, comme le mot *éclater* : ῥήγνυσι καὶ βοᾷ μέγα, ὥσπερ ἡ τίκτουσα, ἣν ἔσχεν ὠδίς, etc. — Lig. 7-8, οὐ δεῖ πεσεῖται πᾶς τις ὁ βλέπων ἄνω, || οἱ γῇ πεσοῦνται τῇδε προστετηκότες : lisez οὐ δὴ πεσ. L'ordre naturel dans le dernier *vers* (puisqu'il faut l'appeler ainsi) serait οἱ προστετηκότες τῇδε τῇ γῇ πεσοῦνται. Le style de cette pièce est, comme on le voit, du dernier mauvais. On trouve, il est vrai, chez les poëtes Alexandrins, quelques inversions de ce genre; mais il n'y a pas d'exemple que je sache, où l'abus soit poussé à ce point. — Page 361, lig. 10, θεὸς κραταιός, φρικτός, οἰκτίρμων γέμων : lisez οἰκτιρμῶν, de οἰκτιρμός. — Lig. 20 et suiv., οὐ προσταγμάτων || τῶν σῶν ἐπεστράφημεν, οὐδὲ καρδίαις || κεχρυμμέναις συνείδομεν τὰ πρακτέα. Il y avait probablement κεχριμέναις ἔγνωμεν εὖ τὰ πρακτέα. Autrement, le dernier vers serait absolument dépourvu de rhythme. — Page 363, lig. 1-2, λήψοιτο δεινά, δεινὰ τοὺς εἰργασμένους· || λήψοι τὸ πρόσωπον αὐτῶν αἰσχύνη : lisez λήψοιτο [καὶ] πρόσ. — Lig. 23, τοῖς ἀνάψαυσι : lisez ἀνάψασι. — Page 365, lig. 4, ἀγαλλία : lisez ἀγαλλιῶ.

OBSERVATIONS

SUR LES POÉSIES CONTENUES DANS LE IIe VOLUME

DES *Anecdota græca* DE M. MATRANGA.

Les fautes d'orthographe fourmillent dans ce recueil encore plus que dans les *Anecdota* de Cramer. Ce serait peine infinie de vouloir corriger partout. J'agirai donc à cet égard, comme j'ai fait pour les *Anecdota* de Cramer.

Dans le poëme de Théod. Prodrome, p. 552, il faut mettre καθιεροῖς, au lieu de καθιερεῖς. Voir sur ce poëme une charmante observation de M. Boissonade, p. 372-373 de son édit. de Tzetzès. — Page 553, καὶ γίνου ταύτης κεφαλὴ καὶ μέλος σὺν ἐκείνῃ : lisez σὸν ἐκείνῃ. — Pag. 554, ὡς συμπλακεὶς καὶ συμφυὴς τῷ κλήματι τῷ τούτου : lisez ὡς συμπλα-

κείης συμφυής. — Pag. 355, v. 13, ἀνδρανέοντας : lisez ἀδρανέοντας. — Pag. 556, III, v. 5. Καλλιοπίης : mettez ...πείης.

Page 557, v. 17, καὶ πρός γε τούτους ἐκραγῆναι μὴ θέλων, || τὴν Ἱπποκλείδου ῥῆσιν ἀντεφθεγγόμην. M. Matranga regrette que l'auteur (Léon le Philosophe) n'ait pas cité le passage d'Hippoclides. Ce passage, ajoute-t-il, aurait pu éclaircir certains points de philologie (voy. t. I, p. 26). Que M. Matranga apaise ses regrets! Hippoclides n'a jamais rien écrit ni en vers ni en prose; mais si son nom continue à briller par son absence dans l'histoire littéraire, on le trouvera toujours dans la collection des proverbes grecs, à cause de ce mot que rapporte Hérodote (VII, 129) : οὐ φροντὶς Ἱπποκλείδῃ. C'est à ce mot, devenu proverbe, que Léon fait allusion.

Pag. 558, lig. 2, κακὸν κακῷ μὲν ἐξιέμενος πάλαι : lisez ἐξιώμενος. C'est encore une locution quasi-proverbiale, κακῷ τὸ κακὸν ἰᾶσθαι. — Pag. 559, v. 62, Χριστὸς δ' ἀμερδύνειε καὶ τῶν σχισμάτων || βλάβην ἅπασαν, etc. La forme ἀμερδύνω (au lieu de ἀμέρδω) est inconnue. F. ἀμαλδύνειε.

Page 563, v. 54, νεκταρέοις ἐνίοις παστάδα ῥαίνω : lisez νεκταρέοισιν ἴοις. De même p. 569, v. 31. — Pag. 564, v. 69, εἴ τις οὐκ ἔχει σε, θαῦμα, || λιθίνας φρένας κομίζει : mettez ἔχει σε θαῦμα, || λιθίνας, etc. *Celui qui ne t'admire pas, qui ne te regarde pas comme un prodige.* De même p. 571, v. 65-66. — Pag. 565, lig. 2, εἴσιθι, χαῖρε, κρότει ξανθόπαις φῦλον : lisez * ξανθοπεδίλῳ, i. e. ξανθῷ πεδίλῳ. — V. 10, lisez μολεῖτε, au lieu de μωλ. — V. dernier, ἀκροβλαστοχρυσομόρφους· f. ἀλαβαστροχρυσομόρφους.

Pag. 566, v. 20, lisez πρόδομος, au lieu de πρόδρ... — V. 24, ἀπίδων θέας θεάσσει· lisez ἀπιδὼν... θεάσσῃ. — V. 26, πολέμων ἀγερσιθύμων : lisez ἐγερσ... — Pag. 569, v. 21, lisez ἐφεῦρον, au lieu de ἐφευρών. — V. 29, lisez βάλλω, au lieu de βάλλων. — Pag. 570, v. 37, lisez ἀργυρέαις, au lieu de ἀργυραίοις· et plus bas, mettez διδάξῃ, γλυκαίνῃς, ἰαίνῃς. — V. 64, lisez τοκήων, au lieu de τοκείων.

Page 574, v. 15, πέλπειν : lisez μέλπειν. — V. 18, Ἑλικώνιδος : lisez Ἑλικωνίδος. — Pag. 578, v. 18, δεσμοῖς δεσμῶσαι : lisez δεσμῶμαι. — V. 44, δεινῶς εἰς τὸν ἐγκέφαλον ἠλίθιον ἐποίουν : lisez δ. [καὶ] τὸν ἐγκέφ. — V. 46, δίδως μικρόν τί με λελεῖν, μὴ δὲ ἠλιωθῆναι : lisez λαλεῖν... μὴ δ' ἠλιθιωθῆναι. — Pag. 579, v. 75, ὡς ὅταν Οὐρανὸς ἔλθῃ τῇ Γῇ μιγῆναι θέλων : le rhythme est violé. F. ὡς ὅταν Οὐρανὸς πρὸς Γῆν ἔλθῃ, μιγῆναι θέλων. De même p. 580, Ἀκταῖος, Μεγαλήσιος, Ὁρμενός τε καὶ Λύκος : f. καὶ Λύκος, Ὀρμενός τε· ou bien, καὶ Ὀρμενὸς καὶ Λ. — Pag. 582, v. 131, Γαλάθεια : lisez Γαλάτ. — V. 138, Περφιδῶ : lisez Πεφριδῶ. — Pag. 583, v. 157, σὺν δὲ Φορκύσι δὲ λοιπὸν... : lisez τὸ λοιπόν. — Pag. 584, v. 188, Ἀστραῖος δὲ πάλιν γήμας τὴν ἀδελφὴν Ἡμέραν : le rhythme est encore ici altéré. F. Ἀστραῖος πάλιν δὲ γαμεῖ... — V. dernier, ἐκφορᾷ τὸν λίθον : lisez ἐκροφᾷ. Catachrèse bien dure, au lieu de καταπίνει.

Page 585, vers dernier, πλὴν δὲ σῷον ἐν τῇ νυκτὶ γινόμενον τὸ ἧπαρ : lisez πάλιν δὲ σῷον ἐν νυκτὶ γιν. — Pag. 586, lig. 1, ἔργον προεῖχεν ἀετῷ

τὸ τρώγειν καὶ σπαράττειν : lisez παρεῖχεν. — V. 246, οὗτος δ' ὀστᾶ τὰ πιμελῆ δολίως συγκαλύψας (lisez τῇ πιμελῇ), ‖ εἰς τὰς ἑτέρας τῶν μοιρῶν ἔγκατα θεὶς τὰς σάρκας : lisez θεὶς καὶ σάρκας. — V. 257 : selon le sage Hésiode, un des oracles les plus vénérés de l'antiquité, Jupiter n'a créé la femme que pour le supplice des hommes. « Je leur donnerai, dit le rusé fils de Saturne, un don funeste qui les charmera tous ; en l'adorant, ils aimeront leur propre malheur. » C'est ainsi qu'Hésiode explique l'origine du mal dans ce monde (Ἔργ. κ. ἡμέρ. στ. 57. — Θεογον. στ. 570 κ. ἑξ.); mais le galant Tzetzès n'est pas de son avis. Voici l'opinion de ce bon chrétien, qui, au douzième siècle, refaisait la *Théogonie* à sa manière :

Ἐγὼ νομίζω δὲ καλὰς ἁπάσας τὰς γυναῖκας,
πλὴν ὅσαι μελαγχίτωσιν αἰσχροῖς γαμοκλοποῦσι.

« Pour moi, je crois toutes les femmes bonnes, excepté celles qui se « livrent à un amour clandestin avec des libertins en robe noire. » Le mot μελαγχίτων est pris ici substantivement, comme synonyme de μοναχός, *monachus*, moine. Cette signification n'a pas encore été notée dans les lexiques. — Peut-être Tzetzès avait-il en vue ce passage de Moschus sur la mort de Bion (Idylle 3ᵉ, v. 27) :

Καὶ Σάτυροι μύροντο μελάγχλαινοί τε Πρίηποι.

Cependant, chez les anciens, μελάγχλαινος n'est jamais devenu caractéristique, comme μελαγχίτων, au point de remplacer le nom propre ou le nom générique. La raison de cette différence, il la faut probablement chercher dans la couleur indécise des sujets qui pleuraient de concert la mort de Bion, et auxquels s'appliquait l'épithète μελάγχλαινος. On sait, en effet, que leur robe n'était pas d'un noir pur, mais plutôt d'un brun fauve. — V. 259, ὥσπερ ἡ νῦν ἡ Ἐριννὺς ἄλλη Γοργὼν θρασεῖα : lisez ἠδ' Ἐριννύς, ἄλλη... — V. 262, τιμὰς δορεῖται : lisez δωρεῖται. — V. 264, ἐπεὶ δὲ τοῦτο πόλεμον ἀντῆραν οἱ Τιτᾶνες : lisez τούτῳ (scil. τῷ Διΐ). — V. 266, ἀλλ' ἴσως ἦν τοῖς μέρεσι : lisez ἴσος (scil. ὁ πόλεμος).

Page 588, v. 307, ὃς τοῦ Διὸς τὴν κεφαλὴν σχίσας ἐν τῷ πελέκει : lisez σὺν τῷ π. — Pag. 589, ἀπειρομέτρους εὕρῃς ἄν, ἂν ἀριθμεῖν ἐθέλῃς ; lisez εὕροις.

Cet ἄν, suivi d'un ἄν, fait admirablement !

Pag. 591, v. 415, καὶ Πτολεμαίου δέημα τότε βιβλιοθήκης : lisez δέοι μοι. — Pag. 592, v. 424, λελεῖν : lisez λαλεῖν. — V. 427, παύσω τὸν λόγον τὸ λοιπόν, λέγω σοι τὰ χρειώδη : lisez λέγων σοι. — Pag. 597, v. 556, λέγων : lisez λέγει, ou bien au vers précédent ὑπερεξαίρει. — V. 565, κεκολλημένος : lisez κεκολλημένον. — V. 566, ἦλθε καί τις Ὀθρυονεὺς ὑποσχεθεὶς Πριάμῳ ; le rhythme exige qu'on lise ἦλθε καὶ τὶς Ὀθρ. — Pag. 597, v. 581,

τοῦ τούτου βασιλέως: lisez τούτου τοῦ β. — V. 598, καὶ γὰρ πρῶτον σοὶ μυθικῶς εἶπον σοὶ γεγραφέναι: lisez καὶ γάρ σοι πρῶτον... εἶπον συγγεγραφέναι, ou du moins πρῶτόν σοι. — Pag. 619, v. 4, ἐκτυννύω: lisez ἐκτιννύω. — V. 5, ἐκτυννύων: lisez ἐκτιννύων. — V. 13, ἐκτέτυκα: lisez ἐκτέτικα. — Pag. 621, lig. 2, προσεμφύρων καί τι νέκταρ ἐκθλίβει: lisez προσεμφύρουσα καὶ τὸ ν. — V. 62, ἐπιχέων δὲ τὸ στυγνὸν ἐνδύει νέφος: retranchez τό. — V. 78, καὶ δαπανᾷ τὸ κάλλος; οὐ φέρω κόρον · f. οὐ φέρει κ. ou bien τὸ κάλλος οὐ φέρον κόρον; — V. 82, βάλλων τιτρώσκει καὶ βλάβην ὑπεκκίνει. Le ms. porte ὑπεκκύνει. Cette leçon me ferait croire qu'il y avait ὑπεκχύει. Le verbe qui précède est au présent. — V. 86, κλαπεὶς δὲ μάλιστα, πῶς παρεβλάβης; f. κλαπεὶς δέ, πῶς μάλιστα [καὶ] παρεβλάβης;

Page 622, lig. 1, καὶ ἐκλαπεὶς ἔγωγε τὸν νοῦν ἐβλάβην: f. φεῦ! ἐκλ.... — Lig. 3, συνεσχεθεὶς ἄρκυσι πῶς κατεσχέθης; lisez καὶ συσχεθεὶς ἄρκ. — V. 14, κατεῖδεν αὐτὰς εἰς ἑαυτὴν ἀξίας: lisez ὡς ἑαυτῆς.— V. 15, ἤλαυσεν: lisez ἤλασεν. — V. dernier, κἂν τοῖς ποσὶν ἔσχηκεν ἀγροίαν νόσον: lisez κἂν τοῖς... ἀγρίαν... — Pag. 623, v. 24, καὶ πρὸς λαλιὰν τὰς σοφὰς Μούσας δίδου: lisez προσλαλιὰν ταῖς σοφαῖς Μούσαις. — V. 32, ὄνῳ παροικάσατε: lisez παρεικ.— V. 38, μέθη δὲ τίς πέφυκεν ἐκδιδάσκεται: lisez ἐκδιδάσκετε. — V. 46, εἰ καί τις ἄλλος καὶ τῆς βαναυσίδος τέχνης: effacez le second καί. — Pag. 625, v. 32, ἔπειρας: lisez ἔσπειρας. — V. 9, παλαιστραῖς: lisez παλαισταῖς. — Pag. 627, v. 18, πέζων: lisez παίζων. — Pag. 628, v. 25 πάλιν λόγων: lisez πάλην. — Pag. 629, v. 67, πέφυνας: lisez πέφυκας. — Pag. 630, v. 88, μὴ σεμνομύθα: lisez σεμνομύθει. — Pag. 631, v. 110, θήρετρα: lisez θύρετρα. — V. 122, χοιρομαφλαγὼν πλάνε: lisez χοιροπαφλαγών. — Pag. 633, v. 15, κροτήσας: lisez κρατήσας. — Pag. 636, v. 11, πολυκαρπίμου: lisez πολυκαρπίμους, et au vers suivant ἕλκῃ. — V. 13-14, φῦC ΠΟΤΝΙΑ χλοάζεις, || νεότητος ἐγχαράττεις. M. Matranga a donné, au détriment du mètre, φύσιν πότνια. Je crois qu'il faut lire: φύCIC ʼΕΞ ʽΥΠΝΟΥ χλοάζει, *la nature réveillée reprend sa fraîcheur,* et au vers suivant, νέα τῆτες ἐγχαράττει, ou bien νεότητος ἔργα πράττει. Le verbe χλοάζω n'est jamais employé comme actif. Quant à la conjecture ἐξ ὕπνου, elle est confirmée, ce me semble, par les vers qui suivent immédiatement après: Ἵνα μὴ βίος καθεύδων || βροτέας σκέπῃ γενέθλας.

Pag. 637, v. 31, γυαλούς: lisez γυάλους. — Pag. 638, lig. 1, λιγαίως: lisez λιγέως. — Pag. 641, lig. dern., ἀνακειμένῳ: lisez ἀνακειμένων. — Pag. 642, v. 18, θανέντας: mettez θανόντ. — V. 24, ζαθέειν: lisez ζαθέης. — V. 29-30, θέασαι τὰ τερπνὰ κάλλη || θέαν οἰμογὴν κινοῦντα. Il y avait probablement τεάν. Le poétastre, pour accommoder le mot οἰμογὴν à son vers, a trouvé tout simple de changer l'orthographe de ce mot sans s'inquiéter du reste. — Pag. 643, v. 64, ἐκπυροῦται: mettez ἐκπυροῦτε. — Pag. 644, v. 70, βρυγμῶν: lisez βρυγμόν. — V. 72, στεναγμῶν τεῶν ἀπαύστων: lisez στεναγμῶν τε τῶν ἀπ. — Pag. 645, v. 20, ζαθέης γάρ ἐστι δόξης || ἀρετῇ γαλῇ τιθήνῃ: mettez les trois derniers mots au nominatif. — Pag. 646, v.

56, ἅτε κώψ λαθὼν παρῆλθεν: lisez ἅτε κλώψ. — Pag. 647, v. 72, ἐπόρου, πέλει βροτοῖσι: lisez ἄπορον π. — V. 73, ὕπαρ ὁ βλέπειν νομίζεις: lisez ὅ. — V. 78, ἐπεὶ γῆς: lisez ἐπί. — V. 79, βιότης: lisez βιοτῆς. — V. 82, χαλεπῶς τότε στροβήσει ‖ ζόφον ἐντροπῆς τε τλήμων: lisez ζόφος ἐντροπῆς σε, τλῆμον. — Pag. 648, v. 91, εὐσεβεές, lisez εὐσεβέες. — V. 14, στενάζειν: lisez στενάζει. — Pag. 650, lig. 1, ὅταν εἰς ῥόδον μετῆλθεν: f. ὁπότ' εἰς ῥ. — Pag. 651, v. 86, κλέος ἄφθιτον προσεῦρεν, | πλέον ἄστατον δὲ μᾶλλον | φθόνον ἐκ θεῶν ἁπάντων: lisez κλέους ἀστάτου δὲ μᾶλλον. — Pag. 652, v. 129, πάλιν ἂν θέλῃς ἀνάπτω: lisez πάλην, ἂν θέλῃς, συνάπτω.

Pag. 653, ῥόδον ἐκ: f. εὖ. — Pag. 654, v. 12, τυχοῦσα: lisez τυχούσῃ. — V. 16, μακάρων ποθὸν τὸ φύλλον: f. πόθεν τὸ φῦλον. — Pag. 656, v. 34, γλυκεροῖς: lisez γλυκερῶς. — Pag. 657, v. 46, ποθοῦντα: lisez ποθοῦντι.

Pag. 658, γενεὴν τεὴν οἰδάσκεις: lisez διδάσκεις. — Pag. 661, v. 6, μεῖζον: lisez μῖξον. — V. 16, μεταβαλλόμην: f. μετεβ. — Pag. 663, v. 34, πελάγους βάθους διώκω: lisez βυθούς. — Pag. 667, v. 93, ὕμνον: lisez ὕμνων.

Pag. 670, v. 10, φορμήσωμεν: lisez φορμίσ. — V. 11, μελαδοῦντες: lisez μελῳδ. — V. 16, πανφάγου: lisez παμφ. — Pag. 671, v. 41-49, les futurs κατόψει et ὑμνήσεις feraient croire que ἴδοις et κατίδοις (v. 43-48) étaient écrits ἴδῃς — κατίδῃς au subjonctif, avec signification du futur. Voy. plus haut, p. — Pag. 673, lig. 1, Ὁ αἵμων ἤδη τυρίσδει: lisez ὁ Δάμων. Néanmoins, il est possible que l'auteur, pour faire montre d'érudition, ait mis αἵμων, dans le sens de ἔμπειρος = εἰδήμων, quoique ce mot soit infiniment rare, ou même ἅπαξ λεγόμενον, puisque les grammairiens n'en citent qu'un seul exemple (*Iliad.* v. 49, αἵμονα θήρης). C'est avec une pareille délicatesse de goût que le bon archevêque Arsénius, l'auteur de ces vers *anacréontiques,* a mis τυρίσδει au lieu de συρίζει!... Cependant cette confusion monstrueuse, ce *macaronisme* qui passe toute idée de barbarie, n'a pas empêché M. Matranga de trouver les vers d'Arsénius *non invenustos, immo elegantes et poeticam quamdam suavitatem olentes!* Voy. plutôt sa préface, p. 34. — V. 86, σκιεραῖς ἐπὶ πλατάνοις: lisez ὑπὸ πλ. — V. 91, κασιγνήτῃ ταύτῃ σφόδρα: f. ταύτης. — V. 104, χαμαροφάγα: lisez κομαροφάγα. — Pag. 676, v. 23, συγκραθέντας: lisez συγκραθέντος. — Lign. dern., τούτου: lisez τοῦτον. — Pag. 680, lig. 1, ἀλιβάτων: lisez ἠλιβ. — Pag. 681, v. 175, συναίρει: lisez συνείρει. — V. 198, βία: lisez βίαν. — Pag. 682, v. 216, κατὰ τὸν νῶτον: lisez τῶν νώτων. — Col. 1, ligne dernière d'en bas: ἐὰν γάρ τις σοῦ τὴν γλῶσσαν | πρόῤῥιζον ἐξανασπάσῃ, | ἀλλὰ σὺ καὶ ταύτῃ πλέον | παρελθὼν διενοχλήσεις, | καὶ φωναῖς ἀσήμοις αὖθις | οὐκ ἀνέξεις· ὡς γλωττίζων. Ces vers de l'empereur Manuel Paléologue font partie d'une pièce dirigée contre un bavard ignorant. M. Boissonade a corrigé, en passant, la plupart des fautes qui s'y trouvent (p. 401-402 de son Tzetzès). Quant au dernier vers, je crois qu'il faut le lire ainsi: ὥτ' ἀναξανεῖς ὡς κλώζων: *tu nous écorcheras encore les oreilles par des sons inarticulés, semblables à des gloussements.* Il est évident que

γλωττίζων ne saurait convenir ici d'aucune manière; d'abord parce que le bavard n'a plus de langue, et puis par la raison que le mot γλωττίζω signifie autre chose.

Page 683, v. 7, βρυχάσει: f. βρυχήσει, pour sauver du moins la forme; car βρυχάω n'existe pas plus que βρυχάζω. — Pag. 685, v. 75, καὶ ἀφαντώσει τὰς νάπας: voilà encore un de ces mots que les Byzantins forgeaient sans nécessité: ἀφαντόω, pour ἀφανίζω, ἄφαντον ποιῶ, ne se trouve dans aucun lexique. — V. 78, ἐκ προσώπου Κυρίου : ajoutez l'article τοῦ avant le dernier mot. Plus haut, il faut mettre κριτής, et à la p. précédente (v. 47), ἐπαλλήλων. — Pag. 686, lig. 1, καὶ ποταμοὶ χονισθῶσι : au lieu de χονισθήσονται· et plus bas (v. 110) : πῶς λυγηρῶς (lisez λυπηρῶς) ὑπᾳδούσης | τῆς σάλπιγγος ὑπενέγκῃς ; au lieu de ὑποίσεις. — V. 103, ὡς κώδικα βεμβρανώδη : serait-ce une erreur de copiste, au lieu de μεμβρανώδη? ou l'auteur aurait-il voulu, pour relever sa diction, mettre βεμβρανώδης, par analogie avec βεμβράς et μεμβράς? Le premier me paraît plus vraisemblable. — V. 108, ἀδείλως: lisez ἀδήλως. — Pag. 687, v. 130, καὶ ἀναπτίσσονται βίβλοι: lisez ἀναπτύσσονται. — V. 147, ἐλεῆμων (au vocatif): mettez ἐλεῆμον. — Pag. 689, Ἑλικωνίδας τρυγῆσαι | ἐθέλων σοφῆς μελίσσης: lis. Ἑλικωνίδος... || ... τροφὴν (ou τρυφὴν) μελίσσης. — Lig. 4 d'en bas, στυγερὸν μόρους: lisez μόρον. — Pag. 690, στενάξατε: lisez στάξατε. — V. 20, Τάφον ὑγρὸν τίς εἶδε τέρμα θανόντων; le mètre exige τίς ἴδεν. Voyez ci-après les remarques sur le v. 22.

Pag. 691, v. 5, παύεε: lisez παύεο. — V. 22, ἵνα τούτους κατέχῃς ἀβυσσοπόλους : pour que le dernier mot fût conforme au mètre, il faudrait lui supposer cette prosodie -∪∪--. Cependant ce vers, comme tout ce qui nous reste à examiner, appartient à une pièce de Constantin de Sicile, l'auteur de l'Ode érotique (voy. plus haut, pag. 167-71). Hermann y reconnaît un homme « instruit en prosodie » (voy. *Epitom. doctrin. metric.*, p. 174); sans doute, il eût réformé ce jugement, s'il eût connu ses autres productions. Assurément, Constantin ne pouvait point ignorer les lois de la prosodie; mais il est certain aussi qu'il ne se faisait pas scrupule de les violer. A cette époque, le mètre syllabique dominait tellement, que l'auteur, à son insu peut-être, s'y laissait entraîner. C'est pour cette raison que je n'ai point osé adopter la correction de l'illustre Hermann sur le 23e vers de l'*Ode érotique*, où la dernière syllabe du mot διστοβόλον compte pour une longue. Plus loin (lig. 2, d'en bas) nous rencontrons cet autre vers : γενέτας ἐν ῥοθίοις θάναι κελεύσας. On dirait θάναι formé d'un 1er aoriste ἔθανα, qui est du grec moderne (dans le composé ἀπέθανα); ce n'est là probablement qu'une faute de copiste, au lieu de θανεῖν. Mais il n'est pas aussi facile de justifier la violation du mètre; car θανεῖν tiendrait lieu de -∪. — V. 3 (d'en bas), μέλος ἀχάριστον : le sens, d'accord avec le mètre, exige εὐχάριστον. — Pag. 692, v. 7, τινάσσων : lisez τινάσσω. — V. 21, στύχνασον: lisez στύγνασον. — V. 23, ψεκάσι: f. ψεκάσιν. De même p. 697, v. 26, il faudrait mettre ἔπεσιν. Cependant la liberté, ou pour mieux dire, la licence que se donnaient à cet égard les

Byzantins, était sans bornes. Ainsi, par ex., on lit p. 698, Χάρισιν ἅμα χορεύων, où la dernière syllabe de Χάρισιν compte pour une longue. Il eût été facile d'éviter cette faute, en mettant Χαρίτεσσι συγχορεύων. Mais, par malheur, ce vers qui à la correction unit l'élégance et la couleur poétique, se trouvait déjà tout fait dans une ode parmi celles qui portent le nom d'Anacréon. Il ne restait donc à notre auteur, pour couvrir son plagiat, que de défigurer le vers Anacréontique connu de tout le monde. — Pag. 698, v. 41, φρονιμοτάτῳ : mettez φρονιμωτάτῳ. — V. 46, ἐπισυνάγων ἐρῶ σῇ : lisez ἐρώσῃ.

PARAPHRASES INÉDITES

DE DEUX FABLES

DE BABRIUS,

SUIVIES D'OBSERVATIONS SUR LE TEXTE DE CET AUTEUR (1).

M. Zundel, professeur de littérature grecque à l'Académie de Lausanne, publie en ce moment sur Ésope et sur les fables qui portent son nom, des aperçus très-neufs et très-intéressants. Plein d'amour pour la science, il s'est rendu récemment à Oxford, pour examiner, à la bibliothèque Bodléienne, le manuscrit d'où le célèbre Tyrhwitt avait tiré quelques fables de Babrius. C'est à peu près tout ce que nous possédions de ce poëte, avant la précieuse découverte du manuscrit du mont Athos. Parmi les morceaux que le

(*) Une partie de ces observations parut en janvier 1845; les autres furent publiées dans le courant de cette même année, et en 1846-7, dans la *Revue de Philologie* et dans la *Nouvelle Revue Encyclopédique*. Elles ont été refondues ici, et parfois abrégées.

savant professeur de Lausanne a copiés à Oxford, se trouvent deux paraphrases inédites. Je ne saurais mieux reconnaître la bonne grâce et l'obligeance avec lesquelles M. Zundel m'a communiqué ces curiosités, qu'en m'empressant, avec son adhésion, de les rendre publiques.

Voici d'abord la paraphrase qui se rapporte à la 64[e] fable de Babrius, *le Sapin et la Ronce* :

Ἠρίζοντο (l. ἤριζον ποτὲ) πρὸς ἀλλήλας ἐλάτη καὶ βάτος. Ἡ δὲ ἐλάτη ἑαυτὴν ἐπαινοῦσα ἔφη, ὅτι καλή εἰμι καὶ εὐμήκης καὶ ὑψηλή, καὶ χρησιμεύω εἰς ναῶν στέγη καὶ εἰς πλοῖα· καὶ πῶς ἐμοὶ συγκρίνῃ; Ὁ δὲ βάτος εἶπεν· εἰ μνησθῇς τῶν πελέκεων καὶ τῶν πριόνων τῶν σε κοπτόντων, βάτος γενέσθαι καὶ σὺ μᾶλλον θελήσεις.

La forme poétique a tellement disparu dans la paraphrase, que Tyrwitt lui-même, malgré sa grande sagacité, n'aurait pu y découvrir quelques traces de Babrius.

καὶ τῶν νεφῶν σύνοικος ὀρθίη φύω,
. . . .
δένδρων τοσούτων ἐκπρεπεστάτη πάντων·

ces vers, qu'on dirait inspirés par la muse même de La Fontaine, sont remplacés par la simple épithète ὑψηλή!... Ainsi du reste.

Avant la découverte du manuscrit de Sainte-Laure, il n'y avait en grec qu'une seule fable sur le même sujet; elle se trouve à la page 111 de l'édition de Coray. C'est une composition si pauvre, si sèche, si bar-

bare, qu'il m'est impossible de la regarder comme une paraphrase de Babrius. Elle est probablement l'ouvrage d'un abréviateur qui aura travaillé sur une version semblable à celle du manuscrit d'Oxford.

Passons maintenant à l'autre paraphrase; elle se rapporte à la fable 111 de Babrius, *l'Ane chargé de sel* :

Μικρέμπορός τις ὄνον ἔχων, εὔωνον ἅλας ἀγοράσας, *καὶ* σφοδρῶς τὸν ὄνον ἐφόρτωσεν. Ὁ δὲ ἄκων ὀλισθήσας εἰς ὕδωρ ἔπεσε, καὶ λυθέντων τῶν ἁλῶν ἠλαφρύνθη· εὐκόλως δὲ ἠγέρθη, καὶ περιεπάτει ἀκόπως. Ὁ δὲ ἔμπορος πάλιν ἑτέρους ἦλθεν ἀγοράσων, καὶ πλείονας ἢ πρότερον τὸν ὄνον φορτώσας ἦγεν. Ὁ δὲ πάλιν, ἑκὼν εἰς τὸ ῥεῖθρον πεσών, ἠλαφρύνθη. Ὁ δὲ ἔμπορος τέχνην ἑτέραν νοήσας, σπόγγους ὠνησάμενος ἐπεφορτώκει τὸν ὄνον. Ὁ δὲ ὄνος, ὡς προσῆλθε τῷ ῥείθρῳ, ἑκὼν κατέπεσε· τῶν δὲ σπόγγων διαβραχέντων, βάρος διπλοῦν ἦγε.

Cette paraphrase est encore plus exacte que la première; elle suit pas à pas l'original, et reproduit dans plusieurs passages les expressions du poëte. Elle se rapporte donc évidemment à la fable que l'on rencontre dans le recueil de Babrius. Je laisse à d'autres à décider si elle est réellement de lui, ou bien si elle n'est qu'une imitation maladroite. Je me bornerai ici à exposer quelques conjectures sur la fable en vers, telle qu'elle nous est parvenue.

V. 3, τούτους πρίασθαι. Il y avait probablement πολλοὺς ou τούτων. — V. 6, ἐλαφρύνθη. La paraphrase du manuscrit d'Oxford, bien qu'elle soit assurément d'une époque postérieure, donne partout ἠλαφρύνθη. Ainsi,

suivant toutes les probabilités, l'omission de l'augment, dans le manuscrit A, ne doit être attribuée qu'à la distraction du copiste. M. Lachmann, moins dominé que d'autres par la crainte superstitieuse du spondée au 5^e^ pied, a donné ἠλαφρύνθη. — V. 8. Sur le sens de μεσόγεως, substantif, voyez les bons lexiques. Vous n'y trouverez nulle part la signification de *rive, bord,* qu'on s'est plu à lui donner. — *Ibid.* Τοὺς ἅλας δὲ πωλήσας est un contre-sens et une absurdité. Aux conjectures que j'avais proposées ailleurs, je préfère maintenant celle-ci : Γνοὺς ἅλας δὲ πωλῆσαι, *résolu* (malgré l'échec qu'il vient d'éprouver) *à trafiquer du sel.* — V. 12-13, ἑκὼν κατέπεσε· καὶ πάλιν ὅλους τήξας, | γαύρως ἀνέστη κοῦφος ὥς τι κερδήσας. Je crois qu'il faut lire : ἑκὼν κατέπεσε, παιπάλην ὅλους τήξας, | γαῦρός τ' ἀνέστη, κοῦφος! ὥς τι καὶ δράσας. La locution παιπάλην ὅλους τήξας signifierait τήξας ὅλους [τοὺς ἅλας], ὥστε γενέσθαι παιπάλην. C'est une forme poétique exquise qui nous serait restée inconnue, sans le petit nombre d'exemples conservés, par bonheur, dans quelques fragments (Voy. les notes de Coray sur Plutarque, t. I^er^, p. 415). On pourrait être tenté de lire παιπάλης δίκην, en considérant ὅλως (changé en ὅλους) comme une glose appliquée à cette locution. Mais un pareil changement, tout en s'éloignant davantage du ms., ne ferait que diminuer l'élégance et l'originalité de l'expression. D'un autre côté, si l'on mettait ἅλας pour ὅλους, la clarté n'y gagnerait rien, et le retour trop fréquent du mot ἅλας deviendrait fastidieux. — V. 14-6 :

ὁ δ' ἔμπορος τέχνην ἐπινοεῖ, καὶ πλείους

σπόγγους κατῆγεν ὕστερον πολυτρήτους
ἐκ τῆς θαλάσσης, τούς θ' ἅλας ἐμεμισήκει.

Remarquez d'abord, en ce qui concerne le premier vers, que la paraphrase dit : τέχνην ἑτέραν νοήσας, et que rien ne se rapporte aux mots évidemment interpolés, καὶ πλείους. D'ailleurs, il est évident que le mot ἔμπορος pourrait manquer sans nuire à la clarté. Si le v. 16 se traîne plat et insipide, c'est le remplissage fastidieux ἐκ τῆς θαλάσσης, qui en est cause. Quant à la leçon ἐμεμισήκει, il serait injuste de l'attribuer au poëte : c'est une de ces fautes si communes dans les manuscrits qu'un éditeur peut se permettre de corriger, sans même les noter. Oserai-je maintenant émettre des conjectures sur un passage si corrompu? La chose est périlleuse, vu surtout la pénurie absolue de secours en fait de mss. ; mais à cause des difficultés mêmes de cette position, j'ose espérer que mes efforts seront accueillis avec indulgence :

ὁ δ' ἄλλο τέχνημ' ἐπινοεῖ τι, κἀκ πλοίων (1)
σπόγγους κατῆγεν ὕστερον (2) πολυτρήτους·
ἐκ τῆς δὲ λάσθης τοὺς ἅλας μεμισήκει·

Je tiens encore de la complaisance de M. Zundel deux fragments de paraphrase qui se rapportent aux fables 57 et 86. J'en parlerai plus loin. Je vais reprendre maintenant la série des fables : cela me permettra de mettre un certain ordre dans mes observations.

(1) Ou, si l'on aime mieux, κἀφλοίους. Pour moi, je préfère κἀκ πλοίων.
(2) Dans l'ancienne paraphrase (en vers politiques) se trouvent les mots εἰς κόρον. Sans doute cela vaut mieux que ὕστερον.

PRÉAMBULE, v. 3-4 :

Τρίτη δ' ἀπ' αὐτῶν τῆς ἐγενήθη χαλκείη,
μεθ' ἣν γενέσθαι φασὶ θείαν ἡρώων.

M. Boissonade, et quelques autres après lui, ont mis αὐτῶν τις. Mais les copistes sont plus enclins à mettre le ι, au lieu de η, υ, ει, οι, qu'à lui substituer ces signes. On sait, d'ailleurs, que le changement de γῆς en τῆς est assez fréquent dans les manuscrits. Ainsi, je suis porté à croire qu'il y avait γῆς ἔνερθε χαλ. Le mot ἔνερθε ayant été altéré ou effacé, du moins en partie, on l'aura remplacé par ἐγενήθη, forme que Babrius n'emploie jamais, et qui donne un spondée pour le cinquième pied. En outre, ἐγενήθη, si rapproché de γενέσθαι, qui se trouve dans le vers suivant, nuirait à l'élégance : un auteur aussi châtié que Babrius évite ces sortes de répétitions. Ce qui me confirme dans mon idée, c'est qu'Hésiode, dont notre fabuliste copie le récit en l'abrégeant, termine l'histoire de chacune des trois premières races par ce vers en quelque sorte sacramentel :

Αὐτὰρ ἐπεὶ καὶ τοῦτο γένος κατὰ γαῖα κάλυψεν.

Voy. Ἔργ. κ. Ἡμ., v. 109-155.

V. 17-19. Le manuscrit porte :

Ὧν νῦν ἕκαστον ἂν θείης ΕΜΗΙ (1) μνήμῃ,
μελισταγές σοι ΝΩΙ τὸ κηρίον θήσω,

(1) Dans le manuscrit A, le ι *souscrit* est toujours placé comme on le voit ici. Voy. la Préface de M. Boissonade, p. IX.

πικρῶν ἰάμβων σκληρὰ κῶλα θηλᾶσαι.

Au premier vers, M. Lachmann a mis, ἂν θέλῃς (2), ἐνὶ μνήμῃ· au vers suivant, νῶντι (id est ἐπισωρεύοντι), au lieu de νῷ τό· enfin, il a donné θηλύνας pour θηλᾶσαι, que M. Boissonade avait écrit θηλάσσαι. Je crois qu'il faut lire :

Ὧν νῦν ἕκαστον ἂν θέλῃς νÉΜΕΙν μνήμῃ,
μελισταγές σοι ΝΩΝ τΕ κηρίον θήσω,
πικρῶν ἰάμβων σκληρὰ κῶλα θηλάζειν.

Aucun des mots proposés par conjecture ne s'adapte si bien au sujet que θηλάζω. Θηλύνας, que M. Lachmann a inséré dans le texte, ne donne qu'une antithèse par rapport à σκληρά, sans aucun avantage pour la pensée ni pour le style. L'infinitif est ici indispensable pour indiquer le but que l'auteur se propose. Or ce but, c'est l'instruction, la *nourriture* de l'esprit. Il veut bien y ajouter le *miel* de la poésie, pour rendre cette nourriture plus agréable. Ainsi, θηλάζειν doit être entendu ici dans le sens métaphorique, comme synonyme de μοιμύλλειν qu'Hésychius explique par θηλάζειν, ἐσθίειν. Voyez les excellentes remarques de M. Meineke sur le fragment XLVIII d'Hipponax, p. 115-6.

(2) La conjecture, ἂν θέλῃς, qui me paraît infiniment probable, a été proposée aussi par M. H. L. Ahrens. Voy. *De crasi et aphæresi, cum corollario emendationum Babrianarum.* 1845.

FABLE I, v. 2-3.

ἦν δὲ τῶν ζῴων
φυγή τε πάντων καὶ φόϐου δρόμος πλήρης.

Littéralement : *Les animaux prirent la fuite, et leur course était pleine de frayeur.* Il y a là une sorte de rédondance qui n'est rachetée par aucune image poétique. En lisant δρυμός, au lieu de δρόμος, on aurait ce sens qui me paraît préférable : *Et la terreur régnait dans la forêt.* Il est vrai que, dans ce cas, le cinquième pied serait un spondée; mais il paraît que, sur ce point, Babrius n'était pas aussi scrupuleux que les puritains en métrique veulent le faire croire. Quoi qu'il en soit, je ferai observer ici que le manuscrit porte φυγῆς. Cette leçon serait tout à fait absurde en conservant δρόμος· mais elle pourrait fort bien s'accorder avec δρυμός. Cette circonstance contribue à me fortifier dans l'opinion que δρυμός est la leçon véritable (*).

V. 12-13 :

Τούτου δ' ἀλώπηξ οὐκ ἄπωθεν εἱστήκει·
ταύτης δὲ θαρσεῖν καὶ μένειν κελευούσης, etc.

La répétition du pronom démonstratif serait une faute

(*) M. H. L. Ahrens préfère non-seulement la leçon δρυμός du ms., mais encore celle de φυγῆς. Voy. *De crasi et aphæresi*, p. 30. Quant à la confusion de δρυμός avec δρόμος, elle est des plus faciles et des plus naturelles, pour ainsi dire. Voy., par exemple, l'édit. des fables d'Ésope par Coray, p. 332, où le copiste avait mis δρόμον pour δρυμόν, donnant, comme d'ordinaire, la préférence au mot le plus familier, le plus connu, sans se soucier du reste.

de goût d'autant plus extraordinaire qu'elle n'aurait pas la nécessité pour excuse. Je ne doute pas qu'il n'y eût πάντως δὲ θ.

FABLE VII, v. 7.

Le ms. porte : ὁ δ' οὐ προάξεις εἶπε, μηδ' ἐνοχλήσῃς. M. Boissonade a donné ὁ δ' οὐ προάξεις; εἶπε· μὴ δ' ἐνοχλήσῃς. Je crois qu'il faut lire : μηδὲν ὀχλήσας;

FABLE XII, v. 16.

Τί σε δροσίζει νυκτὸς ἔννυχος στίβη;

Pourquoi t'exposer, la nuit, à la rosée blanche nocturne? Dans les exemples cités par M. Boissonade (p. 255), ὑγρὸν ὕδωρ, ὑγρὸν ῥέεθρον, etc., il y a du moins une différence de son entre l'adjectif et le substantif; mais ici le dérivé est tout près du radical (νυκτός, ἔννυχος). Même en admettant avec M. Dübner, que ce vers appartient à une autre rédaction, il est impossible d'attribuer une pareille négligence à Babrius. Je crois qu'il faut lire :

Τί σε δροσίζει νυκτὸς ἐν μυχοῖς στίβη;

Νυκτὸς ἐν μυχοῖς signifierait *au sein de la nuit*. V. le mot μυχός, dans le *Thesaurus* de H. Étienne, édit. de Firmin Didot.

FABLE XIII, v. 11-2.

Ἔλαβόν σε σὺν ταῖς τἄργα τἀμὰ πορθούσαις·
ἀπολῇ μετ' αὐτῶν τοιγαροῦν, μεθ' ὧν ἥλως.

Le premier vers m'a toujours paru d'une dureté extrême. Vainement en chercherait-on un autre pareil dans tout le recueil de Babrius. Le manuscrit porte τὰ ἔργα· ces mots n'auraient-ils pas d'abord été une glose pour τἀμά? Rien ne manquerait au sens, si nous lisions :

ἔλαβον συνόντα ταῖσδε τἀμὰ πορθούσαις·

Si Babrius eût voulu faire entrer τἄργα dans son vers, n'aurait-il pas dit plutôt :

σὺν ταῖσδ' ἐλήφθης τἄργα τἀμὰ πορθούσαις,

sans blesser l'oreille avec l'affreux σε σὺν ταῖς τἄργα, qui tombe précisément sur la césure?

Dans le vers suivant, il faut se garder de changer μετ' αὐτῶν en μέγ' αὐχῶν. — On a bien fait de ne pas toucher à σποραίων du v. 3. La formation de ce mot est irréprochable. Au lieu de σποραῖα (τὰ), on dit en grec moderne : τὰ σπαρτά, les grains.

FABLE XVIII, v. 13.

Αὐτὸς δὲ ῥίψας τὴν σισύραν ἐγυμνώθη.

Si jamais correction mérita d'être appelée parfaite et incontestable, c'est celle que M. Dübner a proposée (p. 34 de ses *Animadversiones criticæ*):

αὐτὸν δὲ ῥίψας τὸν χιτῶν' ἐγυμνώθη.

Cependant, cette correction pleine de goût, justifiée d'ailleurs par le témoignage unanime des trois para-

phrases (1), et qui, tout en améliorant le texte, donne une sens infiniment plus beau ; cette correction, dis-je, n'a pas encore rencontré parmi les éditeurs de Babrius un juste appréciateur. Sans doute elle finira par prendre place dans les éditions vraiment critiques.

FABLE XXII, v. 13-16.

Le ms. porte :

Ἀεὶ γὰρ ἕν γε τιλλόμενος ἐγυμνοῦτο.

. . . .

Ἀεὶ γὰρ ἕν γε δακνόμενος ἐκγυμνοῦται.

C'est à tort qu'on a changé ἕν γε en εὖγε. Ἀεὶ ἕν γε se retrouve dans une expression tout à fait semblable en grec moderne, ὅλον ἕν = ὁλονὲν = ὁλονένα. Du reste, la fable finit parfaitement au vers 12. Les vers qui suivent ne sont pas dignes de Babrius, et l'on peut, à bon droit, les regarder comme interpolés.

FABLE XXXI, v. 15-16.

M. Lachmann n'a pas su tirer parti d'une belle observation, due à la sagacité du savant et respectable auteur de l'édition *princeps*. Il s'est contenté de transposer le vers 12 du manuscrit (καί τις γαλῆν μῦς προύκαλεῖτο θαρσήσας) à la place indiquée par M. Boissonade, avec le signe de repos complet à la fin. Ainsi, le

(1) Sans compter la version de Syntipas. Les paraphrastes n'inventent point de ces choses-là.

vers 16 reste isolé, comme auparavant; le récit a quelque chose de tronqué, et laisse subsister dans toute leur force les critiques ingénieuses et les soupçons de M. Dübner. Il me semble qu'un très-léger changement peut rendre au passage son ensemble harmonieux; il suffit de mettre une virgule, au lieu d'un point, à la fin du vers 15 :

Ἐπεὶ δ' ἐτάχθη πάντα καὶ συνηθροίσθη,
οἵ τε στρατηγοὶ λεπτὰ πηλίνων τοίχων
κάρφη μετώποις ἁρμόσαντες ἀκραίοις,
ἡγοῦντο παντὸς ἐκφανέστατοι πλήθους,
καί τις γαλῆν μῦς προὐκαλεῖτο θαρσήσας,
πάλιν δὲ φύζα τοὺς μύας κατειλήφει.
Ἄλλοι μὲν οὖν σωθέντες ἦσαν ἐν τρώγλαις, etc.

Tout le mal vient de ce qu'on a faussement attribué une valeur transitive à la conjonction δέ, placée au commencement du vers 16. Cette conjonction n'est là que pour indiquer l'apodose ou corrélation avec ἐπεί. C'est de la même manière que δέ est employé dans la fable LV :

Ἐπεὶ δὲ τοὔργον ἐτετέλεστο καὶ λύειν
ἔμελλεν αὐτούς, ἥ τ' (1) ὄνος διηρώτα
τὸν βοῦν, « Τίς ἄξει τῷ γέροντι τὰ σκεύη; »
ὁ δὲ βοῦς πρὸς αὐτὴν εἶπεν· « Ὥσπερ εἰώθει. »

(1) Remarquez, en outre, dans les deux morceaux, les formes correspondantes : ἐπεὶ δ' ἐτάχθη... οἵΤε... = ἐπεὶ δὲ τοὔργον ἐτετέλεστο... ἥΤ'. M. Lachmann n'a pas résisté à la tentation de *corriger* l'excellente leçon du manuscrit A, en mettant εἶτ' pour ἥτ'. Il sera seul de son avis.

Pour plus d'exemples, voyez le *Thesaurus*, édit. Didot, t. I, p. 928, C. D. et M. Neue dans les *Sapphonis Mytileneae fragmenta*, in-4°, 1827.

FABLE LXV, v. 12.

Ὁ δ' αἰπόλος ΓΕΛΆΣΑΣ ἦλθεν εἰς οἴκους
αἰγῶν ἔρημος·

M. Lachmann a mis γελοῖος· probablement il y a renoncé lui-même. J'avais proposé ὁ δ' αἰπόλοις γελαστύς. On m'a objecté que la dernière syllabe de ce mot était longue. Quoique j'aie de nombreuses exceptions pour justifier ma conjecture (1), j'abandonne γελαστύς, et je propose : ὁ δ', αἰπόλοις γελάσματ', ἦλθεν, etc. En pareil cas, l'emploi du pluriel, au lieu du singulier, est un idiotisme trop connu pour qu'il soit nécessaire de l'appuyer par des exemples.

FABLE LIX, v. 12.

Ὡς ἂν βλέποιτο τὸν πέλας, τί βουλεύοι·

Je crois qu'il faut lire :

ὡς ἂν βλέποιτο τῷ πέλας, τί βουλεύοι·

à moins qu'on ne préfère placer la virgule après βλέποιτο. Dans l'un et l'autre cas, βλέποιτο serait au pas-

(1) M. Meineke, dans ses notes sur Théocrite (2e édit.), avait noté πληθύς, θελκτύς, νηδύς, λιγνύς. M. Ameis vient d'y ajouter κλιτύς, d'après Næke (voy. sa préface sur Théocrite, p. XIX). Selon Passow, ὀϊζύς varie également.

sif. Cette conjecture est confirmée par la paraphrase qui porte : ὡς ἂν διαγινώσκηται τί βούλεται ἕκαστος.

V. 13-15.

τῆς οἰκίας δέ, μὴ τροχοὺς σιδηρείους
ἐν τοῖς θεμελίοις γεγονέναι, τόπους Δ' ἄλλους
συνεξαμείβειν δεσπόταισιν ἐκδήμοις.

La paraphrase (collect. de Coray, p. 121) nous a conservé un trait de plus, qui, sans doute, se trouvait dans l'original : Ἵνα καὶ τοῖς δεσπόταις συνεξεδήμει καὶ γείτονα πονηρὸν ἐξέφευγεν. C'est l'omission du vers où se trouvait ce dernier trait, qui a fait ensuite changer la particule Τ' en Δ'. Peut-être le vers perdu était-il ainsi conçu : τόπους τ' ἄλλους || συνεξαμείβειν... || καὶ τὸν πονηρὸν γείτον' ὥσθ' ὑπεκφεύγειν. M. Lachmann, supprimant la particule au v. 14, a essayé la restitution suivante : Ὡς τὸν πονηρὸν γείτον' ἣν ἂν ἐκφεύγειν.

FABLE LXI.

Dans l'affabulation en prose : ὅτι πᾶς δυσάρεστος τοῦ παρόντος ἡδέος μικροῦ (l., avec M. Lachmann, μικρόν) τι ἀπολαύσας, εὐθὺς τὴν ἐπιθυμίαν ἐφ' ἕτερον τρέπει, j'ai cru découvrir les traces de deux vers politiques :

πᾶς δυσάρεστος τοῦ παρόντος ἡδέος
μικρόν τι γευθεὶς ἐφ' ἕτερον ἐτράπη.

FABLE LXII, v. 1er.

Ἡμίονος ἀργῆς χιλὸν ἐσθίων φάτνης...

Cette espèce de figure est très-familière aux an-

ciens. En pareil cas, aucun poëte grec n'aurait préféré ἀργός. Tryphiodore (Ἀλώσ. Ἰλ. 14) a dit de même :

Ἵπποι δ' οἱ μὲν ἄνευθεν ἀεργηλῆς ἐπὶ φάτναις...

FABLE LXIII, v. 7-8.

Ἀγαθὸν μέν, εἶπεν, οὐδ' ἄν τις ἡρώων
οὔτ' ἂν παράσχοι·

M. Boissonade a très-bien corrigé le vers 7, en mettant οὐδὲν ἄν. Au commencement du vers 8, je lis : ὦ 'τᾶν, pour οὔτ' ἄν. Le héros dit à son adorateur : *Du bien, mon cher! aucun héros ne peut t'en procurer.* La paraphrase confirme cette conjecture : Ὦ οὗτος, πέπαυσο τὴν οὐσίαν διαφθείρων (édit. de Coray, p. 263).

FABLE LXVII, v. 12.

οὐδ' ἀφῆκάν εἰς ἄλλους
ἔτι προσελθεῖν, καίπερ ὄντας ἀνθρώπους.

J'ai toujours pensé, comme M. Boissonade, qu'il y avait ici une ironie. Babrius énonce d'une manière légère, et comme en passant, la maxime du Psalmiste : πᾶς ἄνθρωπος ψεύστης. Un examen attentif de la paraphrase confirmera, je l'espère, mon opinion. Voici la paraphrase (collect. de Coray, p. 264) : Ἑρμῆς ποτε, ψεύσματα καὶ πανουργίας θεὶς εἰς ἅμαξαν, εἰς πᾶσαν γῆν ἀπῄει. Ὡς δὲ Ἀράβων κατήντησε τὴν χώραν, συντρίβει τὴν ἅμαξαν κενὴν φορτίων. Οἱ δὲ εἰς ἄλλους τόπους οὐκ εἴασαν ὁδεῦσαι, οὐδὲ τὰ κοινὰ τοῖς ἀνθρώποις ἐπιτελεῖν δυνάμενοι. Coray a bien vu que cette prose était disposée originairement en mauvais vers; il en donne pour exemple

le commencement. Il déclare aussi que la fin est inintelligible. Le manuscrit d'Oxford, après le mot φορτίων, contient ce qui suit : οἱ δὲ ὥσπερ πολυτίμητα φέροντα (sic) ἐξ αὐτῆς ἁρπάσαντες, οὐκ ἀφῆκαν εἰς ἄλλους ἀνθρώπους προελθεῖν (1). Le reste est conforme au manuscrit du Vatican. Il est aisé de voir que l'auteur de cette version avait sous les yeux la fable même de Babrius, et qu'il s'est servi des expressions du poëte pour compléter ou corriger son barbare paraphraste, rendu plus barbare encore par les omissions et les négligences des copistes. Je vais essayer, autant qu'il me sera possible, une correction :

Ἑρμῆς ποτε ψεύσματα καὶ πανουργίας
θεὶς εἰς ἅμαξαν, εἰς πᾶσαν γῆν ἀπήει·
ὡς δ' [εἰς] Ἀράβων κατήντησε τὴν χώραν,
συντρίβει τὴν ἅμαξαν. . . . . (2)
οἱ δ', ὡς πολυτίμητα φέροντος [δῶρα],
ἐξ αὐτῆς ἁρπάζοντες. . . . .
[ἔθηκαν τὴν ἅμαξαν] κενὴν φορτίων·
οὐδ' εἰς ἄλλους εἴασαν ὁδεῦσαι τόπους,
οὐ δαῖτα κοινὴν ἐπιτελεῖν ἀνθρώποις,
δυναμένοις. . . . .

Il faut rendre justice au paraphraste : non-seulement

(1) Je dois la connaissance de cette particularité à M. le professeur Zundel. — La correction de M. Meineke (προελθεῖν, au lieu de προσελθεῖν) aurait pu se passer du témoignage des manuscrits, tant elle est évidente. Celle qu'il a faite en sens inverse (fab. III, v. 17, προσῆλθε τῷ ῥείθρῳ, au lieu de προῆλθε), n'est pas moins heureuse. Voyez plus haut, p. 253.

(2) Il y a dans Babrius, στᾶσαν ἐξαίφνης. Mais je n'ai pas cru devoir compléter le vers avec ces mots, ayant remarqué que les paraphrastes en vers politiques évitent avec soin d'employer les expressions du poëte, qu'ils travestissent et défigurent.

il a bien saisi le sens de καίπερ ὄντας ἀνθρώπους de l'original, mais encore il l'a rendu d'une manière gracieuse et poétique. Quant au dernier mot δυνάμενοι, que j'ai changé en δυναμένοις, il servait probablement à développer l'heureuse idée du banquet : peut-être y avait-il : δυναμένοις γεύσασθαι δόλου καὶ ψεύδους, ou δυν. ἅψασθαι δόλων τραπέζης. Si quelque manuscrit donnait δεομένοις, on pourrait soupçonner que le texte de Babrius portait κἀποροῦντας, au lieu de καίπερ ὄντας.

FABLE LXX.

Je vais mettre encore sous les yeux du lecteur le texte du manuscrit :

> Θεῶν γαμούντων, ὡς ἕκαστος ἐζεύχθη,
> παρῆν ἐφ' ἅπασι πόλεμος ἑκάστῳ κλήρῳ.
> Ὕβριν δὲ γήμας, ἣν ἌΡΗΣ ΚΑΤειλήφει,
> ταύτης περισσῶς, ὡς λέγουσιν, ἠράσθη·
> ἕπεται δὲ ταύτῃ πανταχοῦ βαδιζούσῃ.

Au premier vers, pour remplir la mesure, M. Boissonade a ajouté ἐν avant ἑκάστῳ. Il avoue lui-même en note que le passage est assez obscur. Au lieu de ἑκάστῳ, M. Dübner avait proposé ἐσχάτῳ, avant même d'avoir rencontré ce dernier mot dans le paraphraste (voyez *Animadversion. critic.* p. 48). L'adoption de ἐσχάτῳ amenait, il est vrai, une tautologie, à cause de ἐφ' ἅπασι; mais on pouvait passer outre, en s'appuyant sur des exemples pris dans des poëtes anciens du premier ordre, et dans Babrius lui-même. Cependant, comme c'est un défaut, on est toujours heureux de ne pas le rencontrer. Aussi, M. Fix avait-il pro-

posé de remplacer ἐφ' ἅπασι par ἐπιστάς. Du reste, personne ne songeait à mettre en doute la vérité de la conjecture ἐσχάτῳ : tant elle paraissait belle et digne du critique ingénieux qui l'avait trouvée. N'était-elle pas, d'ailleurs, confirmée par le témoignage irréfragable du paraphraste? Ce même témoignage a été invoqué pour expulser du troisième vers Ἄρης, qui bouleverse le sens, et pour le remplacer par μόνην. Mais par quelle fatalité étrange, inouïe, Ἄρης, qui n'a pas une seule lettre en commun avec μόνην, a-t-il pu être substitué à ce dernier mot?...

J'ouvre l'édition de Berlin, et j'y lis :

Θεῶν γαμούντων, ὡς ἕκαστος ἐζεύχθη,
ἐφ' ἅπασι πόλεμος ἐσχάτῳ παρῆν κλήρῳ.
Ὕβριν δὲ γήμας, ἣν χαρεὶς κατειλήφει,
ταύτης περισσῶς, ὡς λέγουσιν, ἠράσθη,
ἕπεται δ' ἔτ' αὐτῇ πανταχοῦ βαδιζούσῃ.

Je laisse pour le moment le deuxième vers, pour ne m'occuper que de la conjecture qui remplace Ἄρης par χαρείς (1). Sans parler de la concordance ou de la discordance entre l'aoriste χαρείς et le plus-que-parfait κατειλήφει, sans examiner si χαρείς est là pour χαίρων, et si l'usage justifie cet emploi, je me bornerai à cette seule observation : si Πόλεμος avait été charmé du sort qui lui donnait l'Injure pour compagne, pourquoi le poëte aurait-il parlé de l'amour que Πόλεμος conçut ensuite pour elle, comme d'une chose assez extraordinaire pour exiger le correctif, *dit-on* (ὡς λέγουσιν)?

(1) Elle appartient à M. Lachmann exclusivement. Pour les transpositions faites au deuxième vers, il s'est rencontré avec MM. Hermann et Meineke.

Revenant au deuxième vers, je demanderai pourquoi Πόλεμος s'est trouvé le dernier. Aurait-il été absent, et ne serait-il arrivé qu'à la fin? C'est le sens que l'on paraît avoir adopté. Pourtant, ce sens n'est justifié ni par la signification du mot παρῆν, ni par les circonstances du récit, ni par la paraphrase. D'après les mœurs que la mythologie attribue aux dieux de l'Olympe, aucun d'eux n'aurait pu s'en reposer sur la bonne foi des autres pour une affaire d'aussi haute importance; tous les *intéressés* devaient être présents, pour surveiller le tirage au sort, afin de prévenir la fraude et par suite les plaintes et les querelles. Πόλεμος a donc dû y assister dès le commencement. Si son nom est sorti le dernier, après tous les autres (ἐφ' ἅπασι), c'est le sort qui l'a voulu ainsi.

Examinons maintenant la paraphrase (édit. de Coray, p. 236) : Θεοὶ πάντες ἔγημαν ἣν ἕκαστος εἴληχεν (2) ἐν κλήρῳ. Πόλεμος παρῆν ἐσχάτῳ κλήρῳ. Ὕβριν δὲ μόνην κατέλαβε, καὶ ταύτης περισσῶς ἐρασθεὶς ἔγημεν. Ἐπακολουθεῖ δὲ αὐτῇ πανταχοῦ βαδιζούσῃ. La concision de ce récit ne permet pas de supposer que le paraphraste y ait mis du sien. Or, dans le Babrius du manuscrit A, nous ne trouvons rien qui corresponde à Ὕβριν δὲ μόνην κατέλαβε. Il est donc extrêmement probable que le vers où cette pensée était exprimée a été omis par le copiste.

Remarquons en outre le soin avec lequel le para-

(2) Les imprimés portent εἴληφεν. La correction que j'ai donnée s'étant présentée à mon esprit, je m'étonnais qu'elle eût échappé à Coray. Pour mieux m'en assurer, j'ai cherché dans ses notes. Elle s'y trouve p. 439. La leçon ἐξεποτήθη que M. Lachmann attribue à Coray (fab. XII, *in not.*) avait été corrigée par lui à la p. 419.

phraste a exprimé séparément les deux premières propositions qui, dans l'original, sont énoncées en une seule : Θεοὶ πάντες ἔγημαν ἣν ἕκαστος εἴληχεν ἐν κλήρῳ. Πόλεμος παρῆν ἐσχάτῳ κλήρῳ. Ici le sens ne saurait être douteux : « *Tous* les dieux se marièrent en tirant au sort; chacun prit celle qui lui était échue. *Polémos s'est trouvé au dernier lot.* »

Je dois encore faire observer que le paraphraste a interverti l'ordre des idées, relativement aux vers 3 et 4. Pour rester fidèle à l'original, il eût dû écrire : καὶ ταύτην γήμας περισσῶς αὐτῆς ἠράσθη. Il a probablement pensé que l'amour devait plutôt précéder que suivre le mariage. C'est, en effet, le cas le plus ordinaire; mais cette vérité triviale n'était pas dans la pensée de Babrius. En général, il n'aime pas ce qui est commun, soit dans l'idée, soit dans la couleur ou dans la forme; comme la Fontaine, il est créateur dans son genre. Mais de pareilles qualités ne sont pas faites pour être appréciées par des paraphrastes. La plupart d'entre eux se sont attachés à effacer tout ce qu'il y avait d'original et de poétique dans les tableaux qu'ils copiaient. L'auteur de la paraphrase en question, après avoir défiguré la pensée de Babrius dans le passage que nous venons d'examiner, a rendu aussi à M. Lachmann le mauvais service de lui suggérer la conjecture χαρείς.

Mais il est temps de mettre sous les yeux du lecteur le résultat auquel m'ont conduit ces observations. Le voici :

Θεῶν γαμούντων, ὡς ἕκαστος ἐζεύχθη,
παρῆν ἐφ' ἅπασι Πόλεμος ἈΔεκάστῳ κλήρῳ.

Ὕβριν δὲ μούνην [ἐν θεαῖς] κατειλήφει·
[ἄκων] δὲ γήμας ἣν ἈΡ' ὝΣΤΑΤ' εἰλήΧει,
ταύτης περισσῶς, ὡς λέγουσιν, ἠράσθη·
ἕπεται δ' ἘΠ' αὐτῇ πανταχοῦ βαδιζούσῃ.

« Au mariage des dieux, quand chacun eut épousé, le tour de Polémos, grâce au sort incorruptible, vint après tous les autres. Il ne trouva parmi les déesses que l'Injure seule. Après avoir épousé à contre-cœur celle que lui avait décernée le dernier lot, il en devint, dit-on, éperdument amoureux. Aussi la suit-il partout où elle porte ses pas. »

On voit maintenant la source d'où sont venus le Ἄρης du copiste et le ἐσχάτῳ κλήρῳ du paraphraste. Il est évident que celui-ci, dans sa première proposition, a rendu les mots ἀδεκάστῳ κλήρῳ par la phrase ἣν ἕκαστος εἴληχεν ἐν κλήρῳ, et que dans la seconde qu'il réservait exclusivement à Πόλεμος, il a exprimé par ἐσχάτῳ κλήρῳ le ὕστατ' εἰλήχει du poëte. S'il a omis ἐφ' ἅπασι, c'est que, visant à la brièveté, il a jugé inutile de répéter ces mots, l'idée qu'ils représentent étant renfermée dans παρῆν ἐσχάτῳ κλήρῳ (*).

La conjecture de M. Lachmann, sur le dernier vers (δ' ἔτ' αὐτῇ pour δὲ ταύτῃ) me paraît simple et ingénieuse. Je l'aurais adoptée, si ἕπεται δ' ἔτ' αὐτῇ n'était pas trop dur à l'oreille. En outre, le mot ἐπακολουθεῖ du paraphraste m'a paru une présomption en faveur de ἐπ' αὐτῇ.

(*) J'ai vu avec plaisir qu'un critique ingénieux, M. Aug. Nauck, avait fait la même conjecture (ἣν ἄρ' ὕστατ') quelques années plus tard (Voy. le *Rheinisch. Mus.* de 1849-50, p. 153). Du reste, sa correction se borne à ce seul changement.

FABLE LXXV, v. 7.

Τὴν αὔριον γὰρ τὸ μακρὸν οὐχ ὑπερβήσῃ.

La conjecture de M. Meineke (τῆς αὔριον γὰρ τὸ μέτρον οὐχ) est très-élégante et digne de cet helléniste célèbre; mais j'ose croire qu'elle est inutile. Τὸ μακρὸν est ici pour τὸ μήκιστον. Cela est si clair, que personne n'a pu se méprendre sur le sens. On dit de même en grec moderne, τὸ πολὺ ou τὸ πολὺ πολὺ, pour exprimer *tout au plus*.

FABLE LXXVI, v. 6.

Τότ' ἐκεῖνος ἵππος πολλάκις μὲν ἐξ ὕλης...

L'absence de l'article entre le pronom et le substantif donne à la phrase un air étrange. M. Lachmann a eu raison de vouloir corriger cette espèce de latinisme; mais sa conjecture, τόθ' ὁ κλεινὸς ἵππος, est loin d'être heureuse. Peut-être y avait-il τόθ' οὐκ γένους τὶς πολλάκις... Les mots οὐκ γένους ont pu être altérés sous la plume d'un copiste ignorant, et remplacés par ἐκεῖνος· peut-être aussi ἐκεῖνος [ὁ] ἵππος n'était d'abord qu'une glose pour οὐκ γένους τὶς.

FABLE LXXVII, v. 10.

Τὸν ἡ σοφὴ λαβοῦσα κερτόμῳ γλώσσῃ...

M. Lachmann a inséré δέ entre les deux premiers mots, en lisant τὸν δ' ἡ σ. Il est probable que l'omission de la particule n'est pas une faute de copiste.

L'auteur l'aura supprimée exprès, pour imiter le mouvement soudain et rapide du renard qui saisit sa proie. Du reste, Babrius retranche volontiers les conjonctions, pour donner plus de vivacité à son style. Voy. fab. 7^e^, v. 8; fab. 47^e^, v. 5; fab. 50^e^, v. 7, etc.

Ailleurs (fab. 112, v. 5) on n'a pas hésité à retrancher la particule δέ· il est vrai que là il s'agissait de faire disparaître un spondée. Quant à l'emploi de l'article comme pronom démonstratif, nous en avons un autre exemple dans Babrius, fab. 86, v. 2 : ἐν τῇ δ' ἔκειτο. Cette leçon irréprochable est, de plus, confirmée par tous les manuscrits de Suidas.

FABLE LXXXI, v. 3-4.

Ἐμοὶ γένοιτο κἀν ὁδῷ βαίνειν.
ἄνευ γέλωτος, μήτι κἀν χορῷ παίζειν.

Le ms. porte μή τι κ' ἄν. Suidas donne μήτε. Coray a mis μηδέ. Je crois qu'il faut lire, μήτιγ' ἐν χ. L'écriture du ms. A (κ' ἀν), au vers 3, me ferait croire qu'il y avait κἂν ὁδῷ.

FABLE LXXXII.

Le dernier vers de cette fable, tel que le donne le manuscrit A,

κακὴν δὲ μελέτην ἐπ' ἐμὲ τῆς ὁδοῦ τρίβει,

est trop de bon aloi pour être soupçonné d'interpolation. D'ailleurs, la pensée de ce vers se retrouve dans toutes les fables en prose. Il ne faut donc pas le reje-

ter, à l'exemple de M. Lachmann; avec quelques légers changements, il est facile de le rattacher à celui qui nous a été conservé par Suidas :

Χαίτην δ' ἔμελλε τὴν ἐμὴν καταισχύνειν,
κακήν Τε μελέτην ἐπ' ἐμὲ τῆς ὁδοῦ τρίϐειΝ.

Il est assez curieux d'observer que les quatre ou cinq premiers mots de l'un de ces vers peuvent aisément être confondus avec ceux de l'autre, en admettant quelques lettres supprimées, quelques autres mal formées ou à demi effacées, sans même y ajouter trop de fautes d'orthographe. Mettons, par exemple :

χατηνδεμελλετηνεμην. . . . .
κακηνδεμελετηνεπεμε. . . . .

Supposez, dans la première ligne, la queue du μ effacée au mot εμην, et quelques autres accidents pareils; il n'en aura pas fallu davantage pour faire croire à un copiste ignorant et distrait que les deux vers étaient identiques, et pour le décider à retrancher l'un comme inutile.

FABLE LXXXIII, v. 1-2.

Κριθάς τις ἵππου πᾶσαν ἡμέραν πίνων
ἔτριϐεν, ἐκτένιζεν ἡμέρῃ (l. —ρᾳ) πάσῃ.

Je pense, contre l'avis de M. Dübner, qu'il n'y a pas ici de lacune. La métaphore πίνων τὰς κριθὰς τοῦ ἵππου, admirable de concision et d'énergie, ne pouvait, certes, passer dans la prose du paraphraste. Il a bien

rendu le sens par κλέπτων καὶ πωλῶν. Peut-être aurait-il été plus fidèle encore en ajoutant πρὸς χρείαν οἴνου, ou bien ὅπως ἔχῃ κωθωνίζεσθαι. Du reste, le paraphraste met κριθήν, ou pour mieux se distinguer de l'original (comme plus bas il a mis πάσας ἡμέρας), ou, ce qui est plus probable, parce que, de son temps, le singulier était plus en usage que le pluriel.

FABLE LXXXV, v. 5-6.

Οἱ δ' ἐπηπείλουν,
εἰ μὴ προάξῃ, τὴν μάχην ἐνεδρεύσει.

On a proposé de lire, εἰ μὴ προάξει. Τὴν μάχην ἐν ἑδρεύσει || . . . διατρίβω. — τὴν μάχην δ' ἐνεδρεύσει. — τὴν μάχην τ' ἐνεργήσει. La dernière conjecture ne formerait qu'une redite, d'ailleurs très-faible et d'un hellénisme douteux; il eût mieux valu mettre τῇ μάχῃ τε πιστεύσει. Les autres conjectures me semblent également inadmissibles; car on ne peut dire ni ἐνεδρεύω τὴν μάχην, ni διατρίβω τὴν μάχην ἐν ἑδρεύσει, ni προάγω τὴν μάχην (Lachmann). Le passage devient parfaitement clair et correct, en lisant :

εἰ μὴ προάξει, πλὴν μάτην ἐνεδρεύσει.

FABLE LXXXVI, v. 1-3.

Κοίλωμα ῥίζης φηγὸς εἶχεν ἀρχαίη·
ἐν τῇ δ' ἔκειτο ῥωγὰς αἰπόλου πήρη,
ἄρτων ἑώλων πᾶσα καὶ κρεῶν πλήρης.

Cette poésie ne pouvait sans doute être goûtée de

ceux qui demandaient sérieusement, sans oser toutefois décider la question, si Euripide faisait mieux les vers que George Piside. Or, voici comment ces gens habiles ont embelli et perfectionné le passage cité plus haut :

Κοιλώματι δρυὸς στενωτάτῳ ποιμένος
ἔκειτο πήρα μεθ' ὧν εἶχε βρωμάτων (1).

Pour le troisième vers, le manuscrit est d'accord avec Suidas (au mot ῥωγαλέον). Mais au mot ἕωλα, on lit chez le même lexicographe : . . . ἀνίσχυρον. Τὸ εἰς τὴν ἕω λειπόμενον. Καὶ ἑώλων χρεῶν πλήρεσι. Χθιζῶν. ἐπὶ ὄψων. ἔκειτο πήρα ἄρτων. Toup a bien vu que les trois derniers mots se rapportent au vers qui nous occupe. Mais pourquoi rencontrons-nous là χθιζῶν? Ce même passage présente quelque différence dans l'édit. de Bernhardy : καὶ ἑώλων ΚΑΙ χρεῶν πλήρεσι. χθιζῶν. ἐπὶ ὄψων. ἔκειτο, etc. En suivant cette variante, j'oserais affirmer que le vers tronqué et disloqué par les copistes devait être ainsi : ἄρτων ἑώλων καὶ χρεῶν χθιζῶν πλήρης. J'avoue que cette version me paraît préférable à l'autre, où πᾶσα n'est qu'une cheville indigne de Babrius. Quant au fatal spondée χθιζῶν, il est possible de le justifier, ne fût-ce qu'en supposant au poëte l'intention de produire une harmonie imitative. D'ailleurs, Héphestion, moins exclusif que nos rigoristes modernes, admet quelquefois ce spondée. (Voy. p. 31, édit. de Gaisford, et les Scholies, p. 169). — Au reste, dans le passage de Suidas, il y a proba-

(1) C'est le deuxième fragment de paraphrase dont j'ai parlé plus haut.

blement une lacune. Ainsi je lirais : λειπόμενον· ἐπὶ ὄψων. . . Καὶ [Βάβριος], Ἔκειτο . . . πήρα, etc.

FABLE LXXXVIII, v. 13 et suiv.

Ὡς αὖθις ἦλθεν, ἡλίου δ' ὑπ' ἀκτίνων
ἤδη ῥέοντα τὸν στάχυν θεωρήσας,
μισθὸν μὲν ἀμητῆρσιν αὔριον πέμψειν
μισθὸν δὲ πᾶσι δραγματηφόροις δώσειν
εἶπε, κορυδαλὸς παισὶ νηπίοις· « Ὄντως
νῦν ἐστιν ὥρη, παῖδες, ἀλλαχοῦ φεύγειν, etc.

Ce passage est facile à corriger. Il faut lire :

Ὡς δ' αὖθις ἦλθεν, ἡλίου θ' ὑπ' ἀκτίνων
ἤδη ῥέοντα τὸν στάχυν θεωρήσας,
μισθὸν μὲν ἀμητῆρσιν αὔριον τάξειν
μισθὸν δ' ἔφασκε δραγματηφόροις δώσειν,
εἶπεν κορυδαλὸς παισὶ νηπίοις· « Ὄντως, etc.

J'ai mis τάξειν à la place de πέμψειν qui ne paraît pas convenir ici. Τάσσω, au contraire, est le mot propre; il se retrouve dans Babrius (fable 94, v. 3, ἐρωδιῷ δὲ μισθὸν ἄξιον δώσειν || ἔταξε). D'ailleurs, les copistes confondent souvent ψ et ξ. A la fin du vers 16, il y a dans le manuscrit du Vatican ἔλεγε. Cette glose contribue à justifier notre correction.

Le vers 2 n'est pas à retrancher; car il ajoute au tableau : à coup sûr, ce n'est pas une interpolation. En effet, dans les anciennes éditions, le χαραδριός (*) avait

(*) Cet oiseau n'étant pas déterminé avec certitude, même dans les lexiques les plus récents, j'ai eu recours aux lumières de M. le Dr Roulin, savant

même usurpé le rôle principal (*v.* l'édit. de Coray, p. 273). Seulement, il faut corriger, en lisant, avec M. Dübner (V. *Brevis explicat. fabular. Babrii,* p. 57-58) :

καὶ τῷ χαραδριῷ πρὸς τὸν ὄρθρον ἀντᾴδων,
ὃς παῖδας εἶχε.....

FABLE C, v. 3-4.

Ἀλλ' ἐνέχυρον δώσεις
τὠκύπτερά σου μὴ μεθεῖναι τὴν πίστιν.

Si l'on veut conserver τὠκύπτερά σου, je ne vois pas ce qui empêcherait de lire plus haut : ἐνέχυρά μοι δ. Du reste, je pense, avec M. Dübner, qu'il vaudrait mieux encore lire ὠκύπτερόν σε μὴ μεθ. En effet, il n'y a pas lieu de supposer des arrière-pensées ou de la mauvaise foi aux hautes parties contractantes. Or, c'est ce que ferait croire la réponse du lion, en admettant la leçon τὠκύπτερα. C'est comme si l'aigle, en faisant des ouvertures, avait mis, pour condition *sine qua non,* que le lion livrerait au préalable ses dents et ses griffes, comme gage d'alliance et d'amitié perpétuelle. Au contraire, la réponse du lion devient convenable et honnête d'après l'autre leçon, puisqu'il se borne à demander *un gage* quelconque. — Quant au mot qui manque à la fin du v. 3, on pourrait y suppléer en lisant ἀλλ' ἐνέχυρον οὖν δ., ce qui revient à

zoologiste et critique plein de sagacité. Avec son obligeance accoutumée, il a bien voulu m'informer que c'est le courlis de terre (*charadrius œdicnemus* de Linnée ; — *œdicnemus crepitans* de Temminck).

ceci : ἀλλ' οὖν ἐνέχ. δ. On a aussi conjecturé ἐνέχυρον ἐνδώσεις. Οὖν avait été aussi proposé par M. Fix.

FABLE CI, v. 5.

μὴ φρενωθείην,
ἔφη, τοσοῦτον, ὡς σὺ νῦν ἐτυφώθης.

On lit dans la note de M. Boissonade : « *placet aliorum conjectura* μὴ 'κφρενωθείην. » M. Lachmann : « μὴκφρενωθείην, *vir doctus*. » M. Fix : « *vir doctus*, 'κφρενωθείην. » Quel est donc ce savant inconnu? . . . . C'est celui dont les Muses grecques pleurent encore la perte, celui que l'illustre Schæfer appelle un *héros*, un *homme incomparable*, etc.; il se nommait Coray. Voici sa note (p. 440) : ἢ ἐπὶ τοῦ φρονιματισθείην (l. φρονηματ.) ἐκδεκτέον τὸ φρενωθείην, ἢ γραπτέον Μὴ 'κφρενωθείην, παρὰ τὸ μήπω καταχωρισθὲν ἐν τοῖς Λεξικοῖς Ἐκφρενοῦσθαι, τουτέστιν, Ἔξω φρενῶν γίνεσθαι. Il est à souhaiter que cet excellent mot, ἐκφρενοῦμαι, trouve place dans les *addenda* du Thesaurus publié par M. Didot.

FABLE CVI, v. 8.

Ὁ δ' εἱστία τε κἀφίλει νόμῳ ξείνων,
8 ἀλίην τιθεὶς ἅπασι δαῖτα θυμήρη.

M. Boissonade a remplacé ἀλίην par ἅδην, M. Lachmann (d'après la conjecture de l'illustre Hermann) par λίην, lequel λίην est destiné, selon toute apparence, à s'accoler comme il pourra à θυμήρη. Ἅδην valait mieux, en ce qu'il masquait davantage la cheville, que

λίην met en évidence. Je ne doute pas qu'il n'y eût ΛΑΙΗΝ = μίην. Le lion, bon prince et plein de goût (1), ne faisait servir qu'une table pour lui et pour ses invités, les beaux esprits de la montagne (2), dont le renard était le secrétaire perpétuel (3) : νόμῳ ξείνων, ἤγουν, ᾗ θέμις ἐστὶ προσφέρεσθαι τοῖς ξένοις, ὁμοτράπεζος ὢν τοῖς σοφοῖς τῶν ζῴων.

FABLE CVII, v. 10-1.

Καὶ φιλαγρευταῖς ἐμπεσὼν νεανίσκοις (4)
ἐδικτυώθη καὶ σφαλεὶς ἐδεσμεύθη.

Après ces deux vers, le manuscrit A donne κἀντεῦθεν ἀπεγνώκει ὁ θὴρ τὴν σωτηρίαν. La conjecture de M. Lachmann, φηλαγρευταῖς, trouvera probablement peu de faveur auprès des hellénistes. Le vers 11, dans son état actuel, est loin d'offrir un sens convenable. Aussi M. Meineke a-t-il proposé σφαλοῖς. Mais

(1) ... ἀνδρῶν βίον ἄριστον ἐζήλου.

(2) Ὅσων ἀρίστην ὀριτρόφων φυὴν ἔγνω.

(3) Aussi logeait-il au Louvre de Léontopolis : φίλην δὲ κερδῶ καὶ σύνοικον εἰλήφει, || μεθ' ἧς τὰ πολλὰ μειλίχως συνεζήτει. M. Boissonade a parfaitement saisi l'esprit de cette fable charmante. Aussi s'est-il bien gardé de toucher à συνεζήτει, qui est ici le mot propre, et qu'aucun autre n'aurait pu remplacer avec avantage. Il l'a très-bien rendu par *disquirebat.*

(4) Dans les éditions ultra-ioniques on devrait, pour être conséquent, donner ici νεηνίσκοις; dans la fab. 57, v. 12, ἐπειρήθην au lieu de ἐπειράθην · et dans la fab. 118, v. 10, mettre εὐσεβίην. M. Lachmann, il faut le dire en son honneur, a eu le bon esprit de suivre à cet égard l'exemple judicieux donné par M. Boissonade dans l'édition *princeps.* Il mérite également d'être loué pour le courage qu'il a eu de respecter l'excellente leçon du manuscrit, ἀλλ' ἢ δεσμώτην (fab. 37, v. 8), avec MM. Boissonade et Dübner. Les ennemis jurés du spondée *in quinta sede,* qui veulent absolument supprimer ἢ, invoquent l'autorité souveraine de Sophocle; mais est-il juste de proposer pour modèle à la fable le style de la tragédie?

conçoit-on mieux un lion portant des entraves qu'un lion enchaîné? D'ailleurs, s'il était chargé d'entraves ou de chaînes, qu'aurait-il gagné à être débarrassé du filet par les soins du rat? Il est probable qu'après σφαλείς il y avait ἀπεγνώκει. Ce dernier mot, ayant été d'abord remplacé par ἐδεσμεύθη, et inscrit ensuite en marge, aura donné occasion à quelque scribe de forger la détestable phrase κἀντεῦθεν, etc., qui ne forme pas même un vers politique. En résumé, je crois qu'il y avait :

καὶ δῆτ' ἀγρευταῖς ἐμπεσὼν νεανίσκοις
ἐδικτυώθη καὶ σφαλεὶς ἀπεγνώκει.

Dans ce cas, σφαλείς pourrait s'entendre même au figuré : *après un tel malheur.*

Quant aux vers 15 et 16 :

ἔλυσε τὸν λέοντα τοῦτο φῶς βλέψαι,
ἐπάξιον δοὺς μισθὸν ἀντιζωγρήσας,

il faut les arranger ainsi :

ἔλυσε τὸν λέοντα, ΔΟΎς ΤῸ φῶς βλέψαι
ἐπάξιον ΔῊ μισθὸν ἀντιζωγρήσας.

ou, si l'on aime mieux, μισθὸν ἀντὶ ζωγρείας. Des savants très-estimables ont proposé de lire τοῦ τὸ φῶς βλέψαι | ἐπάξιον δοὺς μισθὸν..... ce qui serait plat même en prose. Passe encore, s'il y avait δοὺς ἐπάξιον μισθὸν τοῦ βλέψαι τὸ φῶς. Cette disposition aurait un air moins gauche et pourrait être acceptable dans le thème d'un écolier qui fait des exercices en syntaxe.

FABLE CXV.

Au lieu de ταῦτα, à la fin du v. 4, je lis, sauf meilleur avis :

Τῇ δ' ἐκ τύχης ἔλεξεν αἰετὸς προσπτάς·

comme dans la fable 100, v. 1er :

Λέοντι προσπτὰς αἰετῶν τις.....

FABLE CXXII, v. 4.

Le manuscrit porte :

Ὦ λύκε θνήσκω,
μέλλω δ' ἀποπνεῖν· σοὶ δὲ συμβαλὼν χαίρω.

M. Lachmann a donné μέλλω τ' ἀποπνεῖν, d'après la conjecture de M. Bekker. Si je ne me trompe, ce changement ne sert qu'à rendre plus choquante encore la faiblesse de μέλλω ἀποπνεῖν après θνήσκω. Je crois qu'il faut lire :

μέλλωΝ δ' ἀποπνεῖν σοί Γε συμβαλὼν χαίρω.

Il est à regretter que M. Lachmann n'ait pas plutôt adopté une des plus heureuses conjectures de M. Hermann sur le vers 11 de cette fable. Cet illustre critique a remplacé la leçon corrompue du manuscrit, ἀναιδείης, par δύης πάσης : correction aussi belle qu'elle est incontestable. Δύη, bien autrement poétique que ἀνία, mérite aussi la préférence pour l'élégance et l'é-

nergie. Il est probable que la variante de Suidas, κάνίης, est due à une erreur de mémoire. C'est une remarque qu'il ne faut pas perdre de vue, quand il s'agit des variantes fournies par les grammairiens ou les scholiastes (voyez la Préface de M. G. Dindorf à la tête de son édit. de Sophocle).

FABLE CXXIV, v. 7.

Ὁ δ' αὐτὸν οὕτως ἱκέτευε μὴ κτεῖναι,
[λέγων], Τὸ λοιπὸν δικτύῳ τί ποιήσεις;

C'est ainsi que l'illustre Coray avait rempli la lacune. Il m'a semblé que λέγων était inutile après οὕτως ἱκέτευε, et qu'il rendait le vers languissant. M. Lachmann a donné : τὸ λοιπόν, εἶπε, δικτύῳ, etc., ce qui est un peu plus harmonieux. Mais la lacune du manuscrit est au commencement du vers; c'est le premier mot qui manque, et ce mot était probablement une épithète pour δικτύῳ. Peut-être y avait-il :

ψιλῷ τὸ λοιπὸν δικτύῳ τί ποιήσεις;

Pour justifier la suppression de εἶπεν ou ἔφη, je me garderai bien d'invoquer une autre autre autorité que celle de Babrius. Fable 107, v. 3-4, nous lisons :

τοιοῖσδε μύθοις ἱκέτευε τὸν θῆρα·
« ἐλάφους πρέπει σοι καὶ κερασφόρους ταύρους, » etc.

Cependant, d'habiles connaisseurs découvriraient peut-être quelque nuance délicate entre οὕτως ἱκέτευε et τοιοῖσδε μύθοις ἱκέτευε. Aussi je laisserai à Babrius le soin de répondre. Fable 6, v. 4-5 :

Ὁ δ' αὐτὸν οὕτως ἱκέτευεν ἀσπαίρων·
« τί σοι τὸ κέρδος, ἢ πόσου με πωλήσεις, » etc.

Je m'arrête ici, quoique je puisse citer encore d'autres exemples (1).

FABLE CXVIII, v. 5.

οὔπω πτερίσκοις πορφυροῖς ἐπανθούντων.

M. Meineke a remarqué chez Hipponax (p. 105) deux exemples de diminutif en ισκον (σαμβαλίσκον et ἀσκερίσκον). En voici un troisième dans πτερίσκον. Le plus curieux à mon avis est ἀσκερίσκον, qui prend la forme neutre, quoiqu'il dérive du féminin ἀσκέρα. Dans le dictionnaire de Passow (traduction anglaise de Liddell et Scott) on a imprimé par erreur ἀσκερίσκιον, en citant Hipponax (*).

Babrius s'applaudit, avec raison, de la clarté de son style :

Ἐγὼ δὲ λευκῇ μυθιάζομαι ῥήσει.

Dans son élégante pureté, il est souvent plus clair, plus simple, plus facile que la plupart de ces pédants de la décadence, dont les compositions, sans rhythme ni raison (ἄμουσοι καὶ ἄῤῥυθμοι, comme les appelle Co-

(1) Fable 16, v. 2; fable 19, v. dern.; fable 47, v. 5-6.

(*) Les diminutifs en ισκος dérivent, comme on sait, de substantifs masculins : par exemple, οἰκίσκος, ὀνίσκος, ἀλεκτορίσκος, etc. Maintenant, faut-il dire πτερίσκος ou πτερίσκον? Comme ce mot dérive du neutre πτερόν, l'analogie serait pour πτερίσκον. Dans le nouveau *Thesaurus*, on a inséré πτερίσκος, sans doute à cause de l'extrême rareté de la forme neutre.

ray (*)), ont contribué sans doute à la perte du précieux recueil de Babrius, grâce à la vogue qui les mettait au-dessus de lui. J'ai remarqué dans Babrius bon nombre de locutions qui sont encore aujourd'hui familières en Grèce. Je vais en citer quelques exemples :

Fable 12, v. 24 : παραμυθία... τῆς κακῆς μοίρης.

Fable 117, v. 9 : τῆς ἐμῆς ἐγὼ μοίρης! en grec moderne : ἀλλ' οἴ 'ς [εἰς] τὴν μοῖράν μου! ou, dans un sens ironique : χαρὰ 'ς τὴν μοῖράν μου!

Fable 49, v. 4-5 : Μὴ... || ... κακὴν λάβω φήμην. C'est du grec moderne tout pur; il n'y a rien à changer, si ce n'est que dans le discours ordinaire on dirait plutôt sans inversion : μὴ (*ou* μήπως) λάβω κακὴν φήμην.

Fable 77, v. 11 : πόλεμος ἄλλος ἠκούσθη : sans rien changer.

Fable 95, v. 24 :

(*) « Parmi ceux qui ont pris pour objet de leur étude les monuments « écrits de l'antiquité grecque, Coraï tient le premier rang..... Ses ouvrages « nombreux, sans être exempts de fautes, font l'admiration de tous ceux qui « sont capables d'en juger. A la tête des hellénistes,... patriarche, en un « mot, de la Grèce savante, et partout révéré de tout ce qui sait lire *alpha* « et *oméga*, etc. » *OEuvres de P. L. Courier*, p. 378.

Il n'était pas inutile de rappeler ces paroles de P. L. Courier, qui se connaissait un peu en grec. On sait, d'ailleurs, qu'il n'était pas prodigue d'éloges. Par là son témoignage acquiert plus de valeur et peut servir d'avertissement à certains hommes qui, sachant à peine lire *alpha* et *oméga*, se permettent de traiter légèrement un maître tel que Coray. Il est vrai que ce savant n'avait pas travaillé pour des lecteurs de cette classe. Il les connaissait bien et savait leur rendre justice, témoin ce passage qui fut écrit, il y a plus de quarante ans. « Je parle ici des philologues en petit nombre qui ont reçu « du ciel le goût et le discernement, et non pas de la foule de ces prétendus « hellénistes, pour lesquels chaque période d'un auteur grec serait une lettre « close, une énigme inexplicable, sans l'assistance des traductions latines. » *Les Éthiopiques d'Héliodore*, t. I^er, p. 45.

Τί σοι λέγω τὰ πολλά, πλὴν ἐκυρώθης;

En grec moderne, le renard aurait pu dire avec plus de concision : Τί τὰ πολλά; ἀξιώθηκες, etc.; — ib. v. 29 : μὴ πάλιν με ζητήσῃ = μή με ζητήσῃ πάλιν.

Fable 77, vers dernier :

Ἔχεις, κόραξ, ἅπαντα· νοῦς δέ σοι λείπει.

On peut en faire un ïambe politique en grec moderne :

Ὅλα τἄχεις, κόρακα· πλὴν νοῦς σοῦ λείπει.

Fable 6, v. 16 : ... τὰ μικρὰ, πλὴν βέβαια : de même, en grec moderne, sans la moindre différence.

Fable 116, v. 10 : μηδὲν χανών τε (lis. τι). Le sens de ce mot n'a pas été compris (*). Il signifie ici, *muser, perdre son temps comme un badaud.* C'est d'après cette signification qu'Aristophane a donné aux Athéniens (Ἀθηναῖοι) le sobriquet de κεχηναῖοι (χαίνω, κέχηνα), badauds. Les anciens disaient encore χάσκω, χασκάζω et χασκωρῶ. Le premier seul a été conservé dans le grec moderne. Mais au lieu de χάσκαξ, nous disons χάχας, musard, badaud, nigaud. Ainsi, μηδὲν χανών τι serait traduit, χωρὶς νὰ κάθεται νὰ χάσκῃ = χωρὶς νὰ χάσῃ καιρόν = χωρὶς ν' ἀργήσῃ : incontinent, sans perdre de temps. De même, dans la fable 110, v. 2, l'homme, prêt à partir, dit à son chien : τί

(*) Le changement de τε en τι est dû à M. Fix, qui a fait d'excellentes corrections sur Babrius (Voy. *Revue de philologie*, t. Ier, p. 81). M. Lachmann s'est trop hâté de *corriger*, en substituant ἀμηχανῶν τε à μηδὲν χανών τι.

χάσκεις; c'est comme s'il eût dit, mais avec moins de force : τί ἀργεῖς;

Fable 45, v. 4 :

> Εὑρὼν δ' ἐκεῖ τάχιον εἰσδεδυκυίας
> αἶγας κερούχους.....

Il me semble que τάχιον ici est pris dans le sens de πρότερον, plutôt; en grec moderne, ταχύτερα, 'νωρίτερα (de ἐνωρίς). — Je ne puis me refuser le plaisir de mentionner ici une excellente correction de M. Hecker sur le vers 8 de cette fable. Au lieu de τὰς δὲ ἰδίας, qui est évidemment fautif, M. Hecker lit τὰς δ' ἐνδίους.

Fable 119, v. 4-5 :

> ἰατρὸς εἶναι φαρμάκων ἐπιστήμων,
> οἵων τάχ' οὐδεὶς οἶδεν, οὐδ' ὁ Παιήων.

La grenouille se vante de posséder en médecine des secrets, tels que personne au monde ne peut *sans doute* en avoir, pas même le dieu de la médecine. On dit de même en grec moderne τάχα pour δῆθεν. Ainsi, τάχα ne saurait signifier ici *peut-être,* ἴσως. Ce mot est inconnu aux charlatans. En général, ils ne doutent de rien; mais quand il s'agit de débiter leurs drogues, c'est alors surtout que l'exagération et l'effronterie sont poussées au plus haut degré.

Fable 7, v. 14 : οἴμοι τῆς κακῆς... γνώμης! Même observation que sur κακὴ μοῖρα.

Fable 23, v. 3 :

> Ἔθηκε δ' εὐχὴν ταῖς ὀρεινόμοις νύμφαις.

En grec moderne : ἔβαλε τάξιμον, ou simplement : ἔταξεν εἰς..., il a fait vœu de...

Fable 74, v. 10 : ἐν χρόνοις πρώτοις, pour ἔτεσιν ou ἐνιαυτοῖς = εἰς τοὺς πρώτους χρόνους = εἰς τὰ πρῶτα χρόνια.

Fable 80, vers dernier : ἐν χορῷ παίζειν. En grec moderne, on dit παίζω χορόν, pour χορεύω : locution qui s'accorde mieux avec la variante fournie par Suidas, πυῤῥίχην παίζειν, *danser la pyrrhique.*

Fable 88, v. 18 : νῦν ἐστιν ὥρη... φεύγειν = νὰ, ὥρα (ou καιρὸς) νὰ φύγωμεν.

Fable 106, v. 7 :

Ὁ δ' εἱστία τε κἀφίλει = τοὺς ἐφίλευε καὶ τοὺς ἐπεριποιεῖτο.

Fable 108, v. 27 : οἱ δ' ἔνδον ἐκρύβοντο. La forme κρύβω, κρύβομαι, est la plus usitée, la plus populaire en grec moderne.

Ὁμιλῶ, dans le sens de parler, causer : *passim.*

A en juger par le grec moderne, je serais porté à croire que la συνίζησις était très-fréquente dans le langage familier des anciens. Elle ne devait donc pas être exclue d'un genre de poésie tel que celui de la fable. Ainsi, je conserverais la συνίζησις partout où elle se rencontre dans Babrius; par exemple, ὀϊστός (fable 1, v. 9); τὴν ἀλέην (fable 18, v. 11); ᾠεθ' ὁ δεσπότης (fable dernière); βασιλέα (fable 95, v. 74), etc. (*)

(*) J'ai entendu dire que la poésie de Babrius n'admet pas la συνίζησις; mais je n'ai vu nulle part la raison ni la preuve de cette assertion. J'ai donc cru devoir laisser subsister ma remarque sur ce point, car il n'y a pas grand mal, si elle est erronée; mais si, par hasard, elle était vraie ou seulement probable, elle nous rendrait le service d'épargner bien des tiraillements et des remaniements dans le texte. En effet, les savants qui regardent les passages en question comme corrompus, sont loin de s'accorder sur la manière

Les beautés poétiques de Babrius sont si nombreuses, qu'on est embarrassé dans le choix. Je me contenterai de citer ici quelques exemples, remarquables surtout par l'harmonie.

Fable 36 :

Δρῦν αὐτόριζον ἄνεμος ἐξ ὄρους ἄρας
ἔδωκε ποταμῷ· τὴν δ' ἔσυρε κυμαίνων,
πελώριον φύτευμα τῶν πρὶν ἀνθρώπων.
Πολὺς δὲ κάλαμος ἑκατέρωθεν εἱστήκει
ἐλαφρὸν ὄχθης ποταμίας ὕδωρ πίνων.

Les vers 11 et 12 de la même fable :

ἡμεῖς δὲ καμπτόμεσθα μαλθακῇ γνώμῃ,
κἂν βαιὸν ἡμῶν ἄνεμος ἄκρα κινήσῃ,

rivalisent d'harmonie avec ces vers si connus de la Fontaine :

Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête.

Il est assez curieux que le même sujet, traité par deux grands maîtres, à plusieurs siècles de distance, ait donné lieu à deux chefs-d'œuvre. Il a inspiré aussi à Métastase la magnifique ariette : *Sprezza il furor del vento*, etc.

de les corriger. Dans ce vers, par exemple, βασιλέα δέ φησι τὸν λύκον καταστήσειν, M. Lachmann veut qu'on lise βασιλῆ, ce qui a soulevé de grandes disputes. Dans son *Epistola critica*, publiée dans le *Philologus* de Schneidewin (année 1850, p. 497), M. A. Hecker corrige, en transposant, λύκον δέ φησι βασιλέα καταστήσειν. C'est au lecteur de choisir.

Fable 37 :

Δάμαλις ἐν ἀγροῖς, ἄφετος, ἀτριβὴς ζεύγλης,
κάμνοντι καὶ σύροντι τὴν ὕνιν ταύρῳ,
Τάλας, ἐφώνει, μόχθον οἷον ὀτλεύεις.

La légèreté du premier vers contraste d'une manière frappante avec ceux qui viennent après.

Fable 43, v. 9-10 :

Ἰδὼν δ' ἔφευγε, δίψαν οὐδέπω παύσας,
καὶ μακρὸν ἐπέρα πεδίον ἴχνεσιν κούφοις.

Ce dernier vers est vraiment admirable. On dirait qu'il court avec la vélocité du cerf. A un spondée, suivi de trois brèves, succède un dactyle; cette habile combinaison, jointe au choix heureux des mots, produit une harmonie imitative des plus parfaites.

Αὐτὴ δὲ τόσση φηγὸς ἐξεριζώθη (*)·

Quelle différence entre ce vers et l'autre!

Fable 74, v. 12-13 :

ὁ δὲ βοῦς μετ' αὐτόν· διόπερ, εἰς μέσους ἥκων,
μοχθεῖ, φίλεργός τ' ἐστὶν ὄλβον ἀθροίζων.

Fable 57, v. 3-4 : Ἑρμῆς. . .

ἤλαυνε διὰ γῆς, ἄλλο φῦλον ἐξ ἄλλου
σχεδίην ἀμείβων. . . . .

Fable 95, v. 20 et suiv. :

(*) Fable 36, v. 8.

Ἔλαφον τυραννεῖν ἀξιωτάτην κρίνει·
γαύρη μὲν εἶδος, πολλὰ δ' εἰς ἔτη ζώει·
κέρας δὲ φοβερὸν πᾶσιν ἑρπετοῖς φύει,
δένδροις ὅμοιον, κοὐχ ὁποῖα τῶν ταύρων.

et plus bas (v. 90 et suiv.) :

λέων μὲν αὐτὸς εἶχε δαῖτα πανθοίνην,
σάρκας λαφύσσων, μυελὸν ὀστέων πίνων,
καὶ σπλάγχνα δάπτων.

Il y a beaucoup à dire encore sur Babrius ; mais de plus capables que moi s'acquitteront de ce soin.

Digitized by Google

OBSERVATIONS

SUR LES POËTES BUCOLIQUES.

SUR THÉOCRITE.

Théocrite est un des auteurs qui, depuis la renaissance des lettres, ont occupé les critiques les plus habiles. Il suffit de nommer Henri Estienne, Casaubon, Brunck, Valckenaer, Toup, Schæfer, Boissonade, Gaisford, F. Jacobs, G. Hermann, sans citer d'autres hellénistes justement renommés. Cependant, malgré les travaux de tant d'hommes éminents, il reste encore, dans ce poëte, des difficultés de plus d'un genre, sur lesquelles la critique est loin d'avoir dit son dernier mot. Dans cet état de choses, les tentatives qui ont pour objet d'éclaircir ou d'améliorer le texte de Théocrite, doivent être accueillies avec une bienveillance encourageante. J'ose y compter, en livrant au public un petit nombre d'observations que la lecture des dernières éditions de Théocrite m'a suggérées.

L'an 1844 en vit paraître deux, l'une en Allemagne,

par M. Ziegler, l'autre en Angleterre par M. Wordsworth. Chacune de ces éditions se distingue par un mérite particulier, et leurs auteurs ont droit à la reconnaissance des amis de la littérature hellénique.

Deux ans après, M. Firmin Didot publia l'édition des poëtes bucoliques par M. Ameis, et plus tard, au milieu même de la tourmente politique, une nouvelle édition des scolies sur Théocrite, augmentée et corrigée par les soins de M. Dübner.

A la même époque (1849) parut à Leipsig, une petite brochure de 95 pages, contenant, outre les poésies de Bion et de Moschus, la 27e idylle (Ὀαριστύς) attribuée à Théocrite, avec des corrections et des notes du célèbre G. Hermann. Jamais peut-être le talent de ce critique immortel ne se montra plus sûr, plus brillant, plus parfait que dans cette manifestation suprême de son génie. Hélas! cet admirable morceau, digne d'être cité comme modèle, devait être le chant du cygne!...

On peut voir dans la préface de M. Ameis l'indication de plusieurs travaux partiels sur les poëtes bucoliques de la Grèce, travaux publiés dans ces derniers temps en Allemagne, et dont je regrette de n'avoir pu prendre connaissance (*).

IDYLLE VI, v. 21-3.

Εἶδον, ναὶ τὸν Πᾶνα, τὸ ποίμνιον ἀνίκ' ἔϐαλλεν,

(*) Les observations qu'on va lire, sont un extrait de celles que j'avais préparées en 1845-6 pour la *Revue de philologie*. Je dis un *extrait*, parce que, dans la crainte d'abuser de la patience du lecteur, j'ai supprimé bon nombre de discussions ayant pour objet la défense du texte reçu. Pour des questions arides, ce recueil n'est déjà que trop long.

κοὔ μ' ἔλαθ', οὐ τὸν ἐμὸν τὸν ἕνα γλυκύν, ᾧ ποθορῷμι ἐς τέλος.

C'est une proposition unique, mais *dédoublée,* c'est-à-dire exposée sous deux formes, l'une positive ou d'affirmation, l'autre négative (voy. plus haut, p. 178). Dans la première, le Cyclope, en affirmant, jure par le dieu Pan; il faut donc s'attendre à rencontrer dans la négation aussi la formule du serment. C'est ce qui a lieu, en effet; le scoliaste ne s'y est pas trompé. Voici sa paraphrase : καὶ οὐκ ἔλαθε, μὰ τὸν ἐμὸν ἕνα καὶ γλυκὺν ὀφθαλμόν, δι' οὗ νῦν βλέπω καὶ βλέψω δι' ὅλης μου τῆς ζωῆς· τοῦτο γὰρ τὸ εἰς τέλος. L'auteur de cette scolie, qui a si bien saisi le sens du premier hémistiche, a été induit en erreur sur la fin par la leçon vicieuse ποθόρημι (au lieu de ποθορῷμι). Cependant il lui faut savoir gré de n'avoir pas commis la lourde bévue du glossateur du ms. M, qui explique ἐς τέλος par ἐντελέστατα. Le ms. L (n° 2831), le plus ancien et le meilleur des mss. de Théocrite qui se trouvent dans la bibliothèque impériale, contient la bonne explication, εἴθε διὰ παντὸς βλέποιμι. Il est évident que l'auteur de cette glose avait sous les yeux ποθορῷμι. Cette leçon, la seule véritable, se trouve clairement dans le ms. de Naples (voy. les notes de Gaisford). Après Dan. Heinsius, elle a été adoptée par Brunck, au lieu de la vulgate ποθόρημι, et approuvée par Valckenaer et Hermann. C'est la seule en effet qui convienne au sens, comme le prouve la suite du discours, quand le Cyclope, immédiatement après, repousse la prédiction sinistre du devin Τήλεμος. S'il fallait encore une preuve, on la trouverait dans la variante vicieuse

ποθορῶ μοι. Sans doute, pour écrire ainsi, le copiste a été trompé par la ressemblance de sons ou ce qu'on appelle l'iotacisme (*). Les autres variantes, ποθορῶμαι, ποθορῆμαι, ποθ' ὄρημαι, sont comme on le voit, plus ou moins corrompues.

M. Meineke, qui a donné ποθόρημι, cite à l'appui un grammairien des *Anecd. gr.* de Bachmann, t. II, p. 270. Mais ce grammairien dit simplement que Théocrite emploie la forme ποθόρημι, sans préciser l'endroit. Or, nous trouvons ποθόρημι au v. 25, où il est très-bien placé. Ainsi, le témoignage du grammairien en question n'est d'aucun poids en faveur de ποθόρημι pour le v. 22; loin de là, il servirait, au contraire, à confirmer la leçon ποθορῶμι. Est-il probable, en effet, qu'un poëte tel que Théocrite ait terminé deux vers si rapprochés l'un de l'autre par le même mot, sans la moindre variation?

C'est avec regret que j'ai lu la note suivante de M. Meineke sur le v. 22 : *Hæc vehementer dubito an non Græce dicta sint.* J'ose croire que c'est une distraction de cet excellent critique, qui a rendu de si grands services à Théocrite. La conjecture qu'il propose, κοὐκ ἔλαθ' ὀφθαλμὸν τὸν ἕνα γλυκύν, ᾧ ποθόρημι, détruirait un des plus beaux vers de notre poëte. Il est presque superflu de faire remarquer que le mot ὀφθαλμός est virtuellement contenu dans le verbe ποθόρημι, et que c'est là une ellipse du plus bel effet. L'affection du Cyclope pour son œil unique est d'autant plus vive, qu'il a été menacé de le perdre. Aussi,

(*) Une faute du même genre, mais dans un sens inverse, se trouvait dans Plutarque (Vie d'Agésilas, § 7), où les mss. portent ἔχοιμι, au lieu de ἔχοι μοι. Voy. l'édit. de Coray, t. IV, p. 357.

voyez comme il le caresse dans son discours! il se garde bien de l'appeler par son nom; car pour lui, cet œil unique, cet œil si cher, est plus qu'un organe de sens; c'est quelque chose de si doux, de si précieux, que la langue n'a pas de mot pour le rendre. Indépendamment des épithètes, la répétition de l'article (τὸν ἐμὸν τὸν ἕνα γλυκύν) contribue beaucoup à l'effet de l'expresssion.

Un autre philologue, M. Ziegler, s'étonne qu'on ait jugé nécessaire de sous-entendre μά devant τὸν ἐμόν· pour lui, les accusatifs τὸν ἐμὸν τὸν ἕνα γλυκύν sont régis par le verbe ἔλαθε. Ainsi. M. Ziegler admet, tacitement du moins, l'ellipse du mot ὀφθαλμός, mais il supprime le serment, ce serment bien plus fort, plus énergique, plus développé que celui de la première forme, εἶδον, ναὶ τὸν Πᾶνα!

Quant à l'ellipse de μά, il en existe heureusement un autre exemple dans Théocrite (idylle VII, v. 39) : ἐγὼ δέ τις οὐ ταχυπειθής, || οὐ δᾶν.

La formule de serment que Théocrite met dans la bouche du Cyclope, s'est conservée jusqu'à nos jours en Grèce : ἔτζι νὰ χαρῶ τὰ 'μάτια μου! ou tout simplement, νὰ χαρῶ τὰ 'μάτια μου! On dit aussi, pour conjurer quelqu'un, νὰ χαρῇς τὰ 'μάτια σου! Ainsi, guidé par la langue vulgaire, un de ces *Græculi* ou *Græcobarbari* (comme des savants en *us* les appellent poliment) aurait facilement deviné, sans le secours même des anciens scoliastes, le sens d'un passage qui a plus ou moins embarrassé des érudits étrangers.

IDYLLE VII, v. 35.

Ἀλλ' ἄγε δή, ξυνὰ γὰρ ὁδός, ξυνὰ δὲ καὶ ἀώς.

M. Ameis a traduit : *communis etiam aurora.* Il faut remplacer le dernier mot par *dies ;* car, d'après le récit du poëte (v. 21), il était déjà midi : Σιμιχίδα, πᾷ δὴ τὸ μεσαμέριον (*) πόδας ἕλκεις; — Je viens de voir que M. Wordsworth a pris le mot ἀώς dans le même sens. Sa note érudite mérite d'être consultée.

IDYLLE VIII, v. 17-20.

D'après tous les manuscrits, le berger Ménalque dit :

Σύριγγ' ἂν ἐποίησα καλὰν ἐγὼ ἐννεάφωνον,
λευκὸν καρὸν ἔχοισαν, ἴσον κάτω, ἶσον ἄνωθεν,
ταύταν κατθείην· τὰ δὲ τῶ πατρὸς οὐ κατθησῶ.

Le bouvier Daphnis reprend :

Ἦ μάν τοι κἠγὼ σύριγγ' ἔχω ἐννεάφωνον,
λευκὸν καρὸν ἔχοισαν, ἴσον κάτω, ἶσον ἄνωθεν.
Πρώαν νιν συνέπαξ'· ἔτι καὶ τὸν δάκτυλον ἀλγῶ, κτλ.

(*) La plupart des mss. donnent τύ, un seul ms. offre τό (voy. les notes de Ziegler). D'après la première leçon, Toup avait proposé, avec raison, μεσαμέριος· mais cette conjecture n'a été confirmée par aucun ms. J'ai préféré τὸ μεσαμέριον, parce que cette forme adverbiale est dans le goût de Théocrite. Ainsi nous trouvons (id. I[re], v. 15) : Οὐ θέμις... τὸ μεσαμβρινὸν... ἄμμιν || συρίσδεν· et ailleurs (id. X, v. 48) : Σῖτον ἀλοιῶντας φεύγεν τὸ μεσαμβρινὸν ὕπνον· ou si l'on aime mieux, φεύγοι τὸ μεσαμβρινὸν ὕπνος. La locution des Grecs modernes, τὸ μεσημέρι(ον), s'applique parfaitement à tous ces passages.

Au 17e vers, séduit par une conjecture de Warton, Brunck a remplacé le pronom ἐγώ par ἔχω : merveilleux changement, qui rend ce vers plat, et détruit l'harmonie d'une belle période! qui, suivant l'énergique expression de Kiessling, brise les reins du discours : *hæc mutatio elumbem facit orationem!* D'ailleurs, n'était-ce pas assez de ἔχω, bientôt suivi de ἔχοισαν, dans la réplique de Daphnis (vers 20 et 21)? et n'est-il pas heureux que ἔχω ait pu être remplacé par un autre mot au vers 17?... Il est aisé de voir que l'habile poëte, pour éviter la monotonie, a voulu varier la diction. L'exacte répétition des discours pouvait être bonne dans les poëmes homériques, mais elle n'était plus de mise du temps de Théocrite. Au surplus, Homère lui-même rompt parfois l'uniformité.

Valckenaer, Gaisford, Boissonade et Wordsworth, ont eu la sagesse de ne pas suivre Brunck sur ce point.

IDYLLE IX v. 34-5.

Οὔτε γὰρ ὕπνος
οὔτ' ἔαρ ἐξαπίνας γλυκερώτερον, οὔτε μελίσσαις
ἄνθεα, ὅσσον ἐμὶν Μῶσαι φίλαι· οὓς γὰρ ὁρεῦντι
γαθεῦσαι, τὼς δ' οὔτι ποτῷ δαλήσατο Κίρκα.

Il faut louer M. Ameis d'avoir conservé le ἐξαπίνας des manuscrits, en dépit des attaques dont il a été l'objet. Certes, il est préférable à toutes les conjectures par lesquelles on a voulu le remplacer. Bien plus, il est admirable, parfait. Il concourt à produire une

de ces beautés de style qu'on ne rencontre que chez les poëtes de génie.

C'est avec regret que l'on voit le grand Valckenaer approuver le ἔδαρ ἐργατίναις de son ingénieux compatriote Eldik. M. Briggs, qui a fait d'excellentes corrections sur d'autres passages de Théocrite, n'a pas été heureux en proposant ici ἐξ Αἴτνας. La phrase qui résulte de ce changement, il la traduit ainsi : *neque ver ex Ætna* DESCENDENTIBUS *suavius est*. Mais pour tout autre que l'auteur, elle signifierait plutôt : *ver ex Ætna* DESCENDENS. Enfin, M. Wordsworth a conjecturé αἰξὶ νέαις, ou αἶξιν ἐμαῖς ou bien εὐξαμένοις, *desiderantibus, valde exoptantibus*. Eh! qui est-ce qui ne souhaite pas le *prompt* retour du printemps? N'est-il agréable qu'aux chèvres? Ceux qui descendent des hautes montagnes, sont-ils les seuls à s'éprendre de ses charmes? Ne ranime-t-il pas la nature entière, en venant verser, avec le souffle des zéphyrs, la volupté à pleines mains?... Son influence sera plus ravissante encore, s'il arrive avant l'époque ordinaire, *à l'improviste*, pour ainsi dire. A côté des autres plaisirs, il aura donné le plaisir de la surprise, le *divin imprévu*. Ainsi, si le mot ἐξαπίνας n'était pas là, il faudrait l'inventer.

Au vers 35, M. Ameis a préféré la variante ὁρῆτε. Mais l'apostrophe aux Muses finit au vers 29; les vers qui viennent après, ne s'adressent plus à elles. Ainsi le retour brusque qu'amènerait la leçon ὁρῆτε, serait tout à fait désagréable. A cet égard, l'autorité des scoliastes est nulle, car c'est une question de goût. C'est sans doute pour cette raison que MM. Boissonade, Meineke, Ziegler et Wordsworth ont conservé la leçon ὀρεῦντι.

IDYLLE XII, v. 22-3.

Ἀλλ' ἤτοι τούτων μὲν ὑπέρτεροι οὐρανίωνες
ἔσσονθ', ὡς ἐθέλοντι.

L'explication de l'ancien scoliaste, qui rend ὑπέρτεροι τούτων par ἰσχυρότατοι βοηθοί est inadmissible. Le glossateur du ms. M est plus exact, lorsqu'il dit : τούτων, ἕνεκα τούτων. ὑπέρτεροι, ἤγουν οἱ μείζονες πάντων θεοί. Mais, dans ce même manuscrit, au-dessus de ἔσσονθ', se trouve la glose ταῦτα. Cette ineptie est due probablement à un autre glossateur que le premier; car le verbe ἔσσονθ' ne peut avoir pour sujet que ὑπέρτεροι οὐρανίωνες. Ainsi le sens de ce passage serait, ἀλλ' ἕνεκα μὲν τούτων οἱ ὑπέρτατοι θεοὶ ἔσονται, ἤγουν διακείσονται, ὡς ἐθέλουσιν. Cependant, c'est forcer un peu la signification de ἔσονται. Le poëte n'aurait-il pas mis θήσονθ', ὡς ἐθέλουσιν? Le mot θήσονθ', étant au commencement du vers, la première lettre aura pu être effacée par accident (*). Avec θήσονθ', nous aurions le sens

(*) Dans tous les manuscrits, le vers 61 de la XXIII[e] idylle commence ainsi : ἅμα δ' ἐφοινίχθη. Les premiers éditeurs avait mis αἷμα, ce qui rétablissait le mètre, mais rendait le sens plus absurde. Les nouveaux éditeurs adoptent sans conteste la belle correction νᾶμα, qui a été faite en même temps par Saint-Amand et par Reiske.

De même, dans la XXII[e] idylle, tous les manuscrits portent, au commencement du vers 39, ἄλλαι, qui ne présente aucun sens, au lieu de λάλλαι que le génie de Ruhnken a deviné. Grâce à la sagacité de ce critique, un vers d'une beauté remarquable, autant par l'image que par l'harmonie imitative, a été rendu à Théocrite.

De pareilles omissions se rencontrent même au milieu des lignes; mais elles sont bien plus fréquentes au commencement, à cause des accidents auxquels les marges sont exposées. C'est un fait assez connu pour nous dispenser d'avoir recours à d'autres exemples.

que voici : περὶ (ou ὑπὲρ) μὲν τούτων οἱ θεοὶ διαιτήσουσιν ou νομοθετήσουσι. C'est à peu près la même pensée qui est exprimée dans cet hémistiche si connu d'Homère, θεῶν ἐνὶ γούνασι κεῖται. Si, malgré ce changement, il restait encore une ombre de doute, une prise à l'équivoque, on pourrait les faire disparaître, en lisant, ἀλλ' ἤτοι τούτων μὲν ὕπερ θεοὶ οὐρανίωνες || θήσονθ', ὡς...

IDYLLE XV, v. 145.

Πραξινόα, τὸ χρῆμα σοφώτερον ἁ θήλεια.

Gorgo avait déjà vanté à son amie les talents de l'improvisatrice (v. 95 et suiv.). Après avoir entendu l'hymne, elle s'écrie : « Quelle femme! elle a plus de « génie encore que je ne croyais : elle s'est surpassée. » Telle est la raison de l'emploi du comparatif. Quant au rapport que Briggs a cru apercevoir entre ce vers et le vers 83, il est tout à fait illusoire.

IDYLLE XVIII, v. 1er.

Tous les manuscrits, sans exception, portaient ἔν ποκα τᾷ Σπάρτᾳ. Cela paraissait plat, sec, désagréable; mais le témoignage unanime des mss. était trop imposant pour qu'on osât y toucher. Enfin, il s'est trouvé un homme assez hardi pour s'élever au-dessus des scrupules vulgaires, et assez bien inspiré pour écrire ἔν ποκ' ἄρα Σπάρτᾳ. Sans contredit, cela est plus élégant, plus harmonieux, plus poétique, plus conforme à l'usage des anciens de commencer un récit, même en prose, par οὖν, τοίνυν, ou quelque chose d'analogue. Il est clair qu'ici ἄρα a une signification affirmative :

« Oui, c'était à Sparte, chez le blond Ménélas... » De cette manière, le début est bien plus gracieux, plus *grec*. Malheureusement, l'auteur de cette belle correction, par un excès de modestie, n'a pas voulu se faire connaître, et son nom demeure caché jusqu'à ce jour. Honneur à lui!

IDYLLE XVI, v. 70.

.... χαλεπαὶ γὰρ ὁδοὶ τελέθουσιν ἀοιδοῖς]
κουράων ἀπάνευθε Διὸς μέγα βουλεύοντος.

Parmi les variantes du derniers vers, μεγάλου βουλεύοντος, μεγάλου βασιλῆος, μεγάλα βασιλεύοντος, μεγάΛΟΥ ΑΠΕΟΝΤΟΣ, la dernière seule mérite de nous occuper. Si je ne me trompe, elle conduit à la vraie leçon, ΜΕΓΑ ΜΗΤΙΟΕΝΤΟϹ, dont βουλεύοντος ne serait que la glose. Non seulement μητιόεντος est plus poétique, mais il donne aussi au vers plus d'ampleur et une harmonie majestueuse.

IDYLLE XX, v. 26.

Καὶ στόμα δ' αὖ πακτᾶς γλυκερώτερον· ἐκ στομάτων δέ
ἔρρεέ μοι φωνὰ γλυκερωτέρα ἢ μέλι κηρῶ.

L'auteur, pour varier sa diction, a passé du singulier au pluriel, bien qu'il n'y fût pas contraint par la mesure. Cette variété communique beaucoup de grâce au style. On ne saurait trop le redire, le principe, ἡ μεταβολὴ ἡδύ, était, pour les auteurs grecs, une loi sacrée. D'ailleurs, les poëtes emploient plus volontiers le pluriel de certains mots, comme στόματα, πρόσωπα, sans

que le mètre les y oblige, lors même qu'il ne s'agit que d'un seul individu. Voy. Anthol., pal. VII, 203 et 437.

Voici un autre exemple de variété, tiré d'un poëte bucolique :

> Ἤρα Πὰν Ἀχῶς τὰς γείτονος, ἤρατο δ' Ἀχώ
> σκιρτητᾶ Σατύρω.

Rien n'empêchait Moschus, l'auteur de ces vers (idyl. VI), de mettre ἤρατο au commencement comme à la fin; mais il s'en est bien gardé. Tâchons d'appliquer ce principe à un passage de Théocrite (id. IX, 12-3) :

> τοῦ δὲ θέρευς φρύγοντος ἐγὼ τόσσον μελεδαίνω,
> ὅσσον ἐρῶντι πατρὸς μύθων ἢ ματρὸς ἀκούειν.

Au lieu de la vulgate ἐρῶντι, un ms. de Milan et deux mss. de Paris donnent ἐρῶν τό. Le scoliaste prenant ἐρῶντι pour ἐρῶσιν, veut sous-entendre le mot παῖδες. Toup, peu content, avec raison, de cette interprétation, a fait la conjecture ingénieuse ἐρῶντε. Cette conjecture, trop fine, a pourtant été adoptée par Valckenaer et par l'auteur de l'article Μελεδαίνω dans le nouveau *Thesaurus*. Il me semble que ἐρῶντι est ici le datif du participe ἐρῶν, et qu'il est régi par le verbe impersonnel μέλει, suggéré par μελεδαίνω du vers précédent.

La leçon ἐρῶν τὸ . . . ἀκούειν présente deux inconvénients : d'abord l'emploi de l'article τό devant l'infinitif, qui rend le vers prosaïque; ensuite le changement de syntaxe. Comment concevoir que d'un vers à l'autre le poëte eût donné au même verbe deux régimes

différents? Ce ne serait plus de la variété, ce serait un jeu d'écolier.

Je viens de voir avec plaisir, dans l'édit. de Gaisford (p. 221), que Briggs prend aussi ἐρῶντι pour un participe. Quoiqu'il ne dise rien de la construction, il est à présumer qu'il l'entend comme nous. M. Meineke a donné aussi ἐρῶντι.

IDYLLE XXI, v. 13 (*).

Νέρθεν τᾶς κεφαλᾶς φορμὸς βραχὺς, εἵματα, πῖλοι.

Cette leçon était généralement adoptée avant M. Hermann. M. Briggs avait même remarqué que les pêcheurs portaient des bonnets d'une forme particulière (1). M. Hermann est venu les en dépouiller. Il a soulevé des objections contre la virgule qui sépare les deux derniers mots, et il a cru tout réparer en la supprimant (2). Ce n'était sans doute qu'une distraction de la part de ce célèbre helléniste. Aussi, est-il inutile de nous arrêter à discuter une opinion dont son grand sens aura probablement fait justice. Cependant les erreurs mêmes d'un homme tel que M. Hermann deviennent souvent fructueuses : elles excitent la réflexion, les recherches, et vous mettent sur la voie des découvertes. Si la conjecture que je vais propo-

(*) Cet article est le seul qui ait paru dans la *Revue de philologie*, juillet 1845.

(1) Erat pileus quidam piscatorum proprius. Philippus, Ep. 5.

καὶ πῖλον ἀμφίκρηνον ὑδατοστέγη [l. ὑδατοστεγῆ].

Voy. l'édit. de Gaisford, à la fin du t. IV.

(2) *Opuscul.* vol. V, p. 100-11.

ser a quelque fondement, elle sera due, en partie, à M. Hermann qui m'en a fourni l'occasion.

Je crois qu'il faut mettre à la fin du vers précédent le signe de demi-repos, et lire le vers 13 ainsi :

Νέρθεν τᾶς κεφαλᾶς φορμὸς βραχὺς εἵματ' ἀπείλει.

Pour une oreille *grecque*, il n'y a pas la moindre différence entre cette leçon et l'ancienne. Ainsi, il est aisé de concevoir comment des copistes *grecs* avaient pu confondre l'une avec l'autre. Erasme n'était pas encore venu au monde pour l'honneur de la *Folie* et la mystification des savants (1).

Ἀπείλει est la troisième personne de l'imparfait indicatif du verbe ἀπειλέω, *renfermer* (2).

J'oserai encore n'être pas de l'avis de M. Hermann sur la correction qu'il a proposée pour le v. 25. Μὴ λάθε μ', ne donne pas un sens meilleur que μὴ λαθόμην, sur lequel, d'ailleurs, tous les manuscrits sont d'accord. Il est vrai que M. Hermann prend ce mot

(1) C'est une des plus monstrueuses et des plus ridicules que l'on ait jamais vues. Ce qui n'est pas moins piquant, c'est sa longue durée; voilà plus de trois cents ans qu'elle règne!... Il serait curieux de rechercher combien d'hommes d'esprit par siècle ont protesté contre cette duperie. Ce qu'il y a de certain, c'est que, grâce à l'habitude, cette barbarie dominera longtemps encore dans les pays civilisés, et sera opiniâtrément défendue par de graves docteurs.

(2) A la suite de ce paragraphe venait une discussion sur la variante εἵματα πύσοι, variante donnée par un seul ms. du Vatican. J'ai cru devoir supprimer tout ce qui s'y rapporte; car, après mûre réflexion, je me suis convaincu que πύσοι n'est qu'une erreur de copiste. De pareilles fautes se rencontrent dans les meilleurs manuscrits. En voici un exemple sur mille : au quatrième vers de l'épigramme XI de Théocrite, la plupart des mss. offrent la vulgate ΔΑΙΜΟΝΙΩΣ. Un seul ms. de Milan, mais des plus estimés, porte ΔΑΙΜΩΝ ΩΣ. Peut-on douter que cette variante ne soit qu'une dépravation de la première?

dans le sens d'*oublier;* mais λανθάνομαι signifie ici *se tromper;* c'est la seule signification qu'il ait conservée dans le grec moderne. Je remarquerai, en passant, que c'est ainsi qu'il a été rendu par M. Firmin Didot dans sa traduction de Théocrite :

Me trompé-je? la nuit n'a jamais tant duré (*).

Vers 38 :

Λέγε μοί ποτε νυκτὸς
ὄψιν, τά τις ἔσσεο δὲ λέγει μάνυεν ἑταίρῳ.

Cette leçon, et l'autre que M. Ziegler rapporte en note, étaient déjà connues. Je crois qu'il faut lire :

ὄψιν, τάν τις ἑῷ ἀλέγων μάνυεν ἑταίρῳ.

Voyez les variantes des manuscrits de Paris dans l'édition de Gaisford. Sur cet emploi de τὶς, voy. des exemples dans le Dictionnaire de Schneider. Il eût été facile de mettre, ὄψιν, τάν τις ἐσεῖδ', ἀλέγων μανύεν ἑταίρῳ. Mais j'ai cru ne pas devoir m'écarter des manuscrits, qui tous mettent l'accent sur l'antépénultième. D'ailleurs, τις εω est plus près de εσσεο.

Vers 58 :

Καὶ τὸν μὲν πιστεύσασα χαλαγετὸν ἠπήρατον.

Sur les anciennes variantes, M. Hermann avait corrigé,

(*) Je viens de voir, dans l'édition de M. Dübner, que le glossateur du ms. M explique λαθόμην par ἐπελαθόμην· mais les erreurs et les inepties abondent dans ces gloses; un peu d'attention suffit pour s'en convaincre.

Καὶ τὸν μὲν πίστευσα καὶ ἄγαγον ἀπειρώταν.

On se rapprocherait davantage des manuscrits, en lisant,

Καὶ τότε πιστεύσας ἀκαλ' ἄγαγον ἀπειρώταν,

de ἄκαλα ou mieux ἀκαλά, qu'Hésychius explique par ἄψοφα, ἥσυχα (1).

Vers 65 et suiv. :

Εἴ με γὰρ κνώσσων τὺ τὰ χωρία ταῦτα ματεύσεις,
ἐλπὶς τῶν ὕπνων. Ζάτει τὸν σάρκινον ἰχθύν,
μὴ σὺ θάνῃς λιμῷ καίτοι χρυσοῖσιν ὀνείροις.

On a retourné de vingt manières différentes le premier hémistiche du v. 65 ; mais personne n'a révoqué en doute l'authenticité du mot χωρία, qui m'a toujours paru déplacé et suspect. Les mots κνώσσων et ὕπνων ont probablement été introduits par quelque grammairien qui, voulant remplir une lacune ou rétablir ce qu'il ne pouvait déchiffrer, n'a trouvé rien de mieux que de prendre des mots relatifs à l'idée principale, qui est le songe du pêcheur.

Ce grammairien avait perdu de vue les craintes de

(1) Un des étymologistes publiés par Cramer (*Anecd. gr. parisiens.*, t. IV, p. 104) dit aussi : Ἀκαλός : ἥσυχος. ἔστιν ἦκα τὸ ἠρέμα καὶ ἡσύχως· ἐκ τούτου γίνεται παράγωγον ἤκαλος, ὡς πέμπω πέμπελος καὶ κατὰ συστάσιν (l. συστολὴν) ἀκαλός. En grec moderne, ἀγάλια. Selon Coray (Ἀτάκτ. B, 4), ce mot viendrait de ἀγανός. Il est bien plus probable qu'il tire son origine de ἀκαλά, adv. de ἀκαλός. — Longtemps après avoir fait cette remarque, j'ai vu dans les prolégomènes du t. 2e des Vies de Plutarque (p. ιγ') que Coray lui-même jugeait plus vraisemblable de faire dériver ἀγάλια de ἄκαλα. Probablement, c'est par oubli qu'il n'a pas mentionné cette étymologie dans ses Ἄτακτα.

l'homme au poisson d'or sur le serment qu'il avait fait en rêve, *de ne jamais remettre le pied sur la mer.* Or, c'est précisément cette idée qui le préoccupe à la fin. Il prie son camarade, qu'il croit supérieur en intelligence (v. 32-3), de l'éclairer, de le rassurer. C'est donc sur ce point que doit rouler la réponse de l'autre pêcheur; c'est aussi par là qu'il commence. Il lui parle d'abord de la vanité des songes, il tâche de calmer ses craintes (v. 62-4). Pour mieux réussir, il va lui montrer les dangers auxquels il s'expose, s'il ne se hâte pas de chasser loin de lui des craintes et des espérances également chimériques :

Ἔα μὲν ἄρ' ὄκνον· ὅσον δ' ἐγχωρεῖ, ταῦτα ματεύσας,
ἐλπιστὸν δεῖπνον ζάτει τὸν σάρκινον ἰχθύν, κτλ.

Je dois prévenir le lecteur que, suivant M. Ziegler, deux manuscrits du Vatican donnent, ἐλπὶς τὸν ὕπνον.

IDYLLE XXII, v. 129.

Κεῖτ' ἀλλοφρονέων... Le poëte avait dit plus haut (v. 98) : ἔστη δὲ πληγαῖς μεθύων· et ailleurs (id. XXV, v. 58) : θανάτῳ κεκαρωμένα πέλωρα. Les scoliastes d'Homère, cités par Kiessling, expliquent ἀλλοφρονέοντα (Il. XXIII, 698) par οὐκ ἐν αὐτῷ ὄντα, ἀλλ' ἐξιστάμενον τῇ διανοίᾳ. L'auteur de la 25[e] idylle, qui certainement n'est pas Théocrite, dit, en parlant du lion frappé par Hercule (v. 262) : τὸν μὲν ἐγὼν ὀδύνῃσι παραφρονέοντα βαρείαις | νωσάμενος, etc. Ainsi, ἀλλοφρονῶ est tout à fait synonyme de παραφρονῶ. M. Ameis, qui a bien rendu παραφρονέοντα par *attonitum,* traduit (je ne sais pourquoi) ἀλλοφρονέων par *alia cogitans.*

IDYLLE XXIII, v. 26-7.

Ἄρτι δὲ χαίρειν
τοῖσι τεοῖς προθύροις ἐπιβάλλομαι. Οἶδα τὸ μέλλον.

On a rejeté avec raison la conjecture de Reiske, ἐπιτέλλομαι. Kiessling traduit : *jam vale tuo vestibulo adjicio;* et il affirme dans ses notes que ἐπιβάλλομαι remplace ici l'actif ἐπιβάλλω. M. Ameis n'est pas sans doute de cet avis, puisqu'il traduit : *jam vero ut* ULTIMUM *vale dicam tuo vestibulo me admoveo.* Laquelle de ces versions est la vraie? Ni l'une ni l'autre, ce me semble. Il est fort probable qu'au lieu de τοῖσι τεοῖς προθύροις, il y avait τοῖσιν (ou σοῖσιν) ἐνὶ προθύροις (*). De cette manière le sens deviendrait parfaitement clair et naturel. En effet, jusqu'ici l'amant n'avait parlé que de son désespoir; maintenant il ajoute : *Mais ici, devant ta porte, je me prends à me réjouir. Oui, je connais l'avenir... Il viendra un temps où tu aimeras à ton tour, où, le cœur brûlé, tu verseras des larmes amères.* » Il sera donc vengé! Cette idée le console et

(*) Suivant M. Wordsworth, l'article remplace quelquefois le pronom possessif σός (voy. ses notes sur Théocrite, aux pages 19-167 et 177). Ce qu'il y a de certain, c'est que τοῖσι peut fort bien remplacer ici τούτοις. Dès-lors, il aurait la même valeur que σοῖσι, puisque la personne qui parle se trouve devant la maison de celui qui l'écoute. Il est probable que, dans τοῖσΙΝ ЄΝὶ, le dernier mot a été absorbé par la syllabe précédente, ΙΝ. Après cet accident, qui n'a rien d'extraordinaire en paléographie, arrive un correcteur qui, faute de comprendre la valeur de l'article, remplace ἐνί par τεοῖς, rapportant les datifs au verbe ἐπιβάλλομαι. C'est ainsi qu'au vers dernier de la 21e idylle, tous les mss. portent καίτοι χρυσοῖσιν ὀνείροις, au lieu de καὶ τοῖς (scil. σοῖς), d'après la correction de Scaliger, que la plupart des critiques ont adoptée. Un autre motif qui aura pu engager le correcteur à substituer τεοῖς à ἐνί, c'est le passage suivant dans l'idylle même qui nous occupe (v. 36-7) : Ἁππόταν ἐξενθὼν ἠρτημένον ἐν προθύροισι ‖ τοῖσι τεοῖσιν ἴδῃς...

lui donne de la joie; mais cette joie est fausse et passagère; elle ne dure qu'un instant. La passion dominante, l'amour, reprend bientôt le dessus, et sa malheureuse victime n'a plus que des paroles de tendresse et de prière. Ce flux et reflux de sentiments contraires dans le cœur agité de l'amant, est une beauté de plus dans le tableau pathétique de Théocrite, peintre fidèle et gracieux de la nature; mais ce trait de beauté était masqué par la leçon τοῖσι τεοῖς, qui empêchait de saisir le vrai sens de la locution χαίρειν ἐπιβάλλομαι.

V. 41-2 :

Κἂν νεκρῷ χάρισαι τὰ σὰ χείλεα. Μή με φοβαθῇς·
οὐ δύναμαι ζῆν, εἴγε διαλλάξας με φιλάσεις.

Tel est le texte du dernier vers dans la plupart des éditions; mais aucun ms. ne le justifie. On peut consulter, pour les variantes, les éditions de Gaisford, de Ziegler, etc. Dans les mss., la principale leçon, dont les autres se rapprochent plus ou moins, est celle-ci : οὐ δύναμαι εἴν σε διαλλάξεις με φιλάσας. Un seul ms. donne, οὐ δύναμαι ξη εἴστε. Il est probable que le ζῆν des éditions doit son origine à cette variante. M. Wordsworth en a tiré cette conjecture : οὐ δ' ὀνομάξαιμ', ἤν σε διαλλάξας με φιλάσῃς, qu'il traduit ainsi : *Non te significam quidem, non te prodam* [apud inferos?], *si tu ultro mutato affectu me* φιλάσεις. » En grec on dirait, ἢν σαυτὸν διαλλάξας φιλήσῃς με. Il en est de même de la leçon adoptée par M. Ameis, ἢν σε διαλλάξῃς με φιλάσας, *si te mutaveris me osculatus* : c'est comme si l'on disait en grec, ἢν σαυτὸν διαλλάξῃς φιλήσας με. Peut-être ne serai-je pas plus heu-

reux que les autres; cependant, je dois dire que, d'après ma conviction intime, la vraie leçon est :

οὐ δύναμαι [δάκν]ειν σε· διαλλάξεις με φιλάσας.

Pour le sens, on cherchera vainement un mot qui s'y adapte mieux que δάκνειν. Mais comment ce mot a-t-il pu être mutilé ainsi? Il me semble que la paléographie peut rendre compte de cet accident. En effet, il existe quelques rapports de ressemblance entre ΔΥΝΑΜαι et ΔΑΚΝειν· une légère altération dans l'écriture du second mot aura suffi pour rendre cette ressemblance plus frappante et pour engager le copiste à supprimer ce qui à ses yeux n'était qu'une répétition inutile. Il faut lui savoir gré de nous avoir laissé au moins la terminaison de l'infinitif (ειν), bien que surchargée d'un double signe prosodique.

J'ignore si la faute de copiste que je viens de décrire, a reçu un nom technique. On pourrait l'appeler *omission par ressemblance,* comme l'opposé de διττογραφία.

Faut-il prendre ici δάκνειν au figuré comme dans la 12e idylle, v. 25, où le scoliaste l'explique par λυπηρόν τι ἢ δηκτικὸν δρᾶν? ou vaut-il mieux l'entendre dans le sens propre? Je pencherais volontiers vers ce dernier parti; car il me semble voir là une allusion au proverbe, νεκρὸς οὐ δάκνει, allusion qui s'accorde mieux avec le sens propre. A travers le ton suppliant de l'amant malheureux, ce trait a l'air de lui échapper malgré lui; il n'en est que plus acéré et plus pénétrant.

Quant à la variante οὐ δύναμαι ζῆ εἴστε, on en pourrait tirer οὐ δ. ξαίνειν σε. Toutefois δάκνειν me paraît

préférable de beaucoup. Supposé que ξη fût le reste de ξαίνειν, je regarderais ce dernier mot comme une glose de δάκνειν.

IDYLLE XXVII, v. 18 (*).

Μὴ 'πιβάλῃς τὰν χεῖρα, καὶ εἰσέτι χεῖλος ἀμύξω.

Ce vers, après avoir donné et subi réciproquement de longues tortures, a fini par être expulsé. Tel a été aussi le sort de cet autre vers, mentionné par H. Estienne seul :

Μὴ προβάλῃς τὰν χεῖρα, καὶ εἰσέτι χεῖλος ἀμέλξω (1).

D'abord il a été considéré comme une variante; mais plus tard, l'authenticité même en a été révoquée en doute, à cause du silence des mss. Tout négatif qu'il est, cet argument ne laissait pas que d'avoir quelque valeur. Mais aujourd'hui que la bonne foi de H. Estienne est parfaitement constatée (**), il faut bien croire à l'origine antique de *son* vers. Ma conviction à cet égard est entière. Voyons s'il est possible d'en tirer parti.

L'idylle qui nous occupe est un petit drame des plus délicieux. La scène s'ouvre par un débat à pro-

(*) Le véritable auteur de cette idylle est inconnu. Il n'y aurait que plaisir et profit à consulter sur cette pièce la nouvelle édition qu'en a donnée G. Hermann (à la fin de *Bionis et Moschi carmina*) et les savantes notes qui l'accompagnent.

(1) ἀμέλξω est une correction de H. Estienne, pour ἀμύξω. Elle est digne du goût exercé et délicat de ce grand helléniste. Du reste, il n'y a là de lui que ce changement.

(**) Voir la préface de M. Sintenis dans son édit. des Vies de Plutarque, et Schœll, *Histoir. de la littérat. gr.*, t. II, p. 153.

pos de baisers entre Daphnis et son amante. La discussion s'engage sur l'amour; Daphnis essaye de séduire la bergère par des raisonnements; mais il ne tarde pas à s'apercevoir qu'il a affaire à forte partie. Il passe donc à l'action et embrasse de nouveau la bergère; celle-ci oppose la main pour se défendre. C'est alors que Daphnis lui crie :

18 Μὴ προβάλῃς τὰν χεῖρα, καὶ εἰσέτι χεῖλος ἀμέλξω.

La bergère réplique aussitôt, en parodiant les paroles de l'amant :

19 Μὴ 'πιβάλῃς· τὰν χεῖρα καὶ εἰσέτι χεῖλος ἀμύξω.

« Ne m'attaque pas (*)! Je t'écorcherai la main, et « les lèvres par-dessus le marché. »

Le vers que H. Estienne nous a conservé, est plein de grâce et de charme; il respire ce parfum exquis, inimitable, qui ne se rencontre que chez les anciens et auquel il est impossible de se méprendre. Si l'immortel auteur du *Thesaurus* eût été capable de faire des vers grecs de cette qualité, il mériterait un rang honorable parmi les poëtes classiques; mais c'est là un miracle qui ne s'est jamais vu et qu'il ne sera donné à personne de réaliser.

Un savant (Kœhler) a rapproché du vers de H. Estienne (il faut bien l'appeler ainsi) ce passage d'Horace (Epod. III, 19) :

Manum puella savio opponat tuo.

(*) Ou bien « ne recommence pas. » — Les parodies de cette sorte sont fréquentes dans les idylles dialoguées de Théocrite.

Faudrait-il en conclure que le poëte romain a imité ici l'ὀαριστύς? Il serait, je crois, téméraire de l'affirmer. Mais ce rapprochement servirait à prouver le mérite du vers grec à ceux qui ne le sentiraient pas de prime abord. L'image qu'il exprime est si naturelle, si gracieuse, qu'un autre poëte ancien, Properce, n'a pas manqué de la reproduire (II, eleg. 29, v. 39) :

> Dixit et opposita propellens savia dextra
> Prosilit.....

Mais revenons à l'idylle grecque. C'est un trait d'habileté, à mon avis, chez l'auteur, quel qu'il soit, de cette idylle, d'avoir renouvelé l'action ou la lutte que l'on avait vue au début de la pièce, afin d'y jeter du mouvement et de rompre à la fois la monotonie du discours. Cependant, on le voit, la lutte ici devient plus vive qu'elle n'était au début, et Daphnis se montre plus entreprenant. Tout cela est dans l'ordre naturel (*).

Vers 21 :

> Πολλοί μ' ἐμνώοντο· νόον δ' ἐμὸν οὔτις ἔαδεν.

Un ms. de Milan porte ἀείδει. D'après cette variante, M. Ziegler a proposé ἔπειθεν, qui est très-plausible.

(*) Hermann avait trop de goût et de sentiment poétique pour ne pas apprécier le vers de H. Estienne; mais il n'en adopte que le dernier hémistiche, dont il tire un excellent parti. Du reste, il suppose plus d'une lacune dans l'ὀαριστύς. D'après l'idée qu'il s'est formée de l'économie de cette idylle, il a transposé la moitié du vers de H. Estienne au commencement. En conséquence, le renouvellement d'action, dont il a été question plus haut, n'existe pas dans l'édition de Hermann. Il avait de même disparu dans toutes celles qui suppriment le vers : Μὴ 'πιβάλῃς τὰν χεῖρα...

J'avais conjecturé, sans y tenir beaucoup, νόῳ δ' ἐμῷ οὔτις ὀπήδει. Ce dernier mot, étant poétique, a dû fourvoyer les copistes. Au contraire, ἔπειθεν est encore aujourd'hui du langage commun.

Vers 61 :

> Ἄρτεμι, μὴ νεμέσα· σὴ ἐρημιὰς οὐκέτι πιστή.

La leçon du ms. de Milan σοὶ ἔρημας οὐκέτι... (1), m'a fait penser qu'il y avait peut-être : σὺ δ' ἐρήμαις οὐκέτι πιστή. La bergère prie Diane de ne pas lui en vouloir. La pauvrette! elle a mille fois raison. Ce n'est pas sa faute, si elle a succombé; c'est la faute de Diane, sa patronne, qui ne sait point protéger les vierges dans la solitude.

ÉPIGRAMME XVII (*).

Ὦ Βάκχε, χάλκεόν νιν ἀντ' ἀλαθινῶ
τὶν ὧδ' ἀνέθηκαν
οἱ Συρακόσσαις ἐνίδρυνται πεδωρισταὶ πόλει,
οἷ' ἀνδρὶ πολίτᾳ
σωρὸν γὰρ εἶχε ῥημάτων μεμναμένους
τελεῖν ἐπίχειρα.

Tel est le texte donné par M. Ameis. Au v. 7, μεμναμένους est la leçon des meilleurs manuscrits. MM. Boissonade, Meineke et Ziegler ont donné μεμναμένοι, d'après Scaliger. D'ailleurs, la plupart des éditeurs ont

(1) Gail assure aussi qu'un ms. du Vatican, coté par lui C, porte σοι ερημας. — G. Hermann a donné cette belle correction : μὴ νεμέσα σέο ῥήμασιν οὐκέτι πιστᾷ.

(*) Anthol. pal., IX, 600.

mis en parenthèse les mots σωρὸν γὰρ εἶχε ῥημάτων. M. Ameis, dominé par le désir, très-louable d'ailleurs, de rétablir la leçon des mss., s'est laissé entraîner dans une singulière erreur; il a cru que l'on pouvait conserver ici μεμναμένους à titre de participe absolu, tout en le rapportant, comme attribut, au sujet de la proposition (οἳ . . . πεδωρισταί). Pour comble de distraction, il invoque à son appui la Grammaire grecque de Rost (voy. sa préface, p. xxv). Il est facile de se convaincre que, dans les exemples cités par cet habile grammairien, l'accusatif absolu n'est jamais l'attribut du sujet.

M. Wordsworth, d'après une variante de l'édition de Florence qui, au lieu de la vulgate χρημάτων, porte χρὴ μένων, a fait cette conjecture ingénieuse : δῶρον παρεῖχε· χρὴ μὲν ὧν μεμναμένους | τελεῖν ἐπίχειρα. En outre, il repousse le mot σωρός, qu'il prend dans le sens de *acervus, congeries* = amas, comme déplacé et même injurieux. On pourrait lui objecter que σωρός doit être pris ici en bonne part, comme synonyme de θησαυρός (voy. les notes de Jacobs sur les *Analecta*, t. IX, p. 349). A cette objection, M. Wordsworth pourrait répondre que les exemples d'une pareille signification sont très-rares, et même équivoques. Il ne m'appartient pas de juger ce procès; je me bornerai donc à énoncer une conjecture qui, à défaut d'autre mérite, a celui de coûter le moins de changements possible au texte des manuscrits, puisqu'il n'y a que le premier mot de modifié; la voici :

Ὥρα γὰρ εἶχε ῥημάτων μεμναμένους
τελεῖν ἐπίχειρα·

πολλὰ γὰρ ποττὰν ζόαν τοῖς πᾶσιν εἶπε χρήσιμα·
μεγάλα χάρις αὐτῷ!

J'ai copié la fin de l'épigramme pour mettre le lecteur à même de voir d'un coup si notre conjecture se lie bien avec ce qui précède et ce qui suit.

SUR BION ET MOSCHUS.

Désormais la tâche de la critique sur ces deux poëtes se trouve singulièrement abrégée à cause de l'édition de G. Hermann. Le petit nombre de remarques que je vais donner datent d'aussi loin que mes observations sur Théocrite. Si le travail de Hermann avait paru quelques années plus tôt, probablement il ne m'aurait pas laissé le courage d'explorer un terrain que cet homme illustre avait fouillé avec tant de succès.

BION. — IDYLLE 1re, v. 57.

καὶ κλαίω τὸν Ἄδωνιν, ὅ μοι θάνε, καὶ σὲ φοβεῦμαι.

M. Ameis a adopté la belle conjecture de M. Bergk, καὶ σεσόβημαι. Mais peut-être s'écarterait-on moins du ms., en lisant καὶ θορυβεῦμαι. — Hermann reproduit la leçon vulgate, sans aucune remarque.

IDYLLE II.

οὐδέ τις Ἕλλην,
οὔτε Μυκηναίων οὔτ' Ἤλιδος οὔτε Λακώνων
μεῖνεν ἑὸν κατὰ δῶμα, φέρων δισσὶν ἀνὰν Ἄρηα.

Plus d'un éditeur a adopté la correction de Bentley, δύστανον Ἄρ. Je crois fermement, avec M. Wordsworth, qu'il faut ici un verbe. Il propose en hésitant, φέρων δὲ συνάγαγ' Ἄρ. Il me semble que φέρων δὲ συνῶρσεν conviendrait mieux (*).

Vers 23-5 :

Καὶ ποτὲ μὲν τήνας ἐφίλει χέρα, πολλάκι δ' αὐτᾶς
στόμ' ἀνὰ καλὸν ἄειρε, τὰ δ' ἀδέα δάκρυ' ἐπῄνει.
ἤσθιε δ' οὐκ ἄλλᾳ σὺν ὁμάλικι . . . .

Je lirais volontiers : πολλάκι δ' αὐγὰς | σῶμ' ἀνὰ καλὸν ἄειρε, τὰ δ' ἀδέα δάκρυ' ἐπῄνει. « Souvent il levait les yeux sur ce beau corps, et ses douces larmes exprimaient son admiration (*). »

Le mot ἤσθιε du vers dernier a été jugé sévèrement, peut-être sous l'influence de nos idées modernes. Il a été changé en ἥσθη, et dès-lors σὺν ὁμάλικι n'a dû former qu'un seul mot, συνομάλικι (**). N'est-il pas à craindre

(*) Hermann a donné φυγὼν δύστανον Ἄρηα.

(*) L'édit. de Hermann porte : πολλάκι δ' αὐτᾶς | στάμονα καλὸν ἄειρε καὶ ἀδέα δείκαν' ἐπῄνει. On sait que στάμονα est une correction de Scaliger ; il n'y a que δείκανα qui appartienne à Hermann. Sans doute, en admettant στάμονα, il était impossible d'imaginer rien qui s'accordât mieux avec cette leçon que δείκανα.

(**) Hermann, observant qu'il faudrait l'imparfait ἥδετο, a préféré le participe ἡσθείς.

qu'on ait remplacé ainsi un *détail essentiel* par une *généralité inutile?* En effet, la prédilection d'Achille pour Déidamie a été suffisamment signalée dans le vers précédent : ἐξ ἠοῦς δ' ἐπὶ νύκτα παρίζετο Δηϊδαμείᾳ. Maintenant le poëte ajoute un nouveau trait, afin de mieux montrer l'extrême assiduité du jeune héros auprès de l'objet de son amour. Voir dans la femme un être idéal, quelque chose d'éthéré, au-dessus des besoins physiques de l'humanité, c'est ce qui n'entrait pas dans l'esprit des poëtes anciens, encore moins dans les idées des héros d'Homère. Ils adoraient la beauté, mais *ils aimaient de tout leur corps.* Achille et Déidamie, s'aimant d'amour tendre, devaient saisir avec ardeur toutes les occasions de se trouver tête à tête. L'heure des repas offrait un prétexte plausible; ils convinrent de dîner toujours ensemble. Probablement Achille n'était pas arrivé à ce degré de raffinement que l'on a vu chez Lord Byron, et l'on peut présumer, sans risque de se tromper, que le fils de Thétis, loin d'éprouver aucune répugnance à voir sa maîtresse se nourrir comme une simple mortelle, prenait plaisir à lui tenir compagnie en partageant ses repas.

MOSCHUS. — IDYLLE I, v. 22.

Πάντα μὲν ἄγρια, πάντα· πολὺ πλεῖον δέ οἱ αὐτῷ
βαιὰ λαμπὰς ἐοῖσα τὸν ἅλιον αὐτὸν ἀναίθει.

M. Boissonade a donné δὲ ἡ αὐτῷ, d'après Callierges. M. Ameis, suivant la variante δ' ἐνὶ αὐτῷ, et la conjecture de Briggs ἐνιαυτῷ, a formé περιπλομένῳ δ' ἐνιαυτῷ. Ne serait-il pas plus simple de lire, πολὺ πλεῖον

δέ Τοι (ou δ' ὅ Τοι) αὐΔῶ· || βαιὰ λαμπὰς ἐοῖσα... Le présent αὐδῶ est là pour le futur αὐδήσω. M. Boissonade a noté dans Théocrite deux ou trois exemples de cet emploi (voy. sa 2ᵉ édit., p. 246). — Au dernier vers, on voudrait peut-être, pour plus de précision, lire, avec un léger changement, οἱ εὖσα, au lieu de ἐοῖσα. Je ne m'y oppose pas, quoique cela ne me semble guère nécessaire (*).

IDYLLE III, v. 48-9.

J'avais hasardé une conjecture sur ce passage désespéré, avec un vers pour remplir la lacune que je soupçonnais. Il serait plus qu'inutile de rappeler ici cette conjecture, abandonnée aussitôt que j'ai eu connaissance de l'admirable correction de Hermann. Ce critique éminent indique aussi une lacune après le vers 49. En citant donc le passage tel qu'il l'a restauré, je me permettrai de mettre à la place de la lacune le vers dont il a été parlé plus haut :

αἱ δ' ὑπεφώνευν
πενθάδες ὀρνίθεσσι πελειάδες· « Ἀλλὰ καὶ ἄμμες
[μυρόμεναι τὸν ἀοιδὸν ἄδαν οὐχ ἔσχομεν ἄλγευς]. »

IDYLLE III.

Στρυμόνιοι μύρεσθε παρ' ὕδασιν αἴλινα κύκνοι,

(*) Hermann a donné πολὺ πλεῖόν γε μὲν ἅ οἱ || βαιὰ λαμπάς..... Je doute fort que cette conjecture puisse plaire à quiconque a le sentiment de l'élégance et de l'*euphonie* hellénique. Ceux qui, comme moi, professent une profonde admiration pour le savoir et le talent immense de Hermann, doivent être fâchés qu'une pareille phrase soit tombée de sa plume : *bonus dormitat Homerus.*

καὶ γοεροῖς στομάτεσσι μελίσδετε πένθιμον ᾠδάν,
οἷαν ἐν ἡμετέροις ποτὲ χείλεσι ΓΗ͂ΡΥΣ ἄειδεν·
εἴπατε δ' ΑΫ κώραις Οἰαγρίσιν, εἴπατε πάσαις
Βιστονίαις Νύμφαισιν, ἀπώλετο Δώριος Ὀρφεύς.

Le vers 16, tel qu'il est imprimé ici, représente les leçons des meilleurs mss. La vulgate οἷαν ὑμετέροις... γῆρυν... a été suivie par M. Meineke. M. Boissonade, dans sa première édition, a donné οἷα ἐν ὑμετ... γῆρυν... dans la deuxième, οἷα ἐν ὑμ... γῆρυς... M. Ameis a préféré οἷαν ὑμετέροις... γῆρυς ἄειδεν, qu'il traduit ainsi : *qualis ad vestras olim ripas vox sonabat.* Ce sens est impossible d'après le texte grec. On dit figurément χεῖλος ποταμοῦ· mais jamais le mot χεῖλος seul ne pourra impliquer cette signification, encore moins dans le passage en discussion, où le poëte s'adresse à des oiseaux chanteurs, doués d'une bouche, ce qui suppose aussi l'existence de *lèvres.* Ainsi tout lecteur rapportera naturellement ὑμετέροις χείλεσι aux cygnes mêmes, et non pas aux bords du Strymon. Quelle est d'ailleurs cette voix qui *autrefois faisait entendre un chant plaintif?* Était-elle autre que celle des cygnes? Et pour qui ce chant lugubre?... D'un autre côté, si on rapporte ὑμετέροις χείλεσι aux cygnes, en conservant la leçon authentique γῆρυς, il en résulte un amphigouri ridicule, qui fait disparate avec le style élégant et facile de Moschus.

J'ai dit que γῆρυς est la leçon authentique, γῆρυν étant du fait des premiers éditeurs; mais je ne prétends pas que γῆρυς soit sain. Cependant, toute corrompue qu'elle est, cette leçon est d'un grand prix, parce qu'elle seule peut nous servir de point de repère

dans la recherche de la leçon véritable. Selon ma conviction, elle devrait être ainsi :

οἵαν ὑμετέροις ποτὲ χείλεσι κύρσεν ἀείδειν.

« Que vos bouches plaintives modulent le chant « lugubre que le sort [d'Orphée] mit jadis sur vos lè- « vres. Dites *de nouveau* aux Muses, ses sœurs, dites « aux nymphes de la Bistonie : l'Orphée Dorien n'est « plus! »

Ce n'est pas la première fois que le mot poétique κύρσεν aura dérouté les copistes. Voy. plus haut, p. 55-7. Sur la confusion de γ, tantôt avec l'aspirée χ, tantôt avec la douce κ, voir ci-après les remarques sur les *morceaux apocryphes* (*).

(*) D'après ses principes sur la distribution des strophes, Hermann a intercalé ce vers entre le 21 et le 22e :

οὐκ' ἔτ' ἐρημαίῃσιν ὑπὸ δρυσὶν ἥμενος ᾄδει
οἷά οἱ ἱμερτοῖς ποτὲ χείλεσι γῆρυς ἄειδεν,
ἀλλὰ παρὰ Πλουτῆϊ, etc.

La correction de Hermann est, comme on voit, ingénieuse et telle qu'on devait l'attendre de sa main; il a fait tout ce qui était possible pour effacer les taches qui défiguraient le vers en discussion. Néanmoins, malgré l'habileté de ses efforts, il y reste encore un air de recherche et d'affectation, et le vers, en définitive, ne dit pas grand' chose. Au surplus, l'euphonie a disparu du commencement pour faire place à οἷά οἱ ἱμ. Du reste, la question n'est pas de savoir si les changements opérés sont bons, mais surtout s'ils sont nécessaires, indispensables. Dès qu'on peut s'en passer, ou obtenir à moindres frais l'amendement essentiel, le reste devient superflu et sans valeur. Il ne m'appartient pas d'apprécier le système du célèbre critique sur l'ordonnance des strophes dans les élégies des poëtes bucoliques, système qu'il invoque à l'appui de la transposition du vers 16; je dirai seulement que ce vers, dûment corrigé, est beaucoup mieux à la place qu'il occupe d'après les mss. Là, en effet, il est nécessaire à la liaison des idées, comme le prouve la particule αὖ du vers suivant; il s'y adapte parfaitement, sans donner prise aux critiques que nous venons d'énoncer tout à l'heure; tandis que, transposé comme il l'a été par Hermann, il paraît un hors-d'œuvre, ou ne serait, tout au plus, qu'un faible ornement.

IDYLLE IV, v. 57-8.

ὣς ἄρ' ἔφη· τὰ δέ οἱ θαλερώτερα δάκρυα μήλων
κόλπον ἐς ἱμερόεντα κατὰ βλεφάρων ἐχέοντο...

On a proposé δάκρυα μᾶλλον· conjecture facile, mais insuffisante et peu probable. Il me semble qu'il y avait δάκρυ' ἼΑΛΛΟΝ || ... κατὰ βλεφάρων Τ' ἐχέοντο. On sait que la figure appelée πρωθύστερον, n'est pas rare chez les anciens. Ici l'ordre naturel serait : δάκρυα πυκνότερα ἐκ τῶν βλεφάρων ἐχέοντο καὶ εἰς τὸν κόλπον ἔῤῥεον.

SUR DEUX MORCEAUX APOCRYPHES.

M. Boissonade, dans les notes de sa première édition de Théocrite (p. 267-272), a reproduit deux morceaux reconnus pour apocryphes, mais devenus extrêmement rares, et dont l'un se rattache à la fin de la 24ᵉ idylle et l'autre au début de la 25ᵉ. Le style de ces morceaux est des plus mauvais. L'illustre éditeur y a fait quelques corrections en passant. A mon tour, j'ai essayé de rectifier quelques endroits auxquels il n'a pas touché.

Pag. 267, vers dernier :

Αὐτὰρ ἐπ' ἄματι τυννὸν ἄνευ πυρὸς αἴνυτο δόρπον·
δεῖπνον δ' ἐς χόρον, ὅσσον οἱ ἄρκιον εἶεν.

Je lirais : δεῖπνόν θ' [ὡπλίσατ'] ἐς χόρον,... ἦεν.

Page 269, v. 32. A propos de ce vers,

μητρὸς ὃς ἔσχε γάμους βίης Ἡρακλείης,

M. Boissonade s'exprime ainsi : « Nescio quid sit medicinæ faciendum. » Peut-être y avait-il : γάμους, [ἐξ ὧν] βίη Ἡρακλείη· ou bien, ἐξ ἧς, par rapport à μητρός. Cela n'est pas élégant, tant s'en faut; mais il y a dans ce morceau beaucoup de vers d'un goût plus détestable encore.

V. 33 :

Δὴ τότ' ἐπ' Εὐρυσθῆος ἐπέμπετ' ἀγῶνας ἀνάγκῃ,
ᾗ γ' οἱ γειναμένῳ ἄμ' ἐφέψατο. Ζεὺς ὑπὸ χήρης
ἐξετατᾶν Εὐρυσθέ' ἀπάντων ὤμοσ' ἀνάξειν, etc.

Au v. 34, il vaudrait mieux lire ἥ οἱ. La particule γε est parfaitement inutile ici. = Il faut lire ensuite Ζεὺς ὑπό γ' Ἥρης | ἐξ ἀπατᾶν... Voici la construction et le sens de la phrase : Ζεὺς ὑπὸ τῶν Ἥρας ἀπατῶν (i. e. ἀπατηθεὶς ὑπὸ Ἥρας) ὤμοσε ποιήσειν τὸν Εὐρυσθέα βασιλέα πάντων... Dans la prononciation *grecque*, le son de γ approche de celui de χ, de même qu'en allemand la consonne *g* se prononce quelquefois *ch*. Du reste, on sait, qu'en sa qualité de *moyenne*, la consonne γ tient le milieu entre l'*aspirée* χ et la *douce* κ. Ainsi, elle peut se confondre tantôt avec l'une, tantôt avec l'autre. On voit donc que le passage de γ' ἥρης à χήρης était bien facile, et en quelque sorte inévitable, χήρα étant un mot du langage commun. Mais quelles oreilles que les oreilles de l'homme qui a pu écrire et donner pour un vers cette ligne : ἥ γ' οἱ γειναμένῳ ἅμ' ἐφέψατο. Ζεὺς ὑπό γ' Ἥρης! Il est inutile de remarquer que la particule aurait pu également manquer après ὑπό, à cause du nom propre Ἥρης. Il est heureux que le poétastre n'ait pas songé à la fourrer aussi entre γειναμένῳ et ἅμα.

Pag. 271, v. 16 : ἀλλ' ὅππως σ' ἀππάτησ', ἐπειὴ τοὖργον σὺ τέλεσσας. La réduplication de π dans le mot ἀππάτησ', ne peut être qu'une faute de copiste.

SUR UNE SCOLIE.

A propos du vers 43 de la 3e idylle de Théocrite, où se trouve le nom de Μελάμπους, le scoliaste dit : Μελάμπους δὲ ἐκλήθη, ὅτι γεννηθεὶς ἐξετέθη παρὰ τῆς μητρὸς Ῥοδόπης ἐν ὑψηλῷ τόπῳ. Παντὸς δὲ τοῦ σώματος σκεπομένου, μόνους ἦν γυμνὸς τοὺς πόδας, καὶ ἐξεκαύθη ὑπὸ τοῦ ἡλίου· ὅθεν καὶ Μελάμπους ἐκλήθη. M. Dübner (p. 131 de son excellente édition) fait la remarque suivante : *Recte offendit Jacobsius in* ὑψηλῷ τόπῳ, *quum aut* APRICUS *requiratur, ut urerentur fasciis non involuti pedes, aut* σύνδενδρος, *pedes tamen* ἀσκίους *relinquens, ut narrat schol. Apollonii I*, 118. Au lieu de ὑψηλῷ, il y avait très-probablement εὐηλίῳ ou plutôt εὐείλῳ, qui se prononce *evilo;* de là, on a fait ἐϋήλῳ qui peut se lire également ἐφήλῳ et ἐψήλῳ. On voit ainsi d'où vient le ὑψηλῷ des copistes du scoliaste.

MARGINALIA QUÆDAM (1).

ÆSCHYLUS.

Agam. v. 3. Prudenter, ut aliis in locis, Ahrensius hîc quoque a prioribus discessit editoribus, ἄγκαθεν qui contractum putant ex ἀνέκαθεν vertuntque *desuper*. Testantur sane grammatici Æschylum ἄγκαθεν dixisse κατὰ ἀποκοπὴν ἀντὶ τοῦ ἀνέκαθεν, sed ad hunc locum referri ea testimonia non debebant. Custos ἄγκαθεν, *ex ulnis* quibus caput innixum habebat, astra spectabat *canis ritu*, quiete observantis capite inter anteriores pedes demisso. Hoc bene perceptum indicavit Dumbar, *Greek and English lexicon,* voce Ἄγκαθεν.

Choeph. v. 655. Τόδε jungendum esse cum τρίτον quo clarius indicetur, præfero distinctionem Maltbyi (Thesaur. poes. Gr. v. Ἐκπέραμα),

τρίτον τόδ', ἐκπέραμα δωμάτων καλῶ,

(1) Ces remarques, auxquelles M. Dübner a fait l'honneur de les traduire en latin, étaient destinées à paraître en tête de la nouvelle édition (1846) d'Eschyle et de Sophocle, de la collect. Didot. Quoique déjà imprimées, elles ont été omises par mégarde.

cum interpretatione scholiastæ, ἐκπέραμα de concreto intelligentis, τὸν διάκονον τὸν εἰσιόντα καὶ ἐξιόντα πρὸς τὰς ἀποκρίσεις.

Ibid. v. 785 :

δὸς τύχας, † δ' εὖ τυχεῖν κυρίως †,
τὰ σώφρον' εὖ μαιομένοις ἰδεῖν.

scribendum puto :

δὸς τύχας, κυρίως δ' εὖ τύχοι

Nisi malis per se stare votum κυρίως δ' εὖ τύχοι, παρενθέσεως signis cingendum. Est autem totum hoc carmen (783-837), si quod aliud Æschyli, incertæ scripturæ et plurimis criticorum divinationibus tentatum, sed « nondum (verba Dindorfii sunt, Metr. scenicorum Gr. p. 51) ita emendatum, ut metra per totum de« scribi possint, » et sententia ubique appareat dictioque Æschylea. Quare meum quoque periculum aliquod in commune feram, ductuum manu scriptorum apices rimans modeste, non evagatus liberiore musa. Versus sunt 796 et 797 in quibus muto aliquid, sed ob ea quæ apud Ahrensium leguntur locum paullo altius repetam, a v. 789,

πρὸ δὲ δήχθρῶν
τῶν ἔσω μελάθρων, ὦ Ζεῦ, θές·
ἐπεί νιν μέγαν ἄρας
δίδυμα καὶ τριπλᾶ
παλίμποινα θέλων ἀμείψει.
Ἴσχε δ' ἀνδρὸς φίλου πῶλον εὖ-
νιν ζυγέντ' ἐν ἅρματι

πημάτων ἘΚδρόμῳ, προστιθεὶς
μέτρον, ΤΊΣΕΙ σωζόμενον ῥυθμὸν
τοῦτ' ἰδεῖν δάπεδον,
ἀνομένων βημάτων ὄρεγμα.

Turnebus intellexit ἀμείψει esse secundam personam, quam Pauwius interpretatur *vicissim accipies* vel *accipere poteris*. Idem Pauwius sententiam instaurasse videtur restituto Ἴσχε v. 794 pro ἴσθι. Dübneri est v. 796 ἐκδρόμῳ, quod quemvis fere librariorum offendere debebat, ut ἐν δρόμῳ ponerent quæ est codicum scriptura. Vocabulum testatur Pollux I, 219 : Ἔστι δέ τις ἵππου δρόμος ἔκδρομος, ὅταν ὑπὲρ τὸ τεταγμένον τοῦ δρόμου μέτρον ὑπὸ ῥύμης φέρηται. Ego posui v. 797 τίσει pro edito τίς ἄν. Quæ sic verto et explico : *Eumque ante hostes qui in domo sunt, Jupiter, constitue : nam quum magnum hunc extuleris* (i. e. antea exulem ea potentia instruxeris, ut jam sese opponere hostibus et ultionem patris aggredi possit), *duplicem et triplicem retributionem* (scelerum in regem Διογενῆ commissorum) *redditam accipies lubens. Verum inhibe cari viri* (Agamemnonis) *pullum orbum astrictum currui calamitatum ultra metam evaganti, modum* (moderationem) *apponens, ut in ultione justam mensuram servari hoc solum videat, ad quod facti gressus tendebant* (sive *videat, et factorum gressuum successum*). Scholiastarum unus, μηδὲ ὑπερδραμὼν ἐν τῷ δαπέδῳ διαῤῥήξῃ τὸν χαλινόν, videri potest allusisse ad ἐκδρόμῳ : certius est eum legisse ῥυμόν pro ῥυθμόν : sed ῥυμόν illum quum primam syllabam producat, perdit versum dochmiacum. Cogitavi etiam de reponendo v. 797, τίταν (pro τίς ἄν) σωζόμενον ῥυθμόν, ut legitur

v. 67, τίτας φόνος. Ex scholiastis unus in suo codice legit ἴδοι, non ἰδεῖν v. 798 : quod si verum est, fortasse ita scribendum :

Ἴσθι δ' ἀνδρὸς φίλου πῶλον εὔ-
νιν ζυγέντ' ἐν ἅρματι·
πημάτων ΕἸ δρόμῳ προςτίθΗΣ
μέτρον, τίσει σωζόμενον ῥυθμὸν
τοῦτ' ἴδοι δάπεδον,...

ἴδοι pro ἴδοι ἄν.

Eumenid. v. 103. Codicum scriptura,

ὅρα δὲ πληγὰς τάσδε καρδίᾳ σέθεν,

præferenda mihi videtur omnibus quæ de hoc versu prolatæ sunt conjecturis. Καρδία, ut alibi, positum est pro φρήν, γνώμη : *Aspice plagas hasce animo tuo*, quasi dicas *animi oculis* : dormiunt enim Furiæ quæ his verbis monentur, neque juberi possunt oculis inspicere vulnera Clytæmnestræ. Sed si τῇ καρδίᾳ inspicere jubentur, vides quam apte et suo loco convenienter adjiciantur verba

εὕδουσα γὰρ φρὴν ὄμμασιν λαμπρύνεται,

confirmantia simul et explicantia dativum quem tuemur καρδίᾳ.

Ibid. v. 941.

Δενδροπήμων δὲ μὴ πνέοι βλάβα,
τὰν ἐμὰν χάριν λέγω·

φλογμός τ' ὀμματοστερὴς φυτῶν
941 τὸ μὴ περᾶν ὅρον τόπων, etc.

Conjeceram τάμοι πέραν ὅρον τόπων, sed neque metaphora neque rhythmica modulatio mihi satisfecit. Deinde cogitavi τόπων ejusmodi vocabulum esse quod ab homine metri defectum animadvertente potuerit adjici; τό autem reliquias esse posse optativi, quem hic locus postulat, hoc fere modo:

φλογμός τ' ὀμματοστερὴς φυτῶν τρέποιτό μοι πέραν ὅρων

(trochaicus tetrameter cum spondaica basi, ut strophici versus 918, 919 in unum jungendi). Alii fortasse feliciores erunt in versu corrigendo, quem quia sic ut editur ab Æschylo scribi non potuisse credo, cœpi tentare.

SOPHOCLES.

Electræ versus 214-217 sic legendos puto:

Οὐ γνώμαν ἴσχεις ἐξ οἵων
τὰ παρόντ', ΟΥ̓Δ' ΟἽΑΣ εἰς ἄτας
ἐμπίπτεις οὕτως αἰκῶς;

Vulgo τὰ παρόντ' οἰκείας εἰς ἄτας, in quibus τὰ παρόντα accipiunt tanquam phrasin adverbialem, quacum Ellendtius comparat τὰ νῦν, pro ἐν τῷ παρόντι (χρόνῳ). Nemo vel unum hujus usus verborum τὰ παρόντα exemplum protulit, neque mihi ullum est in promptu. Consultone an casu, hæc ipsa vocabula Brunckius

omisit in translatione, quam rara cum diligentia raraque felicitate elaboratam suæ editioni adjecit : *Non cogitas quali e statu* QUALES *in ærumnas sponte tua incidis adeo indigne?* Quæ scripta esse dixeris secundum conjecturam nostram. Nimirum sentiebat Brunckius sententiæ inesse oppositionem quamdam, in græcis qualia feruntur non expressam : sensit etiam scholiastes : Οὐ γινώσκεις ἐξ οἵων ἀγαθῶν εἰς τί ἀνιαρὸν ἐλήλυθας; Nihilominus ille vocabulum οἰκείας tenuit, vocibus *sua sponte* reddens, alteram explicationem hujus scholii non fauste secutus : οἰκείας δέ, ἤτοι τὰς συγγενικάς, ἢ ἀπὸ σοῦ ἐσομένας καὶ οὐκ ἀλλαχόθεν. Vides ex quanto tempore vox illa οἰκείας torserit homines doctos : nimirum ea loco non suo sese ingessit, atque adeo fefellit sollertem sagacitatem Hermanni, qui ejusmodi notam scripsit : Οἰκείας *significat Electram asperitate sua non illis quibus irata est, sed ipsi sibi malum parere*, ab aliis criticis in suas quoque editiones receptam, haud dubie quia tam venerandi nominis præsidio utitur.

ŒDIP. TYR. v. 153. Hermannus rectissime constituit notionem vocabuli ἐκτέταμαι, in annotatione ad Eurip. Hecub. p. 70.

PHILOCT. v. 641.

Οὔκ, ἀλλὰ κἀκείνοισι ταῦτ' ἐναντία.

Pro οὔκ nuperrime scripserunt οἶδ' : legendum potius est ex pulchra emendatione Hermanni,

Οὐκ ἀλλὰ κἀκείνοισι ταῦτ' ἐναντία;

Ibid. v. 695.

Ἵν' αὐτὸς ἦν πρόσουρον οὐκ ἔχων βάσιν,
οὐδέ τιν' ἐγχώρον κακογείτονα,
παρ' ᾧ στόνον ἀντίτυπον βαρυβρῶτ' ἀποκλαύσειεν
αἱματηρόν.

Ni fallor, aut στόνος hoc loco dictum est eo sensu, quo πόνος usurpari solet, aut hæc ipsa vox reponenda; ἀντίτυπον vero adjectivum ea significatione accipiendum qua est Reluctans, Resistens, Durus. Notum est confundi ab librariis πόνος et στόνος, πολύπονος et πολύστονος. Alioquin hæc vocabula sæpe pro synonymis sunt. Sic v. 777 scholiastes πολύπονα explicat πολύστονα, πικρά, αἴτια κακῶν. Versu 1326 Philoctetæ morbus indicatur vocabulo ἄλγος, illius πόνος synonymo : Σὺ γὰρ νοσεῖς τόδ' ἄλγος ἐκ θείας τύχης.

Fragmenta. Pag. 297, fr. 270, scribendum est ὥς τις αἰγείρου, βιοτὰν....

Pag. 380, fragm. 826. Mirum est quod dicam, sed verum, uti spero, atque evidens. Longioris fragmenti hujus ne unus quidem versus est Sophoclis.

Omissis fragmentis addendum est Ὄμπνιος (ὄμπνιον νέφος). Vid. Suidas et Photius apud Ellendt. Lex. s. v.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

Page 1re. M. Dübner pense qu'il vaut mieux lire σευομένη que ἐσσυμένη, parce que le premier (CEY...) se rapproche davantage de (ECΠ...) du ms.

Page 6. J'ai oublié d'ajouter qu'une des Sirènes avait pour nom propre Αἴγεια.

Page 10. A l'appui de ma conjecture, δοιὸν ὅπλον, j'aurais dû citer une épigramme d'Adæus (Anth. pal. IX, 300), où il s'agit d'un taureau : συλήσας κεφαλῆς δὲ διπλοῦν κέρας...

Page 21. La variante εὐάρχης n'a pas été notée dans le nouveau *Thesaurus*, s. v. Εὔαρχος.

Page 32. Dans une lettre adressée à M. Jacobs, M. Boissonade a cité ce passage de Plutarque (Vie d'Alexandre, p. 550) : τὰ περὶ Κλεῖτον οὕτω μὲν ἁπλῶς πυθομένοις τῶν κατὰ Φιλώταν ἀγριώτερα (voy. les *Addenda* de M. Jacobs à l'Anth. pal., t. III, p. LVIII). Sans doute l'expression πυνθάνομαι ἁπλῶς est parfaitement grecque ; elle est même si naturelle, que l'on ne conçoit pas une autre manière de rendre l'idée qu'elle représente. J'ose donc croire que l'exemple de Plutarque était inutile, et qu'il ne décide rien. En effet, il ne s'agit point de savoir si ἁπλῶς peut aller avec le verbe πυνθάνομαι, ce qui ne saurait être sujet à question, ni si πυνθάνομαι ἁπλῶς est du bon grec, mais si cette locution est celle qui convient le mieux au passage de Méléagre. Après y avoir longtemps réfléchi, quoiqu'animé du désir sincère de ne pas me trouver en contradiction avec deux autorités aussi graves que MM. Boissonade et Jacobs, je n'ai pu renoncer à ma première conviction. Je persiste donc à croire que οἷς δ' ἀγνώς est la vraie leçon ; car elle est plus précise, plus expressive, et s'adapte mieux au sens. Les exemples ne manqueraient pas, s'il fallait prouver que le changement de οἷς en τοῖς, de ὧν en τῶν, *et vice versa*, est loin d'être rare.

Page 150, lig. 2. Au lieu de σοὶ δέ οἱ, M. Dübner lirait volontiers σὺ δέ Τοι. — Il voudrait aussi supprimer les deux derniers vers de l'épigramme suivante, lesquels ne sont, à ses yeux, qu'une paraphrase du distique précé-

dent. Cette observation est juste ; mais la mesure, le discernement, le goût, ne sont pas les qualités qu'il faut s'attendre à trouver chez les auteurs du Bas-Empire.

Page 153, dernière épigr., vers 1er. J'aurais dû signaler dans les notes la faute ἔτεκε, au lieu de ἔτεκεν. Cette faute se trouve dans le texte de Cramer et probablement aussi dans le ms.

Page 160-61, épigr. X. Je viens de voir que M. Boissonade avait déjà publié cette épigramme, avec trois autres, dans son édit. de la traduction des Métamorphoses d'Ovide par Planudes, p. 220-21. Malheureusement, le ms. n° 1630, d'où M. Boissonade a tiré ces épigrammes, n'offre aucune variante. Il ne reste donc de ressource que dans les conjectures. Sans me flatter de réussir, voici comment j'ai essayé de restaurer, du moins pour le sens, les deux derniers vers de l'épigramme qui nous occupe :

Τοῦτο καθ' αὐτὸ κακόν· μεταμείβειν σὸν δὲ φίλημα
συμβάλλειν ἐστὶν τῷ πυρὶ πῦρ ἕτερον.

Page 163, épigr. XIII. C'est une des quatre que M. Boissonade a publiées à la page 220. Il avait aussi corrigé πουλύν, et ajouté σύ à la fin du vers.

Page 164, épigr. XIV. « Laudat poeta statuæ veneres. Versui quarto « quærat alius remedium. » Boissonade, *ubi supr.*

La 4e épigramme publiée par M. Boissonade, laquelle commence par les mots Ἄλλοις μὲν παράκοιτις, τέκνα, φίλοι, etc., est l'ouvrage d'un Byzantin. Si mes souvenirs ne me trompent, elle se trouve aussi dans le recueil de Cramer. — A la fin du 9e livre des Métamorphoses, M. Boissonade a donné cinq énigmes inédites, dont le style trahit une époque de décadence. Il en est de même de celles qui se trouvent dans le 3e volume des *Anecdota græca*.

Page 173. Le ms. n° 16, pl. 32, de la bibliothèque Laurentienne, qui nous a fourni la plupart des oracles, et une partie des énigmes, est du treizième siècle. Ce ms. est communément désigné sous le nom de *codex Philelphi*. Les distiques, quatrains, etc., qui s'y trouvent, au nombre de sept, entre les pages 4 et 6, et qui ont été pris pour des épigrammes inédites, ne sont que des fragments détachés du milieu ou de la fin d'épigrammes connues de l'Anthologie. Au reste, ils n'offrent aucune variante.

Page 182, V, lig. 2. Le passage corrompu, Αἷμος αἱμίμου τοῦ δρυμοῦ ἄρχων, ferait croire qu'il y avait une forêt appelée Αἷμος. Aucun dictionnaire que je sache, ne mentionne une forêt de ce nom.

Page 186, XI, v. 2. M. Dübner pense qu'il faut lire : σῶμ' ἁγνόν. Cette correction est plausible; mais je doute qu'elle soit suffisante.

Page 199, v. 6 : peut-être y avait-il, χρῆν οὖν.

Page 210. Sur la συνίζησις ou contraction des syllabes $\overline{\upsilon o}$ et $\overline{\upsilon \omega}$, voy. Hermann, *Element. doctrin. metric.*, p. 53.

Mon excellent ami, M. C. Müller, m'avertit que les vingt-quatre vers par

ordre alphabétique, imprimés p. 228-9, et dont j'ignorais l'auteur, sont de saint Grégoire de Nazianze. Si je l'avais su plus tôt, je n'aurais donné que les variantes du ms. de Florence. Maintenant que les vers sont publiés d'après ce même ms., je suis obligé de mettre sous les yeux du lecteur les leçons des éditions. — V. 3, δράματα, dans le sens de ἔργα, πράξεις, comme τῶν καλῶν est pour τῶν ἀγαθῶν (ἀνδρῶν). — V. 6, Θεοῦ σοι. — V. 9, ἴστη μὲν ὄμμα, γλῶσσα δὲ στάθμην ἔχοι. — V. 11, λύχνος βίου σοι παντὸς ἡγείσθω λόγος. — V. 13, ... ἃ πράσσειν θέμις. — V. 15, ὅτ' εὐπλοεῖς, μάλιστα. — V. 16, πάντ' εὐχαρίστως δεῖ δέχεσθαι τὰκ Θεοῦ. — V. 19, ... ὅταν ἐκφέρῃ μέγα. Il y a une autre variante, ἐκφύῃ. — V. 20. On lit, dans les notes de la dernière édit. in-folio, cette variante tirée du ms. de Paris, n° 1227 : Ὕβριν μικρὸν κρατοῦντα φύσασθαι μέγα. Sans aucun doute, il faut lire : Ὕβρις μικρὸν κρατοῦντι, φείσασθαι μέγα. Cette sentence offre une idée bien meilleure et plus digne du grand nom de saint Grégoire. Il faut donc admettre que la variante du manuscrit de Paris est la seule légitime. Ainsi la vulgate ne serait qu'une contrefaçon qui aurait usurpé dans le texte la place de la véritable leçon. — V. 22, χάρις φθονεῖσθαι, comme le ms. — V. 23, ψυχὴ θύοιτο μᾶλλον ἢ τὸ πᾶν Θεῷ.

Il est aisé de voir que pour les vers 9, 11, 13, 15, 16 et 23, les leçons vulgates sont de beaucoup préférables. Le texte des éditions confirme aussi nos conjectures, sauf celles qui se rapportent aux vers 13 et 22.

Page 280. Schweighaueser a remarqué que dans Hérodote μίη et μίην sont des fautes de copiste, au lieu de μία et μίαν (voy. *lexic. Herodot.* s. v. εἷς). M. G. Dindorf, dans sa dissertation sur le dialecte d'Hérodote (p. XXI) et M. L. Dindorf, dans le nouveau *Thesaurus* (s. v. εἷς, p. 291), sont du même avis que Schweighaueser. Maintenant faut-il laisser μίην à Babrius? M. Dübner m'apprend que le célèbre grammairien Buttmann admet l'ionisme μίη et μίην pour les auteurs d'une époque plus récente, parmi lesquels on doit aussi compter Babrius.

Page 295, lig. 3 : *proposition unique, mais dédoublée, c'est-à-dire, exposée sous deux formes*, etc. L'illustre Coray qui, le premier, a bien déterminé la valeur de cette figure, l'appelle *pléonasme ou tautologie ionique.* « Elle consiste, dit-il, à répéter la même idée, par une expression opposée jointe à « une négation. » Il serait plus juste, ce me semble, de donner à cette figure la dénomination de *pléonasme par contraste.* En effet, l'idée exprimée sous forme négative dans la seconde proposition, est toujours l'opposé de la première; c'est ce qui éloigne le défaut de monotonie et l'apparence même de tautologie, tout en conservant à cette manière de parler un air de simplicité antique et un charme tout particulier, à raison du plaisir que le contraste procure à l'esprit. Aux exemples cités par Coray (l. c.), je vais en ajouter quelques autres : ἥξοντα βαιοῦ κοὐχὶ μυρίου χρόνου (Sophocl. OEd. C. 397); — βαιὸν οὐδὲ σὺν χρόνῳ (ibid. 1653). — ἄκλητος οὐθ' ὑπ' ἀγγέλων || κληθείς (Aj. 289); — γνωτὰ κοὐκ ἄγνωτά μοι (OEd. T. 58); — γνῶ ῥ' οὐδ' ἠγνοίησε δόλον (Hesiod. Theog. 551). On voit, par ces exemples, que le se-

cond membre de phrase sert à donner plus de force à l'affirmation exprimée dans le premier. Dans ce passage de Racine (Athalie, act. II, scène V) :

J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
Je l'ai vu.....

Il est probable qu'un poëte grec eût employé, pour la répétition, le même tour que Théocrite, εἶδον κοὐ μ' ἔλαθεν, ou bien, il aurait dit comme Hésiode, ἔγνων οὐδ' ἠγνοίησα.

Pour nous résumer, nous dirons que *dans le pléonasme par contraste on exprime à la fois l'idée qu'on affirme et l'idée opposée que l'on nie, afin de donner plus de force à la première.*

Page 301. Dans ses notes sur les scolies de Théocrite (p. 168), M. Dübner a cité des gloses des mss. de la bibliothèque Laurentienne, qui confirment pleinement la correctien palmaire de Ruhnken, λάλλαι pour ἄλλαι.

Page 302, sur l'idylle XVIII. Ἔν ποκ' ἄρα Σπάρτᾳ est la leçon des mss. Ceci soit dit pour ceux qui n'auraient pas sous la main une édition avec notes et variantes.

ERRATA.

Page 21, lig. 8, mettez : φυγαστραγάλῃ. — Pag. 45, lig. dernière, lisez : *decerpsisse.* — Pag. 77, lig. 6, lisez : ἔμπνους. — Pag. 98, lig. 13, *mettez :* République, . — Pag. 118, lig. dernière, *mettez :* 380. — Pag. 149, lig. 10 (d'en bas), *mettez* σοι, . — Pag. 183 (VII, lig. 2), *mettez :* ἀπεκρίνατο — Pag. 231, lig. 11, *au lieu de* v. 16, *mettez :* v. 17. — Pag. 237, lig. 8, (d'en bas), *mettez :* Germain.

INDEX

DES MOTS OU DES PHRASES

LES PLUS REMARQUABLES.

A.

* ἀϐυσσοπόλος, adj., 249.
ἀγάλια, gr. mod., 308.
ἄγειν βῆμα ἐπίπροσθεν = προϐαίνειν, 156.
ἀγκάς, voy. ἐγγύς.
ἁγνῶς καὶ καθαρῶς, 191.
ἄγξω et ἄρξω conf., 226.
ἀεὶ ἕν, locution suspecte (en gr. mod. ὁλονένα), 261.
ἄθυρμα, 102.
• Αἰητίς (Μήδεια) = θυγάτηρ Αἰήτου, 118.
αἰθέρος et αἴθριος conf., 43.
? Αἶμος (δρυμός), 182 et 334.
αἵμων, 248.
αἴρομαι, voy. ἀρθῆναι.
ἀκαλά, 308.
ἀκανθυλίς et ναυτίλος conf., 145.
ἀληθής } = πορφυροῦς, 152.
ἀληθινός }
ἀλλοφρονῶ, 309.

ἀμβροσίας ὀνειροπόλου νοσφίζειν τινά, 161.
ἀμειβόμενος μοιρῶν οἶμον, 203.
ἄμποτε, gr. mod., pour εἴποτε, 177-8.
ἀνάπτω, dédier, 47 sq.
ἄνθος ὑπερηφανίης, 162. — ἄνθος ὥριον ἐκ λαγόνων ἀποκρέμαται, 164.
ἄνθρωπος, domestique, 125.
ἄν ποτε, voy. ἄμποτε.
ἀντίτυπος (πόνος ou στόνος), 332.
? ἀνυκτί, adv., sans piquer, 75.
ἀόριστος εὐκτικὸς ἀντὶ ὁριστικοῦ μέλλοντος, 243.
ἀπαθέω / ἀπατέω } conf. avec ἀστατέω, 196.
† ἀπαχθιάζω n'est pas grec, 26.
* ἀπέραμαι = ἀποστέργω, 205.
ἀπονοσφίζω τινὰ ἐξ ἀπάτης, 162.
ἀπόῤῥυτος διωγμός (ἵππου), 19.
? ἀρθῆναι, pour ἀρθῆναι ἐκ μέσου, 136.
ἁρμονίαν et οὐρανίων, conf., 41.
ἄρξω, voy. ἄγξω.
ἀστατέω, voy. ἀπαθέω.
αὐδῶ et αὐτῷ conf., 320 sq.
αὐτοφανής et / αὐτοφυής } conf., 175 et 183.
αὐτόν et ἀντίον conf., 21.
* ἀφαντόω = ἀφανίζω, ἄφαντον ποιῶ, 249.
ἀχάριστον et εὐχάριστον conf., 249.

B.

βεμβρανώδης, 249. (Voy. le *Thesaurus* Didot s. v. βεμβράνα.)
βῆμα, voy. ἄγειν.

Γ.

γ conf. avec κ et χ, 325. Voy. aussi p. 273 (fab. 81).
γαῖα, voy. καί.

γάμος et γόνος conf., 60.
γενήσονται et γνώσονται conf., 243.
γένος et γόνος conf., 198.
γῆρυς et κύρσεν conf., 322-3.
γλωττίζω et κλώζω conf., 248.
γνῶσαι et γυιῶσαι conf., 93.
γνώσονται, voy. γενήσονται.
γυιοῦσθαι τὴν καρδίαν, 93 sq.
γυμνάς, 6, 85.
γυρός (λίθος), 185.

Δ.

δαῖτα et δὲ τά conf., 265 sq.
δάκνω, 312.
δακτύλιοι, 105.
δαμάλης, ὁ, 8 et 160.
δὴ καὶ et δίκην conf., 60.
δίφρος, 94.
δόμος et νόμος conf., 241.
δοῦλος et τοῦδ' ὁ conf., 63.
δοὺς τό et τοῦτο conf., 281.
δρόμος et δρυμός conf., 258.
δῶρον et χλωρόν conf., 1.

E.

ἐγγύς et ἀγκάς conf., 162.
εἴληφεν et εἴληχεν conf., 269.
εἶς ἔτι et εἰσέτι conf., 184 sq.
ἐίσχω, 179.
ἐκδρόμῳ et ἐν δρόμῳ conf., 328.
ἐκφρενοῦσθαι, 279.
ἐμὸν et ὄμμα conf., 243.
ἐνδέδεται et ἐνδέχεται conf., 160.
ἐνθάδε et ἠθάδα conf., 190.
ἐξανάστασις, 94.
ἐξανίσταμαι, 94.

ἐπί et ὑπό conf., 248.
ἐπιβάλλομαι χαίρειν, 310.
ἐπίῤῥοθος, 117 sq.
ἐπιτίθημι, voy. ἐργοπόνους.
* ἐπωμότης = ἐπίορκος, 232.
ἐργοπόνους χεῖρας ἐπιτιθέναι τινί, 164.
ἐρέσσω, au figuré, 70-1.
ἑσπομένη et ἐσσυμένη conf., 1.
ἔσσονται et θήσονται conf., 301.
* εὐάρχης, 21.
εὐείλῳ et ὑψηλῷ conf., 325.
* εὐθρύπτομαι, 200.
εὐφροσύνη Κύπριδος κλεπτομένη, 159.
εὐχάριστον, voy. ἀχάριστον.
εὐχὴν τίθημι, 287 sq.
ἔχω, 125 sq.

Z.

Ζεύς. — (λίσσομαι) Ζηνὸς πανδερκέος ἄφθιτον ὄμμα, 183.— (ἱλάσκου) Ζηνὸς βιοδώτορος ἀγλαὸν ὄμμα, 184.

H.

† ἡδυμελίφθογγος, fausse leçon, 58-9.
ἠθάδα, voy. ἐνθάδε.
ἤλυες et ἤλυθες conf., 9.
ἡπάτων et ὑπάτων conf., 172.

Θ.

θάκος, 94.
θάναι, pour θανεῖν, 249.
θέαν et τεάν conf., 247.
θέλεις et θέμις conf., 335, lig. 7.
θέλω, 42.
θέμις, voy. θέλεις.
θεός : ὑπεκφυγεῖν θεοῦ ἄλκιμον ὄμμα, 186.

θήσονται, voy. ἔσσονται.
θρόνος, 94.
θύραν ὑπέρχομαι, 53.
θῶκος, 94.

I.

ἴδρις et ἴθρις conf., 97 sq.
ἵππιος et ἵππειος, 213.
ίσκος (noms qui se terminent en), 284.

K.

κ, voy. γ.
καὶ et γαίῃ conf., 191.
καιρός, voy. κλέπτω.
καὶ ὡς et καλῶς conf., 22.
καρδία, 329.
κενοῦσα et χανοῦσα conf., 120.
κενῶ τι· κενῶ τί τινος, 119 sq.
κλέος et πλέον conf., 248.
κλέπτω καιρόν, 159. Voy. aussi εὐφροσύνη.
κλώζω, voy. γλωττίζω.
κόπος λυσιμελής, 163.
κρίσιν et κύρσεν conf. 55-7.
κρύβω, 288.
κύπελλον παρηγοροῦν, 154.
κύρσεν, voy. κρίσιν et γῆρυς.

Λ.

λαμβάνω κακὴν φήμην, 285.
Λέων Βυζάντιος, 211.
λιγόνομαι, voy. ὀλιγόνομαι, gr. mod.
* λιγυφεγγέτης, 175.

M.

μακρὸν (τὸ) = τὸ μήκιστον, 272.

μεθοδεύει Σέραπις τὰς Μοίρας, 168.
* μελαγχίτων, employé substantivement comme μοναχός, moine, 246.
μελάγχλαινοι (Πρίαποι), 246.
μελάμφυλος et μελάμφυλλος conf., 189.
* μελεδηθμός, 175.
μελέτη, voy. τρίβειν.
μέλλω et μέλψω conf., 219.
μένεις et μανῇς conf., 13.
μέτρος, τό, 219.
μήνη et μόνη conf., 239.
μόθος et μῦθος conf., 240.
μόνη et μονή conf., 239. Voyez aussi μήνη.
μόσχος, 8.

N.

ναυτίλος, voy. ἀκανθυλίς.
* νέπος, ὁ (pour νέπους), 194.
νόμος, voy. δόμος.

Ξ.

* ξανθοπέδιλον, τό, = ξανθὸν πέδιλον, 245.
ξηρός, 121 sq. — conf. avec ξυρόν et ψυχρός, 224.

O.

οἱ (οἷ) et τοι conf., 321 et 333.
οἰκεῖος et οὐδ' οἷος conf., 330.
* οἰκτός = ἠνεῳγμένος (en gr. mod. ἀνοικτός), 193, v. 8.
ὀλιγόνομαι, gr., mod., 93.
ὀλιγοῦσθαι τὴν ψυχήν, 93.
ὀλιγοψυχίη, 93.
ὁλονέν, ὁλονένα, gr. mod., voy. ἀεὶ ἕν.
ὁμιλῶ, 288.
ὄμμα, voy. ἐμόν, Ζεύς et Θεός.
ὀνειροπόλος, voy. ἀμβροσία.
ὀνομάκλυτος, 191 sq.

δρῶμι et δρῶ μοι conf., 290.
οὐδ' οἷος, voy. οἰκεῖος.
οὐδὸς ἀφήτωρ, 199 (III).
οὐράνιον et Ὑρκάνιον conf., 44. — Voy. aussi ἁρμονίαν.
οὔρεα et τείρεα conf., 180.
οὔτ' ἄν, voy. ὦ 'τᾶν.

Π.

παίζειν ἐν χορῷ· — παίζειν πυῤῥίχην, 288. — παίζω χορόν, gr. mod., *ibid.*
πάλιν et πάλλειν conf., 207. — π. et πλήν conf., 245.
πανομφαῖος, 179.
παρέχω τινὶ πονεῖσθαι, 169. — παρέχω et προέχω conf., 245 sq.
πελειάδες πενθάδες, 321.
πέμψειν et τάξειν conf., 277.
περιπλέγματα, voy. χρῆσθαι.
πίνειν κριθὰς ἵππου, 274.
πλέον, voy. κλέος.
πλεονασμὸς ἐξ ἀντιθέτου, 335 sq.
πλήν, voy. πάλιν.
πληθυντικὰ ἀντὶ ἑνικῶν, 303 sq.
πνεῦμα μήλου πεπαινομένου, 161.
πολυτιμής, έος, 185.
πόνος et στόνος conf., 332.
προελθεῖν et προσελθεῖν conf., 266.
πρός et πρῶτα conf., 150.
πρώτης et πρώην conf., 65.
πτερίσχον, πτερίσχος, 284.

Ρ.

ῥάκος, au figuré, 118 sq.
ῥήγνυμι, sous-ent. φωνήν, 244.

Σ.

σάρκες θαλεραί, 157.
σιωπῶ et σκοπῶ conf., 199, v. 2.
σόν et σύν conf., 244, lig. 2 d'en bas.
* Σπενδοφόρος, nom propre, 203.
στόνος, voy. πόνος.
στροφάλιγξ θυραία, 159.
συκώτι, gr. mod., 109.
συκωτὸν (ἧπαρ), 109.
συνομοδίτης, fausse leçon, au lieu de συνοιμοδίτης, 172.
συστάδην et συστολήν conf., 308.

Τ.

τάξειν, voy. πέμψειν.
τάξιμον, gr. mod., 288.
τάχα = δῆθεν, 287.
τείνει et τίνι conf., 240.
τεῖρεα, voy. οὔρεα.
τίθημι δαῖτα μίαν, 279 sq. — voy. aussi εὐχήν.
τοῦτο, voy. δοὺς τό.
τρίβειν μελέτην τῆς ὁδοῦ ἐπί τινα, 274.
* τρίνυχος, 199 sq.
* τροπωτός, 6, 39 sq.

Υ.

ὑπάτων, voy. ἠπάτων.
ὑπέρχομαι θύραν, 53.
ὑπό, voy. ἐπί.
ὑποθέλγειν τινὰ πρὸς οἶστρον, 169.
Ὑρκάνιον, voy. οὐράνιον.
ὑψηλός, voy. εὐείλῳ.
ὑψηχὲς πῦρ, 69.

Φ.

φήμη, voy. λαμβάνω.
* φλογιώτερος (pour φλογερώτερος), 154.
* φυγαστράγαλος, — άλη, 21.

X.

χ, voy. γ.
χανοῦσα, voy. κενοῦσα.
χαραδριός, courlis de terre, 278.
* χαράττειν ἄκρα (ὅρους), 118.
χαρῶ (νὰ) τὰ 'μάτια μου, gr. mod., 297.
χάσκω, 286.
χάχας, ὁ, gr. mod., 286.
χλωρόν, voy. δῶρον.
χρῆσθαι περιπλέγμασι παιδός, 162.
χρόνοις (ἐν) πρώτοις, 288.
* χρυσόχυτος, 168.

Ψ.

ψυχρός, voy. ξηρός.

Ω.

ὦ 'τᾶν et οὔτ' ἄν conf., 265.

Digitized by Google

LISTE DES AUTEURS

EXPLIQUÉS OU CORRIGÉS.

Anecdot. græc. parisiens., 308.
Anthologie palatine, V, n° 63 = p. 121.
VI, 29 = p. 105.
— 219 = p. 97.
VII, 50 = p. 94 et 117.
— 135 = p. 91.
— 154 = p. 100 sq.
— 188 = p. 104.
— 380 = p. 95 et 118.
— 382 = p. 95 et 120.
— 401 = p. 119.
IX, 487 = p. 108 et 121 sq.
— 556 = p. 116.
— 600 = p. 316.
XI, 66 = p. 119.
— 72 = p. 114.
— 273 = p. 116.
— 320 = p. 95 et 120.
XII, 174 = p. 121.
XIV, 19 = p. 224.
— 22 = p. 123.
— 71 = p. 187 sq.
Appendix, 15 = p. 94 et 116-7.
— 210 = p. 112.
— 366 = p. 111.
Tom. sec., p. 630, n° 19 = p. 125.

Digitized by Google

Aristénète, 3.
Aristophane, 121.
Auteur anonyme d'une oraison funèbre sur Théodore Prodrome, XI.
Corpus inscript. græc., 208.
Diogène Laërce, 126.
Euripide, 119.
Galien, 109.
Grégoire (saint) de Nazianze, 335.
† Hippoclides (n'a jamais rien écrit), 245.
Hippocrate, 93 sq.
Ménandre, 230 et 234.
Pausanias, 103 sq.
Platon, 6.
Plaute, 121 sq.
Proclus, 110.
Scolies sur Théocrite, 325.
Suidas, 276.
Vers apocryphes, 324.

Digitized by Google

ΟΙ ΕΝ ΠΕΤΡΟΥΠΟΛΕΙ

ΦΙΛΟΚΑΛΟΙ ΣΥΝΔΡΟΜΗΤΑΙ.

Α. Ἀμιρᾶς	1
Νικόλαος Ἀλφεράκης	1
Ἀλέξανδρος Ἀσσανόπουλος	1
M. Michel Auguste	1
Δημήτρος Βερναρδάκης	5
Ἰωάννης Βούρης	1
Δημήτριος Γουμαλίκας	1
Γαβριὴλ Δεστούνης	2
Γεώργιος Δεστούνης	2
Λεωνίδας Δήμης	1
Κωνσταντῖνος Ζωγράφος	1
Γαβριὴλ Κατακάζης	1
Ἰωάννης Κοντογιαννάκης	1
Πέτρος (Α.) Κωνσταντᾶς	1
M. A. Noroff	1
Ἐμμανουὴλ Νικηφοράκης	1
Κωνσταντῖνος Πουγοβῖνος	1
Ἀλέξιος Παπαδάκης	1
Σπυρίδων Πασχάλης	1
Ἰωάννης Πολυχρονιάδης	1
Θ. Ῥοδοκανάκης	1
Παναγιώτης Ῥομπότης	1
Ἀναστάσιος Σιριάνης	1
Πέτρος Σκαραμαγκᾶς	1
Θεόδωρος Χαρτουλάρης	1
	31

ΕΝ ΜΑΣΣΑΛΙᾼ.

Ὁ ἐν ἱερεῦσιν ἐλλόγιμος Κύριλλος Κρεατσούλης	5

Digitized by Google